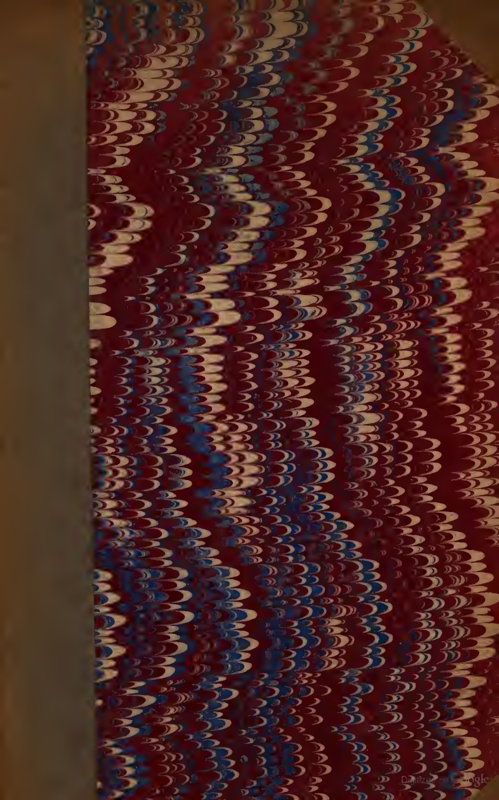

Digitized by Google


253
7 C
12

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME DOUZIÈME.

A Paris,

DE L'IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

rue de Sèvres, n. 2.

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
VOYAGES

PAR J. F. DE LA HARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée et augmentée d'un extrait des voyages les plus récens

Par M. le Baron de Roujoux,

AUTEUR DE LA TRADUCTION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DE LINGARD, D'UN DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE, D'UN PRÉCIS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE.

A l'usage des Maisons d'Education.



ASIE. — TOME VII.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE DE RUSAND ET Cie,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N. 8.

A LYON,
CHEZ RUSAND ET Cie, LIBRAIRES,
rue Mercière, n. 26.

1830.

VOYAGES EN ASIE.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

ASIE CENTRALE ET TIBET.

CHAPITRE IV.

Petite Boukharie.

Ce nom désigne très improprement le pays situé à l'est de la grande Boukharie, car il est beaucoup plus étendu que celui-ci; mais comme la grande Boukharie resta le siége du gouvernement lorsque ses habitans eurent conquis la contrée à l'est, et que celle-ci n'offrait pas encore un état politique régulier, on lui appliqua une dénomination qui exprimait son infériorité sous ces deux rapports. En lui conservant le nom de Boukharie

on devrait l'appeler haute Boukharie parce qu'elle est plus élevée et plus froide que le pays à l'ouest; alors celui-ci serait la basse Boukharie.

Ces deux pays sont nommés *Touran* par les écrivains persans; *Maravarannahar* par les Arabes, c'est à dire au-dessous de l'eau (la mer Caspienne); par les Orientaux en général *Vara Djihon* (au-dessous du Djihon). Comme il fut habité d'abord par des Tartares ou Turcs on le comprit sous la dénomination générale de Turkestan, et il fut indiqué particulièrement sous celle de Turkestan oriental. Rubriquis le nomme *Karakitai*, la géographie chinoise *Toufan*, l'historien de Gengis-khan *Dsagatai oriental*. Quelques auteurs qui en ont parlé l'ont appelé *Mogolistan;* enfin comme le pays est difficile à garder par ceux qui en font la conquête, et qu'il s'est fréquemment partagé en plusieurs souverainetés indépendantes, il en a été question sous le nom des villes capitales de chacun de ces états.

La petite Boukharie touche au nord et à l'est à la partie du désert de Cobi occupée par les Kalmouks, au sud au Tibet, à l'ouest à la grande Boukharie. Entourée sur plusieurs points par des espaces déserts ses limites ne peuvent se fixer avec précision. Il paraît qu'elle s'étend à peu près entre le trente-neuvième et le quarante-cinquième degré de latitude nord et du soixante-septième au quatre-vingt-unième degré de longitude à l'ouest de Paris. Une grande partie de

cette vaste surface est occupée par le désert de Cobi : sa grande élévation et la hauteur des montagnes la rendent beaucoup plus froide qu'elle ne devrait l'être d'après sa position.

Les principales rivières sont l'Yerkend, qui traverse les pays du sud au nord et va se jeter dans le lac Lop au milieu du désert, et l'Hotoma-soulou, qui porte aussi le tribut de ses eaux à ce lac : l'Yerkend coule avec rapidité dans les montagnes dont il sort et charrie de l'or, mais en plaine son cours est très lent et interrompu par intervalle; ses affluens se perdent fréquemment dans les steppes, puis reparaissent plus loin.

On trouve dans ce pays de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et même des diamans; c'est le lit des rivières et des torrens qui recèle ces richesses; les habitans les vendent brutes dans les pays où ils les portent ou aux marchands étrangers qui viennent les chercher. Les autres productions sont le blé, le vin, le chanvre, le lin, le coton dans les vallées qu'il est possible de cultiver; on y élève du gros bétail, des chevaux, des chameaux, des moutons et des vers à soie : en général le sol en est maigre.

Les renseignemens que nous possédons sur ce pays se bornent à ceux que fournissent les voyageurs du moyen âge, les écrivains orientaux et les historiens chinois.

La population se compose principalement de

Boukhariens ou Tadjiks mêlés de Kalmouks : la plupart ont le teint basané et les cheveux noirs quoiqu'il s'en trouve quelques-uns qui sont blonds, beaux et bien faits. Ils ne manquent pas de politesse et sont gracieux pour les étrangers ; mais ils sont avides pour le gain. Ils commercent avec assez d'avantage à la Chine, en Perse, dans les Indes et en Russie : ils vont en caravanes ; obligés de traverser des déserts immenses pour aller sur les terres des Russes ils sont souvent pillés par les Kirghis.

Leur habillement consiste en une robe qui tombe jusqu'au gras de la jambe ; les manches en sont larges aux épaules et serrées au coude, leurs ceintures ressemblent à celles des Polonais. L'habit des femmes ressemble exactement à celui des hommes ; il est ordinairement de coton piqué. Leurs pendans d'oreilles ont un pied de long et leur descendent jusqu'aux épaules. Elles partagent leur chevelure en tresses qu'elles terminent par des rubans noirs brodés d'or ou d'argent et par de grandes touffes qui leur pendent jusqu'aux talons ; trois autres touffes moins grandes leur tombent sur le sein. Leurs colliers sont en perles mêlées de petites pièces de monnaie et de plusieurs autres bijoux dorés ou argentés. Les deux sexes emploient aussi pour ornement de petits sacs de cuir qui contiennent des prières écrites par leurs prêtres ; ils les regardent comme autant de précieuses reliques.

Les femmes comme les hommes portent des pantalons étroits et des bottes légères en cuir de Russie ; ils ont aussi des sortes de galoches ou de sandales à la manière des Turcs avec des talons très hauts. Le bonnet des femmes diffère de celui des hommes en ce qu'elles y ajoutent divers ornemens ; les jeunes filles surtout recherchent davantage cette sorte de parure. Les femmes mariées mettent dessous leurs bonnets une longue bande de toile qui fait le tour du cou, et forme par derrière un nœud dont les deux bouts tombent jusqu'à la ceinture.

Quelques femmes, surtout avant le mariage, se peignent les ongles de rouge : cette couleur dure long-temps ; elle est tirée d'une herbe qui se nomme *kèna* en langue du pays. On la fait sécher, on la pulvérise avec un mélange de poudre d'alun, et vingt-quatre heures avant d'en user on prend soin de l'exposer à l'air.

Les maisons sont de pierre et assez bien bâties; mais les meubles sont en petit nombre; on n'y voit ni chaises ni tables; quelques coffres de la Chine garnis de fer, sur lesquels on place pendant le jour les matelas qui servent pendant la nuit en les couvrant d'un tapis de coton de différentes couleurs, forment l'ameublement. Les habitans sont d'une propreté extrême dans leur manière de manger. Une pièce de calicot leur sert de nappe et de serviettes, et ils ont des cuillers de bois; c'est beaucoup pour des Tartares.

On dit que leur nourriture la plus ordinaire est de la viande hachée dont ils font des pâtés; c'est une provision dont ils se munissent dans leurs voyages, surtout pendant l'hiver : après les avoir fait un peu durcir à la gelée ils les transportent dans un sac, et lorsque le besoin de manger les presse ils en font une espèce de soupe en les mettant bouillir dans l'eau. Ils n'ont guère d'autre liqueur qu'une espèce de thé noir qu'ils préparent avec du lait, du sel et du beurre; en le buvant ils mangent du pain lorsqu'ils en ont.

Ils achètent leurs femmes à prix d'argent; aussi la plus courte voie pour s'enrichir est-elle d'avoir un grand nombre de filles. La loi défend aux personnes qui doivent se marier de se parler et de se voir depuis le jour du contrat jusqu'à la célébration. Les réjouissances de la noce consistent en festins qui durent pendant trois jours : la veille du mariage une troupe de filles s'assemble au soir chez la jeune femme et passe la nuit à chanter et à danser; le lendemain matin la même assemblée revient au même lieu et s'occupe à parer la nouvelle épouse pour la cérémonie; on avertit ensuite le jeune homme, qui paraît bientôt accompagné de dix ou douze de ses parens ou de ses amis et suivi de quelques joueurs de flûte avec un *abis* ou *prêtre* qui chante en battant sur deux petits tambours : à son arrivée le jeune homme fait une course de chevaux, pour laquelle il distribue plusieurs prix proportionnés à ses richesses;

ce sont ordinairement des damas, des peaux de martres et de renards, des calicots et d'autres étoffes. La fête qui se donne pour la circoncision des enfans n'est pas différente de celle des mariages.

Lorsqu'un Boukharien tombe malade le mollah lui vient lire un passage de quelque livre, souffle sur lui plusieurs fois et lui fait voltiger un couteau fort tranchant autour des joues. Les habitans du pays s'imaginent que cette opération coupe la racine du mal. Si le malade ne laisse pas d'en mourir le prêtre lui met le livre de l'Alcoran sur la poitrine et récite quelques prières; ensuite le corps est renfermé dans un tombeau, pour lequel on choisit ordinairement un bois agréable, qu'on entoure d'une haie ou d'une espèce de palissade.

Les Boukhariens n'ont pour monnaie que des petites pièces de cuivre qui pèsent environ le tiers d'une once; s'ils ont une somme considérable à recevoir en or ou en argent ils la pèsent à la manière des Chinois et de leurs autres voisins.

Quoique la religion dominante dans les villes et les villages soit le mahométisme toutes les autres religions y jouissent d'une liberté entière ou du moins elles y sont tolérées, les maîtres du pays étant d'une autre religion que les habitans originaires. Les Boukhariens ont quelques notions du christianisme; ils croient la résurrection et la réalité d'une autre vie, mais ils ne peuvent

Digitized by Google

se persuader qu'aucun homme soit condamné à des peines éternelles; au contraire ils prétendent que le démon étant l'auteur du péché c'est sur lui que la justice du ciel en fait tomber le châtiment: ils croient aussi qu'au dernier jour du monde tout doit être anéanti à l'exception de quelques justes, c'est à dire d'un sur cent pour les hommes et d'une sur mille pour les femmes, différence fort injurieuse au sexe et qui tient sans doute au mépris qu'on a pour lui dans toute l'Asie.

Ils ont tous les ans un jeûne de trente jours depuis le 15 juillet jusqu'au milieu d'août : dans cet intervalle ils ne prennent aucune nourriture pendant le jour, mais ils mangent deux fois dans le cours de la nuit sans boire d'autre liqueur que du thé. Ceux qui transgressent cette loi sont obligés ou de mettre en liberté le meilleur de leurs esclaves ou de donner un festin à trente-six personnes sans compter quatre-vingt-cinq coups de fouet, que l'agouns ou le grand-prêtre leur fait donner sur le dos nu avec une lanière de cuir.

Les Boukhariens ont leurs temps marqués pour la prière comme le reste des mahométans : 1° le matin, 2° midi, 3° l'après-midi, 4° le coucher du soleil, 5° la troisième heure de la nuit. A chaque fois les abis ou prêtres donnent un signal public. Ceux qui savent lire et qui sont capables d'expliquer l'Alcoran sont considérés et portent le nom de *mollahs*.

La manière dont le mahométisme s'est établi dans le Cachegar mérite d'être rapportée. Un des rois mongols descendans de Gengis-khan fit venir un cheik ou docteur musulman et lui dit : « Il y a dans notre nation un homme d'une force extraordinaire ; si le cheik a la hardiesse de lutter contre lui et la force de le renverser j'embrasserai sa religion ; autrement je m'en garderai bien. » Le cheik s'approchant du Mongol lui donna un coup de revers de main sur l'estomac et le fit tomber à terre, où il demeura sans mouvement. Celui-ci s'étant enfin relevé se jeta aux pieds du cheik et lui déclara qu'il était prêt à se faire musulman. Le roi fit la même déclaration, et tous les Mongols ses sujets au nombre de cent soixante mille, furent convertis par ce merveilleux événement.

On ignore encore si la petite Boukharie a été primitivement peuplée par les Tartares, les Indous, les Mongols ou les Tadjiks, qui sont les habitans actuels : toutes ces races y sont mêlées aujourd'hui. Le pays fut à ce qu'il paraît longtemps partagé entre plusieurs souverains indépendans : vers l'an 626 il fut soumis par les empereurs chinois de la dynastie des Tang ; un siècle après les Arabes cherchèrent à s'y établir ; les Tibetains eurent plus de succès dans leurs tentatives, mais ils en furent chassés par les Mongols. Gengis-khan donna cette partie de ses conquêtes à son fils Dzagathai, dont les descen-

dans y régnèrent jusqu'en 1683, que Galdan, khan des Eleuths, réunit cette contrée à la Soungarie. Il paraît cependant que depuis cette époque d'anciens royaumes recouvrèrent leur indépendance; mais en 1760 tout le pays fut soumis par les armes de Kien-long, et aujourd'hui il forme à l'ouest la portion la plus reculée de l'empire chinois dans cette direction.

Cachegar est la plus occidentale des provinces de la petite Boukharie : sa capitale, qui porte le même nom, située près des monts Belour à vingt-cinq journées du chemin de Samarkand, est une des villes les plus célèbres de la Haute-Asie; c'était autrefois la résidence d'un roi particulier qui descendait de Gengis-khan; son royaume s'étendait jusqu'à Khotan. Les habitans embrassèrent de bonne heure le lamisme. Marc-Pol fait un tableau brillant de cette ville et de son territoire, qui est extrêmement fertile. Selon le général chinois qui rendit compte à l'empereur Kien-long de son expédition Cachegar est à six mille lis (six cents lieues) à l'ouest de Sou-Tcheou, ville du Chen-si; il a un peu plus de dix lis de circuit, mais n'est pas peuplé à proportion de son étendue puisqu'on n'y compte que deux mille cinq cents familles. Il ajoute que le terroir des environs est médiocre.

Yerkend est à dix journées de route au sud-est de Cachegar : c'est une station pour les caravanes; il leur faut un mois pour aller à Bokara.

Marc-Pol représente ses habitans comme industrieux, mais malheureusement affligés de goîtres et d'enflures aux jambes. Après la décadence de Cachegar elle devint la résidence du souverain du pays. Dans le dix-septième et le dix-huitième siècle elle a été le principal entrepôt du commerce entre l'Indostan, le Tibet, l'Asie septentrionale, la grande Boukharie et la Chine. Cachegar et d'autres villes avaient précédemment joui de cet avantage. Yerkend le dut au gouvernement tolérant des Kalmouks, qui la laissèrent profiter librement de son heureuse position au centre commun des routes qui aboutissent dans ces divers pays. Le gouvernement chinois s'est peut-être départi de sa politique soupçonneuse dans cette contrée, où il n'a pas beaucoup à craindre les tentatives des Européens, car les relations récentes des voyageurs qui se sont le plus approchés d'Yerkend nous apprennent que cette ville continue à être le rendez-vous des caravanes. Yerkend est située sur la rivière à laquelle il donne son nom ; elle prend sa source à trois lieues de distance dans les montagnes du sud-est.

Khotan, à deux journées de route à l'est d'Yerkend a été la capitale d'un état qui paraît avoir conservé son indépendance jusqu'à l'invasion des Mongols : ses environs étaient couverts de monastères, où les bouddistes des pays plus orientaux allaient chercher les livres sacrés et les

traditions de leur croyance. Les rivières qui arrosaient les pays arrachaient du flanc des montagnes la célèbre pierre de Kasch ou le jaspe antique, qui dès les premiers âges du monde était transporté de là dans toute l'Asie et la calcédoine. Des rapports religieux et commerciaux étaient entretenus avec l'Inde au travers du Cachemyre et de l'Himalaya.

Marc-Pol dit que la province de Khotan contient plusieurs villes et bourgades; qu'elle a dix journées de marche de longueur; qu'elle abonde dans toutes les choses nécessaires à la vie : on y cultive la vigne, on y recueille de la soie. Il en est de même de Peim et de Ciarciam, pays plus à l'est; on y trouve aussi du jaspe et de la calcédoine.

Hami, ou Hamil, ou Khamud, est situé par les 42° 26' de latitude et les 81° 44' à l'ouest de Paris, au milieu du désert sur la route des caravanes. Le climat selon Du Halde y est assez chaud en été : la terre n'y produit guère que des melons et des raisins; mais les premiers surtout y sont d'une excellente qualité : ils se conservent en hiver; on les sert sur la table de l'empereur de la Chine.

La ville de Lop, située sur la rivière d'Yerkend, un peu au-dessus de son embouchure dans le lac de Lop, était un rendez-vous de caravanes du temps de Marc-Pol; elles s'y préparaient au passage du désert.

Tourfan, autre ville à peu de distance, à l'entrée du désert, est considérable et fréquentée par les marchands qui font le voyage de la Chine. Le désert des environs est si chaud en plusieurs endroits qu'il est impossible de s'y arrêter ; on y éprouve de ces vents brûlans dont les effets sont terribles.

Aksou est plus à l'ouest sur une petite rivière qui vient du sud et coule vers l'Yerkend ; c'est aussi un lieu fréquenté par les caravanes. Du temps de Tamerlan Aksou était une forteresse importante avec trois châteaux ; il s'y trouvait de riches marchands chinois, qui furent chassés par le conquérant. Aksou est située entre Cachegar à l'ouest, Yerkend au sud, Hami à l'est.

On ne connaît depuis Marc-Pol qu'un seul voyageur européen qui ait traversé la petite Boukharie ; c'est le P. Benoît Goez, jésuite. Son voyage, qui eut pour but d'éclaircir une question de géographie, nous fera connaître l'état de ce pays au commencement du dix-septième siècle.

Marc-Pol avait dans sa relation fait mention du puissant empire de Catay ; mais comme les Européens n'avaient plus entendu parler de ce pays et que certaines personnes n'ajoutaient pas beaucoup de foi aux récits du Vénitien plusieurs savans doutaient que le Catay eût jamais existé. Tandis que l'on était dans le doute à cet égard on reçut des missionnaires jésuites établis à Lahor

des informations qui réveillèrent l'attention ; ils les tenaient d'un vieux mahométan qui avait passé treize ans à Cambalu (Pékin) comme ambassadeur du roi de Caygor (probablement Cachegar). Ce musulman leur avait appris que les Catayens étaient une belle nation qui avait le teint blanc et qui surpassait les Tartares en politesse. Il ajoutait qu'ils étaient chrétiens ; qu'ils avaient des temples avec des autels, des lampes, des statues et des peintures ; qu'ils adoraient le crucifix, respectaient beaucoup leurs prêtres et les enrichissaient par leurs présens ; qu'ils avaient des couvens, des processions et d'autres cérémonies ecclésiastiques. On trouvait dans le pays quelques juifs et des mahométans, qui se flattaient de pouvoir convertir à leur religion le roi chrétien du pays.

On conçoit aisément la source de l'erreur du mahométan qui avait fourni des renseignemens aux jésuites de Lahor : la conformité apparente du culte extérieur du lamisme avec le christianisme avait fait penser à un sectateur de Mahomet que la dernière de ces religions régnait à la Chine.

Les avis des missionnaires de Laor, qui arrivèrent à Goa en 1588, enflammèrent le zèle du père visiteur des Indes : il forma le dessein d'envoyer des missionnaires au Catay pour y répandre les instructions nécessaires au maintien de la foi, et se hâta d'instruire de ce plan le pape et le roi

d'Espagne. Bientôt le vice-roi des Indes reçut ordre de seconder l'entreprise sous la direction du visiteur et de fournir à tous les frais.

Benoît Goez était alors à Goa en qualité d'ambassadeur du grand-mogol Akbar, dont il avait gagné la confiance par son caractère aimable et sa capacité. Le visiteur, jugeant que Goez par sa connaissance de la langue persanne et des usages des mahométans était plus propre que tout autre religieux de son ordre à jeter les fondemens de la nouvelle mission, fixa son choix sur lui.

Cependant le P. Ricci, qui résidait à Pékin comme missionnaire, écrivit vers le même temps à ses confrères les jésuites que le Catay était le même pays que la Chine; mais comme ses lettres ne s'accordaient pas sur ce point avec celles des jésuites de Lahor le visiteur résolut de poursuivre son dessein tant pour éclaircir ses doutes que pour ouvrir une voie plus courte à ceux qui voudraient aller en Chine.

» Goez se rendit en 1602 à Agra et instruisit Akbar de son dessein. Ce monarque l'approuva et lui donna des lettres pour plusieurs petits rois ses amis ou ses tributaires, et y ajouta une somme d'argent. Goez prit le costume arménien et le nom d'Abdallah, auquel on ajouta celui d'Isaï, pour montrer qu'il était chrétien : ce déguisement lui assurait la liberté du passage, qu'il n'aurait jamais obtenue s'il avait été connu pour sujet du roi d'Espagne. Il acheta des marchandises et alla

comme marchand joindre à Lahor une caravane qui partait tous les cinq ans pour la Chine. De toutes les personnes qu'on lui avait données pour l'accompagner il ne garda que deux Grecs : il prit un Arménien nommé Isaac, dont la fidélité fut inébranlable, et se mit en route en 1603 dans le temps du carême. En un mois on arriva sous les murs d'Attok, qui appartenait à la province de Lahor; quinze jours après on passa en bateau une rivière large d'une portée de flèche, le Sindh; on s'y arrêta quinze jours à cause des brigands qui infestaient les chemins; puis deux mois de marche conduisirent la caravane à Passadour, où elle prit vingt jours de repos : c'est Peischaouer, ville qui relève aujourd'hui du royaume de Caboul; on fit vingt-cinq journées au pied des montagnes jusqu'à Chideli, où les marchands paient un droit. Les voleurs tenaient la caravane dans un état d'alarmes continuelles; malgré la vigilance de l'escorte ils l'attaquèrent plusieurs fois avec tant de furie que plusieurs marchands furent blessés, et n'eurent pas moins de peine à sauver leur vie que leurs marchandises. Goez fut obligé de se mettre à couvert dans les bois.

Vingt journées plus loin on entra dans Caboul, grande ville et marché fameux qui est dans les états du Mogol; c'est maintenant la capitale d'un royaume particulier : on s'arrêta huit jours dans cette ville parce que plusieurs marchands eurent l'envie d'aller plus loin, et que les autres,

se voyant en si petit nombre, balançaient s'ils devaient courir le hasard de poursuivre leur voyage.

Il y avait alors à Caboul une princesse, sœur du roi de Cachegar et mère du roi de Khotan: elle revenait de la Mecque, où elle était allée en pélerinage. L'argent commençait à lui manquer pour continuer sa route; elle proposa à des marchands de lui en prêter, leur promettant de le leur rendre avec les intérêts quand ils seraient arrivés dans le royaume de son frère, qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver au Catay. Goez jugea qu'il ne devait pas laisser perdre l'occasion d'obliger la sœur d'un roi qui pouvait lui rendre service, car il prévoyait que bientôt les passeports du grand mogol ne lui serviraient plus à rien; en conséquence il lui prêta six cents écus, et refusa de stipuler aucun intérêt dans l'obligation qu'elle lui remit. Charmée de cette générosité la princesse lui en témoigna sa reconnaissance quand elle fut arrivée chez son fils.

Les Grecs quittèrent Goez à Caboul: la caravane s'étant grossie de plusieurs marchands il sentit ranimer son courage et partit avec Isaac. La première ville qu'on trouva fut Giaracar, où il y a du fer en abondance. Jusqu'alors le sceau d'Akbar avait exempté le missionnaire du paiement des droits; mais sur ces derniers confins de l'empire du Mogol la signature de l'empereur

n'était plus aussi respectée. Goez éprouva beaucoup de tracasseries. Dix jours après on arriva à Parouam, dernière ville des états du Mogol. On traversa ensuite de hautes montagnes dans le pays d'Aingharam; plus loin on trouva le pays de Calcia, dont les habitans ont la barbe et les cheveux blonds comme les Hollandais.

La caravane fut arrêtée un mois entier à Telkhan, petite ville entre Balk et Badakchan, parce que les chemins n'étaient pas sûrs à cause d'une révolte des Calcians. Elle gagna ensuite Kheman, petite ville de la dépendance du roi de Samarkand, et resta campée sous les murs. Le gouverneur fit dire aux marchands d'entrer dans la ville parce que les rebelles infestaient les chemins: mais les marchands répondirent qu'ils voulaient payer les droits et continuer leur route pendant la nuit. Le gouverneur s'y opposa en leur représentant que les révoltés n'avaient pas eu jusque alors de chevaux, et que s'ils prenaient les chevaux de la caravane ils auraient plus de facilité pour piller le pays et nuire à la ville; qu'il convenait donc mieux aux marchands de se retirer dans ses murs, où ils seraient plus en sûreté, et de se joindre à ses gens pour résister ensemble aux ennemis. Les marchands se rendirent à son avis; mais à peine se furent-ils approchés des murs que sur la nouvelle de l'approche des Calcians le gouverneur prit honteusement la fuite avec tous les siens. Les marchands n'eurent dans ce dan-

ger extrême d'autre ressource que de se faire à la hâte un retranchement de leurs ballots de marchandises et de tout leur bagage, et de se munir de pierres pour les employer à leur défense s'ils venaient à manquer de flèches. Les Calcians leur voyant prendre ces précautions leur firent assurer par des émissaires qu'ils ne devaient rien craindre, leur offrant de les escorter et de les défendre; mais les marchands se défiant des propositions de telles gens résolurent de se réfugier dans les bois en laissant leur bagage derrière eux. Les Calcians profitèrent de l'occasion pour prendre tout ce qu'ils trouvèrent de leur goût; puis invitèrent les marchands à sortir du bois, et leur permirent de s'en aller avec le reste de leurs balles dans la ville déserte. Goez ne perdit dans cette bagarre qu'un cheval qu'il recouvra ensuite en l'échangeant contre du drap de coton. La caravane demeura dans Kheman en proie à des alarmes continuelles jusqu'à l'arrivée du général boukharien, qui par ses menaces força les voleurs à laisser passer les marchands sans obstacle; toutefois la queue de la caravane fut sans cesse exposée aux insultes des brigands : un jour quatre d'entre eux qui s'étaient mis en embuscade attaquèrent Goez. Il se tira d'affaire en leur jetant son bonnet à la persane : tandis qu'ils se le renvoyaient de l'un à l'autre comme un ballon Goez piqua des deux pour se mettre hors de la portée de leurs flèches, et rejoignit le gros de la caravane.

Après huit jours de marche par des chemins très difficiles ils arrivèrent à Tenghi-Badakchan, nom qui signifie *chemin difficile* : en effet le passage est si étroit le long de la rive escarpée d'une grande rivière que l'on est obligé de passer un à un. Les habitans aidés d'une troupe de soldats assaillirent la caravane, et enlevèrent à Goez trois chevaux, qu'il eut ensuite la liberté de racheter. Malgré cet accueil si peu hospitalier les marchands restèrent dix jours dans cette ville. Les pluies les retinrent cinq jours en pleine campagne à Ciarcionnar, et outre cette incommodité ils furent encore attaqués par les voleurs.

Le reste de la route jusqu'à Yerkend n'offrit qu'une suite de périls et d'incommodités. La caravane eut à traverser des montagnes très hautes; les monts Ciecialith entre autres, qui étaient couverts de neige : on ne sortit de leurs défilés qu'au bout de six jours de marche; plusieurs voyageurs furent transis de froid. A Tanghelar, ville du royaume de Cachegar, Isaac tomba du bord d'une grande rivière dans l'eau, et resta six heures sans connaissance. Enfin par la grâce de Dieu et l'aide de Goez il revint à lui. La caravane entra dans Yerkend au mois de novembre 1603.

Yerkend, capitale du royaume de Cachegar, est une ville très fréquentée et très célèbre tant par la multitude des marchands qui y abordent que par la diversité des marchandises qu'ils y

apportent : c'est dans cette ville que la caravane de Caboul se sépare et qu'il s'en forme une autre pour aller à Catay. Le capitaine préposé à son commandement achète bien chèrement du roi de Cachegar cet emploi qui lui donne une autorité absolue sur les marchands. Une année entière s'écoula avant qu'ils fussent rassemblés en assez grand nombre pour entreprendre un voyage si long et si dangereux ; d'ailleurs les caravanes ne partent pas tous les ans d'Yerkend ; elles ne se mettent en route qne lorsqu'elles sont assurées qu'elles seront admises dans le royaume du Catay.

La marchandise dont on tire le meilleur parti dans ce voyage est une sorte de pierre luisante nommée jaspe en Europe. Le grand khan du Catay l'achète à grand prix : quand il a choisi ce qui lui convient il permet de vendre le reste aux particuliers, qui ne le paient pas moins cher. On en fait des vases, toutes sortes de petits meubles et de bijoux, sur lesquels ils gravent des fleurs et diverses figures. C'est la célèbre pierre de Kasch que l'on tirait des rivières du pays de Khotan. Il y en a une autre espèce, mais de moindre prix ; on la tire des montagnes, où on la taille en grandes dalles qui ont près de deux aunes de largeur : on est obligé d'amollir la roche avec le feu pour pouvoir l'extraire des carrières. Cette montagne est éloignée de vingt journées d'Yerkend. Ces carrières sont affermées



tous les ans à des marchands qui font porter sur le lieu de l'exploitation les provisions nécessaires pour nourrir leurs ouvriers pendant un an.

Goez eut l'honneur de rendre ses devoirs au roi de Cachegar, et en reçut un accueil très gracieux parce qu'il lui fit présent d'une montre, d'un miroir et d'autres marchandises d'Europe. Le roi se déclara aussitôt le protecteur de Goez, qui pourtant ne lui parla pas d'abord de son dessein de pénétrer au Catay, et le pria seulement de lui donner un passeport pour le royaume de Khialis, situé à l'orient d'Yerkend : le roi lui accorda sa demande principalement à la sollicitation du fils de la princesse que Goez avait eu occasion d'obliger à Caboul. Grâces à son caractère insinuant Goez contracta une étroite amitié avec plusieurs personnes de la cour.

Il était depuis six mois à Yerkend lorsqu'il vit arriver Démétrius, un des deux Grecs qui l'avaient quitté à Caboul. Goez et Isaac ressentirent une joie extrême de le revoir; mais cette satisfaction fut de bien courte durée; les marchands avec lesquels Démétrius avait voyagé élurent entre eux, avec la permission du roi, un chef auquel ils donnèrent le titre d'empereur; c'était un usage établi depuis long-temps; on avait certains égards pour ce chef, et on lui faisait un présent. Démétrius pour éviter la dépense refusa de rien donner : aussitôt grand bruit

parmi les marchands qui voulaient faire un mauvais parti à Démétrius, car cet empereur a le droit d'envoyer en prison ou d'infliger un châtiment aux mutins. Goez par sa prudence et par un petit présent tira Démétrius de ce mauvais pas.

Un accident en amène fréquemment un autre; quelques jours après des voleurs s'introduisirent dant la maison de Goez, lièrent Isaac, et, le poignard sur la gorge, l'empêchaient de crier. Heureusement Goez et Démétrius étant accourus au bruit, les brigands prirent la fuite.

Goez en attendant le départ de la caravane profita de son loisir pour aller à Khotan réclamer de la mère du khan le remboursement de la somme qu'il lui avait prêtée; cette ville est à dix journées de route d'Yerkend. Comme le missionnaire ne put être de retour avant un mois les mahométans répandirent le bruit qu'il avait été tué pour avoir refusé d'invoquer le nom du prophète; et sur cette fausse nouvelle ils voulaient s'approprier tous ses biens parce qu'il était *intestat* et sans laisser d'héritier. Isaac et Démétrius eurent beaucoup de peine à défendre les droits de Goez, qui vint lui-même les tirer d'embarras, et mettre un terme à la douleur que leur avait causée la nouvelle de sa mort : il revenait en bonne santé après avoir reçu en paiement une forte quantité de jaspe. Pour rendre grâces à Dieu de ce bon succès il fit distribuer

d'abondantes aumônes aux pauvres, ce qu'il continua durant son séjour.

Cependant de nouveaux périls le menacèrent. Un jour qu'il dînait avec des mahométans il vit entrer un homme armé qui d'un air furieux lui mit son épée sur la poitrine en le pressant d'invoquer le nom de Mahomet. Goez répondit froidement et avec une présence d'esprit merveilleuse que ce nom n'étant pas connu dans sa religion on n'avait pas coutume de l'invoquer, et que par cette raison il ne ferait pas ce qu'on exigeait de lui. L'assemblée prit parti pour lui, et chassa le fanatique hors de la maison. On dit que Goez fut souvent menacé de la mort s'il n'invoquait Mahomet; mais Dieu le garantit toujours du danger.

Un autre jour il fut appelé au palais du roi, où ce prince lui demanda devant ses mollahs de quelle loi il faisait profession; si c'était celle de Moïse, de David ou de Mahomet, et de quel côté il se tournait pour faire sa prière. Goez répondit qu'il professait la foi de Jésus et qu'il se tournait indifféremment de tous côtés en priant parce que Dieu était présent partout. Cette dernière réponse émut entre les mahométans une grande dispute, car ils se tournent toujours du côté de la Mecque en priant; cependant ils conclurent que la pratique de Goez pouvait aussi être bonne.

Le capitaine de la caravane ayant été nommé donna dans sa maison un banquet splendide au-

quel il invita Goez, et à la fin de la fête il lui proposa de faire avec lui le voyage du Catay : c'était tout ce que le missionnaire désirait parce que d'après la connaissance qu'il avait des dispositions des mahométans il avait jugé qu'il lui serait plus avantageux d'attendre que l'invitation vînt de leur part; il affecta donc de se faire presser. Le capitaine, instruit que Goez avait beaucoup de marchandises, supplia le roi de seconder ses instances auprès de ce missionnaire : Goez eut l'air de se laisser vaincre par le prince; mais ce fut à condition qu'il lui accorderait des lettres de protection pour tout le voyage. Les marchands de la caravane de Caboul, fâchés de perdre sa compagnie, travaillèrent à lui inspirer de la défiance contre les Cachegariens en lui faisant entendre qu'il courait risque de la vie en voyageant avec eux. Cette menace effraya tellement Démétrius que pour la seconde fois il refusa d'aller plus avant, et conjura Goez de retourner sur ses pas; mais le fervent missionnaire était déterminé à braver tous les dangers pour répondre aux espérances de ceux qui lui avaient donné leur confiance.

Chacun fit ses préparatifs pour le voyage. Goez acheta dix chevaux; un pour lui-même, un pour Isaac, et les huit autres pour son bagage. Vers le milieu du mois de novembre 1704 on se mit en route; le voyage fut très pénible à cause des sables, des cailloux et de l'aridité du pays.

Digitized by Google

Le gouverneur d'Aksou, âgé seulement de douze ans, était neveu du roi de Cachegar; un homme administrait les affaires publiques durant sa minorité. Ce jeune prince voulut voir Goez, qui lui offrit des sucreries et d'autres choses convenables à son âge : en reconnaissance il l'invita d'un grand bal qu'il donnait ce jour-là; il le pria même d'y danser. Goez ne fit pas de difficulté de lui accorder une chose de si peu d'importance.

A Kou-cha la caravane séjourna un mois pour laisser reposer les chevaux, car les pauvres bêtes étaient rendues de fatigue. Les prêtres de Koncha firent mine de forcer Goez à observer leur jeûne afin de tirer de lui quelques présens, et il eut beaucoup de peine à se débarrasser d'eux, car ils voulaient l'entraîner par violence dans leur temple.

Une autre contrariété attendait Goez à Cialis, ville petite mais bien fortifiée. Le gouverneur, fils du khan de Cachegar, apprenant que le voyageur et son compagnon étaient d'une religion différente de la sienne, lui reprocha son audace d'entrer dans un état mahométan, et le menaça pour le punir de lui ôter ses marchandises et la vie; mais il n'eut pas plus tôt lu les lettres de son père, dont Goez était porteur, qu'il se radoucit: quelques présens le rendirent encore plus traitable.

La caravane s'arrêta trois mois dans cette ville

par l'obstination du pacha, qui ne voulait partir qu'après que le nombre des marchands aurait grossi parce que son profit en serait plus considérable; il n'accordait même à personne la liberté de partir avant lui. Ennuyé de cette prolongation de séjour et de la dépense qui en résultait Goez obtint du gouverneur moyennant un présent la permission de se mettre en route; il était prêt à quitter Cialis lorsqu'il y arriva une caravane venant du Catay: les marchands donnèrent à Goez des nouvelles du P. Ricci et de ses compagnons; ils les avaient vus à Pékin, qui était la même ville que Cambalu.

Goez, instruit par ce récit que le Catay était la Chine, se munit de lettres de protection du gouverneur et partit avec Isaac et quelques voyageurs: ils passèrent par Poukhan, Tourfan, Aramouth, Camoul, et arrivèrent à Kia-yu-kouan, fort situé près de la grande muraille de la Chine; ils furent obligés de s'y arrêter vingt-cinq jours pour attendre du vice-roi de Chen-si la permission de passer outre.

A So-tcheou il entendit beaucoup parler de Pékin et d'autres villes dont les noms lui étaient connus; ce qui bannit de son esprit toute espèce de doute sur l'identité de la Chine et du Catay.

Tout le pays entre Cialis jusqu'à la frontière de la Chine est infesté par les Mongols. La crainte de rencontrer ces hordes de brigands fait le tourment continuel des marchands: pendant le

Digitized by Google

jour ils grimpent sur les lieux élevés pour voir s'il n'y a pas quelque parti qui rôde dans la plaine, et s'ils jugent que l'on peut voyager avec sécurité ils marchent pendant la nuit en observant un profond silence. Goez ayant eu le malheur de tomber de son cheval dans une de ces marches nocturnes sans que personne s'en aperçût ses compagnons continuèrent leur route jusqu'à la prochaine halte : alors voyant qu'il manquait Isaac retourna sur ses pas pour le chercher; il eut beaucoup de peine à le retrouver parce que la nuit était fort noire; enfin il fut guidé par ses gémissemens, le releva à moitié à mort, l'encouragea et le ramena à la caravane.

Les voyageurs trouvèrent en plusieurs endroits du désert les cadavres d'un grand nombre de mahométans qui s'étaient hasardés à voyager seuls. Les Mongols errans ôtent rarement la vie aux habitans du pays, les regardant comme des serviteurs et des bergers qui soignent leurs troupeaux, dans lesquels ils viennent prendre les animaux qui leur conviennent. Les peuples mahométans qui habitent ces côtés ont l'humeur si peu guerrière qu'il serait facile aux Chinois de les subjuguer s'ils pensaient à s'étendre par des conquêtes.

En arrivant à So-tcheou vers la fin de 1605 Goez se trouva riche des fruits de son commerce; il avait treize chevaux, cinq domestiques et deux petits esclaves qu'il avait achetés, sans compter

son jaspe, qui valait plus de deux mille cinq cents écus d'or. Des mahométans qu'il rencontra dans cette ville lui ayant confirmé ce qu'il avait appris à Cialis il prit le parti d'écrire au P. Ricci pour l'instruire de son arrivée; mais l'adresse était mise en caractères européens; et les Chinois qui se chargèrent de la lettre ne purent la remettre parce qu'ils ignoraient le nom chinois des jésuites et le quartier de la capitale dans lequel ils demeuraient. L'année suivante, vers Pâques, Goez écrivit une nouvelle lettre dont il chargea un mahométan qui avait quitté Pékin sans la permission des magistrats, également nécessaire pour sortir et pour entrer: il informait Ricci de son voyage et de sa position, le priant de le tirer de sa prison afin qu'il pût retourner aux Indes par mer.

Les jésuites de Pékin étaient informés depuis long-temps de son voyage; ils l'attendaient chaque année, et n'avaient pas manqué de demander de ses nouvelles à tous les marchands qui étaient arrivés dans la capitale sous le travestissement d'ambassadeurs; ils furent donc bien joyeux lorsqu'au mois de novembre 1805 ils reçurent sa lettre. On s'occupa aussitot des moyens de le tirer d'où il était, mais on ne put lui envoyer un Européen parce qu'un étranger n'aurait pu que faire naître de nouveaux obstacles pour un étranger; on jeta donc les yeux sur un jeune Chinois chrétien, nommé Ferdinand, qui n'avait pas encore

commencé son noviciat, et on lui donna pour compagnon un nouveau converti qui connaissait parfaitement le pays et ses usages : on leur recommanda, s'ils ne pouvaient emmener Goez, avec la permission des magistrats, de rester auprès de lui et d'écrire à la maison de Pékin, où l'on examinerait ce qu'il faudrait essayer auprès du gouvernement en faveur de Goez.

Ferdinand malgré la rigueur de la saison se mit en route au mois de décembre; son voyage dura quatre mois. Cependant Goez avait été plus tourmenté par les mahométans que pendant son voyage : la cherté des vivres à So-tcheou l'avait forcé d'y vendre son jaspe; il n'en tira que la moitié de la valeur : avec cette somme il paya ses dettes et pourvut pendant un an à l'eutretieu de son monde. Cependant la caravane de Cachegar arriva : Goez épuisa le reste de ses ressources par les festins qu'il fut obligé de donner au capitaine; il fut réduit à emprunter. Il employa une partie de l'argent qu'on lui prêta à l'achat de morceaux de jaspe, car compris dans le nombre des soixante-douze prétendus ambassadeurs dont la caravane était composée, il n'aurait jamais obtenu la permission de s'acheminer vers Pékin s'il n'avait pas eu du jaspe.

Ferdinand eut sa part d'afflictions : en passant par Si-ngan-fou, capitale du Chen-si, il fut abandonné par son valet, qui lui emporta la moitié de son argent. Cependant il continua sa route

avec beaucoup de peine jusqu'à So-tcheou ; ce fut pour y recevoir le dernier soupir de Goez, qui mourut entre ses bras le 18 mars 1606. On soupçonna les mahométans d'avoir hâté sa fin par le poison surtout lorsque après sa mort on leur vit mettre la main sur tout ce qu'il avait laissé. On regretta notamment un journal qu'il tenait avec beaucoup de soin : ses ennemis s'empressèrent d'autant plus de s'en emparer que c'était le moyen de se mettre à l'abri de toutes recherches pour les sommes qu'ils pouvaient devoir à Goez. Ils voulaient aussi faire enterrer Goez à la façon des mahométans, mais Isaac et Ferdinand s'y opposèrent.

Comme l'usage des marchands est de partager entre eux les biens de ceux qui meurent en route ils s'emparèrent d'Isaac comme esclave de Goez, le chargèrent de chaînes et le menacèrent de la mort s'il refusait d'invoquer Mahomet. Ferdinand présenta en sa faveur une requête au vice-roi de Khan-tcheou, qui donna ordre au gouverneur de So-tcheou d'examiner cette affaire selon le droit et l'équité. Le gouverneur se conforma d'abord à cette injonction ; mais s'étant ensuite laissé corrompre par les mahométans il menaça Ferdinand du fouet et le tint trois jours en prison. Ce traitement fut loin de décourager Ferdinand ; mais n'ayant pas d'argent il vendit ses habits pour suivre un procès qui dura six mois : comme il n'entendait pas le persan et

qu'Isaac ne savait ni le portugais ni le latin ils ne pouvaient se parler, ce qui faisait traîner le procès en longueur; enfin à force de persévérance Ferdinand apprit le persan; il parut devant le juge avec Isaac et gagna sa cause. Isaac, sorti de prison, se mit en route pour Pékin avec son libérateur; il déposa entre les mains du P. Ricci tout ce qui restait des effets et des papiers de Goez. Ce fut d'après ces renseignemens et les récits d'Isaac que le P. Ricci écrivit la relation des voyages de Goez : on conçoit qu'elle doit être bien incomplète, et l'on regrette vivement la perte du journal de Goez, qui devait renfermer des matériaux bien précieux pour la géographie puisque ce missionaire avait parcouru des pays que depuis lui aucun voyageur européen n'a encore visités.

Ce martyr de la science était né en 1552 à Saint-Michel, une des Açores : il passa très jeune dans les Indes, suivit d'abord la profession des armes et mena une vie très dissipée. Dégoûté du monde il fit profession dans le couvent des jésuites à Goa en 1588 et se consacra aux missions.

CHAPITRE V.

Tartarie indépendante.

Nous avons vu plus haut que les Tartares ont été subjugués paa les Kalmouks dans les pays qui sont à l'est des monts Belour; leur nom ne doit donc plus désigner des contrées dans lesquelles ils n'ont dominé que momentanément, mais il convient parfaitement à celle qui est leur berceau, dans laquelle plusieurs de leurs tribus vivent indépendantes, et dont ils sont restés définitivement les maîtres : elle est vaste, car elle s'étend du trente-quatrième au cinquante-cinquième degré de latitude nord, et du quarante-septième au quatre-vingt-unième degré de longitude à l'ouest de Paris; au nord elle est séparée des terres de l'empire de Russie par la steppe d'Issim et les rives de l'Iaïk; à l'est le Cobi et les monts Belour forment sa frontière du côté de la Kalmoukie et de la petite Boukharie, dépendante de la Chine; au sud la chaîne de l'Indou-kouch et des déserts de sable lui servent de bornes vers le Caboulistan et la Perse, mais elles ont été franchies par ses voisins; à l'ouest la mer Caspienne donne à la Tartarie une barrière naturelle.

Ce pays, sans y comprendre la steppe d'Issim

Digitized by Google

dont les Russes réclament la souveraineté, comprend plus de soixante mille lieues carrées de superficie; mais sur cette immense étendue à peine compte-t-on cinq millions d'habitans.

Les principales divisions de la Tartarie indépendante, en allant du sud et de l'est à l'ouest, au nord, sont la grande Boukharie, la Khovaresmie avec le pays des Troukmènes ou Turcomans et des Araliens, le Taschkent et le Turkestan, enfin le pays des Kirghis et des Karakalpacks. Tous ces peuples sont d'origine tartare, et leurs saims se sont répandus dans beaucoup de pays de l'ancien monde, où l'on retrouve leurs noms.

La grande Boukharie se nomme aussi pays des Ousbeks, Dsagathay occidental; c'est le *Maavarannahar* des Arabes ou pays au-dessous de l'eau (la mer Caspienne), le *Vaarad-Dijhon* des orientaux en général, c'est à dire au-dessous du Djihon; c'est la *Transoxiane* des Romains, la *Sogdiane* et la *Bactriane* des Grecs. Les écrivains persans, ainsi qu'on la dit plus haut, ont compris les deux Boukharies sous le nom commun de *Touran*.

La grande Boukharie est la meilleure partie de la grande Tartarie: ses bornes varient avec la puissance des Ousbeks; elle touche au nord au Turkestan, à l'est à la petite Boukharie, au sud au Caboulistan et à la Perse, à l'ouest à la Khovaresmie. Elle est située entre le trente-quatrième et le quarante-troisième degré de latitude.

La nature n'a rien refusé à ce beau pays pour le rendre agréable; le climat est à la vérité froid dans la partie orientale, mais à l'ouest il est chaud et salubre. Les montagnes renferment des mines d'or; les plaines et les vallées produisent du riz, du froment, toutes sortes de fruits et de légumes, du vin, du tabac et du chanvre, du lin, du coton, nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons; les chevaux et les chameaux aident l'homme dans ses travaux; les vers à soie et les abeilles lui donnent leur tribut: l'Amou-daria (le Djihon des anciens), le Sihon, le Margab, le Thoros et le Sogd qui l'arrosent, sont des rivières très poissonneuses. Le bois, qui est si rare dans le pays des Mongols et dans plusieurs parties de la Tartarie, abonde dans quantité de cantons de la Boukharie.

L'agriculture, le soin des troupeaux, les manufactures d'étoffes de soie et de coton forment les principales occupations des habitans de la grande Boukharie; ils font un grand commerce par caravanes dans l'Inde, en Chine, en Perse et en Russie; ils portent dans ces différens pays des chevaux, des moutons, des cuirs, du feutre, des tissus, des fruits secs, de la poudre d'or, des pierres précieuses. Une partie des habitans a conservé les habitudes de la vie nomade.

On divise la grande Boukharie en trois grandes provinces; celle de Bokhara, celle de Sogod et celle de Balk : ce pays est gouverné par plusieurs

Digitized by Google

khans particuliers; mais leur autorité n'est pas absolue; elle est limitée par l'influence des lois et de la religion. Les habitans nomades ont des chefs qu'ils nomment *mourses* et *starchines*.

La province de Bokhara tire son nom de sa capitale : cette ville, située à la rive droite ou septentrionale du Sogd, est fort grande; ses murs sont de terre, mais assez hauts; elle est divisée en trois parties : dans l'une est le château du khan, qui y fait sa résidence ordinaire; la seconde comprend les maisons des mirzas, des officiers de la cour et de tout ce qui appartient à la suite du khan; la troisième, qui est la plus grande, renferme les habitans, des bourgeois, des marchands et d'autres citoyens. Chaque profession occupe un quartier à part dans cette dernière division. La plupart des maisons sont de terre; mais on y emploie la pierre pour les mosquées et pour d'autres édifices publics ou particuliers; ils sont bâtis et dorés somptueusement, surtout les bains, que l'on vante beaucoup. Le commerce y est peu actif.

Il est défendu à Bokhara de boire d'autres liqueurs que de l'eau et du lait de jument; ceux qui violent cette loi sont condamnés au fouet dans les places publiques. Il y a des officiers établis pour visiter les maisons; s'ils y trouvent de l'eau-de-vie, du vin ou toute autre boisson fermentée ils brisent les vases, ils jettent la liqueur et punissent le coupable : un buveur est trahi

quelquefois par son halcine, qui l'expose à de sévères châtimens.

Cette rigoureuse loi vient du chef de la religion, qui est plus respecté à Bokhara que le khan même; souvent il dépose les khans à son gré.

Le pays de Sogd est situé à l'est de la Boukharie et au nord de Balk; il s'étend jusqu'aux frontières de la petite Boukharie.

Il était autrefois rempli de villes florissantes, dont la plupart sont aujourd'hui ruinées ou dans une grande décadence; la principale est Samarkand, qui est située dans une vallée sur la rive méridionale du Sogd.

Il s'en faut beaucoup qu'elle ait conservé son ancienne splendeur; cependant elle est encore très grande et bien peuplée. Ses fortifications sont de gros boulevarts de terre; ses édifices ressemblent beaucoup à ceux de Bokhara, excepté qu'on y voit plusieurs maisons bâties de pierre parce qu'il se trouve quelques carrières aux environs. Le château qui sert de résidence au khan est un des plus spacieux édifices de la ville; mais aujourd'hui que cette province n'a plus de khan particulier, il tombe insensiblement en ruine.

L'académie des sciences de Samarkand est une des plus célèbres et des plus fréquentées de tous les pays mahométans. La petite rivière qui traverse la ville et qui se jette dans l'Amou appor-

terait beaucoup d'avantages aux habitans par les communications qu'elle pourrait leur donner avec les états voisins s'ils s'occupaient de la rendre navigable; mais pour faire fleurir le commerce à Samarkand il lui faudrait un état de choses plus tranquille et plus stable.

On dit que cette ville fabrique le plus beau papier de soie de toute l'Asie, et dans cette opinion il est fort recherché des Levantins; on prétend que c'est d'elle que nous tenons cette invention.

La province de Balk est au sud de celle de Sogd et à l'est de celle de Bokhara; elle est petite, mais si fertile et si bien cultivée qu'elle a excité la convoitise des voisins puissans: quelques districts et même sa capitale ont été conquis par les Persans et les Afghans. Elle abonde particulièrement en soie, dont les habitans font de fort jolies étoffes.

Les Ousbeks de Balk sont les plus civilisés de tous ceux qui habitent la grande Boukharie: ils doivent apparemment cet avantage au commerce qu'ils ont avec l'Inde et la Perse; mais si l'on excepte l'activité et le goût du travail, qui sont plus communs parmi eux que chez les autres Tartares, il n'y a nulle différence pour la religion et les usages.

La ville de Balk est située vers les frontières de la Perse au sud de Termed sur la rivière de Déhask, qui à quarante milles plus loin, au

nord-ouest, va se jeter dans l'Amou. Balk était au commencement du dix-huitième siècle la plus considérable de toutes les villes qui sont possédées par les Tartares : elle est, disaient les voyageurs de cette époque, grande, belle et bien peuplée ; la plupart de ses bâtimens sont de pierre et de brique ; ses fortifications consistent en gros boulevarts de terre environnés d'un bon mur.

Le château du khan est un grand édifice à l'orientale, bâti presque entièrement de marbre qu'on tire d'une montagne voisine. Comme les étrangers jouissaient d'une parfaite liberté dans cette ville quand elle avait son khan particulier elle était devenue le centre de tout le commerce qui se faisait entre la grande Boukharie et les Indes ; mais a-t-elle conservé cet avantage sous ses maîtres actuels ? c'est ce que nous ne savons pas encore.

Le Tokaristan à l'est de Balk a pour capitale Andéral, ville située près d'un défilé par lequel on traverse la chaîne de l'Indou-kouch. On trouve dans les montagnes voisines de riches carrières de lapis lazzuli ; c'est l'objet d'un grand commerce avec la Perse et l'Inde.

La partie orientale de la grande Boukharie est très montagneuse : c'est là que se trouve Badagchan, ville très ancienne et très forte par sa situation ; elle dépendait du khan de Bokhara, qui la faisait servir de prison d'état ; elle n'est pas grande, mais elle est bien bâtie et fort peu-

plée. Ses habitans s'enrichissent par les mines d'or, d'argent et de rubis que la nature a placées dans leur voisinage; ceux qui habitent le pied des montagnes recueillent au printemps une quantité considérable de poudre d'or et d'argent dans les torrens qui tombent en abondance lorsque la neige commence à fondre. Cette chaîne de montagnes est le Belour-tag, nom qui en mongol signifie montagnes noires; c'est là que l'Amou prend sa source.

On distingue trois classes principales d'habitans dans la grande Boukharie; 1° les Boukhariens ou Tadjiks, qui sont les anciens habitans du pays; 2° les Dsagathays ou les Mongols, qui s'y établirent sous la conduite de Dsagathay, second fils de Gengis-khan; 3° les Tartares Ousbeks, qui sont aujourd'hui en possession du gouvernement, et à qui les autres paient tribut. On y voit aussi des Kirghis, des Karakalpaks, des Arméniens, des Indous, des Persans et des Juifs.

Toutes les villes de la grande et de la petite Boukharie, depuis les frontières du Khovaresm jusqu'à celles du pays des Kalmouks, sont habitées par les Boukhariens : en qualité d'anciens habitans du pays ils portent ce nom dans toutes les parties de l'est; mais les Tartares leur donnent communément celui de *Tadjiks*, terme qui signifie à peu près bourgeois dans leur langue. Les Boukhariens se nomment eux-mêmes *Sartes*.

Les Boukhariens sont d'une taille ordinaire, mais bien prise; ils ont le teint fort blanc pour le climat, la plupart ont les yeux grands, noirs et pleins de feu, le nez aquilin, le visage plein, les cheveux noirs et très beaux, la barbe épaisse; en un mot ils n'ont rien de la difformité des Kalmouks, parmi lesquels ils habitent. Leurs femmes, qui sont généralement grandes et bien faites, ont le teint et les traits d'une égale beauté.

Les deux sexes portent des chemises et des pantalons de calicot; mais les hommes ont par dessus un caftan ou une veste de soie ou de calicot piqué qui leur descend jusqu'au gras de la jambe avec un bonnet rond de drap à la polonaise, bordé d'une large fourrure; quelques-uns portent le turban comme les Turcs : ils lient leur caftan d'une ceinture qui est une espèce de crêpe de soie, et qui leur passe plusieurs fois autour du corps. Lorsqu'ils paraissent hors de leurs maisons ils sont couverts d'une longue robe de drap doublée d'une fourrure. Leurs bottines ressemblent à celles des Persans.

Les femmes portent de longues robes de calicot ou de soie, assez amples pour flotter librement; leurs mules ont la forme de celles des femmes du nord de l'Inde; elles se couvrent la tête d'un petit bonnet plat qui laisse tomber leurs cheveux en tresses par derrière; ces tresses sont ornées de perles et d'autres joyaux.

Les Boukhariens sont de la même secte mahométane que les Turcs, dont ils ne diffèrent que par un petit nombre de cérémonies : ils mènent une vie très frugale, se livrent au commerce, exercent des professions mécaniques, et ne suivent jamais le métier des armes, ce qui les fait regarder avec dédain par les autres Tartares, qui les traitent de nation vile et méprisable.

Les Ousbeks, qui possèdent la grande Boukharie, passent généralement pour les plus civilisés de tous les Tartares mahométans; ils sont vêtus à la persane; leurs chefs portent sur leur turban une aigrette de plumes de héron.

Le pilau ou riz bouilli à la manière du Levant et la chair de cheval sont leur plus délicieuse nourriture; ils n'ont pour boisson commune que le koumis et l'arak.

Leur langue est un mélange de turc, de persan et de mongol; cependant ils entendent fort bien les Persans, et ne s'en font pas moins entendre. Leurs armes sont celles des autres Tartares, c'est à dire le sabre, le dard, la lance et des arcs d'une grandeur extraordinaire, qu'ils manient avec beaucoup de force et d'adresse; ils ont aussi adopté l'usage des armes à feu. Pendant la guerre, une grande partie de leur cavalerie porte des cottes de mailles et un petit bouclier.

Les Tartares de la grande Boukharie se piquent d'être les plus robustes et les plus braves de toute leur nation. Leurs femmes aspirent aussi à la

gloire du courage militaire, et vont souvent à la guerre avec leurs maris : la plupart sont fort bien faites ; il s'en trouve même quelques-unes qui passeraient pour des beautés dans tous les pays du monde.

Les chevaux de ces Tartares n'ont pas l'encolure brillante ; ils ont la croupe, le poitrail et le ventre mal faits, le cou long et raide, les jambes fort longues et sont d'une maigreur effrayante, mais ils ne laissent pas d'être fort légers à la course : leur entretien coûte peu ; l'herbe la plus grossière leur suffit dans les occasions pressantes.

Ces peuples ont souvent été en guerre avec les Persans parce que les plaines du Khorasan favorisaient leurs incursions ; mais il ne leur a pas été si facile de pénétrer dans les états du grand mogol parce que les hautes montagnes qui les en séparent sont d'un difficile accès pour leur cavalerie.

La grande Boukharie a éprouvé de singulières vicissitudes : elle fut conquise par les Persans et ensuite par les Macédoniens ; le gouverneur du pays se rendit indépendant deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne. Au septième siècle les Turcs ou Tartares firent la conquête de la grande Boukharie ; un siècle après ils furent vaincus par les Arabes. Les Nieu-tchés, venus du nord-est, et ensuite les Khovaresmiens, en 1200, y établirent leur domination : elle ne fut pas de longue durée ; Gengis-khan les chassa. Dsagathay, son troi-

sième fils, eut pour sa part la Boukharie : elle fut enlevée à ses descendans en 1369 par Tamerlan. Ceux de ce conquérant y régnèrent jusqu'au commencement du seizième siècle; alors Baber, vaincu par les Ousbeks, alla fonder un empire dans l'Inde. Les Ousbeks s'avancèrent graduellement et finirent par s'emparer de tout le pays.

Nous avons vu plus haut pourquoi l'on avait appelé ce pays grande Boukharie ; mais nous n'avons rien dit sur l'origine de ce nom : il vient du mot mongol *boukhâr*, qui signifie savant. La ville de Bokhara était à l'époque de la conquête de Gengis-khan célèbre par la science des docteurs mahométans qui l'habitaient : sous Tamerlan et plus tard elle conserva sa renommée à cet égard, de même que d'autres villes du pays, telles que Samarkand, Hekh, Balk, qui étaient le siége des sciences et de l'érudition dans l'Orient, quiconque dans la haute Asie voulait étudier les langues et les sciences devait visiter Bokhara, la première des académies. Tout le pays reçut donc des Mongols grossiers et ignorans qui le conquirent le nom de pays des savans, et la ville principale fut désignée par la dénomination dont on avait honoré ses habitans. Ce nom s'étendit ensuite à un pays considérable, auquel il est douteux que sous ce rapport il convienne aucunement.

La Kharismie, que l'on appelle aussi le Khovaresm ou le Kharasm, est située entre la steppe

des Kirghis, la mer Caspienne, la Perse, la grande Boukharie, le lac d'Aral et le Turkestan.

Le Kharasm est généralement un pays de plaines contigu aux steppes de la mer Caspienne et du lac d'Aral; des déserts sablonneux occupent tout ce qui est situé le long de ces lacs et de la frontière de la Perse; mais le Kharasm oriental, qui touche à la grande Boukharie, offre plusieurs cantons fertiles.

Le Kharasm oriental a des montagnes qui renferment des mines d'or et d'argent jadis exploitées, mais auxquelles il est, dit-on, aujourd'hui défendu de travailler. On ajoute que l'on y trouve aussi diverses pierres précieuses.

La fertilité de quelques cantons du Kharasm est due aux canaux d'irrigation que l'on dérive de l'Amou: cette rivière est le Djihon des Arabes, l'Oxus des Grecs et des Latins; on la désigne aussi par les noms d'*Amou-Daria* et d'*Oulou-Dighoum*. Après avoir pris sa source à l'ouest des monts Belour elle coule d'abord sous le nom d'*Harrat* ou *Herret* et de *Belour-Seglar*, traverse la grande Boukharie, forme sa limite méridionale du côté de la Perse, entre dans le Kharasm, où, arrivée au pied du Veislouka, elle est saignée par un si grand nombre de canaux qu'après s'être partagée en deux branches principales la moins considérable conserve seule un cours continuel jusqu'au lac d'Aral; l'autre dans ses crues se répand sur des plaines marécageuses

qui la bordent, et reste quelquefois à sec dans plusieurs endroits suivant les écrivains orientaux. Le bras occidental du Djihon allait autrefois se jeter dans la mer Caspienne; cet ancien canal est bouché par les sables.

Le Khisil, qui contribue aussi à la fertilité du Kharasm, lui sert en quelque sorte de limite du côté du Turkestan; il se jette dans le lac d'Aral entre l'Amou au sud et le Syr-Daria au nord. Tout ce qui concerne sa division en plusieurs bras, sa jonction avec d'autres rivières, le cours forcé que les travaux des hommes lui ont fait suivre est mêlé de beaucoup d'obscurité.

Le lac d'Aral, c'est à dire des aigles, est chez les Orientaux le lac de Khovaresm et d'Oghous; il porte quelquefois le nom de mer; son étendue est de soixante lieues du nord au sud, et de quarante-cinq de l'est à l'ouest, Ses eaux sont peu salées; les peuples qui vivent sur ses bords en boivent en cas de nécessité. Il renferme plusieurs îles, et nourrit des phoques et à peu près les mêmes espèces de poissons que la mer Caspienne. Si ces deux grands lacs ont communiqué ensemble, comme quelques auteurs l'ont supposé, ce ne fut probablement que par un détroit qui n'avait pas beaucoup de largeur, car ils sont séparés par un pays très élevé et même montueux. Les rives de l'Aral sont généralement plates, sablonneuses, garnies de roseaux.

Le Kharasm dans les parties susceptibles de culture produit du froment, de l'orge, du sorgo, qui porte en plusieurs endroits le nom de millet de Boukharie, du tchegoura, espèce de riz, des légumes, du vin, de l'huile que l'on tire du sésame, des mûriers, des fruits exquis. Les melons d'eau surtout ont une grande célébrité; on en transporte à Astrakhan, d'où ils sont expédiés jusqu'à Moscou et Saint-Pétersbourg.

Le Kharasm est divisé aujourd'hui en trois états indépendans; celui de Khiva, celui des Troukmènes et celui de Konrat ou des Araliens.

L'état de Kiva comprend la partie du Kharasm la moins stérile; c'est en général une plaine sablonneuse arrosée par l'Amou; sur six cents lieues carrées il compte à peu près trois cent mille habitans, tous mahométans; la plupart sont des Ousbeks et des Boukhariens, qui se divisent en Sartes et Tadjiks; il s'y trouve aussi des Araliens, des Karakalpaks et des Troukmènes. A la tête du gouvernement est un khan dont l'autorité est singulièrement restreinte par celle du divan ou conseil d'état, et de l'inak, son président; le chef des docteurs de la loi ou mollah-bachi jouit aussi d'une grande influence. Les khans sont fréquemment déposés, et le pays livré à l'anarchie n'oppose qu'une faible résistance aux voisins qui viennent l'attaquer.

Selon les écrivains orientaux les habitans de Khiva, nommés aussi Ourghenetch ou Khivintz

d'après leur ancienne capitale et leur capitale actuelle, sont assez civilisés et montrent plus d'esprit naturel que les autres peuples de la Tartarie; Ils cultivent les lettres et la poésie. Aboul-Ghazikhan, auquel nous devons une *Histoire des Tartares* traduite en français, était né à Ourghentz. Les Khivintz cultivent leurs terres avec soin, élèvent des vers à soie, fabriquent des étoffes de soie et de coton, commercent par caravanes avec la grande Boukharie et la Russie.

Khiva, capitale actuelle, est située sur un canal dérivé de l'Amou : elle a trois mille maisons bâties en terre à la manière du pays, un château fort avec le palais d'été du khan, trente mosquées et une école des sciences; on y compte dix mille habitans; les environs sont remplis de vergers, de vignobles, de champs cultivés et de villages bien peuplés. Khiva est à quinze journées de route au sud d'Orenbourg en Russie. Les caravanes de Khiva apportent dans cette ville du blé, du coton écru, des étoffes de soie et de coton, des robes de chambre brodées en fil d'or, des peaux d'agneaux et quelquefois des monnaies de la Perse et de l'Indostan, ou des lingots d'or et d'argent; elles achètent en Russie des marchandises de fabrique européenne, et chez les Turcomans des chevaux, des bœufs et des moutons. Khiva est aussi un grand marché d'esclaves. Cette ville est désignée dans quelques livres sous le nom de Khayouk.

Ourghentz-la-Neuve, nommée aussi Ourghentzi, à onze lieues au nord de Khiva sur le même canal, a vingt mosquées, quinze cents maisons en terre et cinq mille habitans; elle est commerçante. A quelque distance on rencontre les ruines de l'ancienne Ourghentz, qui fut longtemps la capitale du pays et dont les écrivains orientaux vantent la splendeur.

C'est à Ourghentz que naquit Aboul-Ghazi-Behader en 1605. Sa vie fut très orageuse : il fut proclamé khan du Kharasm en 1644, et abdiqua peu de temps avant sa mort, qui arriva en 1664. Durant cet intervalle il écrivit son Histoire des Tartares, qui renferme beaucoup de notions curieuses sur ces peuples.

Le nom d'Ousbeks, que l'on donne indifféremment aux Tartares du Kharasm et à ceux de la grande Boukharie, leur vient d'Ousbek-khan l'historien, un de leurs princes. Cet usage de prendre le nom d'un prince pour lui témoigner l'affection générale de ses sujets a toujours été en honneur parmi les peuples nomades de l'Asie centrale.

Les Ousbeks tirent leur subsistance en partie de leurs bestiaux et en partie de leurs rapines : ils demeurent pendant l'hiver dans les villes et les villages qui sont vers le centre du pays; en été le plus grand nombre campe sur les bords de l'Amou et dans d'autres lieux où le pâturage est bon pour leurs troupeaux, cherchant sans cesse l'occasion de piller et de ravager. Ils font

des incursions continuelles sur les terres de Perse, dont ils sont voisins : les traités sont un frein qui ne les arrête pas, parce que les esclaves et le butin qu'ils enlèvent dans ces courses font toute leur richesse. Quoiqu'il se trouve d'excellens pâturages vers les bords du Khisil ils y conduisent rarement leurs bestiaux pendant l'été, parce qu'il n'y a rien à piller de ce côté-là. Les Karakalpaks, qui sont leurs voisins au nord, étant aussi exercés qu'eux dans l'art du pillage, ils y gagneraient peu; d'ailleurs les Tartares mahométans ne se chagrinent pas mutuellement par des incursions à moins qu'ils ne soient en guerre ouverte. A l'égard des Kalmouks ou Eleuths leur usage est de s'éloigner des frontières au commencement de l'été pour n'être pas exposés aux courses de ces dangereux voisins, et de ne retourner qu'à l'entrée de l'hiver lorsque les pluies et les neiges rendent les chemins impraticables. Ces Ousbeks se servent d'oiseaux de proie pour la chasse des chevaux sauvages ; ils les accoutument à prendre l'animal par la tête ou par le cou : tandis qu'ils le fatiguent sans quitter prise les chasseurs, qui ne perdent pas de vue leur gibier, le tuent facilement. Leur principale liqueur est le lait de leurs jumens; elle peut les enivrer.

Les Ousbeks mangent à terre assis les jambes sous le derrière ; ils prennent la même posture en priant. Jamais on ne les voit à cheval sans l'arc et l'épée : ils ne connaissent ni les arts ni les

sciences; leur vie se passe dans l'oisiveté : quand ils ne sont pas en campagne pour piller ils se tiennent assis en grand nombre au milieu des champs, s'amusant à discourir.

Nous rapporterons ici un trait remarquable d'un prince de cette partie des Ousbeks qui relève de la Perse. Il s'était révolté contre le célèbre Chah-Thamas ou Nadir-Chah, et ayant pris une ville par stratagème il en avait passé la garnison au fil de l'épée. Indigné de cet attentat Thamas s'avança bientôt avec une armée considérable : il arrive près de Mesched sur les bords du Kara-sou; tout à coup on vient l'avertir que le khan est à la porte de sa tente. Din-Mehemet (c'était le nom du Tartare) entre à l'instant et se met à genoux devant Thamas : dans l'étonnement d'une hardiesse si extraordinaire Thamas mit sa main droite sur l'épaule du khan et posa sa gauche sur sa poitrine pour sentir si le cœur ne lui battait pas; mais n'y découvrant aucune émotion il ne put se défendre d'admirer son intrépidité : il lui pardonna généreusement, et l'ayant traité avec beaucoup de magnificence il le congédia le lendemain chargé de riches présens après lui avoir fait l'honneur de le conduire lui-même à quelque distance du camp.

Les Troukmènes ou Turcomans habitent à l'est de Khiva, entre la mer Caspienne et le lac d'Aral, un pays sablonneux, rocailleux et dépourvu d'eau : les monts Manghislak, qui

le traversent au nord, ne sont pas très hauts, mais ils sont escarpés et coupés de ravins profonds.

Les Troukmènes sont plus basanés, moins grands, mais plus robustes que les autres Tartares; ce sont des pasteurs grossiers qui n'ont pas renoncé au brigandage. Ils ont de nombreux troupeaux de chameaux et de moutons; la chair de ces derniers est excellente; ils fabriquent des tissus grossiers avec le poil de chameaux; ils cultivent un peu de froment, du riz, des melons et des concombres; ils habitent sous des tentes de feutre; leurs vêtemens, leurs armes, leurs équipages offrent un mélange des usages tartares et persans. Ils n'ont ni princes ni noblesse; ils élisent les plus anciens de chaque tribu pour chefs, mais ces chefs jouissent de peu d'autorité.

Les Troukmènes ont sur la mer Caspienne les ports de Manghislak et de Balkansk, où les bâtimens de la Russie et de la Perse viennent commercer; le mouillage est très sûr dans l'un et dans l'autre, surtout dans le premier. Les Tartares y apportent les productions de tous les pays voisins et reçoivent celles de l'Europe. La plupart des îles de la baie de Balkan sont occupées par les Troukmènes. Ces îles produisent du riz et du coton; l'une d'entre elles fournit une grande quantité de naphte; on les désigne par le nom commun d'îles Ogourtchi, qui est aussi

celui de la côte voisine et qui signifie pays des concombres.

La nation des Troukmènes a le caractère indépendant et belliqueux; son langage est le turc: elle s'est étendue à l'ouest de la mer Caspienne en Turquie et en Perse. Feth-Ali-Chah, souverain de ce royaume, est issu de la tribu des Turcomans nommés les Kadjars.

Les Araliens occupent les côtes orientales du lac Aral au nord de Khiva; leur pays est arrosé par le Khisil. On les nomme aussi les Kounrats d'après leur principale ville, qui est plutôt leur camp d'hiver. Ils obéissent à deux khans et doivent un tribut à l'état de Khiva; mais comme ils ne le paient que lorsqu'ils ne lui font pas la guerre ils l'acquittent rarement. Ils s'occupent de l'agriculture, de la chasse et de la pêche indépendamment du soin de leurs troupeaux; ils ont beaucoup de chevaux, de chameaux, de bœufs et de moutons. L'été ils vivent sous des tentes; l'hiver ils habitent des yourtes, dont la réunion forme des espèces de villes ou de camps retranchés. Ils ont parmi eux un grand nombre de Karakalpaks et de Troukmènes, et le total de cette population s'élève à cent mille hommes. Ils ont pour voisins les Kirghis et les Karakalpaks du Tachkent et du Turkestan.

Le Turkestan actuel n'a pas l'étendue que les géographes orientaux donnent au pays qu'ils désignent sous ce nom : c'était un état vaste et

florissant qui s'étendait depuis les montagnes limitrophes de la Perse jusqu'aux steppes des Kirghis ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit pays arrosé par le Karasou, qui est un affluent du Syr. Le sol n'y est pas mauvais, mais il est médiocrement cultivé quoique les habitans aient des demeures fixes. Leur khan est tributaire de la horde moyenne des Kirghis. Leur ville principale est Turkestan ou Taras sur le Karasou avec six mille habitans; elle est révérée par les mahométans comme une ville sainte à cause du tombeau d'un de leurs saints qui se trouve dans une des mosquées de cette ville antique jadis florissante.

L'état de Taschkent à l'est du Turkestan est un peu plus considérable. Le pays est montueux, mais sain, très fertile et assez bien cultivé; il est arrosé par le Syr, l'ancien Sihon et le Khisil : il s'y fait peu de commerce, et il n'a lieu que par caravanes. Le khan était jadis indépendant; il n'est à présent que l'humble vassal des Kirghis de la grande horde ou du khan de Bokhara. Taschkent, capitale de cette contrée mal connue, est située sur le Syr dans une belle plaine. Cette ville, entourée de murs en terre, ressemble à un grand jardin; on dit qu'elle renferme six mille maisons, que sa population se monte à trente mille âmes, et qu'on y voit des manufactures de soie et de coton, une forge, une fonderie de canons et un moulin à poudre; enfin qu'elle est assez commerçante.

Les Karakalpaks occupent en partie les deux pays que nous venons de décrire; ils s'étendent sur les bords du Syr jusqu'à la mer Caspienne. Leur nom signifie bonnets noirs; ils se donnent à eux-mêmes celui de Mankat et Karakiptchak (bergers noirs). Ils se divisent en deux hordes d'après leur position géographique, la supérieure et l'inférieure, et celles-ci se subdivisent en oulouss. En 1742 la horde inférieure, forte alors de trente mille Kibitks, rechercha la protection de la Russie contre les Kirghis; mais ceux-ci détruisirent presque entièrement des Tartares comme eux qui osaient invoquer un secours étranger : ceux qui échappèrent au carnage retournèrent vers la horde supérieure.

Les chefs des oulouss se donnent pour des descendans de Mahomet et forment diverses classes de prêtres et de nobles ou de khodjas, qui par leur influence restreignent le pouvoir des khans : ils sont mahométans et connaissent bien les préceptes de leur religion; leur genre de vie est celui des nomades; les cabanes d'hiver ont un emplacement fixe, celles d'été sont mobiles. Ils mêlent le soin de l'agriculture à celui des troupeaux; n'ayant que peu de chevaux ils se servent de leurs nombreuses bêtes à cornes pour le trait et la selle. Ils exercent avec succès plusieurs métiers; ils vendent à leurs voisins des couteaux, des sabres, des mousquets, des chaudrons, de la poudre à tirer de leur fabrique.

Le pays des Kirghis est une des plus grandes steppes de l'Asie; il s'étend depuis le versant occidental des montagnes de la Soungarine jusqu'à la mer Caspienne aux bords de l'Iaïk et aux monts Oural, et occupe une surface de plus de trente-un mille milles carrés. C'est une contrée sablonneuse, pierreuse, aride, mêlée de dunes et de collines argileuses, coupée de vastes plaines salines, de flaques d'eau saumâtre et de lacs salés; il n'y croît que des arbustes épineux et des plantes amères et salées; cependant le long des rivières dans quelques vallées et sur les collines on trouve du bois et de bonne eau. Le terrain ne convient pas à l'agriculture; mais cette immense steppe offre aux peuples nomades qui la parcourent une retraite sûre et par intervalles de bons pâturages pour leurs troupeaux. Indépendamment des Kirghis on y voit aussi errer des Araliens, des Troukmènes, des Mongols et des Kalmouks.

Pendant l'hiver il règne dans ces steppes un vent de nord impétueux accompagné de neige, d'un froid excessif, et de tourbillons si violens qu'ils enlèvent en l'air des colonnes de poussière de trente pieds de haut; cependant la neige ne séjourne que peu de temps sur ces plaines sablonneuses.

Les Kirghis ou Kirghis-Kaïsaks se donnent à eux-mêmes le nom de *Sara-kaïsaki* (Cosaques des steppes). On ne sait rien de bien certain sur l'origine et sur l'ancienne histoire de ce peuple,

qui n'est connu que depuis la conquête de la Sibérie par les Russes : ils se disent issus des Tartares-Nogais qui habitaient au sud et à l'ouest de la mer Caspienne; mais Aboul-Ghazi, qui les nomme Kerghis, les fait venir des bords de l'Ikran dans le voisinage de la grande muraille de la Chine.

Ils ont les traits tartares, le nez écrasé, les yeux petits mais non pas obliques comme les Mongols : leur physionomie ouverte parle en leur faveur; leurs yeux sont vifs, mais n'ont rien de menaçant. On trouve en eux du bon sens, de l'intelligence et même de la finesse dans l'esprit. Ils aiment les aventures extraordinaires, mais ils aiment encore plus leurs aises. Brigands par état, voluptueux par caractère, se baignant quelquefois dans le sang, et peu portés à le répandre, ils font du mal pour se procurer leur bien-être, ils le font par représailles, ils le font surtout par point d'honneur. On remarque que depuis qu'ils entretiennent des relations plus fréquentes avec les Russes leurs mœurs s'adoucissent chaque jour.

Comme les Kirghis n'ont point d'écoles il s'en trouve peu qui sachent écrire leur langue; mais ils la parlent avec pureté; c'est un dialecte du tartare, que les autres peuples tartares entendent parfaitement. Ils vivent dans l'ignorance; les Tartares lettrés qu'ils enlèvent dans leurs courses deviennent secrétaires de leurs princes.

Les Kirghis n'habitent que des tentes construites à peu près comme celles des Kalmouks : leurs richesses, leurs ressources consistent dans leurs troupeaux ; un Kirghis d'une fortune médiocre possède rarement moins de trente à cinquante chevaux, quinze à vingt têtes de gros bétail, cent moutons, vingt à cinquante chèvres, à quoi il faut ajouter au moins un couple de chameaux ; on voit des particuliers qui ont dix mille chevaux, trois cents chameaux et dromadaires, trois à quatre mille pièces de gros bétail, vingt mille moutons et au delà de mille chèvres.

Leurs dromadaires, qu'ils tondent tous les ans comme les moutons, leur fournissent une grande quantité de poil laineux que les Russes et les Boukhariens achètent.

Ce n'est que depuis peu de temps qu'ils ont des bêtes à cornes ; ils les ont d'abord enlevées aux Kalmouks. Quelquefois ils se servent de leurs bœufs pour monture ; quand ils les destinent à cet usage ils leur percent la cloison du nez comme aux chameaux.

Leurs moutons comme ceux des Kalmouks sont à large queue : la salure des steppes, dont ils mangent même la terre grasse et imprégnée de sel, entretient et provoque leur appétit, et donne à leur chair un goût exquis. Le mouton est la nourriture ordinaire des Kirghis. On envoie de leurs agneaux jusqu'à Saint-Pétersbourg pour la table de la cour.

Les peaux d'agneaux des Kirghis sont fort recherchées et sont un des objets les plus importans de leur commerce; ce sont les plus belles après celles de la Boukharie; les peaux de la première qualité sont lustrées et comme damassées; celles de la seconde ont une frisure très fine.

Quand un Kirghis voit son troupeau se multiplier au delà de ses espérances il ne croit pas avoir reçu pour lui seul les bienfaits du ciel; il lui en témoigne sa reconnaissance en les partageant avec les pauvres.

Les Kirghis en général vivent dans l'aisance; c'est un des peuples nomades qui connaît le moins la misère: comme il n'est pas difficile à chaque particulier de se procurer un troupeau suffisant pour sa subsistance, personne ne veut travailler pour les autres, et les riches sont obligés de se faire servir par des esclaves; ils les traitent fort doucement, fournissent adondamment à leur subsistance, et ne cessant jamais de voir en eux leurs semblables ils souffriraient eux-mêmes en leur laissant éprouver le besoin; mais l'esclave qui tente de fuir ou qui s'engage dans des intrigues s'expose à de rigoureuses punitions et même à perdrela vie.

Les Kirghis n'ont aucune idée du travail des terres à cause de la nature du sol de leurs steppes, et d'ailleurs la moindre fatigue les met en sueur.

Quelques-uns savent fabriquer de la poudre; ils ont aussi quelques mauvais forgerons, mais

ils sont obligés d'acheter des Russes presque tous les instrumens de fer. Du poil de leurs chameaux ils fabriquent des camelots et des cordes pour leur usage ; du lait des femelles ils font du koumis et du fromage ; ils en préparent aussi un beurre plus gras que celui de lait de vache, et moins huileux que celui de lait de jument.

Amis du luxe et des commodités de la vie et manquant de manufactures ils sont obligés de faire un grand commerce d'échanges avec les Russes, les Boukhares et leurs autres voisins : le mouton leur tient lieu de monnaie de compte ; il n'y a pas d'année que le commerce avec les Kirghis ne fasse entrer dans la seule ville d'Orenbourg cent cinquante mille têtes de moutons sans compter les chameaux, le gros bétail et une quantité considérable de peaux d'agneaux, de dépouilles d'animaux sauvages, de cuirs, de poils de chameaux et de camelots.

Les Kirghis ne se livrent à la chasse et à la pêche que pour leur amusement : quoiqu'ils fassent usage du fusil, ils n'ont pas encore abandonné l'arc et les flèches ; ils font poursuivre le gibier par des chiens et des oiseaux de proie ; ils lui dressent des piéges, ils lui tendent des lacets : ils prennent des renards communs, des renards des steppes, des blaireaux, des hermines, des sousliks , des chamois , des chacals, des animaux à peau tachetée comme les léopards, des koulans ou ânes sauvages, des saïgas et des argalis.

L'appétit fait le plus grand assaisonnement de leurs mets ; quatre Kirghis au retour de la chasse mangent sans peine un de leurs plus gros moutons : ils ont conservé pour la graisse ce goût naturel à tous les peuples nomades de l'Asie, et que n'ont pas même encore perdu les Ottomans. Les Kirghis mangent en hiver toutes sortes de viandes et même du chameau ; mais ce peuple vorace pendant la moitié de l'année devient sobre au retour du printemps ; il ne vit plus guère que de fromage ou de lait fermenté. Comme ils n'ont de farine que ce qu'ils en achètent des Russes la plupart n'ont jamais vu de pain ni de gruau.

Tout le monde est admis à partager leurs repas : leurs meilleures provisions sont celles dont ils font part à leurs hôtes ; leur plus grande politesse est de porter eux-mêmes les morceaux à la bouche de leur convive, et le prince ne se dispense pas de cet usage avec ceux qu'il honore de sa faveur.

Ils font un usage immodéré du tabac ; ils le fument, ils le prennent en poudre : ils ont de petites pipes de la Chine ; mais comme elles leur coûtent fort cher ils y suppléent le plus souvent avec des os de pieds de mouton. La même pipe suffit pour une compagnie nombreuse ; elle passe de main en main, de bouche en bouche : ils aspirent la fumée avec tant de force qu'elle leur sort par les narines. S'ils n'ont pas de pipe

leur industrie sait y suppléer : on choisit un endroit autour duquel toute la compagnie puisse se coucher à son aise; l'un des fumeurs pour rendre la terre plus compacte et la réduire en une pâte pétrissable l'arrose de son urine ; il y fait un trou perpendiculaire avec le manche de son fouet et le remplit de tabac, auquel il met le feu : chacun se couche ventre à terre, s'arme d'une tige creuse, dont il pose un bout sur le tabac et de l'autre il en aspire la fumée. De cette manière personne n'est obligé d'attendre son tour et tous pompent à la fois la vapeur du tabac.

Ils aiment le faste dans leurs habits : une longue tunique d'un tissu de coton fin leur tient lieu de chemise ; ils portent par dessus une seconde tunique de laine ou de soie de la même forme et une grande robe à larges manches, qui se rétrécissent par le bas et se terminent par une pointe que l'on relève au dessus du poignet. Quelques-uns se ceignent d'une large et riche ceinture ; les autres n'ont qu'un simple ceinturon de peau, auquel ils attachent leur couteau, leur briquet et leur pipe. Leurs culottes sont longues et amples ; leurs bottines ont des talons hauts et minces ; le bout du pied finit par une pointe aiguë ; les riches en font broder les coutures en or.

Ils laissent croître leurs moustaches et un bouquet de barbe au menton. Une calotte piquée couvre leur tête rase ; ils mettent par dessus cette calotte un bonnet de forme conique ; la pointe

se termine par une houppe et les côtés sont garnis de deux morceaux d'étoffe qui peuvent couvrir les joues et les oreilles, mais qu'on relève le plus souvent. Les gens aisés ne portent que des robes d'écarlate ou d'étoffe.

Leur habit d'été est ordinairement de peau de chèvre; ils ont l'art de la bien apprêter, de la bien adoucir et de lui donner une teinture d'un brun jaunâtre. A la chasse et en voyage ils mettent d'énormes pantalons qui leur montent jusqu'au-dessous des bras et dans lesquels ils renferment tous leurs habits.

Curieux de la parure pour eux-mêmes ils ne le sont pas moins pour leurs chevaux : ils les couvrent de riches caparaçons; les selles, où brillent l'or et l'argent, sont du travail le plus recherché, et les brides mêmes sont surchargées d'ornemens.

Les femmes de distinction s'enveloppent la tête d'une ample pièce d'étoffe légère et lui donnent la forme d'un turban turc; leurs robes sont d'étoffe de soie, de toile peinte, de drap fin et plus souvent de velours; elles les garnissent de cordonnets, de galons d'or et de riches pelleteries. Les femmes du commun se couvrent habituellement la tête d'un voile; mais les jours de fête elles portent des bonnets ornés de houppes et de grains de corail : ces coiffures sont accompagnées de bandes d'étoffe flottantes sur le dos et les épaules et chargées des mêmes parures. Les filles

restent la tête découverte et partagent leurs cheveux en un grand nombre de tresses.

Les Kirghis ont un corps de noblesse fort nombreux et divisé en trois classes : les sultans descendent des princes souverains, les beys des guerriers qui ont été promus aux grades élevés, et les khodjis des familles distinguées par leur opulence.

Chaque tribu choisit ses chefs dans le corps de la noblesse, mais elle ne leur accorde aucun revenu, ne suit leurs avis qu'autant qu'ils lui plaisent, et s'en écarte dès qu'elle trouve le moindre intérêt à ne pas s'y soumettre. Enfin les grands ne doivent leur pouvoir qu'à l'ascendant que leur donnent leurs richesses ou à l'amour qu'ils savent inspirer.

Le khan est le chef suprême, mais c'est un titre sans puissance ; on lui prodigue les marques du respect le plus profond, mais on lui obéit mal et quelquefois même on ne se conforme pas du tout à ses ordres quand ils ne s'accordent pas avec la volonté publique. Il ne se trouverait pas un seul combattant qui voulût le suivre si ses projets guerriers étaient désapprouvés par la nation.

Les Kirghis ont pour lois le Coran, leurs usages et le bon sens de leurs chefs : ceux-ci sont les juges.

Le meurtrier peut être poursuivi et cherché par les parens du mort : s'ils le trouvent ils ont

le droit de le tuer; mais s'il a pu se soustraire à leur vengeance pendant un an il lui est permis d'acheter sa sûreté en leur payant une amende d'un esclave, de cent chevaux et de deux chameaux.

On ne paie que la moitié de cette amende pour le meurtre d'une femme et pour celui d'un esclave.

Si dans une querelle un homme a le pouce coupé l'offenseur doit lui donner cent moutons et vingt pour le petit doigt. On est sévèrement puni pour avoir pris un homme par la barbe; c'est la plus grave des insultes.

Le voleur est condamné à rendre dix fois la valeur de ce qu'il a pris. On n'est pas admis à prêter serment dans sa propre cause: si l'accusé ne peut trouver personne qui veuille jurer pour lui il est déclaré coupable.

Les lois défendent aux Kirghis le brigandage, mais ils se le permettent et s'en font gloire; quelquefois ils se réunissent en troupes, se donnent un chef, vont piller et enlever les caravanes: ils gardent précieusement ce qu'ils ont pris; c'est un trophée de leur valeur; ils ne vendent guère que les esclaves mâles et les bestiaux. Quelquefois un homme seul se met en campagne et court les steppes cherchant les aventures; mais ce chevalier errant bien loin d'être un redresseur de torts ne songe qu'à nuire.

Cependant un étranger qui a su gagner l'amitié d'un Kirghis distingué peut voyager en toute

sûreté dans leurs steppes; la compagnie de ce protecteur le défend mieux que la plus nombreuse escorte.

Braves jusqu'à l'audace les Kirghis ne sont pas guerriers; jamais ils ne résistent à une défensive vigoureuse et bien soutenue : quand la guerre se prolonge l'armée diminue chaque jour; ceux qui s'ennuient se retirent sans demander de congé; la désertion devient générale après une défaite; on se disperse et chacun retourne chez soi par le chemin qu'il croit le plus court.

Les Kirghis embrassèrent la religion de Mahomet vers le commencement du dix-septième siècle; ils y sont d'autant plus attachés qu'ils la connaissent moins. Plusieurs oulouss n'ont pas de mollahs, les autres n'en ont que de fort ignorans ; ils sont toujours choisis parmi les prisonniers tartares qui savent lire et écrire; on n'exige pas d'eux d'autres connaissances : on les élève au sacerdoce, on respecte leur science; leur fortune est assurée.

En renonçant au chamanisme, leur ancienne religion, les Kirghis ont conservé leurs sorciers : ces imposteurs sont comme partout ailleurs astrologues, interprètes des songes, devins, chiromanciens.

Les Kirghis achètent leurs femmes : les gens aisés les paient cinquante chevaux, ving-cinq vaches, une paire de chameaux et cent moutons; les pauvres donnent beaucoup moins et les

riches bien davantage. Celui qui a déjà une femme paie plus cher la seconde, et plus encore la troisième. Les gens du commun n'en ont qu'une, et il leur serait même difficile de s'en procurer s'ils n'en enlevaient pas aux nations voisines. Les riches en ont souvent quatre : ils aiment surtout les femmes kalmoukes parce qu'elles sont plus que les autres excellentes femmes de ménage et qu'elles conservent plus long-temps les apparences de la jeunesse. Fières de cette préférence, ces femmes se vantent de n'avoir pas été achetées et échangées contre de vils bestiaux, mais d'avoir été conquises au péril de la vie de leurs époux. Celles qui consentent à embrasser le mahométisme deviennent les épouses des premiers de la nation. Mais autant on recherche les femmes kalmoukes autant on méprise les esclaves persanes; elles tombent ordinairement en partage aux esclaves.

Chaque épouse a sa tente particulière; elle est chargée de l'éducation de ses enfans. La stérilité est pour elle le plus grand des malheurs; l'epouse stérile devient en quelque sorte l'esclave de ses rivales.

Les femmes des Kirghis sont soigneuses, douces; compatissantes; elles favorisent souvent l'évasion des esclaves, s'exposant au danger d'être punies de cet acte d'humanité.

Les maladies les plus communes chez les Kirghis sont les rhumes, la gale, les éruptions cu-

tanées, différentes sortes de fièvres : les ventouses sont leurs remèdes les plus ordinaires ; ils appliquent aussi le feu sur les parties malades. La petite vérole a quelquefois pénétré dans leurs steppes, mais sans y exercer de grands ravages car elle leur inspire tant de crainte qu'ils abandonnent les malades seuls au milieu des déserts.

Ils mêlent dans leurs funérailles les cérémonies du mahométisme et celles du chamanisme : on coupe en morceaux la meilleure robe du mort et l'on distribue ces reliques à ses amis ; on enterre quelquefois une lance avec le défunt et même tous ses ustensiles. Souvent les riches demandent à être déposés près des tombes de leurs saints, de leurs princes ou de leurs parens ; si le lieu est trop éloigné on enterre les chairs et les entrailles du mort dans la steppe où il est expiré, et l'on porte ses ossemens dans l'endroit qu'il a indiqué pour sa sépulture.

Les fosses sont peu profondes ; on les recouvre d'un tas de pierres qui sert de monument pour la postérité. Si le défunt était un homme de considération l'on rend trois fois hommage à sa mémoire dans l'année de son décès : sa veuve et ses enfans viennent chaque fois pleurer sur sa tombe ; ses amis y arrivent vêtus de leurs plus riches habits ; ils font l'éloge du défunt, et la fête se termine par un repas d'où la tristesse est bannie.

Chaque Oulouss célèbre tous les ans une fête en l'honneur des morts : on s'assemble dans le

lieu marqué pour les sépultures; on y fait le sacrifice de quelques chevaux; les chairs sont offertes aux morts et mangées par les vivans. En passant près du tombeau d'un parent ou d'un ami on s'arrête, on arrache quelques poils de la crinière de son cheval et on le dépose sur le monument.

Les Kirghis sont partagés en trois hordes; la grande, la moyenne et la petite: la grande horde erre au sud-est du lac Aral dans les steppes bornées par le Sarason, arrosées par le Syr et contiguës au pays des Kalmouks; elle va jusque dans le Turkestan; elle compte trente mille guerriers qui sont soumis à un khan, jadis vassal de la Chine, mais aujourd'hui reconnaissant la souveraineté de l'empereur de Russie. Ces Kirghis ont des espèces de bourgades et de villages; ils se livrent à l'agriculture et au jardinage.

La moyenne et la petite horde, composées chacune de trente mille familles, vivent depuis 1731 sous la protection de la Russie: la première élit un khan; la Russie le confirme. Cette horde campe au nord du lac Aral jusqu'aux rives du Sarason dans le sud-est; elle va souvent au delà des monts Alghy-dim-Chalo dans la steppe d'Issim. La petite horde est gouvernée par un sultan qui ne reconnaît que faiblement l'autorité du khan de la horde moyenne: elle occupe l'espace compris entre l'Iaïk, le lac Aral et les environs d'Orenbourg.

Ces deux hordes laissent toujours en otage à Orenbourg quelques fils de leurs princes et des jeunes gens du plus haut rang, mais rien ne peut rassurer contre leurs brigandages : les Kirghis enlèvent quelquefois les hommes et les bestiaux, sur le territoire de la Russie, et attaquent dans leurs steppes les caravanes qui viennent commercer avec les Russes. Ce sont des voisins très incommodes qui changent par caprice d'amis, de protecteurs et d'ennemis. Bien loin de payer aucun tribut à la Russie leurs chefs obtiennent des présens de cette puissance.

Les Russes comprennent sur leurs cartes toute la steppe d'Issim; mais les redoutes qu'ils ont construites sur ses limites à l'est, au nord et à l'ouest, depuis Omso en Sibérie jusqu'à l'embouchure de l'Iaïk dans la mer Caspienne, peuvent à peine assurer leurs frontières contre les déprédations des Kirghis.

LIVRE SIXIÈME.

SIBÉRIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Gmelin en Sibérie.

Autrefois les géographes étendaient le nom de Sibérie jusqu'aux parties de la Russie Européenne situées à l'est du Volga; aujourd'hui ce nom plus restreint dans sa signification comprend néanmoins toute la partie boréale de l'Asie. La chaîne des monts Oural la sépare de la Russie d'Europe et forme sa limite à l'ouest; elle est bornée au nord par la mer Glaciale, à l'est par l'Océan oriental et le détroit de Behring, qui la détache de l'Amérique septentrionale; au sud par les chaînes des monts Altaï, Sayaniens et Daouriens, qui marquent la frontière de l'empire chinois; au sud-ouest par les monts Altgydin et Chalo, au delà desquels est la Tartarie indépendante. Cette contrée immense a plus de douze cents lieues de longueur de l'est à l'ouest, et entre six cents et sept cents de largeur du nord au sud; elle est comprise entre les cinquante-cinquième et soixante-quinzième degré de latitude septentrionale.

Digitized by Google

Nous suivrons pour la décrire trois voyageurs modernes d'un ordre très distingué; Gmelin, médecin allemand et professeur de botanique; de Lille de La Croyère et Muller, tous trois membres de l'académie de Pétersbourg et versés dans les sciences naturelles; tous trois envoyées en 1733 par l'impératrice Anne-Ivanovna pour parcourir la Sibérie et reconnaître le Kamtschatka.

Mais laissons parler nos voyageurs en ne conservant que les détails les plus importans de leur relation, écrite en allemand et traduite en extrait dans l'*Histoire générale des Voyages*.

« La première ville remarquable dans la Sibérie est Catherinenbourg : cette ville, fondée en 1723 par Pierre Ier et achevée en 1726 sous l'impératrice Catherine, dont elle porte le nom, est de la province de Tobolsk; mais elle a sa juridiction particulière : on peut la regarder comme le point de réunion de toutes les fonderies et forges de Sibérie, qui appartiennent au collége suprême des mines, car ce eollége y réside et c'est de là qu'il dirige tous les ouvrages de Sibérie. Toutes les maisons qui la composent ont été bâties aux dépens de la cour, aussi sont-elles habitées par des officiers impériaux ou par des maîtres et des ouvriers attachés à l'exploitation des mines. La ville est régulière et les maisons sont presque toutes bâties à l'allemande; il y a des fortifications que le voisinage des Baschkires rend très nécessaires. L'Iser passe au milieu de la ville et

ses eaux suffisent à tous les besoins des fonderies. L'église de Catherinenbourg est de bois; mais on a jeté les fondemens d'une église en pierre. Il y a dans cette ville un bazar bâti en bois, mais on n'y trouve guère que des marchandises du pays : il y a aussi un bureau de péage dépendant de la régence de Tobolsk; les marchandises des commerçans qui y passent dans le temps de la foire d'Irbit y sont visitées. La durée de cette foire est le seul temps où il soit permis aux marchands de passer par Catherinenbourg; on retirerait même volontiers cette permission parce qu'on n'est pas toujours assuré de la vérité des passeports et qu'il est aisé de frauder le péage en passant à côté; mais comme les marchands seraient obligés de faire un trop grand détour si on leur défendait cette route on préfère le bien public et l'on apporte seulement toute l'attention possible pour empêcher la fraude.

« Pour s'instruire à fond dans la matière des mines, forges, fonderies, etc., il suffit de voir cette ville. Les ouvrages y sont bien faits, et les ouvriers travaillent avec autant d'application que d'habilité, aussi la police y est-elle admirable; on empêche sans violence ces ouvriers de s'enivrer, et voici comment : il est défendu par toute la ville de vendre de l'eau-de-vie dans d'autres temps que les dimanches après midi; de plus, pour ne pas profaner ce jour on ne permet d'en vendre qu'une certaine mesure, et l'on tient

exactement la main à l'exécution d'un réglement si sage. Les ouvriers d'ailleurs n'ont pas à se plaindre; ils ne manquent de rien; ils touchent leur paie régulièrement tous les quatre mois, et les vivres sont à très bon marché. Lorsque quelqu'un d'eux tombe malade il est très bien soigné dans un hôpital bâti exprès pour eux et dirigé par un bon chirurgien-major; on y apporte même les malades des mines et fonderies des environs.

« Dans la nuit du 31 décembre, continue Gmelin, nous fûmes régalés d'un spectacle russe, où nous ne trouvâmes pas le mot pour rire. Notre appartement se remplit tout à coup de masques : un homme vêtu de blanc conduisait la troupe; il était armé d'une faux qu'il aiguisait de temps en temps, et c'était la Mort qu'il représentait : un autre faisait le personnage du Diable. Il y avait des musiciens et une grande suite d'hommes et de femmes. La Mort et le Diable, qui étaient les principaux acteurs de la pièce, disaient que tous ces gens-là leur appartenaient, et voulaient nous emmener aussi. Nous nous débarrassâmes d'eux en leur donnant pour boire.

« Au commencement de janvier M. Muller et moi nous allâmes visiter les mines de cuivre de Polevai, situées à cinquante-deux verstes (1) de

[1] Quatre verstes font une lieue de France.

Catherinenbourg : nous entrâmes dans la mine de cuivre qui est dans l'enceinte des ouvrages élevés contre les incursions des Baschkires ; nous descendîmes par un escalier bien construit, et pour y pénétrer nous n'essuyâmes pas à beaucoup près les difficultés qu'il faut surmonter dans les mines d'Allemagne. Le rocher n'est pas indomptable; cependant il faut pour le briser de la poudre à canon. La mine ne s'y trouve pas par couches; elle est distribuée par rognons et donne l'un portant l'autre trois livres de cuivre par quintal : la terre qui la tient est noirâtre et un peu alumineuse. Comme la mine n'est pas profonde on a rarement besoin de pousser les galeries au delà de cent brasses de profondeur, aussi n'est-on pas beaucoup incommodé des eaux, qui d'ailleurs sont chassées par des pompes que la rivière de Polevai fait agir.

« De la mine nous allâmes aux fonderies, où l'on voit tous les fourneaux nécessaires pour préparer le minerai et en retirer le cuivre; dans le même endroit sont les forges avec les marteaux. Tous ces ouvrages sont mis en mouvement par la Polevai, qu'un batardeau fait enfler.

« Il ne se passa rien de remarquable à Tobolsk avant le 17 février. Le carnaval, nommé en Russie *la semaine du beurre*, qui commença ce jour-là mit en mouvement toute la ville : les gens les plus distingués se rendaient continuellement des visites, et le peuple faisait mille extravagances;

on ne voyait et l'on n'entendait jour et nuit dans les rues que des courses et des cris; la foule des passans et des traîneaux y causait à chaque instant des embarras. Une nuit passant devant un cabaret je vis beaucoup de monde assis sur un tas immense de neige qu'on avait élevé exprès; on y chantait et l'on y buvait sans relâche : la provision finie on renvoyait au cabaret. On invitait tous les passans à boire, et personne ne songeait au froid qu'il faisait : les femmes se divertissaient à courir les rues, et elles étaient souvent jusqu'à huit dans un traîneau.

« A Pechlerj'entrai dans une maison de Tartares. Ceux du district de Tobolsk ne sont nullement comparables aux Tartares du Casan pour la politesse et la propreté : ces derniers ont ordinairement une chambre particulière pour leurs femmes; ceux de Tobolsk n'ont qu'une seule chambre, dans laquelle toute la famille vit pêle-mêle avec les bœufs, les vaches, les veaux, les moutons. Cette malpropreté provient vraisemblablement de leur pauvreté : c'est par la même raison qu'ils ont rarement plus d'une femme et qu'ils ne boivent que de l'eau.

« Autant la ville avait été tumultueuse dans la semaine du beurre autant elle paraissait tranquille dans les fêtes qui la suivent; on voyait tout le monde en prière : la dévotion éclata surtout dans une cérémonie qui se fit le 3 mars à la cathédrale et qui fut célébrée par l'archevêque du

lieu; elle commença par une espèce de béatification de tous les czars morts en odeur de sainteté et de leurs familles, des plus vertueux patriarches et de plusieurs autres personnages, du nombre desquels fut Yermak, qui avait conquis la Sibérie; ensuite on prononça solennellement le grand ban de l'Eglise contre tous les infidèles, hérétiques et schismatiques, c'est à dire contre les mahométans, les luthériens, les calvinistes et les catholiques romains, supposés auteurs du schisme qui sépare les deux églises. Pendant tout le carême on n'entendit point de musique; il n'y eut aucune sorte de divertissement, ni noces, ni fiançailles. Si nous n'eussions eu des Tartares à observer nous aurions été réduits à la plus grande inaction.

« Le 15 mars nous eûmes avis qu'il se faisait une noce tartare au village de Sabanaka; nous fûmes curieux de la voir et nous nous rendîmes sur les lieux. On compte de Tobolsk à Sabanaka sept vieux verstes, qui en font environ douze nouveaux : nous allâmes droit à la maison des nouveaux mariés; nous fûmes conduits, avec d'autres étrangers qui avaient eu la même curiosité que nous, dans une chambre particulière où l'on avait rangé des chaises pour nous recevoir. Nous y trouvâmes les bancs larges et bas que nous avions vus jusqu'à présent dans toutes les chambres tartares; ils étaient couverts de tapis. La table avait aussi son tapis; on y avait servi un

gâteau et des fruits secs. En arrivant dans la chambre on nous présenta de l'eau-de-vie à la manière russe, ensuite du thé. On nous prévint qu'on avait rassemblé à Tobolsk quelques chevaux qui viendraient en course pour disputer les prix. C'est un ancien usage dans toutes les noces tartares de donner le spectacle de ces courses avant de commencer la noce : or afin qu'il se trouve toujours des cavaliers et des chevaux pour les courses il y a des prix proposés tant de la part du marié que du côté de la mariée, et le plus considérable est adjugé à celui qui atteint le premier le but. Le prix donné par le marié était une pièce de kamka rouge, une peau de renard, une pièce de champ vert, une pièce de tschandar (ces deux dernières étoffes sont de coton et tirées de la Kalmoukie) et une peau rousse de cheval. De la part de la mariée il y avait une pièce de dareï, étoffe de Boukharie, rayée rouge et blanche, moitié soie et moitié coton, une peau de loutre, une pièce de kitaïka rouge et une peau rousse de cheval, ce qui faisait en tout dix prix destinés pour les dix meilleurs coureurs. Ces prix étaient attachés à de longues perches et étalés devant la maison des mariés.

«Vers les onze heures ont vit arriver trois cavaliers. C'étaient deux jeunes garçons russes qui remportèrent les trois premiers prix. Quelque temps après il en arriva plusieurs autres, qui étaient presque tous de jeunes Tartares ou de

jeunes Russes. Les prix furent donnés aux dix premiers; mais nous apprîmes qu'on les distribuait quelquefois avec partialité et qu'ici particulièrement il y avait eu de la faveur. A peu de distance de ces prix il y avait deux tables sur chacune desquelles était un instrument de musique tartare, consistant en un vieux pot couvert d'un cuir bien tendu, sur lequel on frappait comme sur un tambour. Cette musique n'était pas merveilleuse; cependant il y avait une si grande foule de Tartares empressés de l'entendre qu'on avait de la peine à en approcher.

« Après la distribution des prix nous passâmes dans la chambre du marié, qui était dans la cour de la maison où demeurait la future : cette chambre était remplie de gens qui se divertissaient à boire. Deux musiciens tartares étaient de la fête : l'un avait un simple roseau percé de trous avec lequel il rendait différens sons; l'embouchure de cette espèce de flûte était entièrement cachée dans sa bouche; l'autre râclait un violon ordinaire. Ils nous jouèrent quelques morceaux qui n'étaient pas absolument mauvais; nous fûmes surtout attentifs à la chanson ou romance d'Yerman, qu'ils nous assurèrent avoir été faite dans le temps que ce guerrier conquit la Sibérie et que leurs ancêtres furent soumis à la domination russe.

« De là nous repassâmes dans la première chambre, d'où nous vîmes le marié, conduit par

Digitized by Google

ses paranymphes et par ses parens, faire trois fois le tour de la cour : lorsqu'il passa la première fois devant la chambre de la mariée on jeta des fenêtres de celle-ci des morceaux d'étoffe que le peuple s'empressa de ramasser. Le marié avait une longue veste rouge avec des boutonnières d'or; son bonnet était brodé en or et de la même couleur. De la cour il se rendit dans une chambre où l'agouns (prêtre égal en dignité à un évêque), deux abouss ou abiss et deux hommes qui représentaient les pères du marié et de la mariée étaient assis sur un banc; il y avait dans cet endroit une grande foule de spectateurs accourus pour voir la cérémonie. Les deux paranymphes entrèrent dans la chambre avant le marié, et demandèrent à l'agouns si la cérémonie se ferait : après sa réponse, qui fut affirmative, le marié entra. Les paranymphes lui demandèrent *si lui N. N. pourrait obtenir N. N. pour femme :* là-dessus l'abiss envoya chez la mariée pour avoir la réponse. Son consentement étant arrivé et les pères et mères des futurs conjoints ayant aussi donné le leur l'agouns récita aux mariés les lois du mariage, dont la principale était qu'il ne prendrait jamais d'autre femme sans le consentement de celle qu'on allait lui donner. A toutes ces formalités le marié gardait un profond silence; mais les paranymphes promirent qu'il ferait tout ce qu'on exigerait de lui. L'agouns pour lors donna sa bénédiction, et il finit la cérémonie

par un éclat de rire qui fut imité par plusieurs des assistans. Pendant tout ce temps les parens et les amis du marié apportaient des pains de sucre pour présens de noce : après la bénédiction nuptiale on cassa ces pains en plusieurs morceaux; on sépara les gros des petits et on les mit séparément sur des assiettes : les plus gros furent distribués au clergé et les autres aux assistans; nous eûmes chacun environ deux onces de sucre. On quitta cette chambre pour s'aller mettre à table, et nous fûmes servis dans l'endroit où l'on nous avait reçus d'abord : le repas était composé de riz, de pois, de bœuf et de mouton. A une heure après midi nous nous retirâmes, et nous revînmes à Tobolsk. Nous sûmes depuis que la noce avait duré trois jours, pendant lesquels on n'avait cessé de boire et de manger.

« Nous ne vîmes rien de remarquable à Tobolsk jusqu'au 14 avril, jour que finit le carême. Les cérémonies de Pâques usitées chez les Russes parmi le peuple sont ici semblables. Le 15 nous eûmes à peu près le spectacle qu'on nous avait donné à Catherinenbourg si ce n'est qu'il se fit en plein jour; ce fut la représentation d'une pieuse farce, conforme à nos anciens mystères et distribuée en trois actes.

« Il y eut ce même jour à Tobolsk une autre solennité dont M. Muller fut témoin. A une verste de la ville il était entré dans une maison située sur une éminence et qui paraissait ne contenir

qu'une seule chambre; il y descendit par quelques marches basses et il y trouva beaucoup de cercueils remplis de corps morts et qu'on pouvait aisément ouvrir; ce sont des cadavres de gens qui sont morts de mort violente ou sans sacremens, et qui ne peuvent pas être enterrés avec ceux qui les ont reçus ou dont la mort a été naturelle: près de ces bières il y avait un grand concours de monde, soit parens des morts, soit inconnus, qui venaient prendre congé des défunts : « Car, disent-ils, quoique nous ne soyons « pas parens les morts peuvent dire un mot en « notre faveur. » Ce n'est pas qu'ils croient que ceux qui ne sont pas morts dans les règles ne puissent pas être sauvés; ces morts selon les dévots du Tobolsk ne restent pas au delà d'un an dans cet état, et quelques-uns même n'ont pas si long-temps à attendre. Suivant cette opinion tout ce qui meurt dans l'année entre les deux jeudis antérieurs à celui qui précède les fêtes de la Pentecôte reste sans être inhumé jusqu'à ce dernier jeudi, et est gardé dans ce magasin de morts. S'il arrive que quelqu'un meure le jeudi même il faut qu'il attende une année entière sans être enterré; si au contraire il ne meurt qu'un seul jour avant il l'est dès le lendemain. Ce jeudi est appelé *toulpa* en langue russe; mais la plupart le nomment *sedmik* parce que depuis le jeudi saint jusqu'à celui-ci il y a sept semaines. Ce même jour l'archevêque de Tobolsk fait une procession

solennelle avec son clergé jusqu'à cette maison, et après avoir récité quelques prières il absout les morts des péchés dont ils se sont rendus coupables par leurs négligences ou qu'ils n'ont pu expier à cause de leur mort subite.

« La semaine de Pâques se passa gaîment en visites respectives; la populace la célébra par beaucoup de divertissemens à sa mode; mais ces extravagances n'approchaient pas à beaucoup près de celles qui se firent dans la semaine du beurre.

« Je n'ai vu dans aucun lieu du monde autant de gens sans nez qu'à Tobolsk : le froid ne peut pas en être la cause puisqu'il n'y fait pas plus froid qu'à Pétersbourg, où ces accidens sont beaucoup plus rares; il est donc assez vraisemblable qu'ici la perte du nez est un des fruits ordinaires de maladies qui sont très communes dans cette ville; on le conçoit d'autant plus aisément que pour toute la garnison il n'y a qu'un seul chirurgien, et qu'il n'est pas obligé d'administrer gratuitement ses remèdes aux habitans, d'où il arrive que les pauvres restent sans secours pour ces maladies, qui doivent être plus funestes dans les climats où le froid rend la transpiration difficile.

« Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur l'Irtich par cinquante-huit degrés douze minutes de latitude : elle est divisée en ville haute et en ville basse; la ville haute est sur la rive orientale de l'Irtich ; la basse occupe le terrain

qui est entre la montagne et la rivière : elles ont l'une et l'autre un circuit considérable ; mais toutes les maisons sont bâties de bois. Dans la ville haute, qu'on appelle proprement *la ville*, est la forteresse, qui forme presque un carré parfait et qui a été construite par le gouverneur Gagarin : elle renferme un bazar bâti de pierres, la chancellerie de la régence et le palais archiépiscopal. Près de la forteresse est la maison du gouverneur. Outre le bazar il y a dans la haute ville encore un marché pour les denrées et pour toutes sortes de menues marchandises.

« La ville haute a cinq églises, dont deux construites de pierres enclavées dans la forteresse et trois bâties de bois outre un couvent. La ville basse a sept paroisses et un couvent bâti en pierre.

« La ville haute a l'avantage de ne point être sujette aux inondations, mais elle a une grande incommodité en ce qu'il y faut faire monter toute l'eau dont elle a besoin. L'archevêque seul a un puits profond de trente brasses, qu'il a fait creuser à grands frais, mais dont l'eau n'est à l'usage de personne, hors de son palais. La ville basse a l'avantage d'être proche de l'eau, mais elle est sujette à des inondations.

« On nous dit à Tobolsk que cette ville essuie tous les dix ans une inondation qui la met sous l'eau ; en effet l'année précédente (1733) non seulement la ville mais tous les lieux bas

des environs, jusqu'à Tioumen, étaient inondés.

« Je n'ai pas trouvé d'endroit où l'on voie autant de vaches qu'on en rencontre à Tobolsk : elles courent les rues même en hiver; de quelque côté que l'on tourne on voit des vaches, mais bien plus encore en été et dans le printemps.

« La ville de Tobolsk est fort peuplée, et les Tartares font près du quart des habitans; les autres sont presque tous des Russes ou exilés pour leurs crimes ou enfans d'exilés. Comme ici tout est à si grand marché qu'un homme d'une condition médiocre peut vivre avec un modique revenu de dix roubles par an la paresse y est excessive; quoiqu'il y ait des ouvriers de tous métiers il est très difficile d'obtenir quelque chose de ces gens-là ; on n'y parvient guère qu'en usant de contrainte et d'autorité ou en les faisant travailler sous bonne garde. Quand ils ont gagné quelque chose ils ne cessent de boire jusqu'à ce que n'ayant plus rien ils soient forcés par la faim à revenir au travail. Le bas prix du pain cause en partie ce désordre et fait que les ouvriers ne pensent pas à épargner; deux heures de travail leur donnent de quoi vivre une semaine et satisfaire leur paresse.

« Du gouverneur de Tobolsk dépendent tous les vayvodes de Sibérie; il ne peut pas cependant les destituer ni les choisir lui-même, mais il est obligé de les recevoir tels qu'on les lui envoie de la chancellerie de Sibérie, qui réside à Moscou :

il reçoit ainsi que les sous-gouverneurs et les autres officiers de la chancellerie des appointemens de sa majesté impériale. Il y a deux secrétaires à la chancellerie de ce gouvernement qui sont perpétuels quoiqu'on change les gouverneurs : ces secrétaires par cette raison sont fort considérés; les grands et les petits recherchent leur protection et ils gouvernent presque despotiquement toute la ville.

« Le gouverneur célèbre toutes les fêtes de la cour : il fait inviter ces jours-là tous ceux qui sont au service de l'impératrice et même tous les négocians de la ville. Tout ce qu'il y avait à Tobolsk de personnes destinées pour le voyage de Kamtschatka reçut de pareilles invitations : nous étions toujours placés, à la même table avec l'archevêque, les archimandrites, quelques autres ecclésiastiques d'un ordre inférieur et les officiers de la garnison. Le dîner était servi à la manière russe; on y buvait beaucoup de vin du Rhin et de vin muscat. Ordinairement après le dîner hors le temps du carême on dansait jusqu'à sept ou huit heures du soir; d'autres fumaient, jouaient au trictrac ou s'amusaient à d'autres jeux.

« Ces repas quelque multipliés qu'ils soient ne sont rien moins que ruineux, car aucun des négocians ne quitte la table sans laisser un demi-rouble ou un rouble, et c'est à qui fera le mieux les choses.

« Les Tartares établis dans cette ville descendent en partie de ceux qui l'habitaient avant la conquête de la Sibérie et en partie des Boukhariens, qui s'y sont introduits peu à peu avec la permission des tzars, dont ils ont obtenu certains priviléges : ils sont en général fort tranquilles et vivent du commerce; mais point de métiers parmi eux. Ils regardent l'ivrognerie comme un vice honteux et déshonorant; ceux d'entre eux qui boivent de l'eau-de-vie sont fort décriés dans la nation. Je n'eus point occasion de voir leurs cérémonies religieuses. Ils sont tous mahométans et peuvent avoir autant de femmes qu'ils veulent; mais comme ils demeurent avec des chrétiens ils en prennent rarement plus d'une.

Les Tartares font leurs prières au lever et au coucher du soleil ainsi que chaque fois qu'ils mangent. Je demandai un jour à un Tartare qui faisait son action de grâces après le repas pourquoi à la fin de ses prières il passait la main sur sa bouche; il me répondit par cette autre question : *Pourquoi joignez-vous les mains en priant?*

« Les Tartares ne changent pas aisément de religion; on en a cependant baptisé quelques-uns; mais ces prosélytes sont fort méprisés dans leur nation : ceux qui s'appellent les *vrais croyans* leur reprochent qu'ils ne changent de religion que par goût pour l'ivrognerie ou pour se retirer

de l'esclavage. Cette dernière raison paraît la plus vraisemblable.

« Le temps de notre départ approchait, nous avions fait préparer deux doschtschennikes où l'on avait réuni toutes les commidités possibles. Un doschtchennike est un bâtiment qu'on peut regarder comme une grande barque couverte : lorsqu'il est destiné à remonter les rivières il a un gouvernail; mais ceux qui les descendent ont au lieu de gouvernail une grande et longue poutre devant et derrière comme les bâtimens du Volga. Dans chacun de ces bâtimens il y avait vingt-deux manoeuvriers, tous Tartares; chacun était en outre muni de deux canons et d'un canonnier. Nous nous embarquâmes et nous remontâmes l'Irtich.

« Au-delà de l'embouchure du Yara, qui se jette dans l'Irtich, nous avions à la rive orientale la steppe ou le désert des Tartares-Barabins, et à l'occidentale celui des Cosaques. Ainsi nous fîmes faire bonne garde : nous n'avions rien à craindre des premiers, qui sont soumis à l'empire russe; mais le désert des Cosaques est très dangereux, car du bord de l'Irtich on peut arriver en trois jours jusqu'à la Cosakhia-horda, horde de Cosaques ainsi nommée par les Russes, qui court de temps en temps ce désert et qui s'est rendue redoutable. Ces Cosaques tuent ordinairement tous les hommes qu'ils rencontrent et emmènent les femmes. Ils traitent

les Tartares un peu plus doucement que les Russes; ils les font marcher avec eux quelques pas, puis les dépouillent, les maltraitent et les laissent aller. Autrefois ils se contentaient d'emmener les Russes en captivité; j'en vu ai plusieurs qui en étaient sortis et qui ne se lassent point de parler des cruautés qu'on leur avait fait souffrir.

« Jusque là notre navigation sur l'Irtich, à la lenteur près et malgré les inconvéniens dont je je viens de parler, ne pouvait être plus heureuse; nous n'avions qu'à nous louer des manœuvriers que nous avions pris à Tobolsk; c'étaient tous gens tranquilles, officieux, pleins de bonne volonté : nous étions touchés de voir ces pauvres gens travailler sans un moment de relâche, sans un instant de repos la nuit et pourtant sans le moindre murmure. L'accident qui arriva à notre bâtiment nous fit encore mieux connaître toute la bonté de ces Tartares : nous avions dans notre bâtiment une provision considérable de cochon fumé; on sait que cette viande est en horreur aux Tartares et qu'ils n'osent seulement pas la toucher; cependant notre navire ayant fait eau, comme il fallait que le bâtiment fût promptement déchargé, nous les vîmes avec des mains tremblantes aider à porter cette viande à terre. Une autre fois un cochon de lait étant tombé dans l'eau un de nos Tartares s'y jeta sur le champ, nagea après l'animal et le rapporta. Nous avons aussi vu des marques de l'amitié qu'ils ont les

uns pour les autres : il était souvent arrivé que trois ou quatre Tartares étaient obligés, soit en nageant, soit en marchant dans l'eau, de prendre les devans pour sonder la profondeur et empêcher nos bâtimens d'échouer sur les bancs de sable; un jour un de ces travailleurs, qui contre l'ordinaire des Tartares ne savait pas bien nager, fut embarrassé dans un endroit profond et près de se noyer : ses camarades le voyant en danger trois ou quatre d'entre eux se jetèrent à l'eau et le sauvèrent. Nous ne nous sommes jamais aperçus qu'ils nous aient volé la moindre chose : leur probité est connue partout, aussi n'exige-t-on d'eux aucun serment; ils n'en connaissent pas même l'usage; mais lorsqu'ils ont frappé dans la main en promettant quelque chose on peut être plus sûr de leur foi que de tous les sermens de la plupart des chrétiens. Ils sont de plus très religieux; je ne les ai jamais vus manger sans avoir fait leur prière à Dieu avant et après leur repas; ils ne levaient jamais la voile sans demander à Dieu par des exclamations en leur langue sa bénédiction pour notre voyage.

« Ces Tartares sont presque tous maigres, secs, fort bruns et ont les cheveux noirs; ils sont grands mangeurs, et quand ils ont des provisions ils mangent quatre fois le jour; leur mets ordinaire est de l'orge qu'ils font un peu griller et qu'ils appellent *kourmatsch;* ils la mangent ainsi presque crue, ou quand ils veulent se régaler ils la font

griller encore une fois avec un peu de beurre. De toutes les viandes celles qu'ils aiment le mieux est la chair de poulain. Ils furent obligés avec nous de se contenter de ce que nous pouvions leur donner; mais ils n'étaient point délicats; je les souvent vus mettre sur le feu des morceaux de viande toute pourrie qu'ils mangeaient de très bon appétit.

« Nous n'eûmes dans tout ce voyage par eau qu'une seule incommodité à laquelle il ne fut pas possible de trouver le moindre remède; c'étaient les cousins, dont il y a des quantités prodigieuses dans tous les endroits où nous passâmes : ils s'attachent à toutes les parties du corps qui sont découvertes; ils pénètrent avec leur trompe jusque dans la peau, en sucent le sang jusqu'à ce qu'ils en soient rassasiés et s'envolent ensuite. Si on les laisse faire ils couvrent entièrement la peau et causent des douleurs insupportables. On m'a même assuré qu'à Ilimsk ils tourmentent quelquefois si cruellement les vaches qu'elles en tombent mortes. Le cousin des bords de l'Irtich est d'une espèce très délicate; on ne peut guère le toucher sans l'écraser, et si on l'écrase sur la peau il y laisse son aiguillon, ce qui rend la douleur encore plus sensible; sa piqûre fait enfler la peau aux uns et à d'autres ne fait que des taches rouges, telles qu'en font naître les orties. Le moyen usité dans le pays pour s'en garantir est de porter une sorte de bonnet fait

en forme de tamis, qui couvre toute la tête et qui n'ôte pas entièrement la liberté de la vue ; on met autour des lits des rideaux d'une toile claire de Russie. Nous employâmes ces deux moyens; mais nous trouvâmes de l'inconvénient à l'un comme à l'autre : le premier causait une chaleur incommode qui se faisait sentir à la tête et devenait bientôt insupportable. L'autre moyen nous parut d'abord sans effet ; nos lits étaient assiégés de cousins, et nous ne pouvions pendant la nuit fermer l'œil. Lorsqu'il pleuvait un peu ou que le temps était couvert les cousins redoublaient de fureur ; on ne se garantissait les mains et les jambes qu'en mettant des bas et des gants de peau. Les cousins sont en bien plus grande quantité sur les bords de l'eau que sur les bâtimens, et quelque chose qu'on fasse on en est toujours couvert. Je risquai un jour d'aller sur le rivage; je ne puis exprimer tout ce que je souffris; mes mains et mon visage furent aussitôt remplis de petites pustules qui me causaient une démangeaison continuelle : je regagnai vite le bâtiment, et je me soulageai bientôt en me lavant avec du vinaigre. Nous nous aperçûmes à la fin que les cousins qui nous tourmentaient la nuit ne venaient pas à travers les rideaux, mais qu'ils montaient d'en bas entre les rideaux et le lit : il était aisé de leur ôter ce passage; nous arrêtâmes les rideaux dans le lit et nous n'étions plus interrompus dans notre sommeil. Pour pouvoir tenir pendant le

jour dans nos cabanes il fallait y faire une fumée continuelle. Le mal était moindre quand il faisait du vent ; il ne fallait alors qu'ouvrir les fenêtres ; les cousins ne supportent pas le vent ; et comme il y en avait toujours un peu sur le pont ils étaient dispersés. Quand il faisait froid il n'y avait plus de cousins ; ils restaient dans les bâtimens attachés aux murs et comme morts, mais la moindre chaleur les faisait revivre.

« A deux journées d'Yamouscheva nous cessâmes notre navigation, et nous montâmes à cheval avec une petite suite : notre chemin traversait directement la steppe, qui est partout fort unie.

« Nous eûmes beaucoup à souffrir jusqu'à Yamouscheva ; la chaleur était devenue si forte que nous pensâmes périr ; il faisait à la vérité du vent ; mais il était aussi chaud que s'il fût sorti d'une fournaise ardente. Nous n'avions pas dormi depuis près de trente-six heures ; le sable et la poussière nous ôtaient la vue, et nous arrivâmes très fatigués à une heure après midi à Yamouscheva : là nous sentîmes encore à notre arrivée la chaleur si vivement que nous désespérions de pouvoir la supporter davantage. Tout ce qu'on nous servait à table quand nous prenions nos repas était plein de sable que le vent y portait. La chambre n'avait point de fenêtres ; il n'y avait que des ouvertures pratiquées dans la muraille, et c'était par là que le vent nous charriait ce

sable incommode. Il me prit envie de me baigner, et je m'en trouvai bien; je me sentis tout à la fois rafraîchi et délassé. En rentrant à notre logis j'entendis le tambour de la forteresse qui donnait le signal du feu; nous apprîmes qu'il était dans la steppe, et qu'il y faisait du ravage; le vent chassait la flamme avec violence vers la forteresse. Nous montâmes aux ouvrages des fortifications et nous vîmes en plusieurs endroits du désert des feux qui répandaient une grande lumière. L'officier qui commandait dans la forteresse n'était pas fort à son aise, car le feu le plus proche n'était pas éloigné de lui de plus de cinq verstes. Toutes les femmes du lieu furent commandées pour porter chacune en cas d'accident une mesure d'eau dans la maison, et quelques hommes furent occupés à creuser des fossés pour empêcher la communication du feu de ce côté-là : ces précautions furent inutiles; le feu s'éteignit en quelque façon de lui-même. La steppe ressemble à une terre labourée où il n'y a que du chaume; l'herbe aride y brûle très vite; tout ce qui se trouve combustible brûle de suite et de proche en proche; mais dans ces steppes outre les routes fort battues et les lacs il y a au printemps quantité d'endroits marécageux, et en été beaucoup d'endroits secs où il ne croît point du tout d'herbe : ainsi dans tous ces endroits le feu s'arrête de lui-même sans pouvoir aller plus loin et s'éteint faute d'aliment. Les incendies des

steppes ne sont point rares; nous en avons vu plusieurs, et les habitans des environs assurent qu'on en voit presque tous les ans. On indique deux causes de ces incendies : la première vient des voyageurs qui font du feu dans les endroits où ils s'arrêtent pour faire manger leurs chevaux, et qui en s'en allant n'ont pas soin de l'éteindre. L'autre cause vient des fréquens orages, et s'attribue au feu du ciel, mais elle a lieu bien plus rarement.

« Le lendemain de notre arrivée à Yamouscheva nous nous rendîmes avec peu de suite au fameux lac salé, dont la forteresse a pris son nom, et qui est éloigné de six verstes à l'est. Ce lac est une merveille de la nature; il a neuf verstes de circonférence et est presque rond; ses bords sont couverts de sel et le fond est tout rempli de cristaux salins. L'eau en est extrêmement salée, et quand le soleil y donne, tout le lac paraît rouge comme une belle aurore. Le sel qu'il produit est blanc comme la neige, et se forme tout en cristaux cubiques; il y en a une quantité si prodigieuse qu'en très peu de temps on pourrait en charger beaucoup de vaisseaux, et que dans les endroits où l'on en a pris une certaine quantité on en retrouve de nouveau cinq ou six jours après : les provinces de Tobolsk et d'Yeniseik en sont abondamment fournies, et ce lac suffirait encore à la fourniture de cinquante provinces semblables. La couronne s'en est réservé

le commerce comme celui de toutes les autres salines. A peu de distance de ce lac sur une colline assez élevée est un corps de garde de dix hommes, qui sont postés là pour prendre garde que personne, excepté ceux qui sont autorisés par la couronne, n'emporte du sel : ce sel au reste est d'une qualité supérieure; rien n'approche de sa blancheur, et l'on n'en trouve nulle part qui sale aussi bien les viandes. »

Nos voyageurs continuent leur route sur les bords de l'Irtich tandis que leurs bâtimens, chargés de provisions, les suivent sur la rivière.

« Le 23 août nous allâmes à Kolyvankagora. C'est au pied de cette montagne qu'on a construit en 1728 la première fonderie avec un ostrog : on n'en voit plus que les ruines parce qu'elle a été abandonnée pour être transportée l'année suivante dans un lieu plus convenable, où elle est aujourd'hui.

« En 1725 quelques paysans fugitifs étant venus s'établir sur l'Obi apportèrent à un particulier russe, nommé Dimidoff, plusieurs échantillons de mines de cuivre qu'ils avaient trouvés dans ces cantons en chassant. Dimidoff ayant obtenu du collége des mines la permission de faire fouiller et de bâtir des fonderies fit de nouvelles recherches et construisit la Savoda ou fonderie de Kolyvankagora : elle est située dans les montagnes et a pour défense un fortin de quatre bastions, entouré d'un rempart de terre et d'un

fossé. C'est la résidence des officiers et des ouvriers qui travaillent aux mines : la plupart de ceux-ci sont des paysans de différens cantons qui viennent ici pour gagner la capitation qu'ils sont tenus de payer à la couronne ; c'est pourquoi après avoir gagné cet argent ils s'en retournent presque tous chez eux, ce qui ralentit beaucoup le travail des mines. L'entrepreneur pour y remédier a établi quelques villages ; mais ils fournissent à peine quarante ou cinquante hommes lorsqu'il en faudrait au moins huit cents : il y a pour la sûreté du lieu cent hommes à cheval.

« Le 2 septembre nous arrivâmes sur les bords de l'Obi ; nous nous y embarquâmes sur un gros bâtiment avec nos bagages, nos instrumens et nos ustensiles. L'Obi, l'un des plus grands fleuves de la Sibérie, a sa source dans le pays des Mongols ; il est formé de deux grandes rivières, nommées *Bija* et *Katouna :* il ne prend le nom d'*Obi* qu'à leur confluent, qui se fait à Bisk. C'est depuis cette forteresse que les bords de l'Obi sont habités, et ses rivages sont bordés de quantité de slobodes. Bisk est une forteresse de frontière contre les Kalmouks : on voyage avec tant de sûreté dans ce pays-là qu'on n'a pas besoin d'escorte.

« Il faut remarquer en passant que la plupart des villages de Sibérie tirent leur nom des paysans qui les ont bâtis ; très peu portent le nom du ruisseau sur lequel ils sont situés. A Oulibert

nous étions logés chez le fondateur même du village : nous lui demandâmes son nom ; il s'appelait *Kolesnikoff*, mot russe qui signifie en général un faiseur de roues et qui désignait particulièrement un faiseur de roues à moulins, en sorte que ce paysan portait le nom de son métier. Cet homme était assez bon railleur ; il s'aperçut bientôt que nous étions étonnés que son village ne s'appelât point de son nom *Kolesnikoff*. « Les ha- « bitans, nous dit-il, sont des coquins trop glo- « rieux pour me faire cet honneur de mon vi- « vant. »

« Le 11 après avoir passé le Tom sur des radeaux nous arrivâmes le soir à Kousnetzk, où nous employâmes notre séjour à satisfaire notre curiosité sur les Tartares du pays.

« Le 16 nous allâmes à trois verstes de la ville dans un village habité par des Eleuths : leur religion n'a point de forme certaine, et il paraît qu'ils ne savent guère eux-mêmes ce qu'ils croient ; ils rendent pourtant un culte à Dieu, mais bien simple ; ils se tournent tous les matins vers le soleil levant, et prononcent cette courte prière : « Ne me tue pas. »

« Nous avions appris que plusieurs Tartares établis sur les rivières de Kondoma et Mrasa savaient extraire le fer du minerai par la fonte, et que même on n'avait dans ce lieu d'autre fer que celui qui venait de ces Tartares ; cela nous donna l'envie de voir leurs fonderies, qui n'étaient pas

fort éloignées; nous choisîmes la plus prochaine qu'on nous avait indiquée dans le village de Gadœva, et nous envoyâmes quelqu'un les avertir de notre arrivée afin qu'ils tinssent tout prêt.

« Nous partîmes dès le matin, et après avoir traversé plusieurs villages russes et tartares et passé deux fois le Kondoma nous trouvâmes sur le bord de cette rivière le village de Gadœva : notre premier soin fut de chercher une fonderie de fer; mais nous ne remarquions aucun bâtiment d'une apparence différente des autres. On nous conduisit enfin dans une yourte ou maison, et dès l'entrée nous vîmes d'abord le fourneau de fonte; nous conçûmes même à sa structure que pour un pareil fourneau on n'avait pas eu besoin de construire une yourte particulière, et qu'elles pouvaient toutes également être propres à cet usage; les travaux de la fonte n'empêchaient pas même les ouvriers d'habiter la même yourte. Le fourneau était à l'endroit où l'on fait ordinairement la cuisine, et la terre y était un peu creusée : le creux qui dans toutes les yourtes tartares sert pour la cuisine, faisait une des principales parties du fourneau. Un chapiteau d'argile ou de terre glaise, de forme conique, d'environ un pied de diamètre, qui allait en se rétrécissant par en haut, composait avec un trou creusé dans la terre tout le fourneau. Deux Tartares font ici toute la besogne : l'un apporte alternativement du charbon et du minerai pilé, dont il remplit

le fourneau ; l'autre a soin du feu et fait agir deux soufflets appliqués au fourneau. A mesure que les charbons s'affaissent on fournit de nouvelle matière et de nouveaux charbons, ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait dans le fourneau environ trois livres de minerai; ils n'en peuvent pas fondre davantage à la fois. Des trois livres de minerai ils en tirent deux de fer, qui paraît encore fort impur, mais qui cependant est fort bon. En une heure et demie nous avions tout vu.

« Pendant qu'on s'occupait à fondre, nous fîmes chercher le khan du lieu pour nous faire voir ses sortiléges, ce qu'ils appellent *faire le kamlat* : il se fit apporter son tambour magique, qui avait la forme d'un tamis ou plutôt d'un tambour de basque ; il battait dessus avec une seule baguette. Le khan tantôt marmottait quelques mots tartares et tantôt grognait comme un ours ; il courait de côté et d'autre, puis s'asseyait, faisait d'épouvantables grimaces et d'horribles contorsions de corps, tournant les yeux, les fermant et gesticulant comme un insensé. Ce jeu ayant duré un quart d'heure un homme lui ôta le tambour, et le sortilége finit. Nous demandâmes ce que tout cela signifiait; il répondit que pour consulter le diable il fallait s'y prendre de cette manière ; que cependant tout ce qu'il avait fait n'était que pour satisfaire notre curiosité, et qu'il n'avait pas encore parlé au diable. Par d'autres questions nous apprîmes que les Tartares ont recours au khan

lorsqu'ils ont perdu quelque chose ou lorsqu'ils veulent avoir des nouvelles de leurs amis absens. Alors le khan se sert d'un paquet de quarante-neuf morceaux de bois gros comme des allumettes; il en met cinq à part et joue avec les autres, les jetant à droite et à gauche avec beaucoup de grimaces et de contorsions, puis il donne la réponse comme il peut. Le khan fait accroire à ces bonnes gens que par ces conjurations il évoque le diable, qui vient toujours du côté de l'occident et en forme d'ours, et il lui révèle ce qu'il doit répondre: il leur fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le diable et tourmenté jusque dans le sommeil. Pour mieux les convaincre de son intelligence avec le diable il fait semblant de s'éveiller en sursaut en criant comme un possédé. Nous lui demandâmes pourquoi il ne s'adressait pas plutôt à Dieu, qui est la source de tout bien : il répondit que ni lui ni les autres Tartares ne savaient rien de Dieu, sinon qu'il faisait du bien à ceux mêmes qui ne l'en priaient pas; que par conséquent ils n'avaient pas besoin de l'adorer; qu'au contraire ils étaient obligés de rendre un culte au diable afin qu'il ne leur fît point de mal parce qu'il ne songeait continuellement qu'à en faire. Ces Tartares sur ces beaux principes font des offrandes au diable et brassent souvent de gros tonneaux de bière qu'ils jettent en l'air ou contre les murs, pour que le diable s'en accommode. Quand ils sont

près de mourir toute leur inquiétude et leur frayeur c'est que leur âme ne soit la proie du diable : le khan est alors appelé pour battre le tambour et pour faire leurs conventions avec le diable en le flattant beaucoup ; ils ne savent pas ce que c'est que leur âme, ni où elle va ; ils s'en embarrassent même fort peu pourvu qu'elle ne tombe point entre les mains du diable. Ils enterrent leurs morts, ou les brûlent, ou les attachent à un arbre pour servir de proie aux oiseaux.

« Ils fabriquent eux-mêmes avec le fer dont on vient de parler les instrumens de labour dont ils se servent : ces instrumens consistent en un seul outil qui a la forme d'un demi-cercle fort tranchant et dont le manche fait avec le fer un angle droit. Ils travaillent avec cet outil dans les champs comme on travaille dans nos jardins avec la houe, et n'entament en labourant la terre qu'à la profondeur de quelques pouces : pour faire leur farine ils broient le grain entre deux pierres.

« M. Muller fit tout ce qu'il put pour obtenir d'eux le tambour magique : le khan en marqua beaucoup de tristesse ; et comme on répondait à toutes les défaites qu'il cherchait pour ne s'en pas dessaisir tout le village nous pria de ne pas insister davantage parce qu'étant privés de ce tambour ils seraient tous perdus ainsi que leur khan. Ces belles raisons ne servirent qu'à nous faire insister encore davantage, et le tambour nous fut remis. Le khan par une ruse tartare pour

fasciner les yeux de ses gens et leur diminuer le regret de cette perte avait ôté quelques ferremens de l'intérieur du tambour.

« Kousnetzk est dans un pays autrefois habité par les Tartares, qui se trouvant trop resserrés du côté de la Russie se sont retirés peu à peu vers la frontière des Kalmouks : cette ville est située sur la rive orientale du Tom; elle se divise en trois parties, qui sont la haute, la moyenne et la basse ville : les deux premières sont situées sur la partie la plus haute de la rive; la ville basse est dans une plaine qui s'étend de l'autre côté; c'est la plus peuplée des trois. Dans la ville haute il y a une citadelle de bois qui a une chapelle. La ville moyenne est décorée d'un ostrog qui contient la maison du vayvode et la chancellerie. Le nombre des maisons dans les trois villes peut aller environ à cinq cents.

« Les habitans sont paresseux; on a de la peine à trouver des ouvriers pour de l'argent. Le Tom est assez poissonneux, cependant on ne voit point de poisson dans les marchés : on n'y connaît pas non plus le fruit; on n'y trouve que de la viande et du pain. Chacun cultive ici le blé dont il a besoin pour son pain ; c'est la seule occupation qu'aient les habitans. Leurs terres à blé sont toutes sur les montagnes et non dans les vallées; la raison qu'ils en donnent c'est qu'il fait beaucoup plus froid dans les vallées que sur les hauteurs. On n'y connaît plus aucune espèce

de gibier : des habitans nous assurèrent que quand on construisit cette ville le canton fourmillait de zibelines, d'écureuils, de martres, de cerfs, de biches, d'élans et d'autres animaux, mais qu'ils l'ont abandonné depuis, et qu'ils se sont retirés dans un pays inhabité, comme l'était celui-ci avant la fondation de Kousnetzk. La plupart des villes de Sibérie sont assez commerçantes, mais celle-ci ne l'est nullement.

« Le jour de notre départ fixé M. Muller prit la route par terre avec notre interprète et un interprète tartare; moi je partis par eau sur le Tom avec le reste de la troupe et un interprète tartare : malgré les obstacles de la navigation le froid qui augmentait nous fit redoubler d'activité pour arriver à Tomsk le lendemain; j'y trouvai M. Muller, qui y était arrivé dès le premier octobre.

Les fondemens de cette ville ont été jetés sous le règne du czar Féodor Ivanovitz vingt ans avant la construction de celle de Kousnetzk : ce n'était d'abord qu'une forteresse pour contenir les peuples du voisinage; mais ayant été soumis peu à peu ils s'y sont rassemblés et ont formé une ville qui renferme dans son enceinte plus de deux mille maisons : elle est après Tobolsk la plus considérable de la Sibérie; l'Ouschaëka la traverse et se décharge au nord dans le Tom. On la divise en haute et basse ville; on y trouve les marchandises au même prix qu'à Pétersbourg, et

tout ce qu'on peut désirer en fourrures non préparées.

« La situation de cette ville la rend plus propre au commerce qu'aucune autre du pays : on y arrive commodément pendant l'été par l'Irtich, l'Obi et le Tom. Par terre la route d'Yeniseik et de toutes les villes de Sibérie situées plus à l'est et au nord passe par Tomsk. Non seulement il arrive tous les ans une ou deux caravanes de la Kalmoukie, mais encore toutes celles qui vont de la Chine en Russie et de la Russie à la Chine prennent leur route par leur ville; elle a de plus son commerce intérieur, dont les affaires sont sous la direction d'un magistrat particulier.

« Les vieux croyans ou non-conformistes (*staravierzis*) sont en grand nombre dans cette ville, et l'on prétend que toute la Sibérie en est remplie : ils sont tellement attachés aux anciens usages que depuis la publication de la défense de porter des barbes ils aiment mieux payer à la chancellerie cinquante roubles chaque année que de se faire raser. Un homme de notre troupe alla un jour se baigner chez un de ces staravierzis ou roskolschts-chikes; aussitôt qu'il fut sorti le vieux croyant cassa tous les vases dont il s'était servi ou qu'il avait seulement touchés.

« Leur indolence est telle que les bestiaux ayant été attaqués l'année dernière d'une maladie épi-

démique si considérable qu'il ne resta que dix vaches et à peine le tiers des chevaux; aucun habitant ne chercha à y apporter du remède, fondé sur ce que leurs ancêtres n'en avaient point employé en pareil cas.

« Pendant notre séjour à Tomsk nous fîmes connaissance avec un Cosaque assez intelligent qui avait du goût pour les sciences : nous fûmes d'autant plus charmés de cette découverte que nous avions ordre d'établir des correspondances partout où nous le pourrions; ainsi nous demandâmes à la chancellerie qu'on laissât à cet homme la liberté de faire des observations météorologiques. Nous l'instruisîmes et nous lui laissâmes les instrumens nécessaires comme nous avions déjà fait à Casan, à Tobolsk et à Yamouscheva. Le dessein de l'académie des sciences était d'obtenir par là des observations sur la température de la Sibérie afin de pouvoir calculer à peu près l'élévation du terrain de ce pays au dessus du niveau de la mer.

« Lorsque l'archevêque de Tomsk arriva dans ces cantons il fit chercher tous les habitans qu'on pouvait trouver : quelques uns venaient de bonne volonté, mais le plus grand nombre fut amené par les dragons qu'il avait avec lui. Comme tous ces Tartares demeurent le long du Tschouloum rien n'était plus commode pour le baptême, car ceux qui ne voulaient pas se faire baptiser étaient poussés de force dans la rivière;

lorsqu'ils en sortaient on leur pendait une croix au cou, et dès lors ils étaient censés baptisés. Pour que ces gens pussent persévérer dans la nouvelle religion on construisit dès l'année suivante une église, à laquelle on attacha un pope russe : mais ces Tartares n'ont pas la moindre connaissance de la religion chrétienne; ils croient que l'essentiel consiste à faire le signe de la croix, à aller à l'église, à faire baptiser leurs enfans, à ne prendre qu'une femme, à faire abstinence de ce qu'ils mangeaient autrefois, comme du cheval et de l'écureuil, et à observer le carême des Russes. Au reste on ne peut en exiger d'eux davantage parce que les popes russes, qui devraient les instruire, ignorent leur langue et ne peuvent s'en faire entendre.

« La petite-vérole faisait alors beaucoup de ravage dans le pays : cette maladie n'y est point habituelle; dix années se passent quelquefois sans qu'on en soit incommodé ; mais quand elle commence elle dure deux ou trois ans sans interruption.

« La ville d'Yeniseik est située sur le rivage gauche ou occidental de l'Yeniseï, qui en cet endroit a une verste et demie de largeur : ce fleuve a sa source dans le pays des Mongols, et après un cours d'environ trois mille verstes il se décharge dans la mer Glaciale. La ville est plus moderne que Kousnetzk : on n'y bâtit d'abord qu'un ostrog comme dans la plupart des

villes de Sibérie ; mais l'avantage de sa situation a contribué à son agrandissement : elle est beaucoup plus longue que large et a environ six verstes de circonférence. Les bâtimens publics sont la cathédrale, la maison du vayvode, la vieille et la nouvelle chancellerie, un arsenal et quelques petites cabanes ; le tout est enfermé dans un ostrog, qui reste encore du premier établissement, mais qui est presque tombé en ruines. La ville contient sept cents maisons de particuliers, trois paroisses, deux couvens, dont un de moines et l'autre de religieuses, un magasin à poudre et un autre de munitions de bouches : ces deux magasins sont entourés d'un ostrog particulier. Dans le couvent des moines réside l'archimandrite du lieu. Les habitans sont la plupart des marchands qui pourraient faire un bon commerce ; mais l'ivrognerie, la fainéantise et la débauche corrompent tout.

« Ce que les voyageurs avancent du froid qu'on ressent en Sibérie n'est point exagéré, car à la mi-décembre il fut si violent que l'air même paraissait gelé : le brouillard ne laissait pas monter la fumée des cheminées ; les moineaux et autres oiseaux tombaient de l'air comme morts, et mouraient en effet si on ne les portait sur-le-champ dans un endroit chaud. Les fenêtres en dedans de la chambre en vingt-quatre heures étaient couvertes de glaces de trois lignes d'épaisseur. Dans le jour, quelque court qu'il

fût, il y avait continuellement des parhélies, et dans la nuit des parasélènes ou des couronnes autour de la lune. Le mercure descendit par la violence du froid à cent vingt degrés de Fahrenheit (40°), et plus bas par conséquent qu'on l'eût observé jusque alors dans la nature.

« Il y a dans le territoire d'Yenisiek deux sortes d'Ostiakes, ceux de Narim et d'Yeniseï; ensuite les Tongouses, qui demeurent sur le Tongouska et sur le Tschoun; enfin les Tartares d'Assan, qui habitent les bords de l'Oussolka et de l'Ona. Les Ostiakes et les Tartares d'Assan vivent dans la plus grande misère; les premiers sont tous baptisés. Il ne restait plus qu'environ une douzaine de ces Tartares, dont à peine deux ou trois savaient leur langue; c'était autrefois une tribu très considérable. Jusqu'à présent on n'a pu parvenir d'aucune façon à convertir les Tongouses à la religion chrétienne : ils sont assez riches en bestiaux.

« Krasnoyarek est plus moderne qu'Ysniseik : c'est de Moscou qu'on est venu la bâtir : elle est sur la rive gauche de l'Yeniseï; à son extrémité coule le Kastcha, dont une embouchure est au-dessous de la ville.

« Les habitans sont pour la plus grande partie des Slouschivies, qu'on y avait établis par la nécessité de garantir ces cantons des incursions des Kirghis, qui venaient ravager les environs; mais depuis quelques années ils se sont retirés

vers le pays des Kalmouks. Depuis ce temps les Slouschivies ont fait des courses sans aucun risque dans les environs du pays : ils ont trouvé à travers les steppes un chemin assez droit depuis Krasnoyarsk jusqu'à Yakoutsk et Tomsk, qui est très commode pour voyager, surtout en été, puisque les eaux et les fourrages s'y trouvent en abondance.

« Les Slouschivies mènent ici une vie fort agréable; ils sont riches en chevaux et en bestiaux, qui ne leur coûtent pas beaucoup à nourrir; ils les laissent paître sur les steppes, car en hiver même on y voit peu de neige, et quand il y en a les bestiaux fouillent dans la terre, et en tirent toujours assez de racines et de plantes flétries pour ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'en Russie un cheval tire plus que trois des leurs, et qu'une vache y donne vingt fois plus de lait que celles de ces cantons. On cultive ici du blé, et la terre est si fertile qu'il suffit de la remuer légèrement pour y semer pendant cinq ou six années consécutives sans le moindre engrais : quand elle est épuisée on en choisit une autre qui n'exige pas plus de soins, ce qui convient fort à la paresse des habitans.

« Les antiquités qu'on trouve dans ce pays ont été tirées des anciens tombeaux, qui sont en grand nombre près d'Abakansk et de Sayansk : on y a autrefois déterré beaucoup d'or, preuve de l'ancienne richesse des Tartares dans le temps de

leur puissance: j'ai vu chez le vayvode d'aujourd'hui une grande soucoupe et un petit pot, l'un et l'autre d'argent doré: il y avait sur la soucoupe des figures ciselées qui ressemblaient à des griffons. On trouve encore assez souvent des couteaux en cuivre, de petits marteaux de différentes formes, des garnitures de harnais de chevaux, du bronze ou du métal de cloches et de l'argent faux de la Chine.

« A Kanskoï-ostrog nous fîmes chercher quelques Tartares du canton : ils sont en général assez pauvres; les hommes aussi bien que les femmes sont tout nus sous leurs robes et n'ont jamais porté de chemises. Ceux d'entre eux qui sont baptisés se distinguent des autres à cet égard, mais ils sont en très petit nombre; ils ont tous l'air fort malpropres parce qu'ils ne se lavent jamais, et quand on leur demande la raison de cette négligence ils répondent que leurs pères ne se sont jamais lavés non plus qu'eux, et qu'ils n'ont pas laissé que de bien vivre. Quand ils veulent se reposer ou dormir ils se couchent dans leur yourte autour du foyer dans une posture singulière: ils se rangent deux à deux, de façon qu'ils se touchent par le dos et que leurs jambes sont passées les unes dans les autres; ainsi quand un dormeur se retourne d'un autre côté l'autre se retourne en même temps du côté opposé pour se trouver toujours adossés et entrelacés de la même manière, ce qui se fait très prestement de

part et d'autre. Ces mêmes Tartares au lieu de pain mangent aussi des ognons ou d'autres espèces de plantes et dédaignent l'agriculture. Leur exercice continuel est la chasse des zibelines, qu'ils font de différentes façons : quand l'animal ne sait plus de quel côté tourner il monte sur un arbre fort haut et les Tartares y mettent aussitôt le feu ; l'animal que la fumée incommode saute en bas de l'arbre, se prend dans un filet tendu à l'entour et est tué.

« Aux environs de l'ostrog de Balakhanskoï habite un grand nombre de Bourates, qui négligent la culture des terres et ne vivent que du commerce de leurs bestiaux : leurs bœufs sont fort estimés. Contre l'usage général les Bratskis de ce canton exercent un art dans lequel ils ne réussissent pas mal : ils savent si bien incruster dans le fer l'argent et l'étain qu'on prendrait ce travail pour de l'ouvrage damasquiné. La plupart des harnais des chevaux, des ceinturons et des ustensiles qui en sont susceptibles sont ornés de ces incrustations.

« Dès les premiers jours de notre arrivée à Irkoutsk nous résolûmes d'aller à Selinghinskoï par les chemins d'hiver, et de là de pousser plus loin par les chemins d'été ; mais comme on nous avait représenté ce voyage tel que nous l'avions projeté si pénible et si difficile qu'on ne pouvait le faire qu'à cheval nous ne jugeâmes point à propos de nous embarrasser de beaucoup de bagages et nous

en laissâmes une partie : nous avions en tout trente-sept voitures, et il est d'usage en Russie de fournir autant de chevaux de poste; conformément à cette règle la chancellerie d'Irkoutsk ordonna de nous amener seulement trente-sept chevaux sans considérer que la première poste où nous devions en changer était à plus de deux cents verstes. Le sous-gouverneur ne voulut jamais écouter nos représentations; nous déclarâmes à la chancellerie que nous étions résolus de de rester à Irkoutsk une année entière à ses risques et dépens si elle ne donnait pas ses ordres pour nous faire fournir un plus grand nombre de chevaux. On parut d'abord s'en effrayer peu; mais dès le lendemain nous apprîmes que les ordres étaient donnés pour nous satisfaire : ainsi tout se trouvant prêt pour notre voyage, et nos instrumens étant chargés, nous fîmes partir toute notre suite, et deux jours après nous arrivâmes à Nikolskaya-Sastava. Ce qu'on nomme en Sibérie *Sastava* est un endroit où se lève un droit de péage; le bureau de ce lieu reçoit le péage de toutes les marchandises qui viennent de la frontière de la Chine et qui ne peuvent guère prendre une autre route. Comme ces marchandises sont nombreuses la place de receveur est très lucrative et il ne faut guère plus d'un an pour s'enrichir : c'est le gouverneur qui dispose de cet emploi, et ceux qui veulent l'obtenir l'achètent à force de présens; le pot-de-vin ordinaire est de

trois cents roubles. On nous raconta que cette place s'étant trouvée depuis peu vacante il s'était présenté trois compétiteurs, dont chacun comptait emporter la place ; qu'elle avait été promise en effet à chacun d'eux séparément; qu'enfin ayant obtenu tous trois l'agrément du gouverneur ils avaient payé chacun les trois cents roubles et s'en étaient fort bien trouvés.

« Arrivés à cette station nous nous trouvâmes sur le lac Baïkal, dont les glaces étaient encore très fortes et pouvaient porter nos traîneaux sans danger; nous le traversâmes obliquement jusqu'à son bord méridional.

« C'est comme un article de foi chez les peuples de cette contrée de donner le nom de *mer* au Baïkal et de ne point l'appeler un *lac*. Cette mer est déshonorée selon eux lorsqu'on la rabaisse à la simple dénomination de *lac*, et c'est un outrage dont elle ne manque point de se venger : ils croient que cette mer a quelque chose de divin, et par cette raison ils la nomment de toute ancienneté *Sviatoye-more*, c'est à dire *mer sacrée*.

« Le lac Baïkal s'étend fort loin en longueur de l'ouest à l'est. Sur toutes les cartes que nous avions vues jusque alors ses limites à l'orient n'étaient pas marquées parce que vraisemblablement personne n'avait encore été jusque là. On estime communément que sa longueur est de cinq cents verstes; sa largeur du nord au sud en ligne droite n'est guère que de vingt-cinq à trente

verstes, et dans quelques endroits elle n'en excède pas quinze. Il est environné de hautes montagnes, sur lesquelles cependant lorsque nous passâmes il y avait très peu de neige. Une autre particularité de ce lac c'est qu'il ne se prend que vers Noël, et qu'il ne dégèle qu'au commencement de mai. De là nous marchâmes quelque temps sur un bras du Selinga, où nous avions pour perspective une chaîne de montagnes, et nous vînmes le même jour au soir à Kanskoïtrog, situé sur le ruisseau de Kabana.

« Ici nous commençâmes à nous apercevoir de la disette ou de la cherté des vivres, qu'on a plus de peine à se procurer que dans tout ce que nous avions déjà parcouru de la Sibérie : quoiqu'il y ait des terres labourées et de bons pâturages, les gens du pays sont dans l'habitude de ne vouloir rien vendre qu'à un prix exorbitant; on nous demanda cinquante copeks pour un poulet. Nous voulions acheter un veau; il n'y eut pas moyen d'en avoir : on nous dit que si l'on se défaisait du veau la vache ne donnerait plus de lait : c'est le langage que les paysans tiennent dans toute la Sibérie. Si le veau vient à mourir ou à être vendu voici ce qu'on fait pour tromper la vache : on empaille la peau d'un veau et quand on veut avoir du lait de la mère on lui montre cette effigie; elle en donne alors et non autrement.

« Partis de là nous vîmes deux chaînes de mon-

tagnes entre lesquelles il fallut passer, et que le Selinga traverse; nous fîmes encore pendant deux ou trois jours une marche assez pénible partie à travers des montagnes, partie sur le Selinga, partie dans des steppes arides, la difficulté d'avoir des chevaux renaissant à chaque station par la mauvaise volonté des gens du pays.

« Arrivés à Selinghinskoi nous fîmes nos dispositions pour le voyage que nous voulions entreprendre à la frontière de la Chine, telle qu'elle fut réglée en 1727 par le commissaire impérial, le comte Sava Vladislavitz Ragousinski. Cette frontière était autrefois reculée jusqu'à la rive du Boura, qui est à environ huit verstes au sud; c'était au-delà de cette rivière que les Chinois recevaient les ambassadeurs de Russie : or il est certain que cette frontière était beaucoup plus avantageuse aux Russes que la nouvelle, qui est arbitraire et tirée par la steppe à travers des montagnes où l'on ne voit d'autres limites que des pierres appelées *mayakes,* et marquées de quelque chiffre. Deux slobodes, l'une russe, l'autre chinoise, sont établies sur cette frontière dans le terrain le plus aride puisque c'est une misérable steppe qui ne produit rien, de sorte qu'on n'y trouve point de quoi nourrir ni abreuver les chevaux; aussi tout y est d'une cherté extraordinaire.

« Les slobodes sont bâties depuis 1727 : la slobode russe est au nord et l'autre au midi; elles

ne sont qu'à six cents pieds l'une de l'autre. Entre les deux postes, mais plus près de la slobode chinoise, on voit deux colonnes de bois hautes d'environ une brasse et demie; sur celle qui est en deçà on lit en caractères russes: *slobode du commerce de la frontière russe;* sur l'autre, qui n'en est éloignée que d'une brasse, on voit quelques caractères chinois.

« Entre les deux slobodes dans les montagnes il y a des gardes posées pour empêcher de part et d'autre que personne ne viole les frontières.

« Quant au commerce qui se fait ici les marchands russes y ont du drap, de la toile, des cuirs de Russie, de la vaisselle d'étain et toutes sortes de pelleteries qu'ils vendent en cachette; les Chinois, que les Russes appellent *naïmantchins* (marchands), y apportent différentes soieries, telles que des damas de toute espèce, des satins de toute qualité, des crêpes, une sorte d'étoffe de soie, sur laquelle sont collés des fils d'or, à l'usage des ecclésiastiques et des comédiens; des cotonnades de diverses sortes, des toiles, du velours, du tabac de la Chine, de la porcelaine, du thé, du sucre en poudre, du sucre candi, du gingembre confit, des écorces d'oranges confites, de l'anis étoilé, des pipes à fumer, des fleurs artificielles de papier et de soie, des aiguilles à trous ronds, des poupées d'étoffe de soie et de porcelaine, des peignes de bois, toutes sortes de babioles pour les Bratskis et les Tougouses; du zounzoïng, que

nous nommons *ginsing* ; des livres chinois imprimés sur étoffe de soie et d'autres garnis d'ivoire; des ceinturons de soie, des rasoirs, des perles, de l'eau-de-vie, de la farine, du froment, du poivre, des couteaux et des fourchettes, des habits chinois, des éventails, etc.

« Voilà les marchandises qui forment le commerce de cette frontière, et l'on voit que les marchandises chinoises excèdent de beaucoup celles des Russes. L'intelligence de ceux-ci cède encore à la sagacité des Chinois, car les derniers, sachant que les marchands russes qui font le voyage de la frontière ne cherchent qu'à se débarrasser de leurs marchandises pour pouvoir s'en retourner promptement attendent qu'ils commencent à s'ennuyer et les amènent par leur lenteur à se défaire de leurs marchandises aux prix qu'ils ont résolu d'y mettre. Je voulus obtenir des Chinois quelques uns de leurs médicamens, et je n'ai jamais pu m'en procurer. On ne peut pas non plus, quelques questions qu'on leur fasse, tirer d'eux les moindres lumières sur leur pays. Les Chinois qui viennent à Kiakta, nom de la slobode, sont de la plus vile condition : ils ne connaissent que leur commerce; du reste ce sont des paysans grossiers. Ils ont à leur tête une espèce de facteur envoyé du collége des affaires étrangères de Pékin; il est changé tous les deux ans : il discute non seulement toutes les contestations des Chinois mais encore celles qui surviennent entre

eux et les marchands russes, et dans le dernier cas il agit de concert avec le commissaire de Russie.

« La ville de Selinghinsk, bâtie en 1666, est située sur la rive occidentale du Selinga : ce ne fut d'abord qu'un simple ostrog selon l'usage du pays; environ vingt ans après on construisit la forteresse qui subsiste encore, et ce lieu lui doit son accroissement. La ville s'étend le long de la rivière et a environ deux verstes de longueur, mais elle est étroite. La manière de vivre des habitans diffère peu de celle des Bratkis; ils mangent tranquillement ce qu'ils trouvent et prennent surtout beaucoup de thé. Trop paresseux pour ramasser un peu de fourrage qui nourrisse leurs bestiaux ils les laissent courir l'hiver et l'été pour chercher à paître où ils peuvent. Il y a dans la ville quelques boutiques, mais où l'on ne trouve presque rien; ils aiment mieux rester couchés derrière leurs poêles pendant cinquante-une semaines que de se donner la moindre peine pour gagner quelque chose; enfin la cinquante-deuxième ils vont à Kiakta, et ce qu'ils y gagnent leur suffit pour vivre l'année entière.

« La ville d'Irkoutsk, bâtie vers l'an 1661, est après Tobolsk et Tomsk une des plus grandes villes de la Sibérie; elle est située sur la rive orientale de l'Angara dans une belle plaine vis-à-vis de l'embouchure de l'Irkoutsk, d'où elle tire son nom : il y a plus de neuf cents maisons

assez bien construites et dont le plus grand nombre contient outre la chambre du poêle et celle du bain une chambre sans fumée où se tient la famille; mais toutes ces maisons sont de bois. Le comte Sava Vladislavitz a fait entourer cette ville comme les autres de ce district de palissades en carré, excepté du côté de la rivière, qui est fortifié par la nature.

« La ville d'Irkoutsk a un gouverneur auquel toute la province est soumise : de lui dépendent les vayvodes de Selinghinsk, Nertschinsk, d'Ilimsk, d'Yakoutsk, et les commandans d'Okhotsk et du Kamtschatka. Ses revenus sont beaucoup plus considérables que ceux du gouverneur de Tobolsk, et les émolumens annuels qu'il se procure, indépendamment des gages ordinaires de son office, ne vont guère à moins de trente mille roubles. Il se fait craindre des vayvodes qui lui sont soumis, et ne craint pas qu'on lui fasse des affaires attendu le grand éloignement de ses chefs.

« Irkoutsk a un évêque qui ne siége pas, mais dont la résidence est dans un couvent bâti à cinq verstes de distance au côté occidental de l'Angara. On devait lui bâtir incessamment une maison dans la ville : c'est de cet évêque que dépendent toutes les fondations ecclésiastiques qui sont dans la province d'Irkoutsk, et tout le clergé séculier et régulier.

La police est assez bien observée dans cette ville : toutes les grandes rues ont des gardes de nuit ;

les officiers de la police font la patrouille pendant la nuit; ils arrêtent tous ceux qui commettent quelques désordres dans les rues et visitent de temps en temps les maisons suspectes; cependant il arrive souvent que les cabarets sont pendant la nuit pleins de monde contre les ordonnances expresses publiées par toute la Russie.

« Les environs d'Irkoutsk sont agréables quoique montagneux; il y a surtout de belles prairies du côté occidental de l'Angara. On ne cultive point de blé dans le district de cette ville; tout celui qui s'y consomme est amené des plaines de l'Angara, des slobodes situées sur la rivière d'Irkoutsk et sur la Komda et du territoire d'Ilimsk. Le gibier n'y manque pas; on trouve des élans, des cerfs, des sangliers et autres bêtes fauves. En volaille et volatille il y a des poules et des coqs, des coqs de bruyère, des perdrix, des francolins, des gélinottes, etc. L'Angara n'est pas fort poissonneux, mais le lac Baïkal y supplée abondamment. A l'égard des marchandises étrangères celles de la Chine n'y sont pas beaucoup plus chères qu'à Kiakta, et toutes en général y sont quelquefois, surtout au printemps dès que les eaux sont dégelées, à presque aussi bon compte qu'à Moscou et à Pétersbourg. Le commerce de la Chine attire ici des marchands de toutes les villes de Russie; ils y viennent au commencement ou au milieu de l'hiver et commercent pendant toute cette saison avec les Chinois : si

dans cet espace de temps ils n'ont pu tout vendre, comme ils sont obligés de s'en retourner aussitôt que les rivières sont navigables ils se défont promptement de leurs marchandises et les donnent quelquefois à meilleur compte qu'on ne les trouve à Moscou et à Pétersbourg. Ce qui les presse encore de vendre c'est qu'à leur retour en Russie ils ont besoin d'argent pour payer les péages et les mariniers qui conduisent leurs bateaux. Ainsi dans la nécessité de faire de l'argent à quelque prix que ce soit les marchandises qu'ils n'ont point vendues aux Chinois ils les laissent ordinairement à des commissaires de cette ville, qui les débitent comme ils peuvent en boutique; quelques-uns d'entre eux cependant vont jusqu'à Yakoutsk avec les marchandises qu'ils ont prises en échange des Chinois, et cherchent à les y placer. De cette façon un marchand russe fait quelquefois un très long voyage avant de retourner chez lui : il part au printemps de Moscou, arrive dans l'été à la foire de Makari, et au commencement de l'année suivante à celle d'Irbit : dans la première il cherche à troquer quelques-unes de ses marchandises contre d'autres dont il puisse tirer un meilleur parti à Irbit; là au contraire il porte ses vues sur le commerce de la Chine. Quand il lui reste une espèce de marchandise qu'il ne peut débiter avantageusement à Irbit il cherche à s'en débarrasser pendant l'hiver à Tobolsk. Il part de cette ville dans le prin-

temps, parcourt la Sibérie et arrive en automne à Irkoutsk, ou bien si les glaces ne lui permettent pas d'aller si loin il ne manque pas de s'y rendre au commencement de l'hiver : il va pour lors à Kiakta et le printemps à Yakoustk; de là il tâche en s'en retournant de s'avancer de six à sept cents verstes pendant que les eaux sont encore ouvertes, et il pousse en traîneau droit à Kiakta, où il travaille à se défaire de ses marchandises d'Yakoutsk. Il revient au printemps à Irkoustk et arrive en automne à Tobolsk. L'hiver et l'été suivans il visite les foires d'Irbit et de Makari. Enfin après quatre ans et demi de courses il reprend la route de Moscou : or pour peu qu'il entende le commerce ou qu'il soit aidé de quelque bonheur il doit dans cet espace de temps gagner pour le moins trois cents pour cent.

« La ville d'Ilimsk est située sur le rivage septentrional de l'Ilim, large en cet endroit de deux cents à deux cent cinquante pieds, dans une vallée formée par de hautes montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, et si étroite qu'en y comprenant la rivière elle n'a pas cent brasses de largeur : sa longueur est à peu près d'une verste.

« Toutes les maisons des habitans sont très misérables : il ne faut pas s'en étonner; c'est le pays de la paresse; on n'y fait presque autre chose que boire et dormir. Toute l'occupation des habitans se borne à tendre des piéges aux petits animaux, à creuser des fosses pour attraper les gros et à

jeter du sublimé aux renards; ils sont trop paresseux pour aller eux-mêmes à la chasse. Quelques-uns vivent d'un petit troupeau que leurs pères leur ont laissé, et se gardent bien de cultiver eux-mêmes la terre; ils louent pour cela des Russes qui sont exilés dans ce canton, et quelquefois des Tongouses, qu'ils frustrent ordinairement de leur salaire.

« Les Tongouses pendant l'hiver ne vivent que de leur chasse, et c'est pour cela qu'ils changent si souvent d'habitation : les rennes leur servent alors de bêtes de somme ou d'attelage pour tirer un léger traîneau; ils leur mettent sur le dos une espèce de selle formée avec deux petites planches étroites, longues d'un pied et demi; ils y attachent leurs ustensiles ou font monter dessus les enfans et les femmes malades. On ne peut pas beaucoup charger les rennes, mais ils vont fort vite : leur bride consiste en une sangle qui passe sur le cou de l'animal; quelque profonde que soit la neige il passe par dessus sans jamais enfoncer, ce qui provient en partie de ce que le renne en marchant élargit considérablement la sole de ses pieds en partie de ce qu'il tient cette sole élevée par devant et ne touche point la neige à plat. Si les rennes ne suffisent pas pour porter tous les ustensiles le Tongouse s'attèle lui-même au traîneau. Dès qu'ils sont arrivés à l'endroit où ils ont résolu de se fixer pour quelque temps après avoir dressé l'yourte ils chassent aussitôt dans

les environs en courant sur leurs larges patins; lorsqu'ils ne trouvent plus de gibier ils passent avec leur famille dans un autre canton et ils continuent cette façon de vivre pendant tout l'hiver. Le meilleur temps pour la chasse est depuis le commencement de l'année jusque vers le mois de mars parce que alors il tombe peu de neige et que les traces des animaux y restent plus long-temps. En été et en automne ils se nourrissent presque uniquement de poisson, et dressent alors pour cet effet leurs yourtes sur le bord des rivières.

« Les Tongouses se construisent des barques fort étroites à proportion de leur longueur et dont les deux bouts finissent en pointe: leurs plus grosses barques ont à peine seize pieds de longueur et une *arschine* dans leur plus grande largeur, qui est le milieu; les petites barques sont longues d'environ cinq pieds et ont six *verschoks* [1] de largeur; elles sont faites d'écorce de bouleau cousue, et pour qu'elles ne prennent point l'eau les coutures et tous les endroits où se trouvent des fentes et des ouvertures sont enduits d'une sorte de goudron; elles sont de plus bordées par en haut avec le bois dont on fait des cercles de tonneau; d'autres cercles sont encore appliqués dans toute la largeur de la barque et coupés par de semblables cercles qui la traversent en longueur, en sorte que par leur posi-

[1] Un verschok est la seizième partie d'une arschine; l'arschine est une mesure de trois pieds de France.

tion ils renforcent la barque. Leurs plus grands bâtimens tiennent quatre hommes assis et les plus petites barques n'en tiennent qu'un. Les Tongouses remontent et descendent les rivières dans ces barques avec une rapidité étonnante : quand une rivière fait un grand détour ou qu'ils ont envie de passer dans une rivière voisine ils mettent la barque sur leurs épaules et la portent par terre jusqu'à ce que la fantaisie leur reprenne de se rembarquer. Autant la barque porte d'hommes autant elle a de rames. Ces rames sont larges aux deux bouts, car on rame et on gouverne en même temps, et par conséquent on est obligé de les faire aller continuellement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

« Les Tongouses d'Ilimsk sont presque tous pauvres; le plus grand nombre n'a pas plus de six rennes ; et ceux qui en ont cinquante sont regardés comme très riches parce que ces animaux forment toutes leurs richesses. Leur habillement est simple; ils portent en tout temps sur leur peau une pelisse de peau de renne dont le poil est tourné en dehors et qui descend un peu plus bas que les genoux : cette pelisse se ferme par devant avec des courroies. Les femmes en ont de semblables, mais la fourrure est tournée en dedans : quand elles veulent se parer elles portent de plus une soubreveste de peau de daim, le poil tourné en dehors, qui ne descend que jusqu'aux hanches et est ouverte sur la poitrine.

Digitized by Google

« Leur religion permet la polygamie; mais leur pauvreté les empêche d'avoir plus d'une femme à la fois. Ils ont des idoles de bois et leur adressent soir et matin des prières pour en obtenir une chasse ou une pêche abondante; c'est à quoi se bornent presque tous leurs vœux. Ils sacrifient au diable le premier animal qu'ils ont tué à la chasse et sur le lieu même; ce qu'ils font de cette manière : ils dévorent la viande, gardent la peau pour leur usage et n'exposent que les os tout secs sur un poteau pour la part du diable; c'est du moins n'être pas trop dupe et traiter le démon comme il le mérite. Si la chasse est heureuse les chasseurs de retour à l'yourte en font des remercîmens à l'idole, la caressent beaucoup et lui font goûter le sang des animaux qu'ils ont tués : si la chasse au contraire n'a pas bien réussi ils s'en prennent à l'idole et la jettent de dépit d'un coin de l'yourte à l'autre. Quelquefois on la met en pénitence, et l'on est un certain temps sans lui rendre aucune espèce de culte, sans lui marquer aucun respect; ou quand on est bien piqué contre elle on la porte à l'eau pour la noyer.

Les Tongouses ont une façon particulière de prendre les muscs et les daims : quand les petits de ces animaux sont égarés ils ont un cri particulier pour appeler leurs mères; cette découverte faite par les Tongouses leur donne la facilité de prendre ces animaux, ce qu'ils font toujours dans l'été : ils plient un morceau d'écorce de bouleau,

avec lequel ils imitent le cri des jeunes muscs et des petits daims, et les mères accourant à ces cris ils les tuent sans peine à coups de flèches.

« On voit rarement des pierres figurées dans la Sibérie ; je ne sais si c'est parce qu'on n'a pas fouillé les montagnes ou si en effet il n'y en a point; je lis dans l'excellent ouvrage de Witzen sur la Tartarie qu'on rencontre sur la Toura quelques glossopètres, mais je n'en ai jamais entendu parler dans toute la Sibérie; il est vrai que quand nous y arrivâmes, et surtout au commencement, les habitans eurent grand soin de nous cacher tout ce qu'ils croyaient pouvoir exciter notre curiosité; mais nous trouvions de temps en temps quelques officiers qui se faisaient un plaisir de nous instruire de tout, et les entretiens familiers que nous avons eus depuis avec des nationaux de toute espèce nous ont mis au fait de bien des choses ou plutôt ne nous ont laissé presque rien ignorer de vraiment curieux; excepté des pétoncles, dont la matière intérieure était sélénitique, et qui étaient blanchâtres en dehors, je n'ai rien vu de remarquable en ce genre dans la Sibérie qu'une grosse corne d'Ammon qui me fut donnée à Yeniseik par un colonel de Cosaques : il me dit qu'elle avait été trouvée par un Cosaque du pays sur la rive droite de l'Yeniseï dans une montagne.

« La manière dont se fait la chasse des zibelines a quelques circonstances singulières; il se

forme ordinairement une société de dix à douze chasseurs qui partagent entre eux toutes les zibelines qu'ils prennent; avant de partir pour la chasse ils font vœu d'offrir à l'église une certaine portion de leur butin; il choisissent entre eux un chef à qui toute la compagnie est tenue d'obéir; ce chef est appelé *peredovschik*, c'est à dire conducteur, et ils lui portent un si grand respect qu'ils s'imposent eux-mêmes les lois les plus sévères pour ne point s'écarter de ses ordres: quand quelqu'un manque à l'obéissance qu'il doit au conducteur celui-ci le réprimande de paroles; il est même en droit de lui donner des coups de bâton, et ce châtiment se nomme ainsi que la simple réprimande une *leçon* ou *tscheniè*. Outre cette leçon le réfractaire perd encore toutes les zibelines qu'il a prises. Il lui est défendu d'être assis en cercle avec les autres chasseurs pendant leurs repas; il est obligé de se tenir debout et de faire tout ce que les autres lui commandent: il faut qu'il allume le poêle de la chambre noire, qu'il la tienne propre, qu'il coupe du bois et fasse enfin tout le ménage. Cette punition dure jusqu'à ce que toute la société lui ait accordé son pardon, qu'il demande continuellement et debout tandis que les autres mangent assis.

« Dès qu'on a pris une zibeline il faut la serrer sur-le-champ sans la regarder, car ils s'imaginent que de parler bien ou mal de la zibeline qu'on

a prise c'est la gâter: un ancien chasseur poussait si loin cette superstition qu'il disait qu'une des principales causes qui faisait manquer la chasse des zibelines c'était d'avoir envoyé quelques-uns de ces animaux vivans à Moscou parce que tout le monde les avait admirés comme des animaux rares, ce qui n'était point du goût des zibelines. Une autre raison de leur disette c'était selon lui que le monde était devenu beaucoup plus mauvais et qu'il y avait souvent dans leurs sociétés des chasseurs qui cachaient leurs prises, ce que les zibelines ne pouvaient encore souffrir.

« Les habitans du district de Kirenga et des bords du Léna, hommes et animaux, comme les bœufs, les vaches, sont sujets aux goîtres: on croit ici communément que les goîtres sont héréditaires et que les enfans naissent avec ces sortes d'excroissances ou du moins en apportent le germe; mais ce sentiment n'est pas général; il n'est pas adopté surtout par ceux qui ont des goîtres et qui cherchent à se marier.

« A l'occasion de quelques déserteurs de notre troupe qu'avait effrayés l'expédition au Kamtschatka et qui nous abandonnèrent, j'appris une superstition des Sibériens que j'ignorais. Lorsqu'on ouvrit le sac de voyage d'un de ces déserteurs que l'on avait arrêtés on y trouva entre autres choses un petit paquet rempli de terre : je demandai ce que c'était; on me dit que les voyageurs qui passaient de leur pays dans un

autre étaient dans l'usage d'emporter de la terre ou du sable de leur sol natal, et que partout où ils se trouvaient ils en mêlaient un peu dans de l'eau qu'ils buvaient sous un ciel étranger; que cette précaution les préservait de toutes sortes de maladies et que son principal effet était de les garantir de celles du pays. En même temps on m'assura que cette superstition ne venait pas originairement de Sibérie, mais qu'elle était établie depuis un temps immémorial parmi les Russes mêmes.

« Sur les bords du Vitim j'eus envie de visiter dès le jour même de mon arrivée les mines de mica qui étaient dans le voisinage, et tous mes compagnons ayant la même curiosité que moi nous nous mîmes en route : nous ne vîmes pourtant point de mines, mais seulement quelques ouvertures faites dans un rocher qui s'élevait sur les bords du ruisseau et où l'on ne travaillait que depuis trois semaines. Le mica se trouve dans une pierre grise mêlée de quartz jaune pâle : il ne s'étend pas par veines; il est dispersé par blocs de différens diamètres et plats, quelquefois entiers et quelquefois fendus par des veines qui les traversent.

« Ce n'est qu'à l'an 1705 qu'on peut rapporter les premières recherches du mica faites sur les bords du Vitim; comme il fut trouvé d'une qualité supérieure les mines les plus célèbres exploitées jusque alors sur d'autres rivières furent en-

tièrement négligées ; cependant l'exploitation des mines du Vitim ne dure pas long-temps, soit que la génération du mica ait besoin de l'effet de l'air et qu'il s'en trouve peu dans la profondeur de la mine, soit qu'il devienne trop pénible à des gens qui n'ont que des marteaux, des ciseaux et d'autres ferremens pour rompre le roc de pénétrer plus avant. Le mica le plus estimé est celui qui est transparent comme de l'eau claire ; celui qui tire sur le verdâtre n'a pas à beaucoup près la même valeur : on considère aussi principalement la grandeur des blocs ; on en a trouvé de considérables et qui avaient près de deux aunes en carré, mais ceux-ci sont très rares. Les blocs de trois quarts ou d'une aune sont déjà très chers et se paient sur le lieu un ou deux roubles la livre. Le plus commun est d'un quart d'aune ; il coûte huit à dix roubles le poud (36 livres). La préparation du talc consiste à le fendre par lames avec un couteau mince à deux tranchans ; en faisant glisser le fer entre les lames le talc se fend comme on veut. On s'en sert dans toute la Sibérie au lieu de vitres pour les fenêtres et les lanternes : il n'est point de verre plus clair et plus net que le bon mica. Dans les villages de la Russie et même dans un grand nombre de petites villes on l'emploie au même usage. La marine russe en fait une grande consommation ; tous les vitrages des vaisseaux sont de mica parce qu'outre sa transparence il n'est pas cassant et qu'il

résiste aux plus fortes détonations du canon : cependant il est sujet à s'altérer, quand il est longtemps exposé à l'air il s'y forme peu à peu des taches qui le rendent opaque, ou bien la poussière s'y attache, et il est assez difficile d'en ôter l'impression de la fumée sans altérer sa substance.

« Les Yakoutes supposent deux êtres souverains, l'un cause de tout bien et l'autre du mal. Chacun de ces êtres a sa famille : plusieurs diables selon eux ont femmes et enfans; tel ordre de diables fait du mal aux bestiaux, tel autre aux hommes faits, tel autre aux enfans, etc.; certains démons habitent les nuées et d'autres fort avant dans la terre. Il en est de même de leurs dieux : les uns ont soin des bestiaux, les autres procurent une bonne chasse, d'autres protégent les hommes, etc., mais ils résident tous fort haut dans les airs.

« Un endroit du Léna, fort célèbre par une suite de montagnes placées sur la rive gauche du fleuve, qui forment comme des espèces de colonnes élevées dans des directions différentes, attire l'attention de tous les voyageurs; on l'appelle *Stolbi*. Je fis arrêter notre bâtiment à deux verstes au-dessous de l'endroit où commence cette colonnade de montagnes tant pour les voir de près que pour examiner la mine de fer qu'on y exploitait depuis un an pour la compagnie du Kamtschatka. Ces montagnes colonniformes font un spectacle aussi singulier que curieux : depuis



leur pied jusqu'à leur sommet de grandes pièces de rochers s'élèvent les unes en forme de colonnes rondes, d'autres comme des cheminées carrées, d'autres encore comme de grands murs de pierre, de la hauteur de cinquante à soixante-quinze pieds; on s'imaginerait voir les ruines d'une grande ville. Plus on en est éloigné plus le coup d'œil est beau parce que les blocs de rochers placés les uns derrière les autres prennent toutes sortes de formes selon le point de vue d'où on les regarde. Les arbres qui se trouvent entre leurs intervalles augmentent encore la beauté du coup d'œil. Ces montagnes occupent une étendue de trente-cinq verstes; elles diminuent par gradation et se perdent enfin tout à fait. La pierre dont les colonnes sont formées est en partie de grès et de toutes sortes de couleurs et en partie d'un marbre rouge agréablement varié. Enfin à une certaine distance ces montagnes pyramidales ou colonniformes représentent exactement tout ce qui compose la perspective des villes, tours, clochers, péristyles et autres édifices. Entre les rochers ainsi figurés en colonnes on trouve épars un bon minerai de fer, et l'on voit au pied de la montagne, où commence la perspective, deux cabanes construites avec des broussailles en forme d'yourte, où les ouvriers se retirent la nuit et les jours de fête. Je me rendis à cette montagne, dont la hauteur est d'environ trois quarts de verste, et j'y trouvai les ouvriers tra-

vaillant : je n'avais encore vu nulle part exploiter si lestement une mine.

« Le minerai est presque toujours mêlé avec une terre ferrugineuse, jaune ou rouge, et on l'exploite simplement avec des pelles. Huit à dix ouvriers sont en état de ramasser quatre à cinq cents pouds de minerai dans un jour. On le jette dans une caisse de bois, et quand elle est pleine on la couvre de plusieurs gros morceaux de bois et l'on y met le feu : quand le tout est brûlé le minerai se trouve suffisamment rôti, et l'on en remplit des sacs de cuir ; chacun de ces sacs a une sangle par laquelle un homme l'attache à son dos, et il descend ainsi la montagne en courant avec une vitesse étonnante : un long bâton qui pend à la sangle lui sert à se retenir lorsqu'il rencontre un endroit glissant. La descente de la montagne est une affaire de quatre minutes ; aussi chaque porteur la monte-t-il et la descend-il huit à dix fois par jour.

« Notre troupe académique se réunit à Yakoutsk en septembre : l'hiver avançait. Le 19 septembre 1736 le Léna commença à charrier de la glace, et elle augmenta tellement de jour en jour jusqu'au 28 du même mois que le fleuve en fut entièrement couvert le lendemain ; on le passait partout en traîneaux. La glace devint si épaisse en peu de jours que l'on pouvait en tirer des morceaux considérables pour l'usage des habitans, car on fait ici de la glace unie un usage dont

on n'a point d'idée ailleurs; elle sert à calfeutrer les maisons : pour peu que les fenêtres d'un logis ne ferment pas comme il faut elles ne sauraient suffisamment garantir les chambres du froid extérieur; les caves même dans lesquelles on garde la boisson, comme bière, hydromel, vin, etc., ne peuvent pas être à l'abri du grand froid par les moyens ordinaires tels que de bonnes portes, du fumier de cheval, etc.; c'est la rigueur du froid même qui fournit le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne pénètre dans les habitations : on coupe de la glace bien nette et dans laquelle il n'y ait point d'ordure; on en taille des morceaux de la juste grandeur des fenêtres et des ouvertures et on les y appplique par dehors comme on fait ailleurs de doubles châssis de verre; pour qu'ils tiennent on ne fait qu'y verser de l'eau, qui en se gelant les attache fortement aux ouvertures. Ces vitraux de glace n'ôtent pas beaucoup de lumière; lorsqu'il y a du soleil on voit aussi clair qu'à travers des châssis de verre, et quelque vent qu'il fasse au dehors le froid n'entre jamais dans les chambres. Les gens aisés dont les maisons ont des fenêtres appliquent les vitraux de glace par dedans, et par là ils ne souffrent point du tout des froides émanations de la glace. La boisson ne se gèle pas non plus dans les caves quand leurs ouvertures ou soupiraux sont garnis de ces sortes de châssis. Ceux même qui n'ont point d'autres vitraux que ces fenêtres de glace s'en

trouvent fort bien pourvu qu'ils aient l'attention de ne pas trop rester dans les chambres après que le poêle est fermé; cependant les nationaux ne prennent guère cette précaution.

« La ville d'Yakoutsk est située dans une plaine sur la rive gauche du Léna, qui se jette à deux cents lieues plus loin dans mer Glaciale. L'hiver y est ordinairement très rude; mais les forêts qui sont au-dessus et au-dessous de la ville fournissent suffisamment de bois.

« Quant à la végétation des grains le climat n'y paraît pas propre; il est vrai que le couvent de la basse ville a ensemencé autrefois quelques terrains d'orge, qui dans certaines années a mûri; mais comme elle manquait dans d'autres temps cette culture est abandonnée. Je n'ai point entendu dire que outre l'orge aucun autre grain soit parvenu à sa pleine maturité; mais c'est la qualité du climat plutôt que celle du sol qui s'oppose au succès des grains, car le terrain est noir et gras; il s'y trouve même de temps en temps des champs garnis de bouleaux clair-semés, ce qu'on regarde en Sibérie comme la marque d'une bonne terre labourable. Après tout que peut produire la terre quelque bonne qu'elle soit lorsqu'elle manque de chaleur? Et quelle chaleur peut-elle avoir quand à la fin de juin elle est encore gelée à la profondeur de trois pieds ou même plus?

« Quoique dans les environs d'Yakoutsk il y ait

encore quelques montagnes on n'y trouve que peu ou point de sources, et c'est vraisemblablement parce que la terre est gelée à une certaine profondeur.

« Le séjour de toutes les personnes réunies à Yakoutsk pour le voyage du Kamtschatka rendait cette ville fort active, et nous n'y fûmes point désœuvrés; la brièveté des jours dans un climat rigoureux, sous la latitude de 62° 2″, n'encourageait pas beaucoup au travail; il faisait à peine jour à neuf heures du matin. Quand il s'élevait un certain vent qui faisait tomber une poussière de neige on ne pouvait rester sans lumière aux plus belles heures de la journée, et par un temps serein on voyait déjà les étoiles avant deux heures après midi : la plupart des habitans profitent de ce temps oiseux pour dormir; à peine sont-ils levés pour manger qu'ils se recouchent encore, et quand le jour est tout à fait sombre souvent ils ne se réveillent point. Nous étions bien prévenus du danger qu'il y avait de s'abandonner au sommeil et du risque que l'on courait de gagner le scorbut; nous nous arrangeâmes en conséquence, et nous partagions notre temps entre le travail et la dissipation sans en donner beaucoup au sommeil. Je m'amusais beaucoup d'une sorte de marmottes très communes dans le pays et que les Russes nomment *yevraschka* : ce joli petit animal se trouve dans les champs aux en-

virons d'Yakoustk et jusque dans les caves et dans les greniers, aussi bien dans ceux qui sont creusés sous terre que dans ceux qui sont en haut des maisons, car il est bon de remarquer que dans tout le district d'Yakoutsk il y a autant de greniers à blé sous terre qu'au-dessus parce que dans les premiers les grains sont à l'abri de l'humidité et des insectes ; tout ce qui est sous la surface de la terre à la profondeur de deux pieds y gelant presque en toute saison ni l'humidité ni les insectes n'y pénètrent guère. Les marmottes des champs restent dans des souterrains qu'elles se creusent et dorment pendant tout l'hiver ; mais celles qui sont friandes de blé et de légumes sont en mouvement l'hiver et l'été pour chercher partout leur nourriture. Lorsqu'on prend cet animal et qu'on l'irrite il mord très fort et rend un son clair comme la marmotte ordinaire : quand on lui donne à manger il se tient assis sur les pattes de derrière et mange avec celles de devant. Ces animaux dans les mois d'avril et de mai font depuis cinq jusqu'à huit petits. On trouve en différens endroits de la Sibérie de véritables marmottes, mais qui diffèrent selon les lieux tant de grosseur que de couleur. Les Russes et les Tartares les nomment *souroks*.

« L'hiver de cette année fut très doux relativement au climat, cependant on éprouva de temps en temps des froids excessifs ; j'en pensai porter de tristes marques un jour que je courus

en traîneau pendant l'espace d'une demi-lieue avec quelques personnes : nous sortions d'auprès d'un poêle bien chaud ; nous étions bien garnis de pelisses ; nous n'avions mis que six minutes à faire le trajet ; nous trouvâmes en arrivant une chambre bien chaude, et nous avions tous le nez gelé.

« Un homme qui a fait beaucoup d'observations de physique, principalement sur le baromètre, m'écrivit un jour que le mercure du lieu était gelé. Je me rendis chez lui sur-le-champ pour voir cette merveille, qui me paraissait incroyable : sa maison était plus éloignée de la mienne que celle où j'avais pensé laisser mon nez ; cependant le froid ne me fit pas tant d'impression, ce qui d'abord me fit douter de la congélation qu'on m'annonçait. A mon arrivée je vis en effet que le mercure n'était pas réuni, mais divisé en plusieurs petits cylindres qui paraissaient compactes, et je remarquai entre les globules du vif-argent de petites parcelles de glace. Il me vint aussitôt dans l'esprit que le mercure ayant été lavé avec du vinaigre et du sel comme on fait ordinairement pour le nettoyer ces gouttes glacées pouvaient provenir de ce qu'il n'avait pas été bien essuyé. Le maître du baromètre m'avoua que le mercure avait été lavé avec du vinaigre, mais que pour cette circonstance, s'il avait été bien ou mal essuyé, il n'en savait rien. Sur mon observation le mercure fut ôté du baromètre, et

si bien essuyé qu'étant remis dans son tube par un froid bien plus considérable on n'y vit plus la plus petite parcelle de glace. Depuis, pendant la continuation du froid et pendant toute la durée d'un autre beaucoup plus vif qui survint ensuite, on exposa du mercure à l'air dans des vases plats, bien ouverts et tournés au nord, mais on ne s'aperçut jamais qu'il s'y formât la moindre glace. Je suis donc bien éloigné d'alléguer cette prétendue congélation du mercure comme une preuve de la rigueur du froid qu'il fait dans ces climats : de plus les habitans m'assurèrent que le plus grand froid de cet hiver n'approchait pas de celui qu'ils avaient essuyé dans certaines années; on raconte même qu'il y eut un hiver où le froid fut à un tel degré qu'un vayvode en allant de sa maison à la chancellerie, qui n'en était éloignée que d'une centaine de pieds, quoiqu'il fût enveloppé dans une longue pelisse et qu'il eût un capuchon fourré qui lui couvrait toute la tête, eut les mains, les pieds et le nez gelés, et qu'on eut beaucoup de peine à le rétablir de cet accident. Pendant l'hiver que nous passâmes à Yakoutsk le thermomètre marquait quelquefois deux cent quarante degrés au-dessous de zéro selon la division de M. de Lisle, ce qui faisait environ soixante-douze degrés de même au-dessous de zéro selon le thermomètre de Fahrenheit. On juge bien que sous un pareil ciel les hommes sont souvent

sujets à avoir des membres gelés. Voici les indices du mal et les remèdes qu'on y apporte : un membre qui vient d'être gelé n'a plus aucun sentiment; il n'y reste aucune trace de rougeur et il est plus blanc qu'aucun autre endroit du corps : pour rétablir la partie gelée on conseille ordinairement de la frotter bien fort avec de la neige; lorsqu'on commence à s'apercevoir que quelque sentiment y revient on continue le frottement; mais au lieu de neige on use d'eau froide. Quand la congélation n'a pas duré bien long-temps et n'est arrivée qu'en passant d'une maison à une autre le remède le plus prompt est de bien frotter le membre avec un morceau de laine : ce moyen est en usage à Yakoutsk, et je l'ai moi-même éprouvé avec assez de succès; mais quand le membre a été gelé pendant un temps considérable les frottemens avec la neige, avec l'eau froide et avec la laine ne servent à rien; il faut dans ce cas plonger d'abord le membre gelé dans la neige, ensuite dans l'eau froide et l'y tenir très long-temps, après quoi l'on en vient au frottement. Les Yakoutes, dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés de fiente de vache ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble en même temps. On prétend que ce remède dissipe peu à peu l'inflammation du membre gelé et lui rend la vie; il est encore regardé comme un bon préservatif. La plupart des Yakoutes lorsqu'ils sont

obligés de faire un voyage un peu long par un grand froid enduisent de cette espèce d'onguent toutes les parties dont on craint la congélation, et tous assurent que s'ils n'en sont pas entièrement garantis cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt. Je ne répéterai point les fables que le Suédois Strahlenberg a débitées sur leur compte, mais je puis assurer pour l'avoir vu que les Yakoutes ont des mortiers faits de fumier de vache consolidés par la glace, dans lesquels ils pilent du poisson sec, des racines, des baies, du poivre et du sel.

« La manière de vivre des Yakoutes ne diffère pas beaucoup de celle des autres nations de Sibérie, mais ils ont un usage dont il n'y a peut-être point d'exemple chez aucun autre peuple du monde : lorsqu'une femme yakoute est accouchée d'un enfant la première personne qui entre dans l'yourte donne le nom au nouveau-né.

« Quoique nous fussions las de voir des sorciers et des sortiléges on nous parla d'une jeune sorcière dont on racontait des prodiges, et M. Muller la fit venir : elle avoua d'abord qu'elle était sorcière, et nous dit qu'elle avait porté son art au point qu'elle était en état avec le secours du démon de se plonger un couteau dans le corps sans en être blessée le moins du monde. Le jour et l'heure pris pour ce grand spectacle elle se rendit exactement à l'yourte où l'on devait se rassembler : après tous les préliminaires de la dia-

blerie, qui furent longs, après nous avoir fait entendre par le seul organe de sa voix les cris de différens animaux elle se mit à converser familièrement avec les démons qu'elle seule voyait : nous l'attendions au coup de couteau; on lui en donna un fort tranchant et elle parut réellement se l'être plongé dans le corps, de manière que la lame sortait de l'autre côté : elle opérait si adroitement le prestige que tout le monde y fut trompé. Je portai dans le moment la main à l'endroit où elle s'était frappée pour sentir si le couteau était effectivement dans le corps; mais sans se déconcerter elle me dit sur-le-champ que le diable ne voulait pas lui obéir cette fois et qu'il fallait remettre la partie. La folie était commencée; il fallait bien aller jusqu'au bout; nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain au soir. Quoiqu'elle eût avoué tout haut que le couteau n'était pas entré dans son corps tous les Yakoutes crurent le contraire; ils s'imaginèrent que les diables lui avaient ordonné de cacher la vérité du fait par rapport à nous autres infidèles. Le lendemain à l'heure marquée la cérémonie recommença, et le coup de couteau fut mieux asséné que la veille; elle se le plongea réellement dans le ventre et le retira plein de sang. Je tâtai la plaie et je l'en vis retirer un morceau de chair qu'elle se coupa, fit griller sur le charbon et mangea. On peut juger quelles furent cette fois la surprise et l'admiration des Yakoutes. La sor-

cière n'était nullement émue, et semblait n'avoir rien fait d'extraordinaire; elle se rendit à la maison de M. Muller, où elle était hébergée, mit sur la plaie un emplâtre de résine de mélèze avec de l'écorce de bouleau et se banda le corps avec des chiffons. Mais ce qu'il y eut de plus singulier c'est une espèce de procès-verbal qu'on lui fit signer, et par lequel elle déclarait « qu'elle ne s'é-« tait jamais enfoncé de couteau dans le corps « avant d'avoir travaillé devant nous; que son « intention même d'abord n'était point d'aller « jusque-là; qu'elle s'était seulement proposé de « nous tromper aussi bien que les Yakoutes en « faisant glisser adroitement le couteau entre la « peau et la robe; que les Yakoutes n'avaient ja-« mais douté de la vérité du prestige, mais que « nous l'avions trop bien observée; qu'au reste « elle avait entendu dire à gens du métier que « quand on se donnerait effectivement un coup « de couteau on n'en mourrait pas pourvu que « l'on mangeât un petit morceau de sa propre « graisse; qu'elle s'en était souvenue la veille « et qu'elle s'était armée de courage pour ne « pas décréditer son art devant nous; que main-« tenant qu'on l'engageait amiablement à dire « la vérité elle ne pouvait pas cacher que jusque « alors elle avait trompé les Yakoutes pour « mettre son art en réputation. » Sa plaie, qu'elle ne pansa que deux fois, fut entièrement guérie le sixième jour, et vraisemblablement sa jeu-

nesse contribua beaucoup à cette prompte guérison.

On vient de dire que la jeune sorcière signa sa déclaration; c'est ce qui mérite d'être expliqué. Les Yakoutes n'ont point d'écriture particulière et ne se servent non plus de celle d'aucune autre nation; chacun se choisit un caractère dont il se sert au besoin lorsqu'il s'agit d'attester par écrit quelque chose: l'interprète, qui signe en même temps, certifie que ce caractère est celui du Yakoute qui parle dans l'acte, et que son intention a été fidèlement conçue dans cet écrit. Ces caractères ne sont pas réguliers; ce sont toutes sortes de figures arbitraires.

C'est à Yakoutsk que nos voyageurs devaient trouver toutes les commodités nécessaires pour se transporter au Kamschatka; mais malgré les ordres du sénat de Pétersbourg, qui apparemment avait peu de puissance dans un tel éloignement, la chancellerie d'Yakoutsk ne leur fournit ni bâtimens ni équipages pour pouvoir se rendre à Okhotsk, d'où l'on s'embarque sur la mer du Kamtschatka; ils résolurent donc de prendre la route de Pétersbourg. « Considérant qu'il y avait déjà quatre années que nous étions partis de Pétersbourg tandis qu'on nous avait fait espérer que notre voyage ne durerait en tout que cinq ans nous comprîmes que quand tout réussirait à notre gré, quand nous trouverions toutes les facilités possibles pour passer au Kamtschatka il y

aurait déjà cinq ans d'écoulés, et qu'il fallait compter encore au moins deux ans pour le retour outre le temps de notre séjour dans cette presqu'île; nous n'avions d'ailleurs nullement envie d'habiter éternellement les contrées sauvages de la Sibérie : M. Muller et moi nous prîmes les arrangemens nécessaires pour notre départ de Yakoutsk. »

A l'occasion d'un exilé nommé Glasimoff, qui avait établi à Tayouoskaia une fabrique d'eau-de-vie, Gmelin remarque que ces sortes de gens font quelquefois fortune dans leur exil; la plupart sont des gens ruinés et accablés de dettes à la charge de la couronne. Quand on les relègue en Sibérie on ne leur défend pas d'employer toute leur industrie pour pouvoir subsister, et quiconque a quelque sentiment d'honneur trouve encore plus d'occasions en Sibérie qu'en Russie de vivre honnêtement et de rétablir ses affaires, en sorte que pour quelques-uns, surtout pour ceux qui ont l'amour du travail, cette contrée devient une terre de promission; mais il paraît que cette remarque ne peut regarder que les hommes de commerce.

Quand Gmelin passa à Oust-koutskoi-ostrog les habitans lui apprirent comme une nouveauté que les geais avaient hiverné chez eux; cependant ces oiseaux quoique ennemis du froid se risquent jusqu'au delà du cinquante-neuvième degré de latitude septentrionale, et si l'on n'en voit point ni

Digitized by Google

à une certaine hauteur du Léna, ni dans le district de Mangaséa, ni dans toute l'étendue comprise entre Oust-koutsk jusqu'à l'océan oriental près d'Okhotsk, ni le long de la mer glaciale jusqu'au delà du cap de Tschouhttchi, on en retrouve au Kamtschatka, ce qui permet de douter que ce soit toujours le degré de froid qui les écarte, ou la température de l'air qui les invite à séjourner dans un canton plutôt que dans un autre.

« Au passage des cataractes d'Angara les Cosaques qui nous conduisaient trouvèrent une plante qu'ils prirent pour la pulmonaire, et qui lui ressemblait en effet tant par les feuilles que par les fleurs : ils en mêlèrent les feuilles et la racine avec d'autres herbes qu'ils faisaient cuire pour les manger, et se trouvèrent tellement ivres ou étourdis qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient : c'était de la jusquiame. Lorsqu'on en a fait infuser les feuilles ou la racine coupée par petits morceaux dans de la bière, ou qu'on les a laissé fermenter avec cette liqueur, un seul verre de cette boisson est capable de rendre un homme absolument fou : il parle continuellement sans savoir ce qu'il dit; il est privé de tous ses sens, ou du moins ses sens sont si troublés que tout change de nature à ses yeux, qui semblent être devenus microscopiques : il prendra par exemple une paille pour une poutre énorme, une goutte d'eau pour une rivière, et ainsi du reste. Partout où il marche il s'imagine rencontrer des obstacles in-

surmontables; il se forme à chaque instant les plus terribles représentations d'une mort inévitable et prochaine. Les habitans du canton se servent souvent de cette plante pour se jouer des tours les uns aux autres, et les négocians russes en emportent parce que c'est à ce qu'ils prétendent un remède souverain contre les hémorrhoïdes fluentes.

« Les glaces de la mer fondent presque toujours dans le même temps que l'Yeniseï dégèle à son embouchure, ce qui arrive communément vers le 12 juin. La mer est bientôt nettoyée lorsqu'il souffle des vents de terre qui chassent les glaces : une circonstance remarquable c'est que même après que les vents de terre n'ont pas cessé de souffler pendant quinze jours on retrouve encore de la glace sur le bord de la mer quand les vents de nord et de nord-ouest ont soufflé seulement pendant vingt-quatre heures sans même être violens, ce qui semble indiquer que l'origine de cette glace ne peut être fort éloignée et que le froid doit provenir ou d'une grande île ou d'un continent et de la mer glaciale. Cette dernière conjecture paraît confirmée par les navigations que les Russes ont poussées à plusieurs reprises jusqu'au soixante-dix-huitième degré de latitude septentrionale, point d'où les vaisseaux ne pouvaient pas pénétrer plus loin à cause des glaces.

« Si la mer se dégèle tard elle gèle de bonne

heure; vers la fin du mois d'août on n'est plus sûr un seul jour de ne pas trouver la mer glacée; il ne faut avec le calme qu'un froid médiocre pour qu'elle soit couverte de glace dans un quart d'heure; mais quand elle est gelée de si bonne heure il n'est pas sûr non plus pendant tout l'automne qu'elle reste ainsi jusqu'à l'hiver. Quoi qu'il en soit il est certain que la mer ne se gèle jamais plus tard que le premier octobre et qu'ordinairement elle se gèle plus tôt.

« Il pleut rarement dans le printemps à Yeniseik, et pendant l'été le ciel y est presque toujours serein; le tonnerre y est aussi fort rare, et l'on ne connaît point du tout les éclairs. En automne il y a des brouillards continuels et les murs des maisons et des cabanes distillent sans cesse dans l'intérieur l'humidité dont ils sont imprégnés; en hiver il y a de fréquentes tempêtes.

« Depuis le commencement d'octobre jusque vers la fin de décembre on voit beaucoup d'aurores boréales, mais qui sont de deux espèces : dans l'une il paraît entre le nord-ouest et l'ouest un arc lumineux, d'où s'élèvent à une hauteur médiocre quantité de colonnes lumineuses; ces colonnes s'étendent vers différens points du ciel, qui est tout noir au-dessous de l'arc quoiqu'on aperçoive quelquefois les étoiles au travers de cette noirceur. Dans l'autre espèce il paraît d'abord au nord et au nord-est quelques colonnes lumineuses qui s'agrandissent peu à peu et oc-

cupent un grand espace du ciel; ces colonnes s'élancent avec beaucoup de rapidité et couvrent enfin tout le ciel jusqu'au zénith, où les rayons viennent se réunir; c'est comme un vaste pavillon brillant d'or, de rubis et de saphirs déployé dans toute l'étendue du ciel. On ne saurait imaginer un plus beau spectacle; mais quand on voit pour la première fois cette aurore boréale on ne peut la regarder sans effroi parce qu'elle est accompagnée d'un bruit semblable à celui d'un grand feu d'artifice; les animaux mêmes en sont, dit-on, effrayés. Les chasseurs qui sont à la quête des renards blancs et bleus dans les cantons voisins de la mer Glaciale sont souvent surpris par ces aurores boréales; leurs chiens en sont épouvantés, refusent d'aller plus loin et restent couchés à terre en tremblant jusqu'à ce que le bruit ait cessé; cependant ces effrayans météores sont ordinairement suivis d'un temps fort serein. »

On n'avait depuis long-temps aucune nouvelle de M. de La Croyère; les trois professeurs depuis leur séparation avaient presque toujours suivi des directions opposées qui les éloignaient de plus en plus les uns des autres; on reçut enfin de lui une lettre qui marquait « que vers la fin d'août 1737 il était parti par eau d'Yakoutsk et et qu'il avait eu le bonheur d'atteindre Simovie, situé à plus de douze cents verstes au-dessous d'Yakoutsk : il semblait, disait-il, que le ciel et la terre fussent conjurés contre lui; qu'ils

eussent suscité tous les élémens pour le traverser de toutes les façons imaginables dans les entreprises qu'il avait formées pour l'accroissement des sciences au mépris même de sa vie : le ciel avait été presque continuellement couvert de nuages, et le grand froid avait gâté tous ses instrumens météorologiques, en sorte qu'il ne lui restait plus aucun de ses meilleurs thermomètres, les ayant tous emportés avec lui pour n'en pas manquer dans des lieux où il comptait pouvoir surprendre le froid presqu'à sa véritable source. Il ajoutait que voulant savoir jusqu'à quelle profondeur la terre était gelée dans ce rigoureux climat il s'était servi de la houe ; mais que la terre pour éluder ses recherches avait pris la dureté du marbre ; qu'elle ne s'était laissé pénétrer en aucun endroit, et que les plus forts instrumens de fer s'étaient brisés sous les efforts redoublés des plus robustes travailleurs ; qu'il n'avait pas en août trouvé l'eau plus docile qu'au commencement de février. Ayant fait creuser la glace jusqu'à l'eau courante pour voir si l'eau dans ces cantons sans perdre sa fluidité était susceptible d'un plus fort degré de froid que dans les pays où le point de la congélation est à 150 degrés selon la division de de Lisle, son frère, et à 32 degrés suivant la division de Fahrenheit, il avait suspendu dans ce trou le seul thermomètre qui lui restât, et que dix ou douze minutes après tout au plus le thermomètre était engagé dans trois

pouces dix lignes de glace, et si fortement pris qu'avec toutes les précautions qu'il mit en usage pour le détacher de ce ciment glacial il n'avait pu l'en retirer que par pièces; que le froid était alors si vif qu'il ne pouvait tenir sa main l'espace de dix minutes au grand air sans risquer de l'avoir gelée; que pendant tout le temps qu'il avait séjourné dans ce canton-là les vents avaient soufflé du nord-ouest et du nord-nord-est; qu'on ne voyait ni ciel ni terre lorsque le vent venait tout à coup à changer de direction, et qu'il amenait souvent une si forte poussière de neige qu'en la voyant on aurait dit que tout l'air était converti en neige; que le feu même, dont on pouvait espérer au moins plus de service, lui avait quelquefois refusé les secours qu'il attendait, ayant eu souvent les doigts gelés près d'un grand feu; qu'enfin l'air dans ces climats glacés avait été si mauvais pendant son séjour qu'environ la moitié des habitans, quoique indigènes, avaient péri par des maladies épidémiques. »

En 1722 Pierre le Grand ordonna à tous ceux qui pourraient trouver quelque part des dents de mammouth de s'attacher à les ramasser, ainsi que tous les autres ossemens de cet animal, de les conserver le mieux qu'il serait possible et de les envoyer à Pétersbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie et principalement à Yakoutsk : en conséquence il se fit de tous côtés beaucoup de recherches qui pro-

curèrent au cabinet impérial de Pétersbourg des têtes, des dents et des ossemens tant du prétendu mammouth que d'autres animaux inconnus.

Gmelin conjecture que les prétendus os de mammouth, qu'il croit fabuleux, sont de véritables os d'éléphans; mais il ajoute qu'on trouve encore en Sibérie des os d'un autre animal, qui est une espèce particulière de bœuf, inconnue ailleurs, et qu'on les confond souvent avec les premiers. Au reste ces os d'éléphans se trouvent non seulement dans toutes les contrées de la Sibérie, et surtout dans les parties méridionales comme dans les cantons supérieurs de l'Irtich, du Tom et du Léna, mais encore en plusieurs endroits de la Russie, et même de l'Allemagne, où ils sont connus sous le nom *d'ivoire fossile*. Ces sortes d'os qu'en certains pays on prend pour des cornes et en d'autres pour des dents, se sont, dit-il, amollis dans les climats un peu chauds et changés en ivoire fossile; mais dans les contrées où la terre est continuellement gelée, comme dans les cantons inférieurs des fleuves qui se rendent dans la mer Glaciale ou sur les bords des lacs d'eau douce qui ne sont pas fort éloignés de cette mer, ces mêmes os sont souvent si frais qu'Isbrandz Ides et depuis Muller, de qui d'autres ont copié cette fable, disent qu'on en trouve d'ensanglantés; et comme en matière de fiction les hommes amis du merveilleux ne restent ja-

mais en chemin, pour rendre raison du sang que l'on croyait voir sur ces os on a prétendu que le mammouth de la Sibérie vivait sous terre, qu'il y mourait même quelquefois et se trouvait tout inhumé. Muller décrit ainsi le mammouth : « Cet animal a, dit-il, quatre ou cinq aunes de hauteur, et environ trois brasses de longueur; sa couleur est grisâtre, sa tête fort longue et son front très large; il lui sort des deux côtés au-dessus des yeux des cornes qu'il remue et croise à son gré. Il a la faculté de s'étendre considérablement en marchant et de se rétrécir en un plus petit volume. Ses pattes ressemblent pour la grosseur à des pattes d'ours. » Isbrandz Ides est assez sincère pour avouer que de tous ceux qu'il a questionnés sur cet animal il n'a jamais trouvé personne qui lui ait dit avoir vu un mammouth vivant. Quant aux os fossiles qui ressemblent à ceux de l'éléphant on ne saurait douter qu'ils ne soient réellement des dépouilles de cet animal : si l'on n'hésite point à reconnaître pour de vrais monumens de l'antiquité toutes ces médailles que l'on déterre de temps en temps pourquoi refuserait-on de croire à tous ces os d'éléphans? Ces os, pour adopter ici l'expression de Fontenelle, sont des médaillons bien plus anciens et plus certains peut-être encore que toutes les médailles grecques et romaines : ces monumens, répandus par toute la terre, sont les plus fortes preuves d'une grande révolution que le globe a

subie autrefois. Les éléphans, continue Gmelin, pour éviter leur destruction se sont apparemment dispersés de toutes parts; quelques-uns ont pu après leur mort avoir été transportés fort loin par les seules inondations; ceux qui dans leur fuite se sont trop écartés vers le nord ont succombé nécessairement à la rigueur du climat; d'autres, sans avoir été si loin, ont été noyés dans les eaux ou sont péris de lassitude. Des révolutions qui peuvent être arrivées sans aucun miracle et par une suite des seules lois naturelles nous ouvrent au moins une voie pour l'explication d'un grand nombre de phénomènes, dont on ne peut autrement rendre aucune raison probable; mais on ne doit pas se figurer que tout puisse s'expliquer par là. Les Woodward et les Scheuchzer en voulant tout rapporter au déluge universel, et ceux qui supposent sans preuves des inondations particulières, ont également passé le but. L'Italien Moro prétend que toutes les révolutions de la terre sont provenues de l'éruption des volcans ou des fortes secousses qu'elle a essuyées. Théophraste, Pline, Agricola, Libanius et quelques autres naturalistes ont prétendu que l'ivoire fossile croissait dans la terre. Ce sentiment selon Scheid est aussi absurde, aussi contraire à la nature et à toutes ses lois connues que si l'on soutenait que les animaux végètent et sortent de la terre comme des champignons. Mais la question n'est pas ici de savoir comment ces os sont

venus dans la terre; le fait est qu'ils y sont et que ce sont des os d'éléphans. La grosseur de ces os varie; Gmelin rapporte qu'il y a des dents d'éléphans qui ont jusqu'à dix pieds de longueur et qui pèsent cent, cent quarante et cent quarante-huit livres. Le squelette long de trente-six aunes, qui selon Strahlenberg avait été vu par le peintre russe Remesoff, sur le lac Tschana, ne pouvait être selon lui que celui d'un éléphant. [1] La conservation de ces ossemens dans les cantons voisins de la mer Glaciale n'est pas plus surprenante que ce que La Peyrère rapporte du Groënland, que les morts après trente ans y sont aussi blancs et aussi frais que s'ils étaient morts depuis un instant. C'est à l'incorruptibilité causée par le froid excessif qu'il faut attribuer la raison pour laquelle il n'y a point de différence entre les ouvrages d'ivoire et ceux que l'on fait des cornes ou dents fossiles de Sibérie : il est vrai qu'il s'en trouve de jaunâtres ou qui jaunissent par la suite; d'autres qui sont brunes comme les noix de cocos et d'autres qui sont d'un bleu tirant sur le noir. Les dents qui n'ont pas été suffisamment frappées de la glace, qui leur fait comme une espèce de vernis, ou qui ont resté pendant quelque temps exposées à l'ef-

1 Cette assertion n'est-elle pas un peu hasardée? Les proportions connues des plus gros éléphans ne nous permettent pas de croire qu'il puisse y en avoir de trente-six aunes. Ne pourrait-ce pas être un autre animal? n'y a-t-il pas des races éteintes? et avant tout est-il certain qu'on ait vu un squelette de trente-six aunes?

fet de l'air sont sujettes à s'altérer aussi et même à prendre d'autres couleurs suivant la nature de l'humidité qui s'est jointe à l'action de l'air. Il serait donc à souhaiter selon Gmelin que l'on connût toutes les espèces d'animaux dont on trouve des ossemens en Sibérie avec autant de certitude que l'on reconnaît l'animal à qui appartiennent les prétendus os du mammouth. A l'égard de ceux qui paraissent indiquer un animal du genre des bœufs cet animal ne serait-il point par hasard le bœuf musqué que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale ? Ces animaux sont plus petits que les bœufs d'Europe, mais ils ont une laine admirable.

Les recherches ordonnées par Pierre Ier procurèrent beaucoup de curiosités de ce genre. Un Slouschivie d'Yakoutsk trouva dans la terre aux environs de l'Indighirsk une corne torse provenant du narvhal : ces cornes, reconnues depuis pour des dents, étaient anciennement fort estimées avant qu'on eût découvert que c'est la dépouille d'un animal marin. La corne, ou plutôt la dent du narvhal, a été prise long-temps pour la corne de la licorne, animal fabuleux ou dénaturé, soit par l'ignorance des hommes, soit par une équivoque de nom, telle qu'il s'en est trouvé dans toutes les anciennes langues. On faisait autrefois dans la médecine un cas singulier de cette corne ; on croyait qu'elle résistait à tous les poisons, quels qu'ils fussent, et qu'elle guérissait infailliblement les maladies contagieuses. Eh ! qui

n'en serait presque convaincu en lisant les seuls témoignages des médecins d'Augsbourg qu'a ramassés Wormius dans son Traité de la Licorne ?

En 1741, on trouva près d'Anadirskoi-ostrog dans une terre marécageuse une de ces dents qui pesait onze livres et qui fut envoyée à Irkoutsk. La question est de savoir si cette dent était venue là de la même façon que les os d'éléphans épars dans la Sibérie. Gmelin pense que l'Anadir, l'un des fleuves du pays qui se rendent dans la mer Glaciale, peut avec le reflux avoir apporté quelques-unes de ces dents, que l'animal quoique étranger dans cette mer y aura laissées. Ce qui favorise cette opinion c'est qu'on trouve plusieurs vestiges qui font conjecturer que la mer Glaciale s'est étendue autrefois bien plus loin au sud qu'elle ne l'est à présent : il n'est donc pas étonnant qu'on trouve des restes d'animaux marins loin de la mer et fort avant dans les terres.

Les morses sont fort communs vers la pointe de Schalaghinskoi, chez les Tchouktchis, qui garnissent de leurs plus grosses dents le dessous des traîneaux et qui des dents moyennes font des couteaux, des haches et d'autres ustensiles. Il faut bien qu'il s'en trouve une grande quantité depuis cet endroit jusqu'à l'Anadir puisque toutes les dents de morses dont on fait commerce à Yakoutsk viennent d'Anadirskoi. Il y a de ces mêmes animaux à la baie d'Hudson, dans l'île Phélipeaux, dont les dents, d'une aune de longueur,

Digitized by Google

sont aussi grosses que le bras et donnent d'aussi bon ivoire que la dent d'éléphant. Les dents des morses se vendent au poids en Sibérie. La pointe et la croûte extérieure tout autour sont si blanches et si dures qu'elles surpassent même l'ivoire par leur blancheur et leur dureté. C'est de ces deux parties qu'on fait ordinairement en Russie les jeux d'échecs. En France, en Angleterre, en Allemagne on en fait des dents postiches. La partie marbrée de ces dents qui s'étend depuis leur racine jusque près de la pointe est la plus estimée en Sibérie; c'est celle qu'on choisit pour garnir les petits coffres d'Yakoutsk et différens autres ouvrages.

Je n'ai pas entendu dire, observe Gmelin, que dans les cantons d'Anadirskoi-ostrog on ait jamais été à la chasse ou à la pêche des morses pour avoir de leurs dents, et cependant il en vient une grande quantité. Suivant le rapport qu'on me fit les gens du pays trouvent ces dents sur la côte à la basse mer, et par conséquent ils n'ont pas besoin de tuer auparavant l'animal. Il faut donc ou que les morses refassent leurs dents en certaines saisons de l'année et qu'ils choisissent certains endroits de la mer pour y déposer celles qu'ils quittent, ou qu'ils perdent leurs dents par hasard et peut-être en se battant entre eux, ou qu'on les trouve après leur mort. J'ai appris des Cosaques d'Yakoutsk, continue Gmelin, qu'il y a pareillement chez les Tchouktchis certains en-

droits où l'on trouve de ces dents en si grande quantité que non seulement ils en font toutes sortes d'ustensiles mais qu'ils en forment des amas considérables pour en faire des offrandes à leurs dieux ; en quoi ils ressemblent beaucoup aux Lapons, qui font le même usage de leurs os de rennes.

Gmelin ayant fait beaucoup de recherches sur la chasse des rennes et sur celle des renards blancs et bleus rapporte sur la foi des chasseurs que ceux-ci s'éloignent souvent de leurs habitations à la distance de quarante, de cinquante et de cent verstes pourvu qu'ils aient quelque espérance de faire une bonne chasse : ainsi ces sortes de chasses sont de vrais voyages. Dans l'hiver, où elles sont plus fréquentes, il s'élève quelquefois des tempêtes si furieuses qu'on ne voit point devant soi les moindres traces de chemin et qu'on est forcé de rester dans l'endroit où l'on se trouve jusqu'à ce que l'ouragan soit passé. Comme chaque chasseur est pourvu d'une petite tente qu'il porte partout pour lui et pour son chien il la dresse alors et se met à couvert des injures du temps : aucun ne s'expose à ces longues traites sans avoir des vivres pour quelques jours, et quand la tempête dure trop long-temps ils diminuent chaque jour quelque chose de leur portion pour en prolonger la fin. Ces chasseurs sont encore munis chacun d'une boussole pour pouvoir retrouver leur chemin quand les ouragans en ont confondu les

traces. Quand les neiges accumulées rendent les chemins impraticables ils ont une sorte de chaussure avec laquelle ils glissent sur la neige sans y enfoncer. La boussole que vit Gmelin était de bois, et l'aiguille aimantée marquait assez bien : elle indiquait huit vents principaux qui avaient chacun leur nom ; les autres vents y étaient marqués sans être désignés nommément; les autres rumbs ou vents intermédiaires étaient distingués par des lignes ou des points.

A Mangaséa sur un bras de l'Yeniseï le soleil était fort chaud, et dès le 14 juin il n'y avait plus aucune trace de neige ni dans les rues ni dans les champs; l'herbe venait à vue d'œil : le 15 on vit fleurir des violettes jaunes, qui ne viennent guère que sur les montagnes de Suisse et sur quelques autres aussi élevées. Ici ces violettes croissent en quantité sur un terrain bas entre les buissons. L'herbe à la fin du mois de juin avait un pied et dans quelques endroits jusqu'à un pied et demi de hauteur. Depuis le 11 on ne voyait pas beaucoup de différence entre le jour et la nuit pour la clarté; on lisait à près de minuit la plus petite écriture presque aussi bien qu'on l'aurait lue à midi par un temps couvert dans les pays plus méridionaux; pendant toute la nuit le soleil était visible au-dessus de l'horizon; vers minuit à la vérité lorsqu'on était dans un endroit bas on avait de la peine à voir entièrement le disque du soleil, mais en montant sur

la tour, qui n'était pas même fort haute, on le voyait distinctement tout entier : on pouvait hardiment regarder cet astre sans en être ébloui ; les rayons ne commençaient à se rendre bien sensibles qu'à plus de minuit passé. Toute la troupe des voyageurs ne put s'empêcher, dit Gmelin, de célébrer ce magnifique spectacle, que personne d'eux n'avait vu, et que selon toutes les apparences ils ne devaient jamais revoir. On se mit à table dans la rue le visage tourné au nord ; tout le monde fixait le soleil sans en détourner un instant les yeux, et l'on changeait de situation à mesure que cet astre avançait. On jouit de ce rare spectacle jusqu'au moment où les rayons du soleil, qui prenait insensiblement de la force, devenus trop vifs, ne pouvaient plus qu'incommoder.

Gmelin, ayant avec lui un interprète fort versé dans les différens idiomes des Tartares, voulut avoir une idée de la musique et de la poésie de ces peuples : après avoir fait chanter devant lui quelques chansons des Bratskis et des Katchinzis, des Kamachinzis et des Kotovzis il en fit noter une de chaque nation, en fit copier quelques-unes et se les fit expliquer. Voici une chanson des Bratskis :

Kemnikhe borgossine nakholchadsi baineze,
Kollebakhem beemmene arikhin do galsaba,
Dallanaien adon doni zara serdi belele,
Abe tone baritsche koogotschine, mordonai,

Urtu zakhai termedene epzinoulam kou-yagbe:
Edsche tone baritsche koogotschine, mordonai,
Barion tala ollotone yerensibe belele.
Abe tone gargaidsche koogotschine, mordonai.

TRADUCTION.

Là sur le lac se promènent des roseaux agités,
Et moi jeune homme je suis terrassé par l'eau-de-vie!
Parmi cinq fois trente chevaux il en est un de couleur de renard (c'est à dire roux);
Père, prends-le. Le fils monte ce cheval.
Dans le coin derrière la grille est parmi les hardes une ceinture rouge;
Mère, donne-la-moi. Le fils monte à cheval.
Près de la porte dans le coin il y a soixante flèches;
Père, donne-les-moi. Le fils monte à cheval.

CHANSON DES KATCKINZIS.

C'est une veuve dont le mari a été tué qui parle; elle feint que son esprit est entré dans une cane.

1. Koulge touschken hoghing di der oi senem, Djenargousch!
2. Koroub ater merghing di der oi senem, Djenargousch!
3. Dischinnaimnang kalbas olbang oi senem, Djenargousch!
4. Dschevarlirghe barbasogan, oi senem, Djenargousch!
5. Chantetourghe outschedarbem, oi senem, Djenargousch!
6. Kartagousch touschei derben, oisenem, Djenargousch!

TRADUCTION.

Sur le lac il s'est abattu une cane de Mars, ô mon cher Djenargousch!

Si je l'avais vue je l'aurais tirée; elle était à moi, ô mon cher Djenargousch!
Je conserve soigneusement mon amour, ô mon cher Djenargousch!
Je n'épouserai jamais un méchant homme, ô mon cher Djenargousch!
Je prendrais mon vol dans les airs, ô mon cher Djenargousch!
Si je pouvais voler comme un épervier, ô mon cher Djenargousch!

Ces chansons paraissent fort simples comme les mœurs de ceux qui les chantent : elles disent peu de choses parce qu'ils ont peu d'idées; mais on voit que l'usage des refrains, si anciens dans chansons, s'est établi naturellement partout.

Il y a une espèce de moutons sauvages, nommés en langue mongole *argali*, qui se trouvent dans les cantons méridionaux et montagneux au-delà de l'Irtich tant au sud-ouest vers la Kalmoukie et le long du Boutchourma que vers l'orient dans les montagnes de l'Obi, de l'Ieniseï, du lac Baïkal, même jusqu'à la mer et au Kamtschatka; ces animaux sont si estimés dans cette presqu'île et dans les îles voisines que quand on veut désigner un mets excellent on dit qu'il approche pour le goût de la graisse de ces animaux.

Ils sont extrêmement vifs, qualité qui semble les exclure de la classe des moutons. L'argali par sa forme extérieure, c'est à dire par la tête, le

cou, les jambes et la queue, qu'il a très courte, ressemble au cerf si ce n'est qu'il est encore plus farouche. Les plus gros argalis sont à peu près de la taille d'un daim. Celui que vit Gmelin n'était guère âgé que de trois ans suivant l'estime des chasseurs, et cependant dix hommes n'osèrent l'attaquer. Sa hauteur était d'une aune et demie de Russie, et sa longueur depuis la naissance des cornes était d'une aune trois quarts. Ses cornes sont placées au-dessus des yeux; elles se courbent d'abord en arrière, reviennent ensuite en avant et forment plusieurs circonvolutions comme celles de nos béliers. Si l'on peut s'en rapporter à la tradition du pays toute sa force consiste dans ces cornes. Les béliers de cette espèce se battent souvent et quelquefois avec tant d'acharnement qu'ils se brisent ou s'abattent les cornes; c'est ce qui fait qu'il n'est point rare d'en trouver dans la steppe dont l'ouverture près de la tête est assez grande pour que les petits renards s'y nichent. On peut juger de la force qu'il faut pour abattre une corne qui tant que l'animal est vivant augmente continuellement d'épaisseur, de longueur et de dureté : une de ces cornes bien venue, mesurée selon sa courbure, a jusqu'à deux aunes de longueur, pèse entre trente et quarante livres de Russie, et à sa naissance a deux pouces ou deux pouces et demi d'épaisseur. Les cornes de l'argali, vues par Gmelin étaient d'un jaune clair;

mais plus l'animal vieillit plus ses cornes brunissent. Ses oreilles sont pointues, assez larges et il les porte fort droites; il a le pied fourchu, les jambes de devant hautes de trois quarts d'aune et celles de derrière un peu plus. La couleur de tout le corps est grisâtre et mêlée de brun; il a le long du dos une raie jaune ou rousse, et la croupe, le dedans du pied et le ventre marqués de la même couleur : cette couleur dure depuis le commencement d'août, pendant l'automne et l'hiver, jusqu'au printemps, et à l'approche de cette saison l'animal mue et devient partout d'une couleur fauve. Sa seconde mue arrive vers la fin de juillet. Les femelles sont plus petites, et quoiqu'elles aient des cornes ainsi que les béliers ces cornes sont très minces en comparaison de celles que l'on vient de décrire et elles ne grossissent guère avant l'âge; lorsqu'on le prend jeune il s'apprivoise.

Le canton de Tassévskoi-ostrog sur la rive droite de l'Oussolka est sujet à de violens orages; mais de mémoire d'homme on n'en essuya point de semblable à celui qui le 27 mai 1739 désola ce pays : on vit deux nuages chargés d'eau, l'un venant du midi, l'autre de l'ouest, se réunir et ne former bientôt qu'une seule nuée, qui en s'élevant prit la forme d'une colonne; cette nuée était extrêmement sombre dans toute sa circonférence, mais transparente au milieu comme le

mica ou verre de Moscovie : dans le même temps on entendit retentir l'air d'un sifflement et d'un bruit affreux; un épais tourbillon de poussière répandit une telle obscurité qu'on ne voyait pas devant soi. L'ouragan ne dura pas plus d'un demi-quart d'heure; mais il fit dans ce peu de temps les plus grands ravages: un petit bois d'environ cent brasses de largeur fut entièrement rasé; le vent en avait déraciné tous les arbres; de gros mélèzes très sains et très hauts avaient été enlevés de terre et portés les uns à la distance d'une verste, d'autres plus loin, et d'autres à un tel éloignement qu'on n'a jamais pu les retrouver. Deux acres de terre qu'un Cosaque avait ensemencés de seigle furent couverts des arbres que le vent y avait jetés. On remarqua que les seuls arbres que l'ouragan avait épargnés étaient des arbres faibles et pourris qui se trouvaient au milieu des autres. Personne ne put observer ce qui se passa pendant l'orage, ni la direction que suivait le vent parce que chacun était rentré chez soi et qu'on se cachait même sous les bancs ou sous le plancher soit pour se mettre à l'abri des accidens, soit pour n'en pas être témoin. Le vent découvrit beaucoup de maisons et en emporta la couverture; il en abattit même un grand nombre, dispersa le blé des magasins et des granges, brisa ou enleva une infinité d'ustensiles et de meubles: enfin saccagea toute la contrée et fit seul autant de désordres qu'en aurait pu faire la horde la

plus nombreuse et la plus destructive. Un berceau suspendu dans une chambre, et dans lequel était un enfant, fut d'abord couvert de poussière, puis environné de toutes parts des poutres de la maison qui s'était entièrement écroulée sans que l'enfant eût le moindre mal. Une paysanne qui se trouvait alors dans le bain avec ses enfans fut blessée par la chute d'une planche; mais quoique le bain fût presque entièrement détruit les enfans n'eurent pas une égratignure. Il périt dans ce furieux ouragan quantité de bestiaux et d'animaux domestiques. Un jeune paysan se trouvant en route près de Tassévskoï-ostrog fut enlevé de son cheval et jeté à plus de vingt brasses : heureusement pour lui qu'en voyageant ainsi dans l'air il eut l'adresse de s'accrocher à un bouleau, sans quoi il eût été jeté bien plus loin. Le sang lui sortait par la bouche, les oreilles, le nez, les yeux, et il eut le front enfoncé; son cheval fut jeté loin de lui presque en aussi mauvais état. Une jeune paysanne, qui pendant l'orage était sur l'escalier d'une maison, fut de même enlevée par le vent et jetée à la distance de cinq brasses couverte de tous côtés de poutres que l'ouragan avait arrachées des maisons et dangereusement blessée.

On dressa juridiquement un procès-verbal du désastre causé par cette effroyable tempête, où l'on reçut les dépositions de tous ceux qui avaient

souffert quelque dommage; c'est de là que Gmelin tira sa narration.

Suivant une tradition des Tartares qui habitent les déserts trois familles de castors étaient établies il y a environ un siècle sur les îles de Bobróvies dans la rivière de Mana, ce qui peut faire conjecturer qu'anciennement il y en a eu bien davantage. Il en est de même des autres contrées de la Sibérie; on dit presque partout qu'il y avait autrefois des castors : comme il est fort aisé de découvrir leurs habitations, qui sont régulières et quelquefois considérables, on n'a pas eu de peine à les exterminer; ainsi l'on a totalement détruit un animal innocent, qui n'est nullement nuisible à l'homme et qui pouvait lui devenir très utile. On en trouvait encore dans les cantons supérieurs de l'Yeniseï et sur l'Obi, mais le nombre en diminuait tous les jours. On a donc presque éteint la race de l'animal le plus doux et le plus admirable tandis que tout fourmille d'animaux cruels et voraces, d'oiseaux de proie, d'ours, de gloutons et de loups.

Le glouton ou goulu est un animal très méchant, qui ne sort que pour piller et qui ne vit que de proie : cet animal se tient caché sur les branches, dans le feuillage des arbres, jusqu'à ce qu'il voie passer un cerf, un élan, un daim ou un lièvre; il s'élance alors tout à coup comme un trait, fond sur sa proie et la saisit avec ses dents au milieu du corps : il continue de le déchirer

jusqu'à ce que l'animal ait cessé de vivre; ensuite il le mange tout entier, avec la peau et le poil. Un vayvode qui gardait dans sa maison un goulu pour son plaisir le fit un jour jeter dans l'eau lâcha deux chiens après lui : le goulu en saisit un par la tête, le plongea dans l'eau et l'y tint jusqu'à ce qu'il fût noyé. Il alla sur-le-champ à l'autre, qui certainement aurait eu le même sort sans un gros morceau de bois qu'un des assistans jeta du bord de l'eau entre les deux bêtes, ce qui donna de l'embarras au goulu et au chien le temps de se sauver. La façon dont le goulu s'embusque pour attraper les bêtes dont il se nourrit est confirmée par tous les chasseurs avec cette seule différence que selon quelques-uns le goulu saute d'entre les arbres sur le dos de l'animal, et que le tenant une fois par le cou il en est bientôt le maître. A l'égard des cerfs on assure qu'il n'en attaque guère ni au-dessous ni au-dessus d'un an; il préfère le renne et le porte-musc; mais il dévore également toute espèce d'animal vivant ou mort.

Gmelin questionna souvent des gens qui passaient les jours et les nuits parmi les bêtes sauvages pour savoir d'eux s'il est bien vrai que le glouton se mette entre deux arbres fort serrés pour faire sortir par la pression les excrémens qui le surchargent et faire place à de nouvelle nourriture; personne n'a pu lui confirmer ce fait, qui a bien l'air d'une fable.

Gmelin à son retour à Krasnoyarsk trouva une lettre d'Irkoutsk contenant la relation d'un affreux tremblement de terre arrivé le 6 décembre 1737 dans le pays des Kouriles et dans les îles voisines ; cette relation était datée d'Okhotzk du 28 novembre 1738 ; elle portait que plusieurs rochers sur les bords de la mer avaient été brisés en morceaux ; que les secousses du tremblement avaient été senties sur la mer même ; qu'on y avait vu divers météores de feu qui s'étendaient fort loin ; que les petits magasins des peuples idolâtres, qui étaient bâtis sur des pilotis, avaient été renversés ; que les eaux de la mer s'étaient horriblement gonflées et jusqu'à la hauteur de trente brasses au-dessus du niveau des autres eaux ; que la mer avait jeté des pierres du poids de cent livres et davantage jusque dans l'intérieur des terres ; que les flots avaient non seulement entraîné les magasins des idolâtres mais encore tous les bateaux dont ils se servent pour la chasse des castors et des autres animaux marins du Kamtschatka, et que chez les Kouriles ainsi que dans les îles voisines il n'était presque point resté de bateaux ni de filets de pêcheurs.

Cependant la Sibérie a été jusqu'à présent peu sujette aux tremblemens de terre ; le lieu le plus occidental de tous ceux qui en ont senti est Krasnoyarsk ; mais ils ont été rares ou peu sensibles : les plus fréquens et les plus forts sont

arrivés à Irkoutsk; on y a vu tomber quelquefois des cheminées, et les cloches se faisaient entendre. Il y en a eu à Bargousink, à Selinghinsk, à Nertschinsk, à Argounsk et dans tous les endroits intermédiaires ainsi que sur le lac Baïkal et aux environs. Au reste ces tremblemens de terre arrivent dans tous les temps de l'année; celui de la province d'Argounsk, dont on a parlé est périodique puisqu'il arrive tous les printemps : ils sont fort rares sur le Lena et sur la Nischnaia-tongouska.

Tous les tremblemens de terre qu'on éprouve en Sibérie semblent tirer leur source des terrains qui sont au-dessous et aux environs du lac Baïkal; 1° on ne les sent bien que dans les environs de ce lac; 2° ils se font sentir avec plus de violence tout près de ce lac que plus loin; 3° il y a des sources de soufre autour du lac Baïkal comme dans le voisinage de Bargousinsk, sur le lac même près du ruisseau Tierka, d'où l'eau sort toute chaude, et sur le ruisseau Kabania. Le lac Baïkal dans les environs de la rivière de Bargousinsk jette aussi beaucoup de naphte, que les habitans brûlent dans les lampes.

L'interprète tartare que Gmelin avait laissé à Krasnoyarsk pendant son voyage sur la Mana voulut le régaler à son retour de quelques chansons tartares qu'il s'était procurées : Gmelin en choisit deux, qui sont celles dont les Tartares

font le plus de cas et qu'ils chantent le plus volontiers :

I.

CHANSON DES TARTARES DE SAGAI.

Agatem Djilne berkou tsack, zona idou,
Agar la souga salkisten, zona idou
Ol ber salna kess besem
Baltkhem og ba-gai kholloutschen
Atteck la bene tingnet keng.
Al kem neng da hotschire
Agaber toungma derbetken.
Al bot bengneng eschege.

TRADUCTION VERS POUR VERS.

Le crin d'un cheval est épais.
Sur la rivière qui coule je veux faire un radeau;
Si je ne viens pas à bout de lier ce radeau
Je soumets ma tête à l'esclavage.
Le cheval (entier) et la jument sont venus des deux côtés
De la rivière où sont les fleurs de sel.
Le grand et le petit frère rôdent
A la porte du vayvode.

Cette chanson n'est pas fort claire; mais quand on demandait à l'interprète d'y donner au moins quelque sens il répondait que le caractère de la chanson tartare était toujours d'être énigmatique.

II.

CHANSON DES TARTARES TCHATZKI.

Aï Oesol, Oesol, Oesols emme osolkhari kou si mele
Kousimbile ankhaschemme da Oesokhe gealder den

Kouschoun outikher ousche khada torna touscher touschaka,
Orous borat dja-a seda oi gakire tjetscheder
Oi neschbolgan djan anma da ih ga leb nansandak.

TRADUCTION.

Chez Oesol, Oesol, Oesol j'ai les regards attentifs.
Oesoche t'a donné ses yeux et ses sourcils.
Moi Corbeau je veux voler loin *pour voir* si la grue tombera dans le filet.
Tandis que les Russes et les Bourœtes ennemis
Se massacrent dans la vallée
En badinant *avec toi*, mon cœur, je te prendrais dans l'yourte et je t'emmènerais au plus vite.

Un soir vers les huit heures on se rendit près du Djvolych, ruisseau qui se jette dans la Kiya: ses bords étaient fort élevés et couverts d'une herbe épaisse et si haute que Gmelin ne trouvait point d'endroit pour poser sa tente; il ordonnait donc aux gens de sa suite de couper l'herbe et de nettoyer la place lorsque l'interprète tartare, surpris d'un pareil ordre, pria le professeur de le laisser faire : il choisit aussitôt la place qui lui parut la plus convenable, se jeta sur le dos à terre et s'y roula comme s'il eût été en convulsion. En moins de deux minutes la place fut unie comme si on l'eût fauchée : l'herbe était couchée partout également; elle ne formait plus qu'une espèce de tapis excellent pour se reposer et une fort belle pelouse.

Gmelin visita la grande montagne d'aimant

dans le pays des Baschkires; c'est à proprement parler une chaîne de montagnes dont l'étendue est de trois verstes du nord au sud, et dont le revers occidental est coupé par huit vallons de différentes profondeurs, qui la partagent également; au revers oriental est une steppe assez ouverte qui se prolonge à l'ouest jusqu'à cinq à six verstes de l'Yaïk; du même côté et au pied de la montagne passe encore un ruisseau sans nom, qui à deux verstes au-dessous va se jeter dans l'Yaïk; la septième partie ou section de la montagne, à compter de l'extrémité septentrionale, est la plus haute de toutes, et sa hauteur perpendiculaire peut être de quatre cent cinquante pieds; c'est celle qui produit le meilleur aimant, non pas au sommet, qui est d'une pierre blanche tirant sur le jaune et tenant du jaspe, mais à environ quarante pieds au-dessous. On y voit des pierres qui pèsent deux mille cinq cents à trois mille livres qu'on prendrait de loin pour des blocs de grès et qui ont toute la vertu de l'aimant : quoiqu'elles soient couvertes de mousse elles ne laissent pas d'attirer le fer ou l'acier à la distance de plus d'un pouce; les côtés exposés à l'air ont la plus forte vertu magnétique; ceux qui sont enfoncés en terre en ont beaucoup moins. D'un autre côté les parties les plus exposées à l'air et aux vicissitudes du temps sont moins dures, et par conséquent moins propres à être armées. Une pierre d'aimant de

la grandeur que l'on vient de décrire, est composé de quantité de petits aimans, qui opèrent en différentes directions. Pour les bien travailler il faudrait les séparer en les sciant afin que tout le morceau qui renferme la vertu de chaque aimant particulier conservât son intégrité; on obtiendrait vraisemblablement de cette façon des aimans d'une grande vertu. On coupe ici des morceaux à tout hasard, et il s'en trouve plusieurs qui ne valent rien du tout soit parce qu'on abat un morceau de pierre qui n'a point de vertu magnétique ou qui n'en renferme qu'une petite parcelle, soit que dans un seul morceau il y ait deux ou trois aimans réunis; à la vérité ces morceaux ont une vertu magnétique; mais comme elle n'a pas la direction vers un même point il n'est pas étonnant que l'effet d'un pareil aimant soit sujet à bien des variations.

L'aimant de cette montagne à la réserve de celui qui est exposé à l'air est d'une grande dureté, taché de noir et rempli de tubérosités qui ont de petites parties anguleuses comme on en voit souvent à la surface de la pierre sanguine: dont il ne diffère que par la couleur; mais souvent au lieu de ces parties anguleuses on ne voit qu'une espèce de terre ocreuse. En général les aimans qui ont ces petites parties anguleuses ont moins de vertu que les autres. L'endroit de la montagne où sont les aimans est presque en-

tièrement composé de minerai de fer qui a l'aspect de l'acier et qu'on trouve par petits morceaux entre les pierres d'aimant : toute la partie la plus haute de la montagne renferme une pareille mine; plus elle s'abaisse moins elle contient de métal. Plus bas au-dessous de la montagne d'aimant on rencontre d'autres pierres ferrugineuses qui rendraient fort peu de fer si on les faisait fondre : les morceaux qu'on en tire ont la couleur du métal et sont très lourds : ils sont inégaux en dedans et ont presque l'air de scories, sinon qu'on y trouve beaucoup de parties anguleuses. Ces morceaux ressemblent assez par l'extérieur aux pierres d'aimant; mais ceux qu'on tire à quarante pieds au-dessous du roc n'ont plus aucune vertu. Entre ces pierres on trouve d'autres morceaux de roc qui paraissent composés de très petites particules de fer, dont ils ont en effet la couleur. La pierre par elle-même est pesante, mais fort molle; les particules intérieures sont comme si elles étaient brûlées et ne possèdent que peu ou point de vertu magnétique. On trouve aussi de temps en temps un minerai brun de fer dans des couches épaisses d'un pouce, mais il rend peu de métal. La section la plus méridionale ou la huitième partie de montagne ressemble en tout à la septième, sinon qu'elle est plus basse : les aimans de cette dernière partie n'ont pas été trouvés d'une aussi bonne qualité. Toute la montagne

est couverte de plantes et d'herbes qui sont presque partout assez hautes : on voit aussi par intervalles à mi-côte et dans les vallées de petits bosquets de bouleaux. Cette montagne n'offre au reste, à l'exception de cet aimant, qu'une roche brute si ce n'est qu'en certains endroits on rencontre de la pierre à chaux.

SUPPLÉMENT

AU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Samoïèdes et Ostiaks.

(PAR UN ANONYME.)

« Il n'y a guère plus d'un siècle que le nom même de *Samoïède* était presque inconnu dans l'Europe; depuis plusieurs voyageurs, et particulièrement Oléarius, Isbrantz-Ides, le célèbre Witzen et Corneille de Bruyn, se sont appliqués à faire connaître les mœurs et le génie de ces peuples et ils ont donné au public ce qu'ils en ont pu apprendre; mais leurs relations sont très défectueuses et souvent erronées.

« Comme mon sort a voulu que je fisse un assez long voyage à Arkhangel dans le voisinage des Samoïèdes j'ai cru ne pouvoir mieux employer une partie de mon loisir qu'à examiner de près leurs usages et leurs mœurs : après avoir consulté tout ce qui avait été publié sur ce sujet j'ai fait un recueil abrégé des particularités les plus intéressantes que j'y ai trouvées en m'attachant à discerner avec soin le vrai du faux et en y joignant les idées particulières que je me suis faites

du caractère et du naturel de ces peuples sauvages après les avoir étudiés d'un œil attentif et impartial.

« Quand je parle de la ville d'Arkhangel comme d'un lieu voisin de ces peuples je ne prétends point accréditer ce qui est rapporté dans la plupart des relations des voyages faits en Russie, qu'on trouve les premiers établissemens des colonies samoïèdes aux environs de cette ville; il est très certain qu'on n'en rencontre qu'à la distance de trois ou quatre cents verstes : si l'on a vu de temps en temps quelques Samoïèdes à Arkhangel c'est en hiver, ils n'y viennent que pour y amener avec le secours de leurs rennes des huiles de poisson et d'autres marchandises pour le compte de quelques marchands ou paysans qui ont soin de les entretenir eux et leurs rennes.

« Ce qui a donné lieu à cette erreur c'est qu'il y a eu autrefois, et même encore au commencement de ce siècle, quelques familles samoïèdes aux gages des habitans d'Akhangel, qui suivant la coutume de ces peuples campaient aux environs de cette ville pour chercher de la pâture à leurs rennes : quelques voyageurs en ayant vu en cet endroit, particulièrement Corneille de Bruyn, qui est entré à ce sujet dans un grand détail, ont assuré positivement que c'est près de la ville d'Arkhangel que commencent la Samoïèdie et les établissemens des Samoïèdes. Au reste depuis plus de trente ans il n'y a plus aucune famille sa-

moïède établie aux environs d'Arkhangel; il est constant d'ailleurs que ces peuples n'ont jamais habité les côtes de la mer Blanche, et n'ont jamais été employés par les Russes à la pêche des phoques, des morses et des autres animaux dont on tire de l'huile, comme le portent plusieurs relations.

« Le véritable commencement des habitations des Samoïèdes, si l'on en peut supposer chez des peuples qui n'ont point de résidence fixe, ne se trouve que dans le district de Mézène, au-delà du fleuve de ce nom, à la distance de trois ou quatre cents verstes d'Arkhangel.

« La colonie qui s'y trouve actuellement et qui vit dispersée à la manière de ces peuples, chaque famille à part, sans former de villages ou de communautés d'aucune espèce, ne consiste que dans trois cents familles environ, qui descendent toutes de deux tribus différentes, l'une appelée *Laglou* et l'autre *Vanoute*, distinction exactement observée entre eux.

« Ce peuple sauvage occupe entre les soixante-sixième et soixante-dixième degrés de latitude boréale une étendue de plus de trente degrés le long des côtes de la mer Glaciale à compter depuis la rivière de Mézène, tirant vers l'est, et au-delà de l'Obi jusqu'à l'Yénseï, et peut-être plus loin parce qu'on ne sait pas encore bien quelles sont les bornes précises de leurs babitations.

« Tous ces Samoïèdes, dispersés dans des déserts d'une si vaste étendue, ont sans contredit une origine commune ainsi que le démontre évidemment la conformité de leur physionomie, de leurs mœurs, de leurs manières de vivre et même de leur langage quoiqu'ils soient partagés en différentes tribus ou familles plus ou moins éloignées des habitations russes.

« Je suis bien loin d'adopter le sentiment de ceux qui supposent que les Lapons et les Samoïèdes ne font qu'une seule et même nation; Buffon, qui s'est justement acquis le plus grand nom dans la république des lettres, se trompe évidemment lorsqu'il avance d'une manière aussi positive qu'il le fait dans son *Histoire naturelle* que les Lapons, les Zembliens, les Borandiens, les Samoïèdes et tous les Tartares du nord sont des peuples qui descendent d'une même race : il faut remarquer d'abord en passant qu'il parle d'un peuple qui n'existe qu'en idée lorsqu'il fait mention des Zembliens puisqu'il est certain que le pays qu'on appelle *Nouvelle-Zemble* ou *Novaia Zemla*, qui signifie en langue russe *Nouvelle-Terre*, n'a pas d'habitans. Il ne paraît pas mieux fondé dans ce qu'il dit des Borandiens, dont on ignore jusqu'au nom même dans le Nord et que l'on ne pourrait d'ailleurs que difficilement reconnaître à la description qu'il en donne. Il fait encore une supposition absolument hasardée lorsqu'il prend pour une même nation les Lapons,

les Samoïèdes et tous les peuples nomades du Nord puisqu'il ne faut que faire attention à la diversité des physionomies, des mœurs et du langage de ces peuples pour se convaincre qu'ils sont d'une race différente.

« Les Samoïèdes sont pour la plupart d'une taille au-dessous de la moyenne; je n'en ai vu aucun qui n'eût plus de quatre pieds quoique ce soit la hauteur la plus considérable qu'on leur accorde en général par une suite de la tradition des Pygmées, dont on veut qu'ils réalisent la fable; il y en avait même qui passaient la taille moyenne et qui avaient jusqu'à six pieds de hauteur. Ils ont le corps robuste, nerveux et trapu, les jambes courtes et les pieds petits, le cou très court et la tête grosse à proportion du corps, le visage aplati, les yeux noirs et médiocrement ouverts, le nez tellement écrasé que le bout en est à peu près au niveau de l'os de la mâchoire supérieure, qu'ils ont très forte et très proéminente, la bouche grande et les lèvres minces; leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, mais extrêmement durs et forts, leur pendent sur les épaules et sont très lisses; leur teint est d'un brun jaunâtre; leurs oreilles sont grandes et hautes. Les hommes n'ont que fort peu ou presque point de barbe.

« La physionomie des femmes ressemble exactement à celle des hommes excepté qu'elles ont des traits un peu plus délicats, le corps plus

mince, la jambe plus courte et le pied encore plus petit; d'ailleurs il est fort difficile de distinguer les deux sexes à l'extérieur et par les habits, qui ne sont presque pas différens.

« Les hommes et les femmes comme chez tous les peuples sauvages des pays septentrionaux portent des fourrures de rennes dont le poil est tourné en dehors et cousues ensemble, ce qui fait un habillement tout d'une pièce, qui leur serre et couvre très bien tout le corps : cet habillement est si propre à leurs besoins dans le rude climat qu'ils habitent que les Russes et les autres nations qui se trouvent dans la nécessité de voyager dans leur pays l'ont adopté. La seule distinction qu'on reconnaisse aux habits de femmes consiste en quelques morceaux de draps de différentes couleurs dont elles bordent leurs fourrures, et les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses qui leur pendent derrière la tête.

« Leurs tentes, composées de morceaux d'écorce cousus ensemble et couverts de quelques peaux de rennes, sont dressées en forme pyramidale et appuyées sur des bâtons de moyenne grosseur : ils ménagent au haut de cette tente une ouverture pour donner passage à la fumée et pour augmenter la chaleur en la fermant. On voit par là que tout ce qu'on raconte de leurs habitations souterraines n'est rien moins que

fondé : comme il leur est très facile de plier ces tentes et de les transporter d'un endroit à l'autre par le moyen de leurs rennes cette manière de se loger est sans contredit la plus convenable à la vie errante qu'ils sont obligés de mener, car le sol ne produisant absolument rien de propre à leur nourriture ils se trouvent dans la nécessité de changer souvent de demeure pour chercher le bois qu'il leur faut et la mousse qui sert de fourrage à leurs rennes.

« C'est encore une des raisons qui, jointe aux intérêts de leur chasse, les empêchent de demeurer ensemble en grand nombre, car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui soient voisines l'une de l'autre, et comme leurs déserts sont d'une étendue immense ils peuvent changer de place aussi souvent que leurs besoins le demandent sans se faire aucun tort les uns aux autres.

« En été ils préfèrent les environs des rivières pour profiter avec plus de facilité de la pêche, mais ils se tiennent toujours éloignés à quelque distance les uns des autres sans former jamais de société.

« Après avoir pourvu à leur nourriture, soin dont les hommes sont chargés dans chaque famille tandis que l'occupation des femmes est de coudre les habits, d'entretenir le feu et d'avoir soin des enfans, il n'y a plus rien qui les intéresse, et ils végètent tranquillement en s'amusant à leur

manière, étalés sur des peaux de rennes étendues autour du feu dans leur cabane : les douceurs de l'oisiveté tiennent lieu de toutes les passions à ces peuples, et la nécessité seule peut les tirer de cette vie inactive. Cet amour de l'oisiveté est un des traits principaux auxquels on reconnaît l'homme sauvage abandonné à la nature.

« La chasse en hiver et la pêche en été leur fournissent abondamment la nourriture nécessaire ; ils sont également habiles à ces deux exercices, et comme les rennes sont toutes leurs richesses ils tâchent d'en prendre et d'en entretenir en aussi grand nombre qu'ils peuvent : ces animaux conviennent d'autant mieux à la paresse naturelle de ces peuples que leur entretien ne demande aucun soin et qu'ils cherchent eux-mêmes sous la neige la mousse dont ils se nourrissent. D'ailleurs quelque espèce d'animal qu'ils prennent à la chasse ils le jugent propre à leur nourriture et ne répugnent pas à faire le même usage des cadavres des animaux qu'ils trouvent morts. Quelque révoltant que nous paraisse ce goût des Samoïèdes ils ne sont pourtant pas en cela plus sauvages que les Chinois, qui comme on sait, tout polis, tout civilisés qu'ils sont, s'accommodent aussi de charognes.

« Les Samoïèdes exceptent pourtant du nombre des animaux qu'ils mangent les chiens, les chats, l'hermine et l'écureuil sans que j'aie pu découvrir la raison de cette distinction : quant à la

Google

chair des rennes ils la mangent toujours crue; ils sont très friands du sang de ces animaux; ils prétendent même que le boire tout chaud leur sert de préservatif contre le scorbut; mais ils ne connaissent point l'usage d'en tirer du lait comme plusieurs écrivains l'ont dit sans fondement.

« Ils mangent de même le poisson tout cru de quelque espèce qu'il puisse être; mais pour les autres sortes de viandes ils préfèrent de les faire cuire, et comme ils n'ont point d'heures fixées pour leurs repas il y a toujours une chaudière remplie de quelques viandes sur le feu qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes afin que chacun de ceux qui composent la famille puisse manger quand bon lui semble.

« A l'égard du nom de Samoïèdes on n'est pas communément d'accord sur son étymologie : les uns croient que ce nom répond à celui d'anthropophage, donné anciennement à ces peuples parce qu'on les avait vus manger de la chair crue que l'on prenait pour de la chair humaine; d'où l'on avait inféré qu'ils mangeaient les corps morts de leur propre espèce aussi bien que ceux de leurs ennemis à la façon des Cannibales; mais il y a long-temps qu'on est revenu de cette injuste erreur, et l'on sait même par la tradition de ces peuples que ce barbare usage n'a jamais subsisté parmi eux.

« Dans les chancelleries russes les Samoïèdes sont désignés par le nom de *Sirognèszi*, mangeurs

de choses crues : voilà tout ce que j'ai pu découvrir de moins incertain sur le nom de ces peuples.

« Pour ce qui regarde le temps où les Samoïèdes ont passé sous la domination russe presque tous les historiens s'accordent à en fixer l'époque au règne du czar Fedor Ivanovitz ; c'est sous ce règne qu'on prétend que les rapports d'un certain Onecko, qui faisait un commerce fort lucratif dans ce pays-là, avaient fait naître le dessein de le soumettre. On ajoute que la conquête du pays ne fut achevée que sous le règne de son successeur, le czar Boris, et qu'on y parvint en y faisant construire des forts et même quelques villes : cependant j'ai lieu de croire qu'on se trompe sur ce point, car j'ai vu des ordonnances publiées dans les premières années du règne de l'empereur Pierre Ier concernant les arrangemens à prendre pour la perception des tributs des Samoïèdes, où il est expressément fait mention de lettres-patentes accordées à ces peuples plus de soixante ans avant le règne du czar Fedor Ivanovitz, et par lesquelles on leur accorde la permission de recueillir eux-mêmes le tribut qu'ils devaient payer en pelleteries ; d'ailleurs il est certain qu'il n'a jamais été question de construire aucune ville ni aucun fort pour assujettir les Samoïèdes, et que actuellement même il n'en existe point dans la contrée qu'ils habitent. C'est dans de petites villes situées aux environs de leur pays et habitées par des colonies russes que l'on reçoit

leur tribut appelé *yeslak* : il consiste en une fourrure de la valeur de vingt-cinq copeks que tout homme capable de se servir de l'arc doit livrer tous les ans, et chaque sorte de pelleterie se trouve évaluée un certain prix.

« Les Samoïèdes qui vivaient dans les marais ou dans les déserts voisins donnant de l'inquiétude aux colonies russes on bâtit la petite ville de Poustoser pour se mettre en état de défense contre les étrangers qui pourraient aborder de ce côté-là par mer comme le portent leurs anciennes traditions. C'est aussi pour le même objet qu'en 1648 on y établit cinquante soldats avec leurs femmes et leurs enfans, qui s'y rendirent de Colmogor aux environs d'Arkhangel : actuellement il y a toujours une compagnie de soldats tirés de la garnison d'Arkhangel même. Ainsi malgré la stérilité du pays, le petit nombre et la misère des habitans, l'industrie de ces gens-là rend le poste de vayvode de Poustoser très lucratif pour l'officier qui en est revêtu.

« Poustoser, le seul endroit dans le pays des Samoïèdes à qui l'on donne le nom de *ville* quoique ce ne soit proprement qu'un village, est situé à cent verstes ou environ des bords de la mer Glaciale, à peu de distance du détroit de Veigatz : l'air y est si froid et le terroir si ingrat qu'il ne produit aucune sorte de blé ni de fruit ; mais le lac qui lui donne son nom est très poissonneux. C'est à quoi se réduit tout ce qu'il y a de remar-

quable dans une contrée inconnue au reste de la terre.

« La religion des Samoïèdes est fort simple : ils admettent l'existence d'un Etre suprême, créateur de tout, souverainement bon et bienfaisant, qualité qui suivant leur façon de penser les dispense de lui rendre aucun culte et de lui adresser des prières parce qu'ils supposent que cet être ne prend aucun intérêt aux choses d'ici bas; qu'il n'exige point par conséquent le culte des hommes, et même qu'il n'en a pas besoin; ils joignent à cette idée celle d'un être éternel et invisible, très puissant quoique subordonné au premier et enclin à faire du mal : c'est à cet être-là qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cet vie. Cependant ils ne lui rendent non plus aucune sorte de culte quoiqu'ils le craignent beaucoup. S'ils font quelque cas des conseils de leurs kœdesniks ou tadèbes ce n'est qu'à cause des relations qu'ils croient que ces gens-là ont avec cet esprit malin, se soumettant d'ailleurs avec une espèce d'insensibilité à tous les maux qui peuvent leur survenir faute de connaître les moyens de les détourner.

« Le soleil et la lune leur tiennent encore lieu de divinités subalternes; c'est par leur entremise qu'ils croient que l'Etre suprême leur fait part de ses faveurs; mais ils leur rendent aussi peu de culte qu'aux idoles ou fétiches qu'ils portent sur eux suivant les conseils de leurs kœdesniks; ils

semblent même faire peu de cas de ces idoles, et s'ils s'en chargent ce n'est que par l'attachement qu'ils paraissent avoir aux traditions de leurs ancêtres, dont les kœdesnicks sont les dépositaires et les interprètes. Le manichéisme et l'adoration des astres fondent presque toutes les religions sauvages.

« On trouve aussi chez eux quelques idées de l'immortalité de l'âme et d'un état de rétribution dans une autre vie; mais tout cela se réduit à une espèce de métempsycose.

« C'est en conséquence de leur sentiment sur la transmigration des âmes qu'ils ont coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent les habits du défunt, son arc, ses flèches et tout ce qui lui appartient parce qu'il se pourrait, disent-ils, que le défunt en eût besoin dans un autre monde, et qu'il ne convient à personne de s'approprier ce qui appartient à autrui. On voit par là que si le dogme de l'immortalité de l'âme fait partie de leur religion ce n'est que comme une simple possibilité à l'égard de laquelle il leur reste encore des doutes.

« Enfin on ne trouve parmi eux aucune de ces cérémonies religieuses en usage parmi les autres peuples de la terre dans certaines circonstances de la vie; il n'est question de leurs kœdesnicks ni à l'occasion de leurs mariages, ni à la naissance de leurs enfans, ni aux enterremens; tout le ministère de cette espèce de prêtres se borne

à leur donner des avis et des idoles de leur façon lorsqu'il arrive qu'ils sont plus malheureux que de coutume dans leurs chasses ou qu'il leur survient quelque maladie. Il serait très difficile d'amener ces peuples au christianisme parce que leur entendement est trop borné pour concevoir des choses qui sont hors de la portée des sens, et qu'ils croient leur sort trop heureux pour y desirer quelque changement.

« Les Samoïèdes sont aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes; ils ne connaissent aucune loi et ignorent même jusqu'aux noms de *vice* et de *vertu* : s'ils s'abstiennent de faire du mal c'est par un simple instinct de la nature; il est vrai qu'ils sont dans l'usage d'avoir chacun leurs femmes en propre et d'éviter scrupuleusement dans leur mariage les degrés de consanguinité ou de parenté jusque là qu'un homme n'épousera jamais une fille qui descend de la même famille que lui à quelque degré d'éloignement que ce soit. Quoique quelques écrivains aient avancé le contraire le fait est certain. Ils prennent soin de leurs enfans jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance.

« Tous ces usages, qu'ils observent religieusement entre eux, ne sont que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, et l'on pourrait avec fondement regarder cette tradition comme une loi; mais on ne trouve pas

qu'elle leur défende d'assassiner, de voler ou de se mettre par la force en possession des femmes d'autrui : cependant s'il faut en croire ces bonnes gens, qui paraissent trop simples pour se déguiser, il est bien peu d'exemples que de pareils crimes aient été commis parmi eux. Quand on leur demande la raison d'une semblable retenue puisqu'ils avouent eux-mêmes qu'ils ne connaissent aucun principe qui pût les détourner de ces actions ils répondent tout simplement qu'il est très aisé à chacun de pourvoir à ses besoins et qu'il n'est pas bon de s'approprier ce qui appartient à un autre. Pour le meurtre ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviser de tuer un de ses semblables. A l'égard des femmes ils pensent que celle qu'ils ont la commodité d'acheter à fort peu de frais peut aussi bien leur convenir qu'une autre qu'ils trouveraient peut-être plus à leur gré, mais qu'ils ne pourraient obtenir que par la violence.

« On voit par tout ce qui vient d'être dit qu'ils ne connaissent d'autres besoins que ceux de la simple nature, c'est à dire la nourriture et le repos.

« Comme ils sont d'un goût grossier et très facile à contenter l'extrême indifférence qu'ils contractent par rapport au choix de leurs femmes leur tient lieu de principe et les fait agir conséquemment sans même le savoir.

« Leurs sens et leurs facultés sont dans une juste combinaison avec leur façon d'être et d'exister : ils ont la vue perçante, l'ouïe très fine et la main sûre ; ils tirent de l'arc avec une justesse admirable et sont d'une légèreté extraordinaire à la course. Toutes ces qualités, qui leur sont naturelles et d'une nécessité absolue pour pourvoir à leurs besoins, ont été perfectionnées par un exercice continuel. Ils ont au contraire le goût grossier, l'odorat faible, le tact émoussé, ce qui vient de ce que les objets qui les environnent sont de nature à ne pouvoir produire aucune sensation délicate.

« On conçoit aisément que l'ambition et l'intérêt, ces deux grands ressorts qui mettent en mouvement tout le genre humain et qui sont dans la société les mobiles de toutes les actions, bonnes ou mauvaises, ainsi que de tous les vices qui marchent à la suite, comme l'envie, la dissimulation, les intrigues, les injures, les desseins de vengeance, la médisance, la calomnie, le mensonge, n'entrent pour rien dans le système moral de ces peuples, au moins est-il certain que leur langue manque de termes pour exprimer ces différens vices qui font tant de ravages dans les sociétés les plus policées.

« On croira sans peine que la manière de vivre de ces peuples doit être conforme à la simplicité de leurs notions et à la stérilité du pays qu'ils habitent. Quoique plusieurs auteurs assurent que

les Samoïèdes ont des princes, des juges ou maîtres auxquels ils obéissent avec beaucoup de soumission il est certain qu'ils n'en ont jamais connu et qu'actuellement il n'en existe point parmi eux. Ils paient sans répugnance le tribut qui leur est imposé en pelleteries sans connaître d'autre sujétion envers le souverain : ils se soumettent à ce paiement de bon gré parce qu'ils ont vu pratiquer la même chose à leurs pères et qu'ils savent qu'en cas de refus on saurait bien les y forcer.

« Au reste ils sont parfaitement indépendans les uns des autres, et s'ils ont quelque déférence ce n'est que pour les plus vieux de chaque famille et pour les kœdenicks, dont ils prennent quelquefois les conseils sans que cela les engage jamais à se soumettre à eux.

« Quand on dit que les rennes sont les seules richesses des Samoïèdes il faut supposer qu'ils ne connaissent point l'usage des monnaies et la différence qu'il y a entre le prix et la valeur des métaux à l'exception de quelques-uns qui habitent dans le voisinage des Russes, dont ils peuvent savoir cette distinction. Ils se servent de leurs rennes pour l'achat des filles dont ils font leurs femmes ; mais quoiqu'en convenant du prix avec leurs pères il leur soit permis de prendre autant de femmes qu'ils en veulent il est rare qu'ils aient plus de cinq femmes et la plupart se bornent à deux : il y a des filles pour lesquelles

on paie cent et jusqu'à cent cinquante rennes; mais ils sont en droit de les renvoyer à leurs parens et de reprendre ce qu'ils ont donné lorsqu'ils ont sujet de n'en être pas contens. Les deux sexes ignorent l'usage des bains et ne se lavent jamais le corps, ce qui les rend très sales et d'une très mauvaise odeur.

« Cette manière de vivre si misérable fait sans doute horreur à tout homme né et élevé dans la société; cependant ces peuples ne laissent pas d'être toujours gais, exempts de chagrin et très contens de leur sort: j'ai connu quelques Samoïèdes qui avaient vu les villes de Moscou et de Pétersbourg, et qui par conséquent avaient pu remarquer les avantages et les commodités dont les peuples civilisés jouissent, mais qui n'en paraissaient pas fort touchés; ils ont constamment préféré leur façon de vivre à tout ce qu'ils avaient vu de plus attrayant et de plus voluptueux au milieu des Russes tant ils ont d'éloignement pour la servitude, la dépendance et pour tout ce qui peut interrompre leur repos ou leur penchant déterminé pour la paresse.

« Ils aiment à fumer du tabac et à boire des liqueurs fortes quand ils en trouvent chez l'étranger, mais ils en quittent l'usage sans la moindre marque de regret. Cette stupide insensibilité leur est si naturelle qu'aucun objet, quelque nouveau qu'il soit pour eux, ne les frappe que très légèrement; il peut bien réveiller leur attention pour

un instant, mais à coup sûr il n'excite pas leurs désirs.

« J'ai fait l'expérience de leur apathie: je fis un jour assembler dans une chambre plusieurs Samoïèdes des deux sexes pour les examiner de plus près; mais quoique j'eusse laissé sur la table de l'argent, des fruits et des liqueurs fortes dont je leur avais fait goûter, et tout ce que je pus imaginer de plus propre à tenter leurs désirs, et quoique j'eusse même abandonné la chambre à leur discrétion ayant fait retirer mes domestiques, et m'étant retiré moi-même dans un coin d'où je pouvais les observer sans être vu, ils ne sortirent point de leur indifférence; ils restèrent tranquillement assis par terre les jambes croisées sans toucher à la moindre chose: il n'y eut que les miroirs qui leur causèrent d'abord une sorte de surprise, mais un moment après ils ne paraissaient plus y faire attention. »

Les Ostiaks, peuple voisin des Samoïdes, méritent aussi d'être connus. Aucun voyageur n'a donné de détail un peu circonstancié sur ces peuples si ce n'est Muller, officier allemand, exilé en Sibérie; mais comme sa relation n'est encore qu'un tableau très imparfait de cette nation nous avons cru devoir y ajouter beaucoup de traits empruntés des meilleurs écrivains qui ont parlé de la Sibérie et surtout du baron de Strahlenberg, officier suédois, qui fut long-temps prisonnier dans ce pays.

Il n'est pas aisé de déterminer d'une manière précise la situation et l'étendue du pays qu'habitent les Ostiaks parce qu'ils changent de demeure suivant le besoin qu'ils ont de pourvoir à leur nourriture soit par la pêche, soit par la chasse. Nos cartes d'Europe représentent communément ces peuples comme habitant les bords occidentaux de l'Obi, mais sans marquer les dimensions de la contrée qu'ils occupent; celle qui a été donnée à Pétersbourg en 1758 pour servir à faire connaître les découvertes des Russes place les Ostiaks en deux endroits différens de la Sibérie : 1° entre le cinquante-neuvième et le soixantième degré de latitude et les cent soixante-quatorzième et cent quatre-vingtième de longitude dans une île formée par les rivières de Tschoulim et de Ket; celle-ci passe à Yeniseïk et se jette ainsi que la première dans l'Obi; 2° entre les soixante-unième et soixante-deuxième degrés de latitude et les cent quatre-vingt-unième et les cent quatre-vingt-cinquième de longitude sur les rives occidentales de l'Obi et non loin de Sourgout.

Dans leur langue les Ostiaks s'appellent *Choutichis* et nomment leur patrie *Gandimich*.

Ces peuples ainsi que tous ceux qui habitent sous un ciel rigoureux, dont les effets sont d'engourdir la nature et d'en arrêter les progrès, ne parviennent pour l'ordinaire qu'à une hauteur médiocre; leur taille est cependant assez bien

proportionnée, et leurs traits diffèrent peu de ceux des Russes; leurs cheveux sont toujours ou blonds ou roux.

Des peaux d'ours, de rennes et d'autres animaux leur servent de vêtement pour l'hiver; en été ils en ont d'autres provenant de la dépouille de certains poissons et surtout d'esturgeons. En toutes saisons leurs bas et leurs souliers qui tiennent ensemble, sont faits de peaux de poissons; par-dessus cet habillement, qui est à peu près taillé comme une robe, ils mettent en hiver une camisole fort courte, mais ample, à laquelle tient une espèce de capuchon ou de bonnet, qu'ils ne relèvent sur leur tête que lorsqu'il pleut: si le froid est excessif ils mettent deux de ces camisoles l'une sur l'autre. Cette circonstance fait époque parmi ces peuples, et pour désigner un hiver très rude ils disent qu'ils portaient deux camisoles.

Au reste rien n'est plus simple que la façon de tous ces habillemens; ils emploient les dépouilles des animaux sans prendre la peine de les passer et sans y donner aucune préparation: un Ostiak a-t-il besoin d'un bonnet il court à la chasse, tue une oie sauvage, la dépouille sur-le-champ et se fait un bonnet de sa peau.

L'habillement des femmes chez les Ostiaks ainsi que chez tous les peuples sauvages ne diffère de celui des hommes que par les embellissemens dont le désir de plaire leur inspire le goût, et

qui sont proportionnés à leurs facultés : les femmes les plus riches portent des habillemens de drap rouge, qui est la suprême magnificence parmi toutes les nations de la Sibérie ; leur coiffure est composée de bandes de toile peinte de différentes couleurs avec lesquelles elles s'enveloppent la tête de façon que leur visage est presque entièrement caché ; celles qui portent le drap rouge ont une espèce de voile de damas ou d'autres étoffes de soie de la Chine ; elles ont aussi comme les Tongouses l'usage de se faire des marques noires au visage et aux mains.

Le logement de ces peuples consiste comme chez les Samoïèdes en de petites huttes carrées, dont la couverture et les parois sont d'écorces de bouleau cousues ensemble : au dedans de ces habitations et le long des parois s'élève un peu au-dessus de l'aire une espèce d'estrade ou de banc en forme de coffre et rempli de raclure de bois qui leur sert de lit ; le foyer est au milieu de la cabane, dont la couverture est percée en cet endroit d'une ouverture suffisante pour donner une issue à la fumée.

Tous leurs meubles consistent en une marmite de pierre ou de fer, en filets, en arcs, en flèches et en ustensiles de ménage faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent et mangent ; quelques-uns ont un ou deux couteaux, et c'est une grande opulence que de posséder une hache de fer ou un pareil instrument.

Digitized by Google

L'agriculture étant inconnue aux Ostiaks leur pays ne produit que quelques racines sauvages, et leur nourriture ordinaire est le fruit de leur chasse ou de leur pêche : ils mangent la viande avec des racines et à demi cuite ; mais ils mangent le poison cru, frais ou sec, et ne boivent que de l'eau.

Ils paraissent faire grand cas du sang chaud de quelque animal que ce soit ; aussi lorsqu'ils tuent un renne, un ours ou tout autre quadrupède leur premier soin est de recueillir le sang qui coule de ses blessures et de le boire. Un morceau de poisson sec trempé dans de l'huile de baleine ou même un grand verre de cette huile est encore pour eux un mets exquis.

Quelques-uns entretiennent des rennes pour tirer leurs traîneaux, mais le plus grand nombre élève des chiens de trait pour cet usage : ils attèlent depuis six jusqu'à douze chiens à un traîneau long de quatre à cinq aunes sur une demi-aune de largeur.

A moins de l'avoir vu on aurait peine à croire avec quelle agilité, quelle vitesse les chiens tirent les traîneaux : dès qu'ils sont en marche ils ne cessent de hurler et d'aboyer que lorsqu'ils ont atteint le premier relais ; si la traite est plus longue qu'à l'ordinaire ils se couchent d'eux-mêmes devant le traîneau et se reposent un instant. On leur donne un peu de poisson sec, et après ce léger repas ils reprennent leur train jus-

qu'au relais. Quatre de ces chiens tirent très bien en un jour un traîneau chargé de trois cents livres pendant douze ou quinze lieues. Dans la partie septentrionale de la Sibérie on se sert fort communément de traîneaux tirés par ces animaux soit pour voyager, soit pour transporter des marchandises. Il y a des postes aux chiens établies comme celles d'Europe avec des relais réglés de distance en distance : plus un voyageur est pressé plus on met de chiens à son traîneau.

Voici de quelle manière se font les demandes de mariage : un ami du jeune homme va négocier avec le père de la fille, qui rarement l'estime moins de cent roubles ; on porte cette parole : on marchande ; si l'amant consent au marché il propose de donner en paiement différens effets comme par exemple son bateau sur le pied de trente roubles, son chien pour vingt, ses filets pour le même prix, etc., jusqu'à ce que suivant son estimation, qui est toujours fort haute et à son avantage, il atteigne à peu près la somme qui lui est demandée. Le beau-père futur est-il d'accord il promet de livrer sa fille dans un temps marqué : jusqu'à ce terme il ne lui est pas permis de lui rendre aucune visite ni de lui parler.

Lorsqu'il va voir le père et la mère il entre à reçulons pour ne pas les regarder en face ; s'il leur parle il tient toujours sa tête tournée de côté pour marquer son respect et sa soumission.

Au temps dont on est convenu il vient rece-

voir sa future des mains de son père, qui la lui livre en présence des parens et des amis assemblés; il recommande ensuite aux époux de vivre en bonne union et de s'aimer comme mari et femme; c'est dans cette courte exhortation que consiste toute la cérémonie du mariage. Ceux qui en ont le moyen régalent tous les assistans d'un verre d'eau-de-vie; c'est le sceau d'une parfaite union.

Ordinairement un père se défait de sa fille dès l'âge de huit à neuf ans afin qu'elle puisse mieux s'accoutumer à l'humeur de son mari.

Lorsqu'un mari ne se sent plus de goût pour sa femme, il est le maître de la renvoyer et d'en reprendre une autre. On remarque néanmoins qu'en parcil cas l'équité naturelle l'emporte presque toujours.

Les occupations des hommes sont comme celles de tous les peuples sauvages la chasse et la pêche : en été il font sécher une partie du poisson qu'ils prennent afin d'en faire une provision pour l'hiver, et la chasse supplée encore à leurs besoins.

Dès que l'hiver s'est déclaré par la neige et par les glaces les Ostiaks vont courir les bois et les déserts avec leurs chiens pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, etc.

Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux ils l'écorchent, lui coupent la tête et le suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils font plusieurs tours en cérémonie comme

pour honorer ces dépouilles; ils font ensuite des lamentations ou des grimaces de douleur autour du cadavre et lui font de grandes excuses de lui avoir donné la mort : *Qui t'a ôté la vie?* lui demandent-ils tous en chœur ; et ils répondent : *Ce sont les Russes. — Qui t'a coupé la tête? — C'est la hache d'un Russe. — Qui t'a ouvert le ventre? — C'est le couteau d'un Russe. — Nous t'en demandons pardon pour lui.*

Cette pratique extravagante est fondée sur une imagination de ces peuples ; ils croient que l'âme de l'ours, qui est errante dans les bois, pourrait se venger sur eux à la première occasion s'ils n'avaient soin de l'apaiser et de lui faire cette espèce de réparation pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle avait établi sa demeure.

Outre les soins du ménage et de la cuisine, qui ne regardent que les femmes, elles s'occupent encore à préparer et à filer d'une manière particulière de certaines orties; elles en font de la toile et des rideaux pour se défendre dans le temps du sommeil des moucherons, qui sont toujours fort incommodes pendant l'été, surtout dans les forêts et aux environs des lacs. Quoique cette toile ait un peu de raideur elle leur sert encore à faire des mouchoirs pour mettre sur leur tête, et on les peint de différentes couleurs.

Rien ne paraît faire plus de plaisir aux deux sexes que de fumer du tabac; mais leur méthode est différente de celle des autres nations; ils

mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche et tirent le plus qu'il peuvent de fumée pour l'avaler avec cette eau; à peine ont-ils humé la fumée trois ou quatre fois qu'ils tombent à terre sans connaissance : ils demeurent ainsi souvent étendus pendant un quart d'heure les yeux fixes, la bouche béante, le visage couvert d'écume et de sérosités qui distillent des yeux, de la bouche et du nez; on croirait voir un épileptique dans les convulsions.

Quelquefois ces malheureux sont les victimes de cette étrange façon de fumer : les uns en sont suffoqués ou tombent en défaillance; d'autres, se trouvant alors sur le bord d'une rivière, d'un lac ou près du feu se noient ou se brûlent.

Les femmes accoutument de bonne heure leurs enfans à fumer, et il semble que cette habitude pourrait leur être utile en effet si elle était modérée en ce qu'elle leur tient lieu de médecine en opérant l'évacuation des humeurs que produisent abondamment en eux le poisson cru et la mauvaise nourriture dont ils font usage.

Une paresse excessive, commune à tous ces peuples, tient les Ostiaks dans une perpétuelle inaction à moins que le besoin de pourvoir à leur subsistance ne vienne les en tirer.

L'art de mesurer le temps et de compter les années est absolument ignoré de ces peuples : les neiges leur servent de calendriers; comme il neige long-temps et régulièrement chaque hi-

ver, mais que dans l'été toutes les neiges disparaissent ils disent *je suis âgé de tant de neiges*, comme nous disons *j'ai tant d'années*. Au reste cette manière de parler se trouve parmi tous les peuples qui habitent les cantons septentrionaux de la Sibérie.

Le plus grand effort de prévoyance que paraissent faire les Ostiaks c'est de ramasser en été quelques provisions pour l'hiver, encore est-il assez probable qu'ils ne prennent cette précaution que parce qu'ils l'ont vu prendre à leurs ancêtres, non par une prudence raisonnée, ni par des vues sur l'avenir.

A l'égard du présent disent-ils, nous voyons beaucoup de Russes qui malgré les peines qu'ils se donnent, quoiqu'ils s'épuisent à travailler et qu'ils prétendent avoir une religion toute divine, ne laissent pas d'être plus malheureux que nous; quant à l'avenir il est si incertain que nous nous en reposons sur les soins de celui qui nous a créés.

Les Ostiaks n'ayant que fort peu de besoins le commerce qu'ils font est très médiocre; il se réduit à échanger des pelleteries contre du pain, contre du tabac, de la verroterie, des ustensiles et des outils de fer, tels que des haches, des clous, des couteaux.

Comme ils ne savent ni lire ni écrire et que cependant ils désirent quelquefois se procurer des objets dont ils ont besoin, sans avoir à donner

Google

aucune sûreté aux marchands ils se font des marques sur les mains en présence de leurs créanciers afin que ceux-ci puissent les distinguer sûrement de leurs compatriotes, et promettent de livrer dans le temps préfixe ce qu'on leur a demandé en échange de ce qu'ils reçoivent : jamais on ne voit un Ostiak manquer à ses engagemens; aux termes convenus ils apportent avec l'attention la plus scrupuleuse, le poisson sec, les pelleteries et ce qui a été stipulé dans le marché qu'ils ont conclu : ils font voir en même temps les marques qu'ils portent aux mains; on les efface, et tout est terminé.

Si les Ostiaks sont paresseux leur caractère excellent rachète bien ce défaut; c'est parmi eux qu'il faut chercher l'humanité la plus simple et la plus pure : malgré l'ignorance profonde dans laquelle ils vivent quoiqu'ils n'aient que des notions très obscures et très imparfaites de Dieu ils sont naturellement bons, doux et pleins de charité.

On ne voit chez les Ostiaks ni libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun de ces vices grossiers si communs même parmi les nations policées; on trouverait difficilement parmi eux un seul homme atteint de ces vices à moins que ce ne soit quelqu'un de ces Ostiaks dégénérés qui vivent avec les Russes corrompus et qui contractent insensiblement leurs habitudes vicieuses.

Un officier suédois rapporte cet exemple : « En 1722, dit-il, ayant reçu la nouvelle que la

Digitized by Google

paix était conclue dans le nord entre la Suède et la Russie je partis de la ville de Crasnoyarsk sur l'Yeniseï sans autre compagnie que celle d'un jeune domestique suédois de l'âge de quatorze ou quinze ans : le commandant de Crasnoyarsk m'avait donné un conducteur russe qui devait m'accompagner, mais il s'était enfui, et je me trouvai réduit à traverser seul avec mon jeune homme de vastes contrées, qui n'étaient habitées que par des païens.

« J'avais fait construire un train de bois sur lequel je descendis la rivière de Czoulim jusque dans l'Obi ; j'étais muni d'un ordre du commandant de Crasnoyarsk qui m'autorisait à prendre de distance en distance cinq Tartares païens pour ramer : étant ainsi seul et abandonné de mon guide russe, qui devait aussi me servir d'interprète, je montrai mon passeport aux Tartares, qui me donnèrent sur-le-champ tous les secours qui dépendaient d'eux, et me conduisirent paisiblement d'une habitation à l'autre. Il faut que je dise à leur louange que je ne perdis rien avec eux quoiqu'il leur fût bien facile de me voler puisque je dormais la nuit sur mon train de bois et que souvent ils s'étaient relevés trois ou quatre fois avant que je fusse éveillé.

« J'avoue en même temps que je n'aurais pas voulu risquer de voyager aussi solitairement entre Tobolsk et Moscou, où les Russes Rosboniches, quoique baptisés et chrétiens, n'auraient certai-

nement pas manqué de m'enlever la plus grande partie de mes effets.

« Certaines raisons m'obligèrent de m'arrêter pendant quinze jours chez les Ostiaks qui habitent le long de l'Obi ; je logeai dans leurs cabanes : le peu de pelleterie que j'avais resta pendant tout mon séjour dans une tente ouverte habitée par une nombreuse famille, et je ne perdis pas la moindre chose.

« Voici encore un trait de la probité de ces peuples qu'un marchand russe m'a raconté.

« Ce marchand allant de Tobolsk à Beresof, ville située à douze journées au nord de la première, passa la nuit dans une cabane d'Ostiaks : le lendemain matin il perdit à quelques verstes de sa couchée une bourse dans laquelle il y avait environ cent roubles ; les routes de ces cantons ne sont guère fréquentées, mais le fils même de l'Ostiak, qui avait donné l'hospitalité au Russe allant un jour à la chasse, passa par hasard à l'endroit où cette bourse était tombée, et la regarda sans la ramasser. De retour à la cabane il se contenta de dire qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine d'argent et qu'il l'y avait laissée : son père le renvoya aussitôt sur le lieu et lui ordonna de couvrir la bourse d'une branche d'arbre afin de la dérober aux yeux des passans et qu'elle pût être retrouvée à cette même place par celui à qui elle appartenait si jamais il venait la chercher ; la bourse resta donc à cet endroit pen-

dant plus de trois mois. Lorsque le Russe qui l'avait perdue revint de Beresof il alla loger encore chez le même Ostiak et lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre sa bourse le jour même qu'il était parti de chez lui. L'Ostiak, charmé de pouvoir lui faire retrouver son bien, lui dit : « C'est donc toi qui as perdu une bourse ? « Hé bien, sois tranquille ; je vais te donner mon « fils qui te conduira sur la place où elle est ; tu « pourras la ramasser toi-même. » Le marchand en effet trouva sa bourse au même endroit où elle était tombée. »

A l'exception des vayvodes, que le gouvernement de Russie établit chez les Ostiaks pour les gouverner et pour lever les impôts, il n'y a point de chefs ou de supérieurs reconnus dans la nation, et l'on n'y fait aucune distinction de rang, de naissance et de qualité ; quelques-uns pourtant parmi eux prennent le titre de *knés* et s'approprient le domaine de certaines rivières ; mais malgré ces prétentions ils sont fort peu respectés des autres, et ces knés n'exercent aucune sorte de juridiction.

Chaque père de famille est chargé de la police de sa maison et termine seul à l'amiable les petits différends qui peuvent y survenir ; dans les affaires graves ils ont recours aux vayvodes, ou ils appellent les ministres de leurs idoles pour les juger : la contestation se termine ordinairement par une sentence que le prêtre prononce comme

si elle lui était inspirée ; mais l'idole dont il est l'organe n'oublie pas ses intérêts, car il y a une amende de pelleterie imposée, et le ministre comme de raison est chargé de la recevoir pour l'idole.

La religion de ces peuples consiste à rendre quelque culte à ces idoles, et ils en ont de deux sortes ; de publiques, qui sont révérées de toute la nation ; de domestiques, que chaque père de famille se fabrique lui-même et dont le culte particulier se borne à sa maison.

Ces deux espèces d'idoles ne sont communément que des troncs d'arbre ou des bûches arrondies par le haut pour représenter une tête dont les yeux sont marqués par deux trous, la bouche par un autre trou, le nez par un relief quelconque, le tout si grossièrement façonné qu'il n'y a que des yeux d'Ostiaks qui puissent y voir une divinité.

Ordinairement un père de famille est à la fois prêtre, sorcier et fabricant d'idoles, et il en distribue à ceux qui en veulent ; lui seul a le droit de leur offrir des sacrifices, de les consulter et de rendre les oracles qu'elles lui dictent : avant d'aller à la chasse et à la pêche l'idole est consultée, et l'on se conduit suivant le succès heureux ou malheureux que promet sa réponse.

Lorsqu'une femme a perdu son mari, dit Muller, elle témoigne sa douleur en faisant fabriquer promptement une idole qu'elle habille des

vêtemens du défunt; elle la couche ensuite avec elle et la place pendant le jour devant ses yeux pour se rappeler la mémoire du mort et pour s'exciter en même temps à pleurer sa perte : cette cérémonie se continue pendant une année entière, et chaque jour doit être marqué par des larmes.

L'année du deuil étant révolue l'idole est dépouillée et reléguée dans un coin jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour une pareille cérémonie : une femme qui n'observerait pas cette pratique serait déshonorée; elle passerait pour n'avoir pas aimé son mari, et sa vertu serait violemment soupçonnée.

Strahlenberg rapporte que voyageant parmi eux il leur demanda où ils croyaient que leurs âmes allaient après la mort, et qu'ils lui répondirent « que ceux qui mouraient d'une mort violente ou en faisant la guerre aux ours allaient droit au ciel; mais que ceux qui mouraient dans leur lit ou d'une mort naturelle étaient obligés de servir long-temps sous terre près d'un dieu sévère et dur. »

Ceci pourrait faire presumer que les Ostiaks descendent des premiers Cimbres qui ont habité la Russie, car Valère-Maxime attribue à ces Cimbres la même façon de penser lorsqu'il écrit qu'ils sautent de joie dans une action comme allant à une mort glorieuse, et qu'au contraire lorsqu'ils sont malades ils se désolent

comme se croyant menacés d'une mort ignominieuse.

Les Ostiaks quoique voisins des Samoïèdes diffèrent beaucoup par le langage, et ces peuples ne peuvent s'entendre sans interprètes.

Les Ostiaks étant soumis à l'empire chaque fois que la Russie change de maître il est d'usage de leur faire prêter un nouveau serment de fidélité; c'est le vayvode établi chez eux qui reçoit ce serment, et en voici la formule :

On rassemble les Ostiaks dans une cour où est étendue par terre une peau d'ours avec une hache et un morceau de pain dont on leur distribue à tous une petite partie.

Avant de le manger ils prononcent les paroles suivantes : « Au cas que je ne demeure pas toute ma vie fidèle à mon souverain, si je me révolte contre lui de mon propre mouvement et avec connaissance, si je néglige de lui rendre les devoirs qui lui sont dus ou si je l'offense en quelque manière que ce soit, puisse cet ours me déchirer au milieu des bois! que ce pain que je vais manger m'étouffe sur-le-champ, que ce couteau me donne la mort, et que cette hache m'abatte la tête! » On n'a pas d'exemple qu'ils aient violé leur serment quoiqu'on les ait souvent inquiétés pour cause de religion.

Quelques tentatives qu'on ait faites pour amener les Ostiaks au christianisme on n'a pu faire parmi eux qu'un très petit nombre de vrais

chrétiens ; la vie errante qu'ils mènent dans les ferêts et qui rend inutile l'établissement des prêtres et des églises, les anciennes habitudes de leurs pères soit en matière de culte, soit par rapport aux mariages sont autant d'obstacles aux progrès du christianisme chez des peuples qui se rappellent sans cesse que leurs ancêtres ont vécu heureusement dans leur religion et que les Russes leur paraissent plus misérables qu'eux.

Le grand convertisseur Philothée, archevêque de Tobolsk, à qui la plus grande partie des idolâtres sibériens doivent le baptême, (si c'est conférer ce sacrement que de faire jeter dans l'eau par des dragons des païens attachés à leur croyance) visita les Ostiaks dans les années 1712, 1713 et 1714 pour les convertir : quelques-uns se plongèrent volontairement dans l'eau baptismale, mais le plus grand nombre refusa de se soumettre à la cérémonie. Le ministère des soldats russes fut heureusement employé ; moitié par force, moitié par crainte, on parvint à en baptiser quatre à cinq mille.

Tout le fruit que les Ostiaks ont donc retiré de la mission de l'archevêque de Tobolsk c'est que depuis ce temps ils se disent chrétiens ; mais le sont-ils en effet ? On en peut juger par toutes leurs superstitions, par leurs cérémonies religieuses, enfin par l'idée qu'ils avaient des récompenses de la vie future lorsque huit à dix

ans après leur conversion ils firent à Strahlenberg la réponse que nous avons rapportée.

Les approches de la mort leur causent si peu de frayeur et d'inquiétude que ni les remèdes propres à l'éloigner, ni les moyens de prévenir la maladie ne sont chez eux l'objet des moindres recherches ni des moindres soins.

L'excessive malpropreté dans laquelle ils vivent, les viandes crues et les insectes dont ils se nourrissent leur causent des maladies scorbutiques ou des éruptions cutanées semblables à la lèpre et si terribles qu'on peut dire qu'ils pourrissent tout vivans. Cet amour de la vie que la nature a gravé si profondément dans tous les hommes pour les rendre attentifs à leur conservation, cette horreur qui fait reculer toutes les créatures devant tout ce qui peut tendre à leur destruction n'entre point dans l'âme d'un Ostiak. Leur survient-il un ulcère au visage, à un bras, à une jambe ou à quelque autre partie du corps, ils n'y font pas la moindre attention; ils voient tranquillement cet ulcère faire des progrès, s'étendre et ronger petit à petit les autres parties du corps; ils voient leurs membres tout pourris se séparer du tronc les uns après les autres sans marquer aucune douleur, sans jeter aucune plainte.

Ils montrent une insensibilité, une résignation apathique que l'on trouve à peine dans les animaux les plus stupides, et qui doit d'autant

plus surprendre qu'elle n'est pas l'effet d'un fanatisme d'opinion tel que celui dont se paraient les philosophes stoïciens.

Les enterremens des Ostiaks se font sans cérémonies religieuses : la famille du mort s'assemble; on habille le cadavre et on l'enterre en mettant à côté de lui son couteau, son arc, une flèche et les ustensiles de ménage qui lui appartenaient; si c'est en hiver on le cache dans la neige, et lorsque l'été est venu on fait une fosse et on l'y dépose en présence de tous ses parens.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Voyage de l'abbé Chappe en Sibérie.[1]

Après le long et pénible voyage de Gmelin dans la Sibérie un court extrait de celui de l'abbé Chappe ne saurait déplaire aux lecteurs: cet astronome a joint dans sa relation la pénétration à l'activité, des résultats savans à des anecdotes plai santes, et l'envie d'instruire au désir de plaire.

L'abbé Chappe, chargé d'aller observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, part de Paris à la fin de novembre 1760, traverse l'Allemagne, arrive à Vienne, court en poste à Varsovie, où il remarque des hommes d'une grande taille, des danses ennuyeuses, un souverain sans autorité, un état sans défense, une noblesse propriétaire des terres, des paysans qui travaillent pour elle sous la direction d'un sous-fermier, qui les conduit à la charrue un fouet à la main, enfin cette anarchie qui, révoltant le peuple contre la tyrannie des grands, expose la Pologne à l'oppression continuelle de ses voisins et ne lui permet de choisir qu'entre la domination de deux

[1] L'extrait de ce voyage, inséré dans la continuation de l'abbé Prévost, est de De Leyre, homme de lettres d'un mérite distingué, auteur de l'*Analyse du chancelier Bacon* et de quelques autres ouvrages estimés.

voisins qui se disputent le droit de l'asservir sous prétexte de la protéger.

De la capitale de la Pologne Chappe se rend à celle de Russie. Le voyageur trouve depuis Varsovie jusqu'à huit lieues de Bialistok une plaine couverte de cailloux de granits de toute couleur : à Bialistok est le château du grand maréchal de la couronne, palais superbe où l'on a fait venir de loin des monumens de tous les beaux-arts, où l'architecture est allée à grands frais construire deux corps de logis à la romaine, où l'on voit au dedans des appartemens et des bains décorés avec toute la somptuosité de la richesse et toute l'élégance du goût, au dehors un parc, des jardins, des bosquets, une orangerie, enfin les délices de l'Asie et les ornemens de l'Italie au milieu des neiges du nord.

Le 30 janvier 1761 le thermomètre était à onze degrés au-dessous de zéro : au sortir de Memel il fallut faire du feu au milieu des glaces dans des bois couverts de neige ; c'était en pleine nuit. Les montagnes sont gelées du pied jusqu'à la cime, et les chevaux ne sont point ferrés; il en fallait dix pour une seule voiture, encore ne purent-ils aller qu'à la moitié d'une montagne où les voyageurs grimpaient à pied, faisant de fréquentes chutes non sans quelques contusions. Ils retournèrent donc au hameau de Podstrava avec leurs dix chevaux, que tous les paysans du village, tenant une torche d'une main, un fouet

de l'autre, poussant en même temps la voiture et l'attelage, n'avaient pu faire parvenir jusqu'au sommet de la montagne. Ces obstacles se renouvelèrent plus d'une fois jusqu'à Pétersbourg, où le voyageur arriva le 13 février après deux mois et demi de route. Un de ses plus grands embarras fut la forme et la charge de ses voitures, qui ne pouvaient rouler dans la neige et qui pesaient trop pour aller sur des traîneaux; il fut donc obligé de les laisser à Dorpt et de prendre quatre traîneaux pour les équipages.

Rendu à Pétersbourg l'astronome trouva que l'académie de cette capitale avait déjà fait partir un de ses membres pour Tobolsk, où d'autres astronomes de Russie devaient aller observer comme lui le passage de Vénus. Ils étaient tous en marche depuis un mois : l'académicien français avait encore huit cents lieues à faire avec des vivres, des ustensiles et même des lits; on craignit que la fonte des neiges ne l'empêchât d'arriver. On lui proposa d'aller faire son observation en quelque endroit plus accessible et moins éloigné : Il n'y en avait point, dit-il, où la durée du passage de Vénus sur le soleil fût plus courte qu'à Tobolsk, avantage inestimable pour l'objet de son observation. Il insista donc pour suivre sa route et partit le 10 mars avec un bas officier pour escorte, un interprète pour la langue et un horloger pour raccommoder les pendules en cas d'accident.

La première chose qui frappe le voyageur au sortir de Pétersbourg est de voir de petits enfans tout nus jouer sur la neige par un froid très rigoureux ; mais on les y endurcit ainsi pour qu'ils n'en soient jamais incommodés et qu'il passent alternativement des poêles au grand air sans aucun risque.

Chappe arrive au bout de quatre jours à Moscou : quoiqu'il y ait cent lieues de cette ville à Pétersbourg ont fait souvent cette route en deux jours ; mais les traîneaux de l'académicien s'étaient rompus dans les mauvais chemins ; il en commanda de nouveaux : ils pouvaient retarder son départ ; il prit des traîneaux de paysans, qui furent d'abord arrangés, et il signifia à ses compagnons de voyage, qui s'arrêtaient à tous les poêles de chaque poste, qu'il les laisserait en chemin s'ils continuaient. Cette menace et l'eau-de-vie donnée aux postillons firent cesser tous les retards ; les traîneaux volaient sur la neige et plus vite encore sur les glaces des rivières. Celles-ci gèlent promptement dans le nord, et leur surface en est plus unie ; mais on y trouve des trous où l'eau ne gèle jamais même quand la glace est à trois pieds d'épaisseur. L'auteur cherchant la cause de ce phénomène dit qu'il ne vient point vraisemblablement des sources d'eau chaude qui peuvent se trouver au fond des rivières. Une de ces ouvertures qu'il observa sur la rivière d'Ocka avait, dit-il, plus de cent

toises. « Cette rivière étant d'une très grande profondeur, quelque légèreté spécifique qu'on suppose à ces eaux de source elles auraient le temps de contracter un degré de froid dans la diagonale qu'elles parcourent pour parvenir à la surface. » L'auteur donne une explication plus probable de cette singularité : les grandes rivières ne gèleraient jamais à cause de la rapidité de leur courant si les glaçons ne commençaient à se former par leurs bords, ou les eaux sont plus tranquilles ; cependant ils s'accroissent bientôt au point que la rigueur des froids du nord les fixe presque tous à la fois : cet effet doit rendre la surface des rivières glacées parfaitement unie; mais la différence de la figure des glaçons laisse nécessairement entre eux quelques espaces vides. On objectera que les nouveaux glaçons que la rivière charrie sous sa surface gelée devraient remplir ces intervalles, aussi ces trous ne sont-ils pas fort grands pour l'ordinaire; mais dans le nord, où le froid est tout à coup excessif et durable, les rivières charrient peu de glaçons; la preuve en est que sur la rivière d'Ocka et sur le Volga Chappe a remarqué beaucoup d'ouvertures de dix-huit pouces de diamètre, faites exprès par les paysans pour y placer des filets, qui se rompraient bientôt s'il y avait des glaçons sous la surface des rivières gelées. Cette observation vient à l'appui du système des physiciens qui veulent que la mer ne soit pas glacée autour des pôles parce que les

montagnes de glaces flottantes ne viennent que du débouchement des rivières et des rivages mêmes de la mer.

L'académicien, observant et voyageant toujours en poste, arrive le 20 mars à Nijnovogorod, où l'Ocka, se jetant daus le Volga, forme une nappe d'eau très belle à voir en été. Cette ville, au second rang par son étendue, au premier rang par son commerce, est l'entrepôt de tous les grains du pays : là le voyageur s'embarque sur le Volga, mais dans un traîneau qui va plus vite qu'un bateau à la voile. Ce fut un plaisir pour lui de voir la multitude de traîneaux qui se croisaient, se heurtaient et se renversaient souvent. Les chevaux qui tirent ces sortes de voitures sont petits, maigres et faibles au coup d'œil, mais durs à la fatigue et d'une légèreté qui n'attend pas le fouet du postillon. Celui-ci s'entretient pendant toute la route avec ces animaux, qui sans parler montrent autant d'intelligence que leurs guides.

Depuis Pétersbourg jusqu'au delà de Nijnovogorod ce n'est qu'une grande plaine. A une journée de cette dernière ville on passe le Volga à Kousmodeniansk, et l'on entre dans une forêt qui a trois cents lieues et plus de longueur ; mais ce ne sont que des pins et des bouleaux. Chappe se trouva dans ce bois à l'entrée de l'équinoxe du printemps au milieu d'une neige épaisse de quatre pieds et par un froid qui tenait un thermomètre

à dix-huit degrés au-dessous de zéro; cependant le froid et la neige augmentèrent tous les jours pour le voyageur français à mesure qu'il avançait vers Tobolsk. Il arriva dans un hameau : au bruit de la clochette de son train qui annonçait la poste royale, ou plutôt à la vue de l'uniforme de son guide, tous les gens du village se sauvèrent dans les bois. Le maître de poste n'avait que six chevaux; on arrêta les traîneaux qui passaient : les paysans s'enfuirent laissant leurs chevaux. Le Français demanda pourquoi : C'est que souvent, lui dit-on, les voyageurs disposent des chevaux et maltraitent les hommes au lieu de les payer. Il offrit de l'eau-de-vie, il donna de l'argent : aussitôt les fugitifs se disputèrent à qui le servirait, à qui le conduirait.

Le chaud artificiel n'est pas moins extraordinaire en Sibérie que le froid naturel; rien de plus insupportable que la manière dont on s'y chauffe; dans toutes les maisons l'appartement de la famille est chauffé par un poêle de brique fait en forme de four, mais plat; on pratique en haut un trou d'environ six pouces, qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une soupape; on allume le poêle à sept heures du matin; comme la soupape est fermée l'appartement se remplit d'une fumée qui s'élève à deux ou trois pieds au-dessus du plancher, où l'on reste assis ou couché de peur d'étouffer dans l'atmosphère de cette vapeur brûlante. Au bout de trois heures, que le bois du

poêle est consumé, l'on ouvre la soupape, et la fumée se dissipant ne laisse qu'une forte chaleur, qui se soutient jusqu'au lendemain par le défaut de communication avec l'air extérieur. La température de l'air intérieur est telle que le thermomètre de Réaumur y monte le matin à trente-six et quarante degrés, et s'y soutient dans la journée jusqu'à seize et dix-huit au-dessus de zéro.

Chappe, qui plaint le sort des Sibériens également tourmentés par le froid qu'ils souffrent et par la manière dont ils s'en défendent, déplore plus fortement encore leur superstition, qui augmente la misère de leur climat par des pratiques funestes : les lampes et les bougies qu'ils allument à toutes leurs chapelles intérieures, et qu'ils laissent brûler toute la nuit sans précaution, occasionnent de fréquens incendies. Le culte des schismatiques sibériens pour les images est aveugle et insensé.

Solikamskaia n'est remarquable dans le voyage de Chappe que par la description des bains qu'on y prend pour suer : « Je me levai, dit-il, le 31 de très grand matin pour prendre les bains avant de sortir; on me les avait offerts la veille; ils étaient sur le bord de la rivière. » On l'y conduisit en traîneau : il arrive, il ouvre une porte; aussitôt il en sort une bouffée de fumée qui le fait reculer : cette fumée n'était que la vapeur des bains qui formait un brouillard des plus

épais et bientôt de la neige à cause de la rigueur du froid. » Il voulait se retirer; on lui dit que ce serait désobliger ses hôtes, qui avaient fait préparer le bain durant la nuit exprès pour lui. « Je me déshabillai promptement, poursuit-il, et me trouvai dans une petite chambre carrée : elle était si échauffée par un poêle que dans l'instant je fus tout en sueur. On voyait à côté de ce poêle une espèce de lit de bois, élevé d'environ quatre pieds; on y montait par des degrés. La légèreté de la matière du feu est cause que l'atmosphère est excessivement échauffée vers la partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher, de façon que par le moyen de ces escaliers on se prépare par degrés à la chaleur qu'on doit éprouver sur le lit. » Le voyageur qui n'était pas prévenu sur toutes ces précautions voulut monter d'abord à l'endroit le plus élevé pour être plus tôt quitte des bains; mais il ne put supporter la chaleur qu'il sentit à la plante des pieds. On jeta de l'eau froide sur le plancher; elle s'évapora à l'instant: en quelques minutes son thermomètre monta à soixante degrés. La chaleur lui portant à la tête, il en eut un violent mal de cœur: on le fit asseoir; il roula au bas de ce lit de bois avec son thermomètre, qui fut brisé de sa chute. Dès qu'il eut repris ses sens il regagna son logement enveloppé dans sa fourrure. On lui fit prendre une jatte de thé pour le faire suer.

Ces bains se pratiquent dans toute la Russie; on les prend deux fois par semaine : presque tous les particuliers en ont dans leurs maisons; les personnes du bas peuple vont dans des bains publics.

L'appartement des bains est tout en bois; il contient un poêle, des cuves remplies d'eau et une espèce d'amphithéâtre à plusieurs degrés. « Le poêle a deux ouvertures semblables à celles des fours ordinaires; la plus basse sert à mettre le bois dans le poêle, et la seconde soutient un amas de pierres contenues par un grillage de fer; elles sont continuellement rouges par l'ardeur du feu qu'on entretient dans le poêle. En entrant dans le bain on se munit d'un petit seau de sept à huit pouces de diamètre qu'on remplit d'eau, et l'on se place au premier ou au second degré. On est bientôt en sueur : on renverse alors le seau d'eau sur sa tête. » On monte ainsi par degrés à l'amphithéâtre en se vidant plusieurs seaux d'eau tiède sur le corps. Un homme placé devant le poêle jette de temps en temps de l'eau sur les pierres rouges : dans l'instant des tourbillons de vapeur sortent avec bruit du poêle, s'élèvent jusqu'au plancher et retombent sur l'amphithéâtre sous la forme d'un nuage qui porte une chaleur brûlante.

« Les Russes y demeurent quelquefois plus de deux heures. Il sortent tout en sueur de ces bains et vont se jeter et se rouler dans la neige

par les froids les plus rigoureux, éprouvant presque dans le même instant un chaleur de cinquante à soixante degrés et un froid de plus de vingt degrés sans qu'il leur arrive aucun accident. »

C'est un remède excellent contre le scorbut, auquel tous les peuples des pays excessivement froids se trouvent sujets par le peu d'exercice qu'ils font et la vie languissante qu'ils mènent enfermés dans leurs poêles tout l'hiver. « Ces étuves produisent une grande fermentation dans le sang et les humeurs et occasionnent de grandes évacuations par la transpiration; le grand froid produit une répercussion dans ces humeurs portées vers la peau et rétablit l'unisson et l'équilibre. Ces bains sont très salutaires en Russie; ils seraient certainement très utiles en Europe pour quantité de maladies, surtout pour celles de la classe des rhumatismes : on ne connaît presque point en Russie ces maladies, et quantité d'étrangers en ont été guéris radicalement par le secours des bains de cette espèce. »

Solikamskaia n'a proprement de remarquable que les salines : quoique cette ville ait plus de soixante fontaines salées elle n'a qne deux chaudières : la première forme un carré de trente pieds sur deux de profondeur environ; la seconde est un peu plus grande. Ces deux chaudières sont placées sur différens bâtimens situés à cinquante toises des sources des fontaines; on élève

l'eau salée dans un réservoir par le moyen des pompes que les chevaux font jouer ; des tuyaux de plomb, soutenus par des supports de bois, conduisent ces eaux jusqu'aux bâtimens où sont les chaudières.

On fait une cuisson en quarante-huit heures ; elle produit cinquante sacs de sel chacun de quatre pouds, qui font cent trente-deux livres de France ; on consume par cuisson dix toises carrées de bois qui coûtent trois roubles ; chaque chaudière occupe six hommes qui gagnent huit à treize sous par jour, et cinq chevaux qui coûtent vingt sous par jour à nourrir. D'après l'énumération des frais l'auteur fait monter la dépense de ces salines à 1,600 roubles ou 8,000 francs par an, et le produit à 166,000 francs en supposant que le sel vaut cinquante copeks par poud, c'est à dire environ dix-huit deniers la livre, et que chaque année rend plus de douze mille quintaux de sel. L'auteur s'étant informé pourquoi l'on n'augmentait pas le revenu de la couronne en multipliant les chaudières on lui répondit que le bois commençait à manquer. Le froid, qui en fait consommer beaucoup, en reproduit peu : ces deux effets du climat s'opposeront toujours au défrichement et à la population de la Sibérie.

Pour la chasse des ours les Sibériens ont de petits chiens qui relancent l'animal : dans son enceinte de neige durcie par la gelée, où il se fait un lit de glace, il serait trop fort ; on l'attire

dans la neige molle et profonde, où tandis qu'il s'occupe à s'en débarrasser on le perce à coups de pique. L'ours est terrible dans ce climat, surtout l'ours blanc, qui maigre et décharné court plus vite que l'homme.

Chappe franchit les glaces et les neiges fondues, passe les rivières malgré l'obstination de ses guides qui craignaient la débâcle, et le 10 avril il arrive à Tobolsk après avoir fait huit cents lieues dans un mois, le plus dangereux de l'année par les alternatives des fontes et de la gelée. Il emploie encore un mois à préparer un observatoire et à dresser ses instrumens : cet édifice, étranger dans un pays d'ignorance, élevé sur une haute montagne à un quart de lieue de la ville, remua l'imagination des habitans. « A la vue d'un quart de cercle, dit l'auteur, des pendules, d'une machine parallactique, d'une lunette de dix-neuf pieds ils ne doutèrent plus que je ne fusse un magicien. J'étais occupé toute la journée à observer le soleil pour régler mes pendules et essayer mes lunettes; la nuit j'observais la lune et les étoiles. » Bientôt on regarda l'astronome comme l'auteur du débordement de l'Yrtich. Cette rivière s'enfle tous les ans à la fonte des neiges; mais cette année elle avait submergé une partie de la basse ville de Tobolsk, débordé jusque au-dessus des toits, renversé les maisons, noyé des habitans, entraîné leurs effets, fondu le sel des magasins. Jamais on n'avait vu de sem-

blables ravages : ce n'était plus l'éclipse prochaine du soleil qui devait être la cause de ces désastres, mais l'arrivée de l'observateur français ; lui seul troublait le cours de la nature ; ses instrumens, sa figure étrangère, le désordre de son habillement faisaient peur aux astres contre lesquels il braquait ses lunettes. On murmurait tout bas ; on faisait des vœux pour son départ, on menaçait son observatoire, et sa personne n'était pas en sûreté. Des Russes l'avertirent de ne point aller sans garde au milieu d'une populace insensée : il prit le parti de coucher dans son observatoire jusqu'au moment du passage qu'il attendait.

Six mois de courses, mille six cents lieues de route par terre, un phénomène annoncé depuis un siècle, un résultat décisif pour déterminer la parallaxe du soleil et mesurer la distance et la grandeur de cet astre ; la curiosité de tous les savans éveillée par un objet de cette importance ; l'empressement de plusieurs souverains à concourir au succès d'une observation qui devait faire époque dans l'histoire de l'astronomie, tout redoublait l'impatience de l'auteur pour voir éclore le jour qui devait payer des études de plusieurs années, des périls et des fatigues de plusieurs mois. La nuit du 5 au 6 juin le ciel se couvre d'un nuage universel ; voilà tous les projets et tous les travaux de l'astronome confondus ; il tombe dans un sentiment profond de

désespoir : tout dort autour de lui dans une tente voisine de son observatoire; il s'agite, il entre et sort à chaque instant pour voir le ciel et s'attrister : enfin le jour vient et le soleil embellit déjà les nuages d'un pourpre qui présage la sérénité : ce voile s'éclaircit, s'entrouvre et disparaît. Cependant tous les habitans s'étaient enfermés dans les églises ou dans leurs maisons à l'approche d'un phénomène qu'ils n'auraient osé ni même su voir ; l'astronomie avait transporté ses instrumens hors de l'observatoire pour les mouvoir plus facilement. « J'aperçus bientôt, dit-il, un des bords du soleil ; c'était le temps où Vénus devait entrer sur cet astre, mais vers le bord opposé ; ce bord était encore dans les nuages : ils se dissipent ; enfin j'aperçois Vénus déjà entrée sur le soleil et je me dispose à observer la phase essentielle, l'entrée totale. J'observe enfin cette phase, et un avertissement intérieur m'assure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois des plaisirs aussi vifs ; mais je jouis en ce moment de celui de mon observation et de l'espérance qu'après ma mort la postérité jouira encore de l'avantage qui en doit résulter. »

C'est là sans doute de l'enthousiasme ; mais n'en faut-il pas avoir pour acheter par le sacrifice de son repos et par le risque de sa vie ou de sa santé un moment de contemplation ? Tant d'erreurs font parcourir le globe ; la verité seule

n'aura-t-elle pas le droit d'échauffer les âmes jusqu'à l'oubli des périls? Des armées innombrables, des sociétés entières se dévouent à la mort, et pourquoi? L'amour de la vérité ne tient-il donc pas à l'amour de la patrie, ou plutôt au bonheur de l'humanité? Plaignons les peuples qui se laissent passionner pour l'ambition d'un conquérant, et respectons, honorons au moins de l'estime publique le courage à qui nous devons la propagation des lumières et des connaissances utiles au monde.

Chappe, non content d'avoir atteint le but de sa course, a recueilli tout ce qui s'est rencontré sous ses pas de plus propre à enrichir la relation de son voyage, à agrandir la sphère des sciences qu'un académicien doit embrasser. Suivons le nouvel observateur de la Sibérie.

Ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans cette région, surtout pour un étranger, c'est le froid, qui prive de toutes choses un pays de quatorze cents lieues de longueur sur cinq cents de largeur : cette vaste étendue ne présente constamment qu'un sol triste, désert et dépouillé, où les terres sont alternativement couvertes de neiges et inondées par le débordement des grands fleuves qui se glacent dans leur course impétueuse; où le printemps même est hérissé de brouillards épais qui se gèlent avec l'haleine des voyageurs; où les sapins en été n'offrent qu'une verdure sombre et pâle, dont la tristesse qu'inspire leur

Digitized by Google

aspect est encore augmentée par un long gémissement des vents qui sifflent à travers leur feuillage ; où les bords des fleuves et de la mer ne sont parsemés que de branchages morts et de troncs déracinés. Cependant la terre détrempée, humide, impraticable au milieu de l'été, n'y reste pas gelée comme on l'a dit à une certaine profondeur; pour s'en assurer Chappe la fit creuser aux environs de Tobolsk jusqu'à dix pieds. Faute de trouver des manœuvres dans un empire où le paysan, né esclave, ne peut pas même vendre ni louer le travail de ses mains il prit des malfaiteurs enchaînés que lui prêta le gouverneur; ces malheureux n'avaient pour vivre qu'un sou par jour; le charitable abbé voulut augmenter leur paie de quelque argent; ils en achetèrent de l'eau-de-vie, soûlèrent leur garde et se sauvèrent pendant qu'il dormait. « Je trouvai quelques jours après, dit l'auteur, leurs fers dans le bois. Le gouverneur n'ayant pas jugé à propos de m'en envoyer de nouveaux je fus obligé d'abandonner cet ouvrage. » Mais ils avaient creusé la terre jusqu'à quatorze pieds, et Chappe, qui voyageait en laïque, ayant enfoncé son épée jusqu'à la garde, trouva toujours la terre molle, ce qui lui prouva que la glace ne s'y maintient pas en été quoique des voyageurs même physiciens l'aient rapporté. C'est au lecteur à juger si l'observation de Chappe auprès de Tobolsk, dans un terrain qu'on avait fouillé, suffit pour con-

tredire formellement les assertions de Gmelin et de plusieurs autres savans : il semble qu'on en pourrait conclure simplement que la terre n'est pas également gelée partout.

A Solikamskaia le froid de 1761 fit descendre le thermomètre de Delisle à deux cent quatre-vingts degrés, qui répondent à soixante-dix environ de celui de Réaumur. Celui-ci descend jusqu'à trente degrés sur les frontières de la Sibérie et de la Chine sous le parallèle de Paris, où le plus grand froid de 1709 fut de quinze degrés un quart. Telle est la prodigieuse différence des climats.

A Astrakan, sous la latitude de 46° 15′, le froid du 16 janvier 1746 fit descendre le thermomètre de Réaumur à vingt-quatre degrés et demi; mais ce qu'il y a de singulier c'est que pendant qu'on éprouvait ce froid rigoureux à Astrakan l'hiver était très doux dans les parties boréales de l'Europe. Le froid n'est pas aussi vif vers l'occident de la Russie qu'à l'orient de la Sibérie; le thermomètre de Réaumur ne descend que de dix-sept à trente degrés à Pétersbourg; mais Moscou quoique plus méridional de 4° éprouve des froids aussi rigoureux; l'eau qu'on y jette en l'air retombe souvent en glace. Cependant la moitié de la Sibérie est d'une terre noire, grasse et propre à produire du blé si l'été y était assez long pour le faire mûrir : l'autre moitié depuis la ville d'Ilimsk jusqu'à la mer orientale est inculte, aride et déserte. En général la Sibérie confirme

l'observation reçue « que plus on avance vers l'est sous le même parallèle en partant d'Europe, plus le froid augmente. On a cru trouver, dit Chappe, la cause principale de ce phénomène en Sibérie dans la prodigieuse hauteur qu'on a supposée au terrain de cette contrée et dans la quantité de sel qu'on y trouve. La disposition du terrain de la Sibérie a encore été envisagée sous un nouveau rapport : cette contrée forme un plan incliné depuis la mer Glaciale jusque vers les frontières de la Chine, où le terrain est plus élevé parce que des chaînes de montagnes y séparent ces deux empires. Le soleil, situé vers l'horizon de ces montagnes, ne peut donc, lorsqu'il éclaire cet hémisphère échauffer que faiblement ce terrain incliné ; ses rayons ne font qu'effleurer la surface du globe. La combinaison de ces différentes causes démontre parfaitement que cette contrée doit être très froide. »

Dans les grands repas qui se donnent entre parens pour fêter le saint de la famille on invite les hommes et les femmes; mais les deux sexes ne sont pas à la même table, ni dans le même appartement : on sert tous les mets à la fois ; le potage est composé de tranches de viande au lieu de pain. Le silence n'est interrompu que par les santés; elles se portent presque toutes à la fois par les convives, qui se lèvent, crient, boivent, se coudoient, renversent leur boisson et s'enivrent tous ensemble; mais cet inconvé-

nient a des suites moins funestes pour eux que le scorbut qu'ils se communiquent par l'usage qu'ils ont de boire tour à tour dans une grande coupe d'un demi-pied, soit de diamètre, soit de hauteur. Au sortir de cette table on passe dans un autre appartement, où l'on trouve un buffet couvert de confitures à la Chine et des hommes qui présentent de l'hydromel, de la bière et des eaux-de-vie de toute espèce.

Parmi les animaux domestiques les bœufs et les chevaux sont très petits; en revanche les animaux sauvages sont plus gros et plus communs que les espèces privées. En parlant des martres l'auteur dit que leurs queues, qu'on estime si fort en France, sont la partie la moins recherchée en Sibérie parce que le poil en est trop dur; les belles martres ont même rarement de belles queues, mais du reste elles sont noires; ce qui sans doute en fait le prix.

Les zibelines vivent dans des trous; leurs nids sont ou dans des creux d'arbres ou dans leurs troncs, couverts de mousse ou sous leurs racines, ou sur des hauteurs parsemées de rochers : elles construisent les nids de mousse, de branches et de gazon; elles restent dans leurs trous ou dans leurs nids pendant douze heures en hiver comme en été, et le reste du temps elles sortent pour chercher leur nourriture. En attendant la belle saison elles se nourrissent de belettes, d'hermines, d'écureuils et surtout de lièvres; mais

dans le temps des fruits elles mangent des baies et plus volontiers le fruit du sorbier : quand il est abondant il leur cause, dit-on, une sorte de gale qui, les obligeant de se frotter contre les arbres, leur fait tomber le poil. En hiver elles attrapent des oiseaux et des coqs de bois. Quand la terre est couverte de neige les zibelines restent tapies dans leurs trous quelquefois trois semaines : elles mettent bas vers la fin de mars depuis trois jusqu'à cinq petits, qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines.

La chasse des zibelines ne se fait jamais qu'en hiver parce que le poil mue au printemps ; cependant les chasseurs partent dès la fin d'août, du moins ceux de Vitims. Quand les Russes ne vont pas eux-mêmes à cette chasse ils y envoient d'autres personnes : on fournit aux premiers des habits, des provisions et tout l'attirail ; les deux tiers de la chasse sont pour eux, le reste pour leur maître. Les chasseurs de louage partagent le profit de la chasse avec leurs maîtres ; mais ils se munissent au moyen de quelques roubles de tout ce qu'il leur faut pour y aller.

Les chasseurs vont par bandes depuis six jusqu'à quarante hommes ; ils s'embarquent quatre à quatre dans des canots couverts, menant un guide à leurs frais : chaque chasseur a pour sa provision de trois ou quatre mois trente pouds de farine de seigle, un poud de farine de froment, un poud de sel et un quart de gruau.

Leur habillement consiste en un manteau, un capuchon de bure et des gants de peau; il y a de plus pour deux chasseurs un filet et un chien, auquel on fait une provision de sept pouds de nourriture.

La chasse dont il s'agit est celle que font les Vitims : ils remontent la rivière de Vitimsk en tirant leurs bateaux avec des cordes jusqu'au lieu du rendez-vous général pour la chasse. Un chef ou conducteur, auquel tous les chasseurs jurent d'obéir, assigne à chaque bande ou divison son quartier : chacune creuse des fosses sur la route de l'endroit où elle doit chasser, et y enterre ses provisions; elle se construit une hutte. Quand la neige commence à tomber avant la saison des glaces on fait la chasse autour des huttes avec les chiens et les filets. Quand la forte gelée a glacé les rivières on part sur des raquettes avec un traîneau où l'on met des provisions de farine, de viande ou de poisson, un chaudron, un carquois avec des flèches, un arc, un lit et un sac rempli des ustensiles les plus nécessaires: le traîneau se tire avec un baudrier de peau, qu'un homme se passe devant la poitrine ou qu'il attache à son chien en façon de harnois; on marche avec un bâton garni par le bas d'une corne de vache pour que la glace ne le fende pas, et d'un petit anneau de bois entouré de courroies, pour qu'il n'enfonce pas trop avant dans la neige; le haut de ce bâton est large et façonné

en forme de pelle pour écarter la neige en dressant les piéges : c'est avec cette pelle qu'ils mettent de la neige dans leur chaudron au lieu d'eau pour préparer leur manger, car dans les montagnes où l'on chasse il ne se trouve durant l'hiver ni ruisseau, ni fontaine, ni rivière qui coule.

A chaque halte où l'on doit s'arrêter pour la chasse on se fait des huttes, qu'on environne et qu'on palissade de neige : sur la route les chasseurs font des entailles aux arbres pour se reconnaître et ne pas s'égarer au retour.

Il paraît que cette chasse se fait par caravanes, qui quoique divisées en bandes ont des marches et des haltes réglées. Après avoir passé la nuit dans l'endroit d'une halte où l'on campe les chasseurs se dispersent dès le matin et vont tendre leurs piéges autour des vallons. Il peut y avoir dans chaque canton quatre-vingts piéges; chaque chasseur en dresse vingt par jour; voici comment : « On choisit un petit espace auprès des arbres, on l'entoure de pieux pointus à une certaine hauteur, on le couvre de petites planches afin que la neige ne tombe pas dedans; on y laisse une entrée fort étroite, au-dessus de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois, et sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau de viande ou de poisson qu'on a mis pour l'amorcer la bascule tombe et la tue. »

Quelquefois on tend deux piéges autour du même arbre, mais non du même côté.

Après qu'on a fait dix haltes le chef de chaque bande envoie la moitié de ses gens pour chercher les provisions qu'on a laissées au premier rendez-vous ou campement général : comme ils vont avec des traîneaux vides ils passent cinq ou six haltes en un jour ; ils reviennent chacun avec six pouds de farine, un quart de poud d'amorces, qui consistent en viande ou en poisson. A leur retour ils visitent les piéges de chaque halte pour les nettoyer s'ils sont couverts de neige, ou pour ramasser les zibelines qui s'y trouvent prises.

On dépouille les zibelines, et le chef de la bande est seul chargé de cet office : quand elles sont gelées il les met dans son lit pour les faire dégeler sous sa couverture ; ensuite il les écorche en présence des autres chasseurs.

On porte toutes les zibelines au conducteur général de la chasse. Si l'on craint les Tongouses ou d'autres peuples sauvages qui viennent quelquefois enlever ces proies à force ouverte on met les peaux dans des troncs verts qu'on fend et creuse exprès ; on en bouche les extrémités avec de la neige, où l'on jette quelquefois de l'eau pour les faire geler plus tôt : on cache ces troncs dans la neige autour des huttes où l'on a fait halte, et quand la caravane s'en retourne on reprend les peaux.

Dès que la moitié de la bande est revenue des provisions on y renvoie l'autre moitié, qui fait comme la première. Si les zibelines ne se prennent pas d'elles-mêmes dans les piéges on a recours aux filets : quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux il la suit jusqu'au terrier où la zibeline est entrée; il y allume du bois pourri à la bouche de tous les trous pour que la fumée oblige l'animal de sortir; il tend son filet autour de l'endroit où la trace finit et de suite se tient deux ou trois jours aux aguets avec son chien. Quand la zibeline sort elle se prend ordinairement dans le filet, qui a trente toises de long sur quatre ou cinq pieds de large: la zibeline faisant des efforts pour se dépêtrer du filet ébranle une corde où sont attachées deux sonnettes qui avertissent le chasseur; celui-ci lâche son chien, qui court étrangler la proie.

On n'enfume pas les terriers qui n'ont qu'une issue parce que la zibeline, qui craint la fumée, mourrait dans son trou plutôt que d'en sortir.

Si l'on aperçoit une zibeline sur un arbre on la tue avec des flèches dont le bout est rond pour ne pas percer la peau de l'animal; si la trace aboutit à un arbre où l'on ne peut apercevoir la zibeline on abat l'arbre, et l'on place le filet vers l'endroit où l'on juge qu'il tombera : les chasseurs s'éloignent de l'arbre du côté où l'on travaille à l'abattre, et quand après avoir courbé

la tête en arrière ils n'aperçoivent plus l'extrémité de la cime ils étendent alors leurs filets à deux toises plus loin de cet endroit ; pour eux ils se tiennent au pied de l'arbre, et lorsqu'il tombe la zibeline, effrayée par la vue des chasseurs, prend la fuite et tombe dans le filet. Si la zibeline ne s'enfuit pas on cherche dans tous les trous de l'arbre pour la trouver.

A la fin de la saison de la chasse on regagne le rendez-vous général, où l'on attend que toutes les bandes soient rassemblées ; on y reste jusqu'à ce que les rivières soient navigables : alors on se rembarque sur les mêmes canots dans lesquels on est venu. On donne à l'église les zibelines qu'on a promises à Dieu ; on paie celles qui sont dues au trésor impérial ; on vend le reste, et le prix en est également partagé entre tous les chasseurs.

La chasse des zibelines chez les autres peuples de la Sibérie diffère peu de celle que font les Russes, mais avec moins de préparatifs ils y mettent plus de superstition ; les uns et les autres y ont beaucoup de confiance non seulement parce qu'ils sont ignorans et barbares mais parce qu'ils sont chasseurs : en général tous les hommes qui tentent le sort et qui ont à espérer ou à craindre, les navigateurs, les pêcheurs, les chasseurs, les joueurs, les conquérans mêmes, sont superstitieux.

Chappe observa à Tobolsk une nuée de sauterelles, espèce de fléau qu'il semble qu'on ne

doive trouver que dans la zone torride; ce fut le 2 juillet 1761 qu'il fit cette observation. Ces insectes formaient une colonne de cinq cents toises de largeur sur une hauteur de cinq toises : elle commença à paraître à huit heures du matin, et son passage dura jusqu'à une heure du soir; elle suivait les bords de l'Yrtich du nord au sud. L'auteur s'assura par plusieurs épreuvres réitérées que cette colonne parcourait ving toises en neuf secondes et trois lieues et demie par heure. Ainsi puisque le passage de cette colonne avait été de cinq heures l'espace qu'elle occupait devait être au moins de dix-sept lieues dans sa longueur. Du reste ces sauterelles ressemblaient parfaitement à celles de France.

Il est temps de revenir avec Chappe de Tobolsk en France. Il se préparait à reprendre le chemin de Pétersbourg lorsqu'il fut attaqué d'un vomissement de sang presque continuel : c'était sans doute le fruit d'un voyage de douze cents lieues, fait dans un temps où le froid redoublait chaque jour par la saison et le climat. L'auteur s'avançant vers la zone glaciale du nord à proportion que le soleil s'éloignait vers le tropique du midi son incommodité lui fit hâter son départ. « J'avais une apothicairerie, dit-il; mais ayant eu le malheur d'empoisonner un Russe que je voulais guérir d'une légère incommodité, j'avais renoncé à la médecine. » Cet aveu est assez singulier. L'auteur, résolu de revenir à Catherinenbourg,

pour en voir les mines et connaître le midi de la Sibérie, accepta une escorte composée d'un sergent et de trois grenadiers pour rassurer ses gens sur le bruit qui courait que cette route était infestée de voleurs. Il partit avec cette escorte et quatre voitures dans un appareil militaire.

Les pluies succédant à la fonte des neiges avaient gâté une grande plaine de cent lieues qu'il eut à traverser ; une de ses voitures, chargée de tout son équipage, s'embourbait souvent au point que douze chevaux ne pouvaient la tirer des boues. Il avait des poulets, des oies et des canards dans ses munitions de vivres ; importuné par l'embarras et les cris de cette volaille il en fit tuer une partie et lâcha l'autre dans les champs : pour suppléer à cette provision il tuait en chemin des canards sauvages dont il régalait sa caravane. Le bruit des brigandages croissant à mesure qu'il s'éloignait de Tobolsk il visita les armes, redoubla le courage de ses gens avec de l'eau-de-vie, fit allumer des flambeaux la nuit sur chaque voiture, et continua tranquillement sa marche avec une suite de huit hommes bien armés.

On avait fait cent vingt-cinq lieues dans une plaine qui n'est qu'un marais, formant un pâturage excellent sans culture ; c'était au cinquante-sixième degré de latitude, et dès le 3 septembre on y éprouva une nuit très froide au milieu d'une esplanade qui fut couverte de givre : on

rencontre enfin des pierres qui annoncent les montagnes ; on arrive à Catherinenbourg.

L'auteur se loue avec complaisance des politesses qu'il reçut des principaux habitans ; les villes de la Sibérie se policent à mesure qu'elles sont voisines du midi ; partout la douceur du climat se répand dans les mœurs.

Aux environs de Cazan l'auteur retrouve la verdure, un ciel serein, des arbres fruitiers dans toute leur parure, des chênes, les premiers qu'il eût vus depuis son séjour en Russie, des coteaux rians et couverts de bosquets, des villages opulens ; enfin tout lui retrace le souvenir et l'image de sa patrie. Il arrive à Cazan le 1er octobre : un prince tartare en était gouverneur ; il fit servir au voyageur français des pipes avec du tabac de la Chine, des liqueurs, des confitures, des fruits, un melon d'eau. Chappe trouva ce melon si délicieux qu'il en prit la graine pour la semer en France ; mais elle n'y a pas réussi. L'archevêque russe ne fit pas moins d'accueil que le gouverneur tartare à l'académicien étranger. « C'est le seul prêtre, dit celui-ci, que j'aie vu dans ces vastes états qui ne parût pas étonné qu'on se transportât de Paris à Tobolsk pour y observer le passage de Vénus sur le soleil. »

L'archevêque de Cazan cultive les sciences et les lettres dans une ville presque barbare ; cependant celle-ci est infiniment plus policée que toute la Sibérie : il lui reste encore de l'opulence

quoiqu'elle en ait perdu la source avec son commerce; elle abonde en denrées comestibles; le pain y est même blanc. On y supplée au vin naturel par une liqueur artificielle faite d'eau-de-vie et de fruits, où l'on retrouve le goût et la couleur du vin. La noblesse y vit en société; les femmes y mangent à table au lieu d'y servir les hommes. Les Tartares, qui font le plus grand nombre des habitans, y sont traités par le souverain avec les égards qu'on doit à leur bonne foi, leur simplicité de mœurs, leur fidélité, leur bravoure. Cazan entretient un gymnase ou collége composé de huit professeurs, deux pour la langue française, deux pour l'allemand, deux pour le latin et un pour la langue russe, avec un maître d'armes qui enseigne à danser.

Chappe partit de Cazan, et passa le Volga dans un endroit où ce premier fleuve de l'Europe peut avoir deux cents toises de largeur sur soixante pieds de profondeur; il fut dix-sept minutes à le traverser sur un bateau de six rameurs. « On m'avoit assuré, dit-il, à Tobolsk et à Cazan qu'on y trouvait quantité de pirates et qu'on s'amusait même à les chasser au fusil comme des canards; mais je n'y ai jamais vu de ces pirates quoique j'aie parcouru ses bords l'espace de cent lieues. » Le 8 octobre l'académicien arrive à Kousmodéniansk, où il reprend la route de Pétersbourg, qu'il avait suivie en allant à Tobolsk; il rentre dans la capitale de la Russie

le 1er novembre 1761, y passe l'hiver, s'embarque au printemps, et se trouve en France au mois d'août 1762, près de deux ans après en être parti.

Chappe, dont la mission se bornait à voir le passage d'une planète devant le soleil, a rapporté de son voyage tout ce qui pouvait éclairer les sciences : il a observé les cieux, mais surtout la terre, dont la connaissance intéresse l'homme de si près. Il a d'abord fixé la position des lieux par rapport au globe entier; il a mesuré leur élévation à l'égard de la mer : après ce double coup d'œil sur l'écorce ou la surface il a voulu pénetrer dans l'intérieur et connaître la substance des terres. C'est dans les montagnes que la nature, plus hideuse, plus stérile qu'ailleurs, est aussi plus singulière; elle y dédommage de la disette de végétaux par l'abondance des minéraux; elle n'y produit guère de plantes nourricières, mais elle y forme des pierres et des métaux qui servent aux arts de première nécessité : c'est dans les montagnes que l'homme va déterrer les maisons qu'il élève sur les plaines; s'il ne peut y semer, y planter c'est là du moins qu'il forge les instrumens de la culture. Les plaines montrent leurs qualités par leurs productions; elles n'ont pas autant besoin d'être étudiées par le naturaliste que les montagnes, qui ne développent pas leur substance au dehors, aussi les voyageurs curieux ont toujours

observé celle-ci avec une attention plus particulière. Chappe à l'exemple des savans qui parcourent la terre s'est attaché à l'examen des montagnes : sa route l'a conduit aux monts Riphées ; son loisir l'a arrêté dans la partie de cette chaîne qui s'étend entre Catherinenbourg et Solikamskaia ; il en a examiné les différentes espèces de mines. Avant de les décrire il parle de quelques gypses dont il a apporté différens morceaux : Entre autres curiosités de cette nature, le mica, dit-il, ou verre de Moscovie, est assez commun en Sibérie pour qu'on en fasse des vitres : il est épais d'un tiers de ligne, d'un brun clair tirant sur le jaune, assez transparent pour qu'on lise à travers ; on le divise en six à sept feuillets, dont chacun se sous-divise en trois feuilles, qui se roulent autour des doigts comme du papier ; il est plus tenace que fragile ; il faut le plier et le replier plusieurs fois en sens contraire pour le casser.

« La Sibérie a de l'aimant, dont la mine est très riche ; on la trouve en différens endroits des monts Poïas : à dix lieues de la route qui mène de Catherinenbourg à Solikamskaia est la montagne Kalazinski ; elle a plus de vingt toises de hauteur ; la mine est au bas, distribuée en couches qui sont séparées par des lits de terre. Le sommet de la montagne est un rocher d'aimant ; il est d'un brun couleur de fer, dur et compacte, et il fait feu au briquet comme la

pierre : quand il est torréfié il perd sa vertu d'attirer la limaille de fer à moins qu'elle ne soit répandue sur un aimant cru ; torréfié et pilé sa poudre est attirée par l'aimant ordinaire comme de la limaille de fer.

« A vingt lienes de Solikamskaia on trouve un aimant cubique et verdâtre ; les cubes en sont d'un brillant vif : quand on le pulvérise il se décompose en paillettes brillantes, couleur de fer, et en poussière verdâtre. Le fer paraît minéralisé dans cet aimant par l'arsenic. On ne trouve l'aimant que dans la chaîne de montagnes dont la direction est du sud au nord.

Ce même pays a des mines de fer ; Chappe en compte cinquante de différentes espèces presque toutes aux environs de Catherinenbourg. Le fer, dit-il, y est minéralisé par le soufre ; il est combiné avec une terre vitrifiable, souvent avec de la glaise, jamais avec de la terre calcaire. Pas une de ces mines n'est disposée en filons ; elles sont toutes par dépôts dispersées sans ordre, du moins en apparence.

On trouve presque toujours ces mines dans les montagnes basses et sur les bords des ruisseaux : elles sont à trois pieds sous terre ; elles ont vingt-quatre à trente pieds de profondeur : la partie inférieure est au niveau des rivières. La hauteur moyenne de ces mines de fer est de deux cent vingt-huit toises au-dessus du niveau de la mer ; on n'en trouve que rarement dans les montagnes

plus élevées et dans le milieu de la chaîne des monts Poïas.

Ces mines produisent du fer d'une qualité particulière, soit doux, soit aigre et cassant; celles dont le fer est aigre et cassant sont les plus riches. On mêle plusieurs mines de fer en combinant celles qui sont douces et liantes avec celles qui sont aigres et cassantes : le fer qui résulte de cette combinaison est parfait, et supérieur pour certains ouvrages à celui de Suède et d'Espagne. Ce fer est tenace et flexible à froid et à chaud; si on le frappe avec la partie aiguë d'un marteau on y fait une coche comme dans du plomb. Le grain en est si fin qu'on le distingue avec peine à la vue. « Je pris un jour, dit Chappe, une barre de quinze pieds de long sur trois pouces de large et sept lignes d'épaisseur; l'ayant placée entre deux branches d'un arbre je tournai aisément cette barre autour de l'arbre ; je la retournai ensuite avec la même facilité sans qu'il se fît dans les coudes aucune fente ni gerçure. J'en ai rapporté des échantillons : la bonté de ce fer a étonné nos ouvriers. Il n'est pas assez connu en France. » On le vend aux Anglais, qui en font le principal commerce : ils l'embarquent à Pétersbourg, où on le transporte en hiver sur des traîneaux et dans l'été sur des rivières. Il coûte à l'entrepreneur douze sous le poud de trente-trois livres poids de France; on le vend cinquante sous sur les lieux, et il en vaut trente

de plus à Pétersbourg. Pour avoir cent pouds de fer, on use une mesure de charbon de six pieds sept pouces de hauteur sur autant de longueur, et quatre pieds cinq pouces de largeur.

Quelques-unes de ces forges coûtent dix mille francs de dépenses, et tous frais payés valent vingt mille francs au propriétaire de la mine : ainsi la Russie produit du fer et des soldats. Il est aisé de voir ce qu'on en doit attendre avec le temps : quand un peuple maritime de l'Europe lui aura ouvert pour porter la guerre en Orient le chemin de la Méditerranée où s'arrêtera-t-elle ?

Un métal presque aussi commun que le fer, d'une utilité moins reconnue et que la chimie nouvelle semble nous rendre suspect, c'est le cuivre. La Sibérie en a des mines ; elle sont réunies aux environs de Cazan et donnent à cette ville un commerce, une sorte d'opulence qui contrastent singulièrement avec les déserts dont elle est environnée et avec les mœurs des Tartares qui l'habitent. On trouve dans ce canton demi-sauvage d'abord une marne cuivreuse, friable et sans tenacité parce qu'elle contient peu de glaise et beaucoup de sable : elle est composée de deux couches ; l'une, d'un gris tirant sur le rougeâtre, contient un peu de terre cuivreuse ; l'autre est d'un vert d'eau tirant sur le gris, et doit cette couleur au cuivre. Tout an-

nonce une dissolution de ce métal, dont les parties ont été charriées et déposées dans cette marne : elle contient si peu de cuivre qu'on ne l'exploite point.

Chappe parle de plusieurs sortes de marnes et de pierres calcaires qui contiennent plus ou moins de cuivre ; il y en a dans vingt endroits. On trouve encore du cuivre dans du sable pur sans presque aucun mélange de terre calcaire ; le métal y est par couches.

Les mines de cuivre contiennent de la malachite sous la forme des stalactites et des stalagmites ; celle de Sibérie est très belle, aisée à polir, propre à toutes sortes de bijoux ; elle doit son origine à du cuivre qui a été dans un état de dissolution.

Les mines de cuivre de Souxon s'étendent dans ses environs jusqu'à trente lieues ; elles sont ordinairement vers la moitié de la hauteur des montagnes ; leur profondeur est de soixante-dix-huit pieds environ. Ces mines sont d'un produit médiocre ; les plus riches ne donnent que quatre pour cent et les autres beaucoup moins.

La Sibérie a même des mines d'or, mais qui ne la rendent que plus pauvre ; le produit n'en vaut pas la dépense quoique les ouvriers n'y aient pour salaire que la nourriture.

Chappe termine ses observations par celle qui fut l'objet de son voyage, c'est à dire le passage

de Vénus sur le disque du soleil. L'académicien français devait observer ce phénomène à Tobolsk en Sibérie pendant que d'autres astronomes l'observaient en d'autres lieux de la terre fort éloignés de la Sibérie : la différence des temps du passage observés par ces divers astronomes donne la distance de Vénus à la terre; or comme on connaît d'ailleurs le rapport entre la distance de Vénus au soleil, et celle de la terre au soleil il est aisé de voir que la distance de Vénus à la terre étant connue on aura celle de la terre au soleil, élément important dans l'astronomie. On ne pourrait en dire davantage sans entrer dans des raisonnemens mathématiques qui n'appartiennent point à un recueil historique des voyages.

Cette observation, qui a coûté tant de fatigues à Chappe, n'est qu'un fait, qu'un moment, qu'un point dans l'histoire des temps et des cieux, mais c'est un de ces momens et de ces points décisifs qui doivent faire époque dans l'astronomie, étendre et perfectionner la sublime théorie des mouvemens célestes : un jour peut-être on partira de cette observation pour déterminer la distance du soleil, qui jusqu'ici s'est dérobé aux calculs de la géométrie, pour mesurer la grandeur réelle de cet astre, pour peser son influence sur le système dont il est le centre et le mobile.

Le phénomène de l'électricité a jeté la plus vive lumière dans la science de la nature : sans

Digitized by Google

doute il était aisé de voir que la terre se composait à elle-même son atmosphère, élevant de son sein les vapeurs qui l'arrosent, et recouvrant en un jour par les pluies tout ce qu'elle a perdu d'exhalaisons en plusieurs mois; par la raison qu'elle était la source des nuages elle devait être le foyer des orages; mais on n'avait pas vu que la foudre partait de la terre au lieu de tomber du ciel. Chappe était en 1757, dit-il, dans cette erreur, combattue en 1713 par Maffei.

« J'étais persuadé, dit-il, que les nuages orageux étaient toujours enveloppés d'une matière électrique et qu'ils étaient des conducteurs d'où partaient ces éclats de foudre, qui après avoir traversé les airs portent l'effroi et le désordre sur la surface du globe; je reconnus et m'assurai bientôt dans presque toutes mes observations que l'inflammation s'était faite à la surface de la terre, d'où la foudre s'élevait au lieu de se précipiter des nuages. Presque tous les physiciens sont maintenant également convaincus de cette vérité. »

La physique détermine la distance de l'endroit où est l'observateur à l'endroit d'où part l'éclair par l'intervalle du temps compris entre l'éclair et le bruit en supposant qu'une seconde répond à cent soixante-treize toises.

L'auteur avait élevé en plein air une barre de fer suivant la méthode ordinaire dans le dessein de déterminer l'étendue de l'atmosphère élec-

trique des nuages et les rapports des degrés d'électricité, analogues aux différentes distances où se trouvait la barre électrique par rapport au nuage d'où paraissait sortir l'inflammation.

« Le 9 juillet à midi commença un orage à l'est de Tobolsk par un ciel serein à l'ouest, presque sans électricité, jusqu'à une heure quinze secondes; ensuite après un grand vent accompagné d'un nouvel orage l'électricité fut assez forte : elle cessa à neuf minutes vingt-cinq secondes, et recommença à vingt-cinq minutes quarante secondes. On vit un éclair pour la première fois dans cet orage : l'intervalle de l'éclair et du bruit fut observé de quarante-cinq secondes ou de sept mille sept cent quatre-vingt-cinq toises. L'orage était vers l'horizon; l'électricité fut très forte pendant six minutes, et cessa totalement; le baromètre était à vingt-sept pouces huit lignes huit douzièmes, et le thermomètre à dix-huit degrés.

« Le 10 juillet à sept heures et demie du matin un orage parut à l'est vers l'horizon. A huit heures vingt-sept minutes treize secondes les fils s'étant entortillés autour de la barre je voulus les défaire, dit Chappe, et je reçus une commotion si violente que j'en eus le bras engourdi pendant deux jours. A trente-cinq minutes trente secondes l'électricité augmente; le milieu du nuage est au zénith, et l'on voit le ciel serein de de tous les côtés : si l'on présente du fer au bout

d'un tuyau de verre l'électricité fait un bruit semblable à du taffetas qui se déchire.

Je vis très distinctement la foudre s'élever de terre dans toutes les observations où j'aperçus des éclairs; à sept heures trente-une minutes elle me parut monter jusqu'à la partie du nuage la plus élevée sur l'horizon; cette hauteur était environ de vingt-sept degrés.

« Le 13 juillet un orage parut au sud à deux heures après midi : l'électricité, d'abord médiocre, devint si forte qu'un soldat ayant voulu toucher au conducteur en reçut une commotion violente, sortit de l'observatoire et n'osa plus y entrer.

« A deux heures cinquante-cinq minutes j'aperçus très distinctement la foudre s'élever de terre sous la forme d'une fusée, qui à une certaine hauteur se divisa en deux serpenteaux. »

Enfin pour ne rien omettre d'utile et d'important dans l'ouvrage de Chappe ajoutons aux expériences qu'il a faites sur l'électricité un mot de ses observations sur le baromètre et la boussole : La plus grande hauteur du baromètre à Tobolsk, dit-il, fut le 25 mai (1761) de vingt-huit pouces dix lignes huit douzièmes par un vent de nord et un ciel serein; la plus petite hauteur fut au mois de juin de vingt-sept pouces six lignes.

Le thermomètre, qui comme on l'a vu descend en hiver à plus de soixante degrés au-dessous de la congélation, est monté le 19 juillet dans

la plus grande chaleur de l'été à vingt-six degrés trois quarts au-dessous de la congélation : c'est donc une différence de plus de quatre-vingts degrés entre les limites du froid et celles du chaud.

A Tobolsk l'auteur a vu les grains poindre au 15 juin, s'élever à dix pouces le 25 sans être à leur maturité vers la fin d'août.

Quant à la boussole Chappe dit qu'à Tobolsk il l'a vue décliner de 3° 45′ 58″ vers l'orient. En 1720, dit-il, elle n'avait point de déclinaison si l'on en croit Strahlenberg. Chappe dit qu'elle varie de 12′ et demie par an vers l'orient tandis que sa variation est à Paris de 10 par an vers le couchant.

C'en est assez pour les curieux ou les amateurs de phénomènes et d'observations; les adeptes, ceux qui cherchent les causes dans une collection de faits très nombreux, liront l'ouvrage entier de Chappe et fixeront à son travail par les lumières qu'ils y auront puisées son véritable prix; mais ce monument n'était pas le seul qu'il voulût consacrer aux sciences.

Le même phénomène qu'il avait vu en Sibérie il voulut le revoir dans la Californie huit ans après.

De la zone glaciale il passe à l'équateur, impatient de connaître les deux hémisphères, les régions les plus opposées par le climat; il fait presque le tour de la terre, visite les conquêtes des Russes et des Espagnols, qui peuvent se ren-

contrer et se joindre un jour par deux routes opposées, et va chercher la lumière chez les peuples les plus enfoncés dans les ténèbres de l'ignorance. Son observation était fixée au 6 juin 1770 : il l'a faite, et il est mort le 1er août de la même année.

CHAPITRE III.

KAMTCHATKA.

Climat, minéraux, animaux.

Ce serait à tort que l'on séparerait la description du Kamtchatka de celle de la Sibérie puisque ces pays sont contigus et que le premier forme un des cercles du gouvernement d'Irkoutsk, le troisième de ceux qui composent la partie de l'empire de Russie située dans le nord de l'Asie.

Le Kamtchatka, situé à l'extrémité la plus orientale de notre hémisphère, est une grande péninsule qui, bornant l'Asie au nord-est, se prolonge du cinquante-unième au soixante-deuxième degrés de latitude boréale sur une largeur inégale de cinq degrés au plus; cette péninsule a pour limites à sa droite, ou à l'est, la mer d'Okhotsk et un long golfe qu'on appelle la mer de *Pengina*, et sur la gauche, ou à l'est, l'Océan oriental, qui sépare l'Asie de l'Amérique. Vers le soixantième degré deux rivières, le Poustaya, qui se jette dans le golfe de Pengina, et l'Anapakoi, qui débouche dans la mer orientale, marquent le point où la péninsule éprouve un rétrécissement fort considérable et une sorte d'isthme où quelques auteurs la font commencer.

De la cime des montagnes qui s'élèvent au milieu de cet isthme l'on découvre les deux mers dans un temps serein. Depuis cet isthme la figure de la péninsule est un peu elliptique ; elle se renfle vers le milieu et se rétrécit vers ses deux extrémités, notamment vers la méridionale ; de même que la plupart des presqu'îles elle est coupée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui court du sud au nord et qui jette des rameaux à droite et à gauche. Un grand nombre de petites rivières coulent entre ces rameaux, mais la plupart ne sont ni grandes ni navigables ; les plus considérables sont le Kamtchatka, l'Avatcha, le Bolchaïa-Rieka.

La côte occidentale du Kamtchatka, dentelée par beaucoup de caps obtus et d'anses où se trouvent des embouchures de rivières, forme une courbe irrégulière. Cette côte s'étend depuis l'embouchure de la Pengina, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, jusqu'au cap Lopatka, qui termine la presqu'île au midi. Des trente-quatre rivières qui se jettent dans la mer le long de cette côte trente se trouvent dans la partie méridionale qui forme les deux tiers de sa longueur, tandis qu'il n'y en a que quatre dans le reste, qui s'avance au nord : la raison de cette différence remarquable vient sans doute de ce que les montagnes sont moins hautes en se rapprochant du continent, et s'élèvent au contraire à mesure que la péninsule s'allonge entre

les deux mers. C'est par l'embouchure du Bolchaia, ou grand Rieka, rivière que les vaisseaux russes partis d'Okhotsk abordaient autrefois au Kamtchatka : les grandes marées s'y élèvent à la hauteur de quatre archines de Russie; elle est navigable dans le printemps, mais difficile à remonter par la rapidité de son cours et la quantité de ses îles.

Depuis l'embouchure de Bolchaia-Rieka, au cinquante-troisième degré, jusqu'à celle du Poustaya, au soixantième, la côte est basse et marécageuse, sans danger pour les vaisseaux que le hasard y jette, mais ils ne peuvent s'en approcher : dans ce dernier endroit elle commence à s'élever, et devient plus escarpée et plus dangereuse à cause des rochers qui la bordent et que la mer recouvre.

La côte orientale est moins longue que l'occidentale et offre plus d'irrégularités dans sa courbure. La mer qui la ronge y fait de grandes baies, des caps, des îles, des presqu'îles et des lagunes : parmi les caps il y en a quatre principaux, séparés par des distances à peu près égales et dont trois finissent presque au même degré de longitude comme si l'Océan battait uniformément sur cette côte. A peu près vers le milieu de la longueur de cette côte se trouve l'embouchure du fleuve qui donne son nom à toute la péninsule : au sud de cette bouche s'élèvent d'énormes rochers, qui servent de base à un volcan.

A l'embouchure de l'Avatscha se trouve la baie de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui est très vaste et ceinte de hautes montagnes : l'entrée en est étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Au nord de l'Avatscha une montagne vomit toujours de la fumée et quelquefois des flammes. Depuis cette baie l'abord de la côte est dangereux par la quantité de rochers dont la mer est parsemée; heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. La baie de Noutrenoi est bordée de montagnes escarpées qui mettent à couvert des vents. En continuant à voyager au nord on rencontre le Kamtchatka, le plus beau fleuve de tout le pays puisque les petits vaisseaux le remontent jusqu'à deux cents verstes au-dessus de son embouchure. Depuis les bords du Kamtchatka jusqu'à la mer d'Oloutora, qui tire son nom de la rivière du même nom, à l'embouchure de laquelle se termine au nord la côte orientale, on trouve douze rivières.

En général la plupart des rivières du Kamtchatka, qui coulent entre des montagnes, sont bordées des deux côtés de rochers escarpés; mais quelque hauteur qu'aient les deux rives l'une a toujours plus de pente. Steller et Kracheninnikov ont observé dans les vallées qui s'étendent entre les montagnes cette correspondance des angles rentrans aux angles saillans que Bouguer a remarquée dans les Alpes : quelles

que soient les conséquences qu'on peut tirer de cette observation il est évident que les eaux seules qui viennent de la fonte des neiges et des glaces peuvent déformer les montagnes et creuser ces vallons étroits et tortueux qui serpentent au pied de ces hautes cimes. Les voyageurs qui traversent les grandes chaînes sont obligés de suivre partout le chemin des torrens : tantôt il faut escalader jusqu'à leur source, et tantôt descendre au fond des abîmes, au travers desquels ils se fraient une route dans la plaine. Sans la coopération de la mer il semble d'abord qu'il suffirait pour la formation des montagnes qu'un terrain eût été considérablement élevé dans l'origine parce qu'avec le cours des siècles, les eaux de pluie et de neige ont pu sillonner, percer, creuser le terrain qu'elles imbibaient, et le tailler en pyramides, en aiguilles, en masses énormes, en mille formes irrégulières dont se compose l'aspect surprenant que présentent aujourd'hui les grandes montagnes; mais les grandes plaines dont elles sont environnées prouvent toujours une révolution prodigieuse, qui n'a pu se faire que par une pente considérable, que la mer a dû former et agrandir en se retirant des lieux où sont les montagnes dans le lit qu'elle occupe : le Kamtchatka est un nouveau monument de cette théorie; la côte orientale, où l'action des eaux de la mer est plus sensible et plus directe, présente un front plus escarpé, plus me-

naçant que la côte occidentale; si l'on pénètre dans l'intérieur du pays on y ressent toujours le voisinage et les traces de l'Océan.

La pointe la plus méridionale du Kamtchatka, qui sépare les deux mers dont cette presqu'île est environnée, s'appelle le cap *Lopatka* parce qu'il ressemble à un omoplate, ou selon d'autres à une pelle : il ne s'élève que de dix brasses ou cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer; il est par conséquent sujet à des inondations qui rendent le pays inhabitable à vingt verstes du rivage. Il n'est fréquenté que par les gens qui vont à la chasse des renards jusqu'à trois verstes du cap Lopatka. Il n'y croît que de la mousse; dans cet espace on voit des lacs et des étangs, mais il n'y a ni ruisseaux ni rivières. Le terrain y est composé de deux couches; l'inférieure est solide, la supérieure est une tourbe spongieuse; sa surface est couverte de monticules et ne produit rien.

Les volcans sont aussi fréquens dans les zones tempérées et glaciales qu'entre les deux tropiques : le Kamtchatka en compte trois; le premier est celui d'Avatcha, au nord de la baie de ce nom : c'est un groupe de montagnes à peu près isolé; sa base, couverte de bois, s'étend jusqu'à la baie; le milieu forme une sorte d'amphithéâtre; le sommet est absolument aride. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu; cependant une éruption eut lieu dans

l'été de 1737; elle ne dura qu'un jour et ne vomit que des cendres épaisses; mais ce fut l'avant-coureur d'un tremblement de terre, qui le 6 octobre suivant renversa dans un quart d'heure toutes les huttes et les tentes des Kamtchadales. Cette secousse fut accompagnée d'un mouvement de la mer très singulier, car elle monta d'abord à la hauteur de vingt pieds, recula au-delà du point d'où elle était venue, remonta une seconde fois plus haut que la première et se retira si loin qu'on la perdit de vue. Au bout d'un quart d'heure le tremblement de terre recommença, la mer s'éleva à deux cents pieds, inonda la côte et se retira. Les habitans y perdirent leurs biens et plusieurs la vie; des champs y furent changés en lacs d'eau salée.

Le second volcan sort d'une ou deux montagnes situées entre la rivière de Kamtchatka et celle de Tolbatchick : ces montagnes n'avaient jamais exhalé que de la fumée, lorsqu'en 1739 elles vomirent un tourbillon de flammes qui dévora les forêts; de ce tourbillon sortit un nuage épais qui couvrit la neige de cendres dans l'espace de cinquante verstes : il fallut attendre qu'il retombât de la neige sur cette cendre pour pouvoir marcher dans la campagne.

Le troisième volcan est la montagne la plus haute du Kamtchatka sur les bords du fleuve de ce nom; elle est environnée d'un amphithéâtre de montagnes jusqu'aux deux tiers de sa hauteur :

son sommet, escarpé et fendu en longues crevasses de tous les côtés est terminé par un cratère; il est si élevé qu'on le découvre à trois cents verstes. Aux approches d'un orage cette montagne se couvre de nuages jusqu'au quart de sa hauteur; elle vomit une fumée épaisse et quelquefois des cendres à la distance de trois cents verstes. Elle a brûlé depuis 1727 jusqu'en 1731; mais sa plus grande éruption fut en 1737, le 25 septembre, et dura l'espace d'une semaine entière. Les yeux ou l'imagination des peuples sauvages d'alentour virent sortir de ce rocher embrasé comme des fleuves de feu; c'étaient des flammes ondoyantes. On entendit ou crut entendre un tonnerre dans les flancs de la montagne; un sifflement, un mugissement des vents qui soufflaient, qui allumaient cette forge infernale : il en sortit un tourbillon de charbons embrasés et de cendres fumantes, que le vent poussa dans la mer sans que la campagne s'en ressentît. Ce phénomène prodigieux fut suivi d'un tremblement de terre dont les secousses durèrent par intervalles depuis le mois d'octobre suivant jusqu'au printemps de l'année 1738, et causèrent d'assez grands ravages.

Steller fait remarquer au sujet de ces volcans que les montagnes qui vomissent ces feux sont presque toujours isolées; qu'elles ont à peu près la même apparence extérieure et doivent contenir en dedans les mêmes matières; qu'on trouve

toujours des lacs sur le sommet et des eaux chaudes au pied des montagnes où les volcans se sont éteints, ce qui est une preuve de la correspondance que la nature a mise entre la mer, les montagnes, les volcans et les eaux chaudes comme si celles-ci venaient originairement de ces sources de feu.

On trouve des eaux chaudes dès la pointe méridionale du Kamtchatka, et l'on en rencontre constamment au pied des montagnes en avançant vers le nord.

Parmi celles que l'on trouve près de la rive méridionale du Baanio il en est une dont l'eau jaillit avec grand bruit à la hauteur d'environ cinq pieds dans un endroit rempli de fentes et de crevasses.

Près du Chemeth on voit couler vers la mer orientale une source d'eau chaude qui sur trois verstes de longueur s'élargit jusqu'à trois sagènes à son embouchure : elle coule entre des rochers; son lit a quelquefois quatre pieds de profondeur. Grâce à la chaleur de ses eaux ses bords se couvrent de verdure et de plantes qui fleurissent dès le mois de mars quand la nature est encore morte aux environs. Plus loin on rencontre une plaine aride couverte de cailloux grisâtres; il en sort une vapeur fumante avec un bruit semblable à celui de l'eau qui bout; cependant on n'y trouve sous une couche de terre molle qu'un lit de pierre si dure qu'on ne peut

la creuser. Les coteaux des environs exhalent de la fumée.

A leur pied se trouvent deux puits, dont l'un a cinq sagènes de diamètre sur dix pieds de profondeur, et l'autre trois sagènes de diamètre sur une de profondeur : ces deux puits ou gouffres ne sont séparés que par un espace de trois sagènes d'un terrain marécageux et mouvant. L'eau qui bout dans ces sources fait tant de bruit qu'on ne peut s'entendre en parlant très haut; elle s'y couvre d'une vapeur si épaisse qu'elle dérobe la vue d'un homme à la distance de sept sagènes; cependant pour entendre le boullonnement de l'eau il faut se coucher par terre : mais il reste à savoir si lorsqu'on est dans cette attitude avec une oreille appliquée contre terre il est aisé d'entendre un autre bruit que celui dont cette oreille est frappée, ou si l'on peut entendre à la fois deux bruits très différens.

L'eau de toutes ces sources est remarquable par une matière noire qui tache les doigts comme l'encre de la Chine et qui surnage à sa surface. Un fait encore plus digne d'observation c'est que ces sources d'eau bouillante sont comprises entre l'embouchure du Kamtchatka sur la côte orientale et celle de l'Ozernaya sur la côte occidentale. Dans cet espace se trouvent les lacs et les volcans les plus considérables de toute la presqu'île : les montagnes ont le plus subi d'altérations dans leurs formes par les eaux, les feux et les tremble-

mens de terre; enfin la mer y exerce le plus de ravages. Tout le reste du pays est rempli de pyrites, de soufre, de pierres alumineuses et ferrugineuses; cependant on n'y trouve point de fer ni d'eaux chaudes. Cracheninnikov pense que dans les endroits où ces matières inflammables produisent des éruptions et des tremblemens de terre ces accidens doivent provenir d'une fermentation causée par l'eau de la mer, qui s'ouvre un passage dans les cavités dont tout le sol du Kamtchatka se trouve creusé, car on observe que les tremblemens de terre y sont plus fréquens aux équinoxes, surtout du printemps, où les marées sont les plus fortes.

Malgré la communication de la mer avec ces cavernes intérieures du Kamtchatka l'on n'y a point encore rencontré de fontaines salées; du reste les sources dont on vient de parler et une infinité d'autres eaux courantes qui se jettent dans les rivières empêchent celles-ci de se geler entièrement par les plus grands froids et de tarir dans l'été. Celles de ces sources qui réunies forment la petite rivière de Klioutchvka ont le double avantage de fournir du poisson frais et d'être fort saines à boire malgré leur fraîcheur. Dans tous les autres endroits l'eau froide que les Kamtchadales boivent en mangeant leur poisson brûlant et plein d'huile leur cause des dyssenteries.

Les bords du Kamtchatka sont couverts de ra-

cines et de baies qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers : la nature y produit des bois également propres à la construction des maisons et à celle des vaisseaux ; les plantes qui veulent un terrain chaud y croissent beaucoup mieux surtout à la source du Kamtchatka, où la péninsule est le plus large et le moins sujette aux brouillards. Entre sa source et son embouchure on a semé de l'orge et de l'avoine avec succès.

Les légumes, tels que la laitue, le chou et les pois, qui ont besoin de chaleur, ne prospèrent pas au Kamtchatka; mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radis et les betteraves, viennent partout plus abondans, plus gros, de meilleure qualité le long de la rivière de Kamtchatka.

Au bord des rivières, dans les marais et les bois, l'herbe surpasse la hauteur de l'homme et peut se faucher jusqu'à trois fois dans un été: c'est aux pluies du printemps et à l'humidité du terrain qu'il faut attribuer ce genre de fécondité, qui conserve le foin fort avant dans l'automne et lui donne du suc et de la sève, même en hiver ; aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, et donnant du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux ou trop marécageux pour être propres aux pâturages ou à la culture; mais sur la côte occidentale l'on trouve

en avançant dans le pays des endroits bas qui paraissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y gèle qu'à un pied de profondeur : au-dessous est une terre molle jusqu'à l'épaisseur d'une archine et demie; plus bas une couche de glace très dure à briser; puis une vase délayée et liquide; enfin le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles les endroits élevés et les collines qui s'en éloignent se couvrent de bois et de cette verdure qui semble inviter à la culture; mais la neige qui précède la gelée aux premiers jours de l'automne s'oppose à la semence des grains, soit avant l'hiver parce que venant à fondre elle détruit les semences, soit au printemps parce qu'elle séjourne jusqu'à la moitié de mai, temps suivi de près par les pluies, qui durent jusqu'au mois d'août : ce qu'on a semé ne laisse pas de croître assez vite au milieu des eaux; mais comme l'été est fort court et que le soleil reste quelquefois quinze jours sans paraître la moisson ne mûrit point, et la gelée vient la surprendre en fleur.

Les côtes ont peu de bois et les bords des rivières n'ont que des saules et des roseaux même à trente verstes de la mer : cette disette de bois gêne beaucoup les habitans, qui dans l'été vont

s'établir sur les bords de la mer pour la commodité de la pêche; on est obligé d'aller chercher du bois fort loin avec beaucoup de peine. La rapidité des rivières et les bancs de sable dont elles se remplissent font qu'au lieu de laisser flotter au gré des courans le bois que l'on a coupé on est forcé d'en attacher de longs faisceaux aux deux côtés d'un petit canot de pêcheur. Pour peu que la charge ou le train fût considérable il embarrasserait le canot et le ferait chavirer et échouer contre les rochers et les bancs. La mer supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle apporte sur les côtes; mais ils sont rares; et ce bois, mouillé, vermoulu répand plus de fumée que de chaleur. Le voisinage des montagnes offre plus de ressources, surtout dans les endroits où les rivières peu éloignées de la mer sont navigables.

Le meilleur bois est le bouleau; il y en a de si gros que le capitaine Spanberg en fit construire un bâtiment pour les voyages de long cours : ce vaisseau vide enfonça d'abord aussi profondément dans l'eau que s'il eût été chargé; mais la cargaison n'ajouta rien ce semble à son poids; il n'en prit pas plus d'eau qu'auparavant et n'en fut pas moins bon voilier. Ce fait est trop singulier et trop mal présenté pour ne pas embarrasser un lecteur un peu versé dans la physique. On a vu des vaisseaux neufs tirer d'abord beaucoup d'eau au moment qu'ils y sont lancés, puis

quelque temps après se moins enfoncer : sans doute que le bois venant à se gonfler l'eau ne peut plus pénétrer, et qu'après qu'on a vidé celle qui étant entrée dans le vaisseau l'avait fait enfoncer il s'élève beaucoup ; il se peut qu'alors la charge que sa capacité lui permet de recevoir ne lui fasse pas tirer plus d'eau qu'il n'en avait tiré d'abord ; mais ce phénomène d'hydrostatique a besoin d'être bien vérifié par l'expérience avant qu'on en cherche l'explication.

Quelque stériles que soient les côtes du Kamtchatka celle de l'orient est pourtant moins dégarnie de bois, sans doute parce que les montagnes sont très proches de la mer ; mais les plaines même en fournissent de fort beaux, surtout au-dessus de l'Ioupanova, vers le cinquante-troisième degré trente minutes de latitude : on y trouve des forêts de mélèzes, qui s'étendent le long des montagnes d'où sort le Kamtchatka ; les bords de ce fleuve en sont aussi revêtus jusqu'à l'embouchure de l'Elovka, qui est de même couronné de ces arbres jusqu'à sa source dans les montagnes.

La variation de la température dépend non seulement de la distance de l'équateur mais de la mer d'où viennent les vents et de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de prise : d'un côté les montagnes occasionnent du froid et de l'autre elles en garantissent ; ici la mer entretient la chaleur par des brouillards épais tan-

dis qu'ailleurs elle la tempère par des vents périodiques. Tantôt un sol aquatique et marécageux engendre tour à tour les glaces et les vapeurs brûlantes; tantôt un sol pierreux et sec expose à toutes les rigueurs des hivers et à l'ardeur des étés. Quoique l'éloignement du pôle ou de la ligne décide constamment de la nature des saisons dans chaque climat le sol n'a pas moins d'influence que le ciel sur l'air que respirent les habitans des différentes zones; c'est dans l'atmosphère qu'ils vivent, et celle-ci se compose des exhalaisons de la terre. La direction des vents condense ou raréfie ces vapeurs, assemble ou disperse les nuages, les résout en neige ou en pluie, fond ou glace les neiges; de là cette inégalité qui fait qu'un pays plus septentrional est moins froid qu'un autre plus méridional. Ainsi le Kamtchatka n'a pas un hiver aussi rude que l'annonce sa position géographique; mais s'il est modéré il est long et constant; le mercure du thermomètre de Delisle s'y tient pour l'ordinaire entre le cent soixantième et le cent quatre-vingtième degré si ce n'est en janvier, mois le plus froid de l'année, qu'il descend de cent soixante-quinze à deux cent degrés. Le printemps est court, mais quoique pluvieux il est mêlé de beaux jours; l'été n'est pas plus long, mais plus inconstant et plus froid à proportion. Le voisinage de la mer et la fonte des neiges y couvrent tous les jours le ciel d'un voile de va-

peurs que le soleil ne dissipe guère qu'à midi; l'on peut très rarement s'y passer de fourrures; cependant loin de la mer le temps est constamment serein depuis le mois d'avril jusqu'à la mi-juillet. Ainsi dans les terres on voit le thermomètre varier du cent quarante-sixième degré au cent trentième degré; mais au mois de juillet il monte quelquefois jusqu'au cent dix-huitième degré. On éprouve peu d'orages en été.

La plus belle saison est l'automne; on a de beaux jours durant le mois de septembre, mais vers la fin ils sont troublés par les vents et les tempêtes, qui préludent à l'hiver; les rivières gèlent dès le commencement de novembre; ce mois et les deux suivans offrent rarement des jours sereins. C'est en septembre et octobre, en février et mars qu'on peut voyager avec le plus de sûreté.

Les vents influent beaucoup sur les saisons dans le Kamtchatka, au printemps le vent du sud-est, en été le vent d'ouest, en automne le vent du nord-est en hiver le vent d'est soufflent avec des variations le long de la mer occidentale. Le vent d'est est souvent impétueux, dure trois jours, renversant les hommes par terre et poussant des phoques sur des glaçons flottans contre la pointe de Lopatka; le vent du nord donne en toute saison le plus beau temps, celui du midi de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme ces vents viennent la plupart de la mer il n'est

pas étonnant qu'ils dominent sur une langue de terre située entre deux mers et qu'un élément s'y ressente des influences de l'autre. Le climat est plus doux, la terre plus fertile au nord qu'au midi; près de la grande rivière le temps est agréable et serein tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents se rencontrent et se heurtent, les habitans n'osent sortir de leurs cabanes. En approchant de ce cap plus on trouve de brouillards en été plus on essuie d'ouragans en hiver; en s'avançant au nord moins on a de pluie en été moins on souffre des vents en hiver. La même différence qu'on remarque entre le nord et le midi du Kamtchatka s'observe à peu près entre ses côtes d'orient et d'occident; tandis que sur les bords de la mer de Pengina l'air est sombre, épais et nébuleux, sur les rives de l'orient le ciel est pur et serein; c'est un monde différent sous la même latitude. La neige, qui s'entasse à douze pieds de hauteur sur la pointe de Lopatka, diminue d'épaisseur à mesure qu'on s'avance au nord; à peine en trouve-t-on un pied et demi sur les bords de la Tighil vers le milieu de la presqu'île prise dans sa longueur.

C'est pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitans très basané et qui leur gâte la vue de très bonne heure; comme le froid et les vents la condensent les rayons du soleil, réfléchis sur cette superficie éblouissante et dure, brûlent la peau et fatiguent les yeux. Quoi qu'il

en soit de ce premier effet de la neige le second est très certain, aussi les habitans portent-ils pour garde-vue des réseaux tissus de crin noir, ou des écorces de bouleau criblées de petits trous; mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal d'yeux ne soit très fréquent au Kamtchatka. Steller y trouva un remède qui dissipait en six heures de temps la rougeur et l'inflammation et guérissait de la douleur du mal; c'était d'appliquer sur les yeux une espèce de cataplasme fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à l'écume avec du camphre et du sucre.

La neige qui tombe dans la presqu'île entre les cinquante-deuxième et cinquante-cinquième degrés est si abondante qu'à la fin du printemps toute la campagne est inondée par le débordement des fleuves; mais ce qui rend le séjour du pays encore plus incommode ce sont les vents et les ouragans.

Comme il existe des mines dans presque toutes les grandes chaînes de montagnes il est assez vraisemblable qu'il s'en trouve dans le Kamtchatka; mais le peu de besoin que les Russes ont de trouver des métaux dans un pays où ils en apportent, le peu d'aptitude des habitans pour en découvrir, les difficultés de l'exploitation dues à la nature du sol laissent ignorer si le Kamtchatka renferme de ces richesses utiles : on a pourtant découvert une mine de cuivre entre le lac Kouril et la rivière Girovaia; de petites

rivières couvrent leurs bors d'un sable ferrugineux; on trouve de la craie blanche aux environs du lac Kouril, une terre couleur de pourpre autour des sources chaudes; du tripoli et de l'ocre rouge le long de la grande rivière, de l'ambre jaune en quantité près de la mer de Pengina. Les montagnes renferment une sorte de cristal couleur de cerise, mais en petite quantité; on rencontre près de la rivière de Khariasova, qui se jette dans la mer de Pengina vers le cinquante-sixième degré de latitude, du cristal vert en grands morceaux; les Kamtchadales en fabriquaient jadis leurs armes et leurs outils tranchans; on trouve aussi dans cet endroit une pierre légère et blanche dont ils font des mortiers et des lampes. Partout aux sources des rivières ils ramassent des pierres transparentes qui leur servent à tirer du feu : il y en a de blanches comme du lait que les Russes prennent pour des cornalines; il y en a de jaunâtres qu'ils appellent hyacinthes; mais on n'a point encore trouvé de vraies pierres précieuses. Les côtes de la mer fournissent une pierre de couleur de fer, poreuse comme l'éponge et qui rougit au feu.

Les principaux arbres du Kamtchatka sont le mélèze, le peuplier blanc, le saule, l'aune, le bouleau et le petit cèdre.

Les deux premiers servent à construire les habitations de terre et les bâtimens de mer. Steller dit que le peuplier blanc doit à l'eau salée de la

mer d'être extrêmement poreux et léger; il ajoute que sa cendre exposée à l'air s'y change en pierre rougeâtre dont le poids augmente avec le temps, et que quand on brise cette pierre après bien des années on y trouve des parcelles ferrugineuses.

L'écorce des saules sert à nourrir les hommes, celle de l'aune à teindre les cuirs.

Les bouleaux du Kamtchatka diffèrent de ceux de l'Europe; ils sont d'un gris plus foncé, très raboteux et remplis de gros nœuds; le bois en est si dur qu'on en fait des plats, et l'écorce si tendre qu'on la sert à manger dans ces plats; mais pour la préparer on la détache encore verte, on la hache en menus morceau comme le vermicelle, on la fait fermenter dans le suc même du bouleau et on la mange avec du caviar sec.

Le petit cèdre diffère du grand en ce qu'au lieu de s'élever comme ces arbres majestueux on le voit tortueux et rampant sur les montagnes et dans les plaines où il croît avec peine et toujours faible : ses fruits, proportionnés au tronc et aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes; aussi les Kamtchadales les mangent sans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit astringent cause des ténesmes; mais les sommités de l'arbuste infusées dans l'eau chaude comme du thé guérissent du scorbut.

On trouve au Kamtchatka deux sortes d'aubépine, l'une à fruits noirs, l'autre à fruits rouges, qu'on garde pour l'hiver; beaucoup de sorbiers,

dont on confit les fruits; passablement de genévriers, dont on néglige les baies; peu de groseilles rouges et de framboises, qu'on ne se donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations; mais en revanche il y a trois sortes de myrtilles (*vaccinium*), dont on emploie les baies à faire des confitures et de l'eau-de-vie. Le fruit de la camarigne, que les naturels du pays appellent *vodianitsa,* sert à teindre en couleur de cerise de vieilles étoffes de soie déjà passées; on l'emploie aussi avec de l'alun et de la graisse de poisson à noircir les peaux de loutre de mer et les mauvaises zibelines : ce mélange leur donne un noir si luisant que les acheteurs y sont trompés.

A la ressource de ces fruits se joint celle des plantes pour dédommager les habitans du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine et de gruau, c'est la sarane, qu'on trouve principalement dans ce pays; c'est une espèce de lis. Cette plante s'élève à la hauteur d'environ un demi-pied; sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cygne. Vers la racine elle est d'une couleur rougeâtre et verte à son sommet; ses feuilles sont ovales et verticillées. La fleur termine la tige; elle est d'un rouge de cerise foncé sa racine ou sa bulbe est à peu près aussi grosse qu'une gousse d'ail et composée de plusieurs petites gousses rondes : elle fleurit à la mi-juillet, et pendant ce temps-là elle est

si abondante que les campagnes en paraissent toutes convertes.

La sarane, pilée avec le morocha (*rubus chamœmorus*) et avec d'autres baies, se cuit au four : c'est un mets si agréable et si nourrissant qu'il peut faire oublier le pain.

Les Kamtchadales font des bouillons, des confitures, et les Russes de l'eau-de-vie avec le matteit (*sphondylium*). Cette plante est semblable au panais : sa racine, jaune en dehors, blanche en dedans, a le goût amer, fort et piquant comme le poivre; sa tige, creuse, de la hauteur d'un homme, est d'une couleur verte et rougeâtre avec de petits duvets courts et blancs; les fleurs ressemblent à celles du fenouil.

On coupe les rameaux qui sortent du nœud le plus près de sa racine, car les tiges principales ne sont pas bonnes : on ratisse avec une coquille l'écorce de ces rameaux; on les expose quelque temps au soleil, puis on les lie en bottes; dès qu'ils commencent à sécher on les enferme dans des sacs faits de nattes où ils se couvrent d'une poudre douce dont le goût approche de celui de la réglisse. Trente-six livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre : le suc qui produit cette poudre est si actif et si vénéneux qu'il occasionne des enflures et des pustules sur la peau partout où il tombe; aussi les femmes mettent-elles des gants pour manier et préparer cette plante, et ceux qui la mangent verte au printemps la mor-

dent sans y toucher avec les lèvres. Voici comment on en tire de l'eau-de-vie.

On la fait fermenter par paquets avec de l'eau chaude dans un petit vase où l'on mêle des baies de gimolost; on tient ce vase couvert dans un endroit chaud : cette première fermentation produit une liqueur qu'on appelle *prigolovok*. Pour en faire de la braga, boisson plus forte, on la verse dans un vase d'eau et on y mêle encore du du matteït; ce mélange fermente vingt-quatre heures, et quand il cesse de bouillir on a de la braga. C'est avec celle-ci que se fait l'eau-de-vie; on la jette dans une chaudière avec les herbes destinées à la distillation; cette chaudière est bouchée d'un couvercle de bois dans lequel on fait passer un canon de fusil qui sert de tuyau.

La première distillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *raka*. Les gens riches boivent de la seconde distillation, qui rend cette eau-de-vie d'une force à ronger le fer : elle n'en conviendrait que mieux aux entrailles dures de cette classe d'hommes qu'une nature grossière et une vie laborieuse rendent les plus robustes; mais elle est trop chère pour leur pauvreté. Le marc de la chaudière est bon à faire de la braga pour le peuple, et ce qu'on en jette engraisse le bétail, qui le mange avec avidité.

Quelquefois on se dispense de ratisser l'écorce avant de distiller la plante, mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus per-



nicieux ; elle coagule le sang, elle cause de violentes palpitations de cœur, elle enivre aisément et son excès va jusqu'à priver un homme de sentiment. Croit-on arrêter l'ivresse de cette boisson par un verre d'eau froide on y retombe bientôt, et si elle n'ôte pas l'usage de tous les sens elle engourdit au moins les pieds. Pour peu qu'on boive de cette eau-de-vie elle trouble le sommeil de songes inquiétans. Bien des Kamtchadales n'osent manger de matteït de peur de s'énerver; en revanche ils s'en servent pour tuer la vermine, se frottant les cheveux du suc qu'ils en tirent au printemps.

On a de l'eau-de-vie en plus grande abondance et de meilleure qualité lorsqu'au lieu d'eau pour distiller le matteït on se sert d'une infusion de kiprei (*epilobium*). La moelle de sa tige est d'un goût agréable qui ressemble aux cornichons séchés des Kalmouks ; sa feuille verte et son écorce broyée s'infusent et se prennent comme du thé vert, dont cette infusion a le goût. Le kiprei sert aussi à faire du vinaigre.

Le *tcheremcha* ou l'ail sauvage entre dans une espèce de mets qu'on appelle *schami*, c'est un ragoût froid composé de choux, d'ognons, de cornichons et quelquefois de poisson et de pieds de cochons. L'ail sauvage qu'on y mêle est un excellent anti-scorbutique; mais il faut sans doute en user médiocrement, car des Cosaques attaqués du scorbut en ayant trop mangé furent cou-

verts de gale et de pustules; cependant ces croûtes tombèrent et le mal disparut.

Parmi d'autres plantes dont les Kamtchadales font usage pour leur nourriture on peut remarquer l'outchiktchou, plante dont la feuille ressemble à celle du chanvre.

Si la nature a refusé les alimens les plus communs aux Kamtchadales elle y a suppléé par un grand nombre de racines et d'herbes dont le besoin leur donne l'instinct d'éprouver et d'employer la vertu : ils savent et l'endroit où elles croissent, et le temps de les cueillir, et l'usage qu'on en peut faire. Les nations les plus civilisées n'ont pas de botanistes plus éclairés que ces sauvages, car la faim instruit mieux que la curiosité parce que les Kamtchadales n'ont presque rien à manger. Steller les appelle avec raison *mangeurs de tout;* en effet jusqu'aux herbes sèches que la mer jette sur les côtes, jusqu'aux champignons dangereux qu'on appelle *meukomores*, ils vivent de tout ce qui ne tue pas.

Les plantes qu'ils ne mangent pas en santé leur sont bonnes pour les maladies ou les plaies.

La racine que les Kamtchadales appellent *zgate* est très funeste à leurs ennemis : quand ces sauvages ont trempé leurs flèches dans le suc de la racine de cette plante; elles font des blessures incurables; les hommes en meurent au bout de deux jours à moins qu'on ne suce le poison de leur plaie; les baleines et les phoques atteints de ces

flèches bondissent avec violence, puis vont se jeter et périr sur les côtes.

Les végétaux sont presque l'unique ressource des Kamtchadales dans tous leurs besoins. Avec une plante haute et blanchâtre qui ressemble au froment ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures et de rideaux, des manteaux unis et lisses d'un côté, velus de l'autre : le côté velu se met par-dessous contre le froid et par-dessus contre la pluie. Les femmes font de cette espèce de jonc des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens et de grands sacs pour les provisions de bouche; elle sert encore à couvrir les habitations soit d'hiver ou d'été; on la coupe avec une omoplate de baleine ou même d'ours façonnée en faux, et qui aiguisée sur des pierres devient tranchante comme du fer.

Une autre sorte d'herbe ou de jonc non moins utile à ce peuple, qui manque de tout, c'est le *bolótnaïa* ou *tonchitch*, nom d'autant plus remarquable qu'il désigne cette plante dans les usages superstitieux des Kamtchadales : elle leur sert d'ouate pour envelopper leurs enfans quand ils viennent au monde; ils leur en mettent encore au lieu de langes à l'ouverture qu'ils ménagent dans le berceau pour la propreté : quand elle est humide, ils l'ôtent pour en mettre de nouvelle. Cette herbe tressée sert encore de bas, qui sont très bien tendus sur la jambe : on la carde avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer et on la

prépare comme le lin, que les Kamtchadales n'ont pas non plus que le chanvre ; mais ce peuple sauvage y supplée par l'ortie : il l'arrache au mois d'août et la laisse sécher dans les cabanes le reste de l'été. Quand l'hiver arrête la pêche et les travaux du dehors on prépare l'ortie : après avoir fendu la tige en deux on tire adroitement l'écorce avec les dents ; ensuite elle est battue, nettoyée, filée entre les mains et roulée autour d'un fuseau. Le fil à coudre n'est point retors, mais on tord en double celui qu'on destine à faire des filets, car c'est là le principal usage de l'ortie. Comme on ne fait ni rouir la plante, ni bouillir le fil ces filets ne durent guère qu'un été.

Les animaux de terre font la richesse du Kamtchatka, si le mot de richesse peut convenir à des hommes qui ont à peine le plus étroit nécessaire. Les Kamtchadales ne font la guerre aux animaux que pour en avoir la peau ; c'est un objet de besoin, d'ornement et de commerce : les peaux grossières font leurs habits, les plus belles leur parure ou leur gain. Commençons par l'animal le plus utile ; à double titre c'est le chien. Le chien sert à traîner l'homme pendant sa vie ; à sa mort il l'habille de sa peau. Les chiens du Kamtchatka, grossiers, rudes et demi-sauvages comme leurs maîtres, communément blancs, noirs, mêlés de ces deux couleurs ou gris comme les loups, plus agiles et plus vivaces que nos chiens quoique

plus laborieux. Faut-il l'attribuer à un climat plus convenable, à une nourriture plus légère? Ils vivent de poisson, rarement de viande; au printemps, qu'ils ne sont plus nécessaires pour les traîneaux, on leur rend la liberté de courir où ils veulent et de se nourrir comme ils peuvent; ils s'engraissent sur les bords des rivières ou dans les champs.

Au mois d'octobre on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, et dès que la neige couvre la terre on les attèle pour traîner. Durant l'hiver, qui est une saison de travail pour eux et de repos pour les hommes, on les nourrit avec de l'opana; c'est une espèce de pâte faite de poisson qu'on a laissé fermenter dans une fosse: on en jette dans une auge pleine d'eau la quantité nécessaire pour le nombre des chiens à nourrir; on y mêle quelques arêtes de poissons; on fait chauffer ce mélange avec des pierres rougies au feu. Voilà les mets qu'on leur donne tous les soirs pour réparer leurs forces et leur procurer un profond sommeil. Dans le jour ils ne mangent point de peur d'être pesans à la course. On nourrit de chair de corneille ceux qu'on dresse pour la chasse, prétendant qu'ils en ont plus de nez. Quand l'animal devient inutile on le tue, ou l'on attend qu'il meure, et l'on prend sa peau: celle des chiens blancs qui ont le poil long sert à border les pelisses et les habits faits de peaux plus communes.

Les animaux dont la chasse occupe les chiens sont le renard et le bélier sauvage.

Les renards du Kamtchatka ont un poil épais, si luisant et si beau que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre : on en voit de diverses couleurs, mais les plus estimés sont les châtains noirs, ceux qui ont le ventre noir et le corps rouge et ceux au poil couleur de feu. On dit que les renards les plus beaux sont aussi les plus fins, et qu'un Cosaque, très habile chasseur, poursuivit deux hivers de suite au Kamtchatka un beau renard qu'il ne put jamais prendre. Un fait n'établit pas un principe; d'ailleurs comme on ne poursuit guère avec une certaine ardeur que les plus beaux renards, et comme ceux-ci acquièrent de la ruse à proportion des piéges qu'on leur tend il était naturel qu'un animal plus couru qu'un autre en devînt plus habile; c'est le fruit de l'expérience qui étend le progrès des connaissances chez tous les animaux.

Au Kamtchatka, dit-on, un renard qui est échappé d'un piége ne s'y prend plus; au lieu d'y entrer il tourne autour, creuse la neige qui l'environne, le fait détendre et mange l'amorce. Mais l'homme, toujours plus inventif, a plus d'un piége pour le prendre : les Cosaques attachent un arc bandé à un pieu qu'ils enfoncent dans la terre; de cet endroit ils conduisent une ficelle le long de la piste du renard, assez loin du piége; dès que l'animal en passant touche la

ficelle de ses pattes de devant la flèche part et lui perce le cœur.

Les Kamtchadales du midi ont l'art de prendre les renards au filet ; voici comment : ils passent au milieu de ce filet, qui est fait de barbes de baleine, un pieu où ils lient une hirondelle vivante ; le chasseur avec une corde passée dans les anneaux du filet va se cacher dans un fossé ; quand le renard se jette sur l'oiseau l'homme tire la corde, et l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piége, car de semblables lacets paraissent bien grossiers pour le plus fins des animaux. Au reste les renards étaient jadis si communs ou si affamés au Kamtchatka qu'ils en devenaient familiers au point de venir manger dans les auges des chiens et de se laisser tuer à coups de bâton : sans doute qu'ils sont plus rares puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Les béliers sauvages ont l'allure de la chèvre et le poil du renne ; ils ont deux cornes dont chacune dans sa plus grande grosseur pèse de vingt-cinq à trente livres ; on en fait des vases, des cuillers et d'autres ustensiles. Aussi vifs, aussi légers que le chevreuil ils habitent comme lui les montagnes les plus escarpées au milieu des des précipices. Ainsi les Kamtchadales qui leur font la chasse vont s'établir sur ces rochers avec leur famille dès le printemps jusqu'au mois de décembre. La chair de ces béliers est très déli-

cate de même que la graisse qu'ils ont sur le dos; mais c'est pour avoir leur fourrure qu'on leur donne la chasse.

La zibeline est l'animal le plus précieux : celles du Kamtchatka sont les plus belles au noir près; c'est pour cela que leurs peaux passent à la Chine, où la teinture achève de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les meilleures sont au nord de la presqu'île; les plus mauvaises au midi; mais celles-ci mêmes ont la queue si fournie et si noire qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamtchadales font peu de cas de ces animaux : autrefois ils n'en prenaient que pour les manger; aujourd'hui c'est pour payer le tribut de peaux que les Russes leur ont imposé. Du reste ils préfèrent une peau de chien qui les défend du froid au vain ornement d'une queue de martre : leur richesse n'est pas encore parvenue au luxe. Les chasseurs de profession vont passer l'hiver dans les montagnes, où les zibelines se tiennent en plus grand nombre; mais c'est toujours un petit objet d'occupation et de lucre pour les Kamtchadales, trop paresseux au gré des Russes, qui sont plus avides.

Les marmottes du Kamtchatka sont très jolies par la bigarrure de leur peau, qui est chaude et légère. Cet animal aussi vif que l'écureuil se sert comme lui des pattes de devant pour manger: il se nourrit de racines, de baies et de cônes de

pin. Les Kamtchadales ne font point de cas de la peau des marmottes ni des hermines ; elles sont trop petites et trop soyeuses pour un peuple grossier dont l'esprit s'arrête à l'utilité. En revanche il estime singulièrement la fourrure du glouton, surtout la peau du glouton blanc, tacheté de jaune. Dieu même, disent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'est le présent le plus agréable aux femmes Kamtchadales : elles s'en font un ornement de tête singulier ; c'est un croissant qui présente deux cornes blanches. Elles croient ressembler avec cette parure au mitchatgatchi, oiseau de mer tout noir, à qui la nature a donné deux aigrettes blanches sur la tête. Cependant on ne prend pas baucoup de gloutons ; il leur est sans doute plus facile d'en acheter, c'est à dire de donner un ou deux loutres de mer pour deux pattes blanches de glouton.

Le Kamtchatka est un pays trop hérissé de montagnes, de ronces et de frimas pour que les ours y manquent ; il y en a, mais qui ne sont ni aussi grands, ni même aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat : rarement ils attaquent à moins qu'à leur réveil ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte sans doute leur fait prendre pour un ennemi ; c'est alors que pour se défendre ils se jettent sur le passant. Ainsi l'ours est plus redoutable endormi qu'éveillé ; mais au lieu de tuer l'homme il lui enlève

la peau du crâne depuis la nuque du cou pour la rabattre sur les yeux du malheureux comme s'il n'avait à redouter que sa vue; quelquefois dans sa fureur il lui déchire les parties les plus charnues et le laisse en cet état. On entend souvent au Kamtchatka de ces écorchés (*dranki*) qui, comme dit Lucrèce, remplissent les bois et les montagnes de leurs gémissemens, tenant leurs mains tremblantes sur des ulcères rongés de vers. Ce sont là les périls de la vie sauvage, moins nombreux et moins redoutables que ceux de la société. L'ours moins inhumain que l'homme épargne les êtres qu'il ne craint point; loin de faire aucun mal aux femmes souvent il les suit comme un animal domestique content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général il ne cherche qu'à vivre, et quand il le peut sans verser le sang il évite le carnage. Les ours sont très gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson; mais quand l'hiver glace les rivières et flétrit les végétaux l'ours maigrit, ne vivant que d'arêtes desséchées, des provisions ou des restes de poisson qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hasard, ou des renards et des lièvres qu'il trouve pris dans les piéges. Du reste cet animal est si paresseux que les Kamtchadales ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau que de les appeler ours (*kèren*).

Cependant comme l'ours malgré sa paresse devient carnassier et destructeur quand la faim le presse, on est obligé de lui faire la guerre à coups de flèche ou de lui tendre des piéges. Les Kamtchadales ont une façon singulière de le prendre dans sa tanière : on y entasse à l'entrée une quantité de bois et près du trou des soliveaux et des troncs d'arbres; l'ours pour s'ouvrir un passage libre retire ces pièces de bois en dedans et s'embarrasse tellement des obstacles mêmes dont il veut se délivrer qu'il ne peut plus sortir; alors les Kamtchadales ouvrent la tanière par dessus et tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé : l'ours, plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds, et restant pris à l'arbre il paie sa gourmandise de sa peau, car c'est pour sa peau qu'on en veut à sa vie. Les Kamtchadales s'en font des fourrures très estimées et des semelles de souliers pour courir sur la glace; ils se couvrent même le visage des intestins de l'ours pour se garantir du soleil.

Un animal très commun partout, et qui ne devrait pas l'être ce semble dans les régions aussi peu habitables que le Kamtchatka, c'est le rat : ce pays en a de trois espèces; la première, à courte queue, au poil rouge, est aussi grosse

que les plus grands qu'il y ait en Europe, mais elle diffère de ceux-ci surtout par son cri, semblable à celui des cochons de lait; du reste elle ressemble à une espèce de belette qui pourtant se nourrit de rats, mais sans doute des plus petits: ceux-ci sont pour ainsi dire domestiques tant la faim les rend familiers avec les Kamtchadales, dont ils volent sans crainte les provisions.

Une troisième espèce vit des larcins qu'elle fait à la première, qui se tient dans les plaines, les bois et les montagnes : l'une a des rapports avec les frelons et l'autre avec l'abeille.

Les gros rats, qu'on appelle *tegoulicitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui sont autant de greniers souterrains destinés à différentes provisions de bouche pour l'hiver : on y trouve de la sarane nettoyée, d'autre non préparée, que les rats font sécher au soleil dans les beaux jours; des plantes de plusieurs sortes, des cônes de pin. L'histoire de ces rats est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent, mais en est-elle plus vraie?

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration si l'on en croit les Kamtchadales Quelquefois les gros rats disparaissent de la presqu'île, et c'est alors le présage d'une mauvaise année; mais quand ils reviennent c'est l'augure d'une chasse et d'une année abondante : on annonce leur retour dans tout le pays par des exprès.

C'est au printemps qu'ils partent pour se



rendre au couchant sur la rivière de Pengina, traversant des lacs, des golfes et des rivières à la nage, souvent noyés en route ou restant épuisés de fatigue sur le rivage jusqu'à ce que le soleil et le repos leur aient rendu des forces; souvent enlevés par des canards sauvages ou dévorés par une espèce de saumon. Une armée de ces rats est quelquefois deux heures à passer un fleuve; c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux quoique les Kamtchadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espèce de coquillages faits en forme d'oreille, qu'on trouve sur les rivages et que les habitans ont appelés les *canots des rats*.

Ce n'est pas la seule fable dont ils se disent les témoins oculaires. Rien de si merveilleux à les entendre que la prévoyance de ces rats et l'ordre de leur marche : avant de partir ils couvrent leurs provisions de racines vénéneuses pour empoisonner les rats frelons qui viendraient piller leurs cellules en leur absence; quand ils reviennent, et c'est au mois d'octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés et vidés ils se pendent de désespoir; aussi les Kamtchadales charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leurs provisions remplissent leurs trous d'œufs de poissons ou caviar, et s'ils trouvent au bord des rivières quelques rats demi-morts d'épuisement ils tâchent de les sauver. Ainsi l'histoire de la terre est partout comme on voit celle des folies ou des mensonges de l'homme; on est

forcé de les écrire ne fût-ce que pour l'en détromper.

Les loutres se prennent à la chasse et lorsque les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux, assez chères parce qu'elles sont rares, s'emploient à border les habits, mais surtout à conserver la couleur des zibelines en leur servant d'enveloppe dans les endroits où l'on serre celles-ci.

Les phoques remontent des mers de Kamtchatka dans les rivières en si grande quantité que les petites îles voisines de la mer en sont couvertes.

Le phoque ne s'éloigne guère de la côte au-delà de trente milles; c'est un signal du voisinage de la terre pour les navigateurs; s'il entre dans les rivières c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit.

La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri des phoques est désagréable, surtout leur grognement continuel; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent.

Parmi les différentes manières de les prendre à terre les Kamtchadales en ont une qui leur semble particulière : quand les petits sont sur la glace les chasseurs mettant une serviette au-devant d'un traîneau les poussent et les écartent de leurs trous, et quand ils en sont éloignés on tombe sur eux et on les assomme avec des massues, ou bien à coups de carabine sur la tête,

car il est inutile de les frapper ailleurs. Les balles restent dans la graisse du phoque; mais il ne faut pas croire qu'elles ne font que les chatouiller agréablement comme l'ont dit des gens qui ne doutent de rien.

Quelquefois on tend des filets très forts en trois ou quatre endroits d'une rivière où les phoques sont entrés, et on les pousse dans ces filets avec de grands cris; quand ils s'y sont embarrassés on les assomme, et l'on en prend, dit-on, dans ces sortes de pêche et de chasse jusqu'à cent à la fois. Ils sont durs à tuer : j'ai vu moi-même, dit Kracheninnikov, un de ces animaux qu'on avait pris à l'hameçon poursuivre nos gens quoiqu'il eût le crâne brisé en plusieurs pièces. Aussitôt qu'on l'eut tiré sur le rivage il tâcha de fuir dans la rivière; mais ne le pouvant pas il se mit à pleurer, et dès qu'on l'eut frappé il se défendit avec la plus grande fureur.

Quand on les surprend endormis sur la côte s'ils en ont le temps ils s'enfuient, et pour rendre le chemin plus glissant ils vomissent non pas une espèce de lait comme on l'a dit par erreur mais de l'eau de mer.

Les Kamtchadales ne prennent les morses que pour en avoir les dents, qui pèsent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit et dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci est l'otarie à crinière ou lion marin : ce phoque pèse

depuis trente-cinq jusqu'à quarante pouds. Les gros beuglent, les petits bêlent; mais leurs mugissemens affreux, et plus forts que ceux des phoques ordinaires, avertissent les navigateurs dans les temps de brouillard de la proximité des rochers et des écueils où les vaisseaux pourraient échouer, car ces animaux quand ils sont à terre se tiennent sur le haut des montagnes, dans les îles.

Ce phoque, redoutable par sa grosseur, ses dents, ses rugissemens, sa figure et son nom même, est pourtant si timide qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble et tombe à chaque pas tant sa graisse lui rend la marche pénible; mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir alors il met à son tour son agresseur en fuite, surtout s'il est en mer, où dans les bonds de sa fureur il peut submerger les canots et noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur ou chasseur va contre le vent lui plonger dans la poitrine au-dessous des pattes de devant un harpon attaché par une longue courroie qui tient à un pieu dans le canot; les autres pêcheurs percent ensuite de loin l'animal à coups de flèche; et quand il a perdu ses forces ils s'approchent pour l'achever à coups de lance ou de massue. Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés, et comme l'eau de mer irrite sans doute les blessures l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir si l'on ne peut l'aborder aisément.

C'est un honneur pour les Kamtchadales de tuer des phoques ; un déshonneur de jeter dans la mer un de ces animaux quand ils l'ont chargé dans leur canot : ils risquent plutôt d'être submergés et souvent ils se noient pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois à cette pêche un canot est emporté par les vents et balloté par les tempêtes durant huit jours, et les pêcheurs reviennent enfin sans autre guide ni boussole que la lune et le soleil, à demi morts de faim, mais couverts de gloire.

Cependant c'est aussi pour l'utilité que les Kamtchadales vont à la pêche des otaries à crinière. La graisse et la chair en sont très bonnes au goût, mais désagréables à l'odorat, disent quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne saurait plaire, car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier ; mais quelle que soit la graisse de ce phoque, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la substance, sa peau du moins est bonne à faire des souliers et des courroies.

L'otarie chat marin n'a que la moitié de la grosseur de l'otarie à crinière ; il ressemble du reste au phoque, qui est de la grosseur d'un bœuf, mais il est plus large vers la poitrine et plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts et gros comme ceux d'un jeune bœuf avec

trente-deux dents, suivies et fortifiées de deux défenses de chaque côté, qui lui percent dès le quatrième jour. Son poil, d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois il est noir autour du ventre et des flancs. Les femelles deviennent grises, et si différentes des mâles que sans une grande attention on les croirait d'une autre espèce.

Ces phoques se tiennent dans la baie qui est entre les caps de Chipounskoi et de Kronotskoi parce que la mer est plus calme que sur le reste de la côte orientale de Kamtchaka : c'est au printemps qu'on les y prend lorsque les femelles sont près de mettre bas. Dès le mois de juin ces animaux disparaissent; on conjecture qu'ils passent dans les îles qui se trouvent entre l'Asie et l'Amérique depuis le cinquantième degré jusqu'au cinquante-sixième, car on ne les voit guère monter plus haut vers le nord, et ils arrivent pour l'ordinaire du côté du midi : c'est ou pour déposer ou pour nourrir leurs petits qu'ils voyagent ainsi. La faim et leur sûreté sont les guides de tous les animaux errans : les renards voyagent dans les montagnes de Kamtchatka au gré des saisons abondantes ou stériles; les oiseaux se retirent dans les endroits déserts au temps de la mue ou de la ponte; les poissons s'enfoncent dans les baies profondes où les eaux sont tranquilles pour frayer et déposer leurs œufs; les otaries chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités pour

élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois et reviennent avec leurs petits dans l'automne.

Les otaries chats marins ont différens cris variés comme les sensations qu'ils éprouvent : quand ils jouent sur le rivage ils beuglent ; dans le combat ils hurlent comme l'ours ; dans la victoire c'est le cri du grillon, et dans la défaite c'est le ton de la plainte et du gémissement.

Les vieux otaries chats marins sont les plus féroces : ils se retirent dans une solitude où ils sont des mois entiers sans boire ni manger dormant presque toujours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouïe ou l'odorat ne participe pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites les premiers de ces animaux qu'il rencontre s'élancent sur lui : ils mordent les pierres qu'on leur jette, et leur eût-on crevé les yeux et cassé les dents ou même le crâne ils s'obstinent à se défendre. S'ils reculaient d'un pas tous leurs voisins qui sont témoins du combat viendraient relancer les fuyards : il arrive souvent dans ce tumulte général que chaque animal croyant que son voisin s'enfuit lors même qu'ils marchent à la bataille ils courent tous les uns sur les autres et s'entretuent sans aucun dicernement. Quand la mêlée est ainsi engagée les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément et continuer leur route ou piller et tuer à loisir.

Rien n'est plus singulier que le récit de Steller à ce sujet : « Un jour, dit-il, que j'étais avec un Cosaque il creva les yeux à un chat marin, puis en attaqua cinq ou six à coups de pierres, et se retira du côté de l'aveugle. Celui-ci croyant que ses compagnons qu'il entendait crier couraient sur lui se jeta sur ceux mêmes qui venaient à son secours. ». Alors Steller qui avait gagné une hauteur pour être témoin du combat que le Cosaque avait excité vit tous ces animaux se tourner à leur tour contre l'aveugle, le poursuivre dans l'eau, où il s'était réfugié, le traîner sur le rivage et le déchirer à coups de dents jusqu'à ce qu'il restât mort sur la place.

Les combats ordinaires ne sont qu'un duel entre deux champions, mais il dure jusqu'à l'épuisement des forces : d'abord il commence à coups de patte, les combattans cherchant en même temps à frapper et à parer; quand l'un d'eux se sent le plus faible il a recours aux coups de dents, qui font des incisions pareilles à celles que ferait un sabre; mais bientôt les spectateurs viennent au secours du vaincu pour séparer les combattans. Telle est l'ardeur des chats marins pour la guerre qu'il n'y en a presque point qui ne soient criblés de blessures, et que la plupart meurent plutôt dans les combats que de vieillesse; aussi voit-on certains endroits de la côte tout couverts d'ossemens comme le seraient nos champs de bataille si les hommes n'ensevelissaient pas leurs morts.

La loutre de mer est le plus doux des animaux marins qui fréquentent la terre. Les femelles semblent montrer une tendresse singulière pour leurs petits les tenant embrassés entre leurs pattes de devant pendant qu'elles nagent sur le dos jusqu'à ce qu'ils soient en état de nager; malgré la faiblesse et la timidité qui les font fuir devant les chasseurs elles n'abandonnent leurs petits qu'à la dernière extrémité, prêtes à revenir à leur secours dès qu'elles les entendent crier, aussi le chasseur tâche-t-il d'attaquer une jeune loutre quand il veut en avoir la mère. On recherche la loutre de mer pour sa fourrure épaisse et soyeuse, qui ressemble plus à un duvet qu'à du poil.

On les prend de plusieurs façons, soit à la pêche en tendant des filets, soit à la chasse avec des canots et des harpons. On les poursuit encore au printemps avec des patins sur les glaces que les vents d'est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés par le bruit que les vents font en hiver dans les forêts tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamtchadales, où ils tombent par l'ouverture d'en haut.

La plupart des navigateurs ont appelé *vache marine* ou *manati* le rytine que Steller a le premier décrit avec exactitude. Le manati ou lamentin est un animal qui ressemble à celui-ci, mais que l'on ne trouve qn'entre les tropiques. La

peau du rytine, noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse et dure au point de résister à la hache. Au lieu de dents le rytine n'a que deux os blancs et plats enchâssés dans les deux mâchoires. Ses yeux, petits en comparaison de sa tête, comme sa tête l'est à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à distance égale entre le museau et les oreilles, qui sont des trous presque invisibles. Les deux pattes ou nageoires qu'il a précisément au-dessous du cou lui servent à se cramponner aux rochers si fortement que sa peau s'enlève par lambeaux avant que le pêcheur lui fasse lâcher prise. Cet animal pèse deux cents pouds; sa longueur est d'environ quatre sagènes, c'est à dire de vingt-six ou vingt-sept pieds, et son poids de sept à huit mille livres.

Ces animaux nagent par bandes, et si près du rivage dans la haute marée qu'on peut, dit Steller, leur toucher le dos avec la main. Quand on les tourmente ou qu'on les frappe ils fuient, gagnent la mer et reviennent bientôt. « Ces animaux, dit Krachenínnikov, ne prennent pas le moindre soin de leur conservation, de sorte qu'on peut s'approcher au milieu d'eux avec des canots, marcher sur le sable, choisir et tuer celui qu'on veut. »

Quand un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jeté le harpon sur un de ces animaux il y a trente pêcheurs sur le rivage qui

tirent le monstre avec le câble attaché au harpon fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher le rytine des endroits où il s'accroche les rameurs le percent à coups de pique : dès qu'il est blessé il s'agite extraordinairement ; aussitôt une foule d'autres viennent à son secours, ou renverser le canot avec leur dos, ou se mettre sur la corde pour la rompre, ou tenter de faire faire sortir le harpon à coups de queue.

La chair des rytines ressemble à celle du bœuf quand ils sont vieux et du veau lorsqu'ils sont jeunes : l'une est dure et l'autre aisée à cuire ; celle-ci s'enfle jusqu'à tenir deux fois plus de place cuite que crue ; le lard a le goût de celui du cochon. La viande se sale aisément quoiqu'on ait prétendu le contraire.

Partout où l'on trouve la baleine on ne peut la passer sous silence ; ce poisson occupe une place considérable dans l'histoire des merveilleuses productions de la nature. L'Océan oriental et la mer de Pengina voient souvent de ces monstrueux cétacées qui s'annoncent, dit-on, du fond de l'eau par les jets prodigieux qu'ils lancent à la surface d'une mer calme ; on dit même que les baleines approchent souvent si près du rivage quand elles viennent s'y frotter pour se dégager des coquillages vivans dont elles sont couvertes comme un rocher que du bord on pourrait les atteindre à coups de fusil. Ce fait suppose que la mer est très profonde sur

les côtes où ce poisson est si familier, car on prétend qu'il s'y rencontre des baleines qui ont depuis sept jusqu'à quinze sagènes de longueur. Les plus petites entrent quelquefois dans les rivières, au nombre de deux ou trois; mais les plus grosses s'éloignent des côtes de la mer. Il est rare qu'on en prenne au Kamtchatka, mais très ordinaire d'en voir de mortes, que le flux a jetées sur le rivage, où elles sont bientôt dépecées: c'est surtout au cap Lopatka que les tempêtes et les courans en amènent le plus, et plutôt dans l'automne qu'au printemps.

Les Kamtchadales ont trois manières de prendre les baleines : au midi l'on se contente d'aller avec des canots leur tirer des flèches empoisonnées, dont elles ne sentent la blessure qu'au venin qui les fait enfler promptement et mourir avec des douleurs et des mugissemens effroyables; au nord vers le soixantième degré les Oliotoures, qui habitent la côte orientale, prennent les baleines avec des filets faits de courroies de morse qui sont larges comme la main. On les tend à l'embouchure des baies : arrêtés par un bout avec de grosses pierres ces filets flottent au gré de la mer, et les baleines vont s'y jeter et s'y entortiller de façon à ne pouvoir s'en débarrasser; les Oliotoures s'en approchent alors sur leurs canots, et les enveloppent de nouvelles courroies, avec lesquelles on les tire à terre pour les dépecer.

Les Tchouktchis, qui sont à 5° plus au nord, font la pêche de la baleine comme les Européens et les Groenlandais, qui sont placés à la même hauteur du pôle, c'est à dire qu'ils les prennent avec des harpons. Cette pêche est si abondante qu'ils négligent les baleines mortes que la mer leur donne gratuitement; ils se contentent d'en tirer la graisse, qu'ils brûlent avec de la mousse faute de bois; mais ils ne la mangent point comme les Kamtchadales, aussi ne sont-ils pas sujets à être empoisonnés. Cet accident est très commun aux peuples que la paresse ou la faim porte à se gorger de ces présens funestes que la mer leur envoie. « Je fus témoin, dit Krachenninikov, au mois d'avril 1739 de l'horrible ravage que leur causa cette nourriture : aux bords de la Berezova par le cinquante-troisième degré de latitude sur la côte orientale est une petite habitation appelée *Alaoun;* je remarquai que tous ceux que je voyais étaient pâles et défaits; comme je leur en demandai la raison le chef de l'habitation me dit qu'avant mon arrivée un d'entre eux était mort pour avoir mangé de la graisse d'une baleine empoisonnée, et que comme ils en avaient tous mangé ils craignaient de subir le même sort. Au bout d'environ une demi-heure un Kamtchadale très fort et très robuste et un autre plus petit commencèrent tout à coup à se plaindre en disant qu'ils avaient la gorge tout en feu : les vieilles femmes, qui sont

leurs médecins, les attachèrent avec des courroies, vraisemblablement pour les empêcher d'aller dans l'autre monde. La femme d'un des malades venant par-derrière lui prononça tout bas quelques paroles sur la tête pour l'empêcher de mourir : tout fut inutile; ils expirèrent tous deux le lendemain, et les autres, à ce que j'appris ensuite, furent bien long-temps à se rétablir. »

Si la graisse de baleine est quelquefois funeste aux Kamtchadales ce cétacée leur est d'ailleurs utile à beaucoup de choses : ils emploient sa peau à des semelles et des courroies ; ses barbes ou fanons à coudre leurs canots, à faire des filets pour prendre d'autres poissons ; sa mâchoire inférieure à des glissoires pour les traîneaux, à des manches de couteaux ; ses intestins leur servent de barils, ses vertèbres de mortiers, ses nerfs et ses veines de cordes pour les piéges qu'ils tendent aux renards.

Avant de terminer cet article de la baleine il ne faut pas omettre une erreur que Kracheninnikov relève dans Steller : ce naturaliste, d'après le témoignage de gens qui disaient avoir vu des inscriptions latines sur des harpons de fer qu'on avait trouvés dans des baleines mortes jetées sur les côtes de Kamtchatka, conclut que ces baleines venaient du Japon. Mais comment se persuader, dit Kracheninnikov, que dans une distance si longue et dans une mer parsemée

d'un si grand nombre d'îles ces baleines n'aient été arrêtées nulle part sur les côtes ? Comment les Kamtchadales et les peuples barbares qui fréquentent le Kamtchatka ont-ils pu discerner ces lettres latines, eux qui ne savent lire aucune sorte de caractères dans quelque langue que ce soit ? Car avant notre arrivée, poursuit l'observateur russe, il n'y avait point encore eu de Cosaque qui sût ce que c'était que des lettres latines. Kracheninnikov aurait pu ajouter que tous les peuples qui font la pêche de la baleine ignorent également le latin à moins que quelque Allemand n'ait eu la fantaisie de faire graver des inscriptions latines sur des harpons de baleine; mais alors il faut que les baleines atteintes de ces harpons voyagent du Spitzberg au Kamtchatka par toute l'étendue de la mer Glaciale. Au reste il serait peut-être aussi curieux et plus important d'attacher ces sortes de monumens au corps des baleines que de passer des anneaux au cou des faucons avec la date de l'année où on les a pris, et le nom du chasseur qui les a remis en liberté; cet usage offrirait un moyen de connaître en partie et l'âge des baleines et les courses qu'elles font.

A côté de la baleine on peut mettre son ennemi l'espadon; mais ce n'est pas l'animal connu généralement sous ce nom; celui-ci se nomme aussi *épée de mer* ou *dauphin gladiateur :* les Kamtchadales l'appellent *kasatka.* « Les plus

gros, dit Steller, ont quatre sagènes de longueur; leur gueule est garnie de grandes dents pointues. C'est avec ces armes que le kasatka attaque la baleine, et non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos. Il est faux que cet animal en plongeant sous la baleine, comme plusieurs personnes le prétendent, lui ouvre le ventre avec une nageoire pointue, car quoiqu'il ait une espèce de nageoire fort aigue de la longueur d'environ deux archines, et que lorsqu'il est dans l'eau elle paraisse comme une corne ou comme un os, cependant elle est molle, n'est composée que de graisse et l'on n'y trouve pas un seul os.»

C'est comme par l'effet d'une antipathie naturelle que le kasatka poursuit la baleine, car celle-ci le craint et le fuit malgré la supériorité de sa masse et de ses forces, qui semble lui donner l'empire sur les habitans de la mer: son ennemi la fait échouer sur la côte ou la relance en haute mer jusqu'à ce qu'il se trouve renforcé par une troupe de son espèce; alors ils fondent tous ensemble sur le monstre, qui fait entendre le bruit de ses mugissemens à plusieurs milles, et ils le tuent sans le dévorer ni l'entamer. Les habitans du Kamtchatka profitent de cette chasse et conservent une sorte de vénération pour le kasatka; mais ce culte est moins inspiré par la reconnaissance que par la crainte: quand ils voient un de ces animaux ils le conjurent avec une espèce d'offrande de ne point leur

faire de mal ; c'est qu'il submerge fort bien un canot.

Le *Motkoïa*, qui s'appelle *akoul* à Arkhangel, est un squale. Les Kamtchadales ont tant de frayeur de ce monstre que lors même qu'il est coupé en petit tronçons ils disent qu'il remue continuellement et que sa tête roule les yeux de toutes parts pour chercher son corps.

Il y a dans le Kamtchatka, dit Kracheninnikov, autant d'espèces de saumons que les naturalistes en ont observé dans tout l'univers : ils y abondent si fort en été que s'il faut l'en croire ils font déborder les rivières en les remontant avec le flux, et quand elles rentrent dans leur lit la quantité de saumons qui restent morts sur le sable empesterait l'air de la puanteur qu'ils exhalent sans les vents continuels qui le purifient. On ne peut donner un coup de harpon dans l'eau sans frapper sur un poisson ; la plupart des filets rompent sous le faix quand on veut les tirer, aussi ne fait-on que les tendre.

Cependant il n'y a guère de saumons au Kamtchatka qui restent plus de six mois dans les rivières, soit parce qu'ils n'y trouvent pas assez de nourriture, soit que la difficulté de les remonter ou de s'y arrêter faute de profondeur et d'asile les fasse rentrer dans la mer ; cependant c'est dans les rivières où ils sont nés qu'ils ont coutume de frayer. Les œufs restent cachés et couverts dans les creux de sable jusqu'au moment

d'éclore; le mois d'août est la saison du frai. Comme les vieux poissons n'ont pas le temps d'attendre leurs petits ils mènent toujours, dit-on, un saumon d'un an, qui, n'ayant que la grosseur d'un hareng, garde et couve pour ainsi dire le frai jusqu'au mois de novembre, où les petits nouvellement éclos gagnent la mer à la suite. C'est un fait dont Kracheninnikov paraît si peu douter qu'il suppose le même instinct à nos saumons d'Europe; mais il croit que la différence d'âge entre les saumons naissans et celui d'un an, qui les garde et les mène, a fait que les naturalistes ont divisé par erreur une seule espèce en deux.

Le naturaliste russe distingue les différentes espèces de saumons par les temps où ils remontent dans les rivières, car ils sont si fidèles à garder l'ordre et la saison de leur marche que les Kamtchadales ont donné les noms de ces différentes espèces aux mois dans lesquels ils les prennent. Tous les peuples chasseurs, pasteurs ou laboureurs ont dû commencer à distinguer les temps de l'année par les espèces d'animaux ou de productions que la nature leur offrait successivement sur la terre ou dans la mer: ainsi le mois de mai s'appelle chez les Kamtchadales *tchaouitcha* parce que c'est le temps où le poisson de ce nom remonte le premier de la mer dans les rivières : comme c'est le plus gros des saumons on ne le trouve guère que dans les endroits profonds de la baie

d'Avatcha et du Kamtchatka sur la côte orientale, du Bolchaia-Reka, sur la mer de Pengina. Cette espèce de saumon, long d'environ trois pieds et demi sur dix pouces de largeur pèse quelquefois près de quatre-vingt-dix livres. C'est une grande fête que la pêche de ce poisson précurseur de tous les autres : le premier que l'on prend est pour celui qui jette le filet. « Cette superstition des Kamtchadales déplaît fort aux Russes, dit Kracheninnikov ; mais les menaces que ceux-ci peuvent faire en imposent moins aux sauvages que la crainte qu'ils auraient de commettre un grand crime s'ils cédaient à leurs maîtres les prémices de leur pêche à quelque prix que ce fût. »

Le *niarka*, qui est proprement le saumon, vient au commencement de juin dans toutes les rivières du Kamtchatka; quelques-uns remontent jusqu'aux sources, où l'on en prend avant que la pêche ait commencé aux embouchures. Cependant le niarka ne séjourne pas long-temps dans le lit des rivières, préférant les eaux des lacs parce qu'elles sont, dit Steller, épaisses et fangeuses. Ce poisson pèse rarement au-delà de quinze livres.

Le *kaita* ou *kaïbo*, plus beau que le niarka, se montre dès les premiers jours de juillet dans toutes les rivières; en automne on le pêche près des sources dans des creux profonds où les eaux sont tranquilles : sa chair est blanche et sa peau sans aucune tache.

Le *belaïa riba*, qu'on appelle le poisson blanc, soit parce qu'il a dans l'eau une couleur d'argent, soit parce que c'est le meilleur de tous les poissons à chair blanche, ressemble au kaita pour la grosseur et la figure, mais il en diffère par des taches noires oblongues dont il a le dos parsemé. Quand les vieux poissons de cette espèce ont déposé leurs œufs ils s'enfonçent dans des endroits profonds où la vase est épaisse, où l'eau ne gèle jamais, aussi peut-on en prendre même en hiver; c'est là ressource des peuples méridionaux du Kamtchatka; mais en février il n'est pas aussi gras qu'en automne.

Quel que soit l'instinct ou le besoin qui attire ces poissons dans les rivières cet attrait est plus fort que le courant des flots qu'il leur fait remonter malgré la plus grande rapidité. Quand un poisson est las de lutter contre cet obstacle il s'enfonce dans un endroit plus calme de la rivière pour reprendre des forces; n'en a-t-il point assez en lui-même il s'attache à la queue d'un autre poisson plus vigoureux qui l'entraîne à sa suite dans les passages rapides et périlleux, aussi voit-on la plupart de ces poissons que l'on pêche avoir la queue entamée ou mordue; il y en a qui vont mourir dans le sable ou sur le rivage plutôt que de retourner à la mer, du moins avant la saison.

Steller dit que lorsqu'ils sont forcés d'y revenir, quoiqu'ils aiment à garder l'embouchure



des rivières où ils sont nés, quelquefois ils en sont écartés par les tempêtes et jetés sur le cours d'un fleuve étranger; c'est pourquoi l'on voit dans certaines années une rivière abonder de cette sorte de poissons tandis qu'une autre en manque tout à fait. Quelquefois on est dix ans avant de revoir dans une rivière les poissons qui en ont perdu l'embouchure; cet accident n'arrive que lorsque les jeunes poissons qui gagnent la mer en automue y sont accueillis par la tempête : s'ils y entrent par un temps calme, comme c'est l'ordinaire, ils n'ont qu'à s'enfoncer dans un endroit profond; ils y sont à l'abri de l'orage; l'agitation des tempêtes ne se faisant jamais sentir plus bas qu'à soixante sagènes de profondeur, ainsi l'aigle et le saumon peuvent défier les vents; l'un est au-dessus, l'autre est au-dessous de leurs ravages.

Kracheninnikov fait une classe à part des espèces de poissons qui fréquentent indifféremment toutes les rivières et dans tous les temps.

La première de ces espèces est le *goltsi*, qui grossit jusqu'à peser vingt livres : il entre dans le Kamtchatka, et par les petites rivières qu'il reçoit gagne les lacs d'où sortent ces rivières; c'est là qu'il séjourne et s'engraisse à loisir durant cinq ou six ans, qui font le terme de sa vie.

La première année ces poissons croissent en longueur; la seconde plus en largeur; la troisième en grosseur par la tête, et les trois dernières années deux fois plus en épaisseur qu'en

longueur. C'est à peu près ainsi que doivent croître les truites, dont le goltsi fait une espèce.

Une seconde espèce est le *monikiz,* distingué des autres sortes de truites par une raie rouge assez large qu'il a de chaque côté du corps depuis la tête jusqu'à la queue : il mange les rats qui traversent les rivières en troupes; il aime la baie du brovnitsa, espèce de myrtille qui croît sur le bord des eaux; quand il en voit il s'élance de l'eau pour en attraper la feuille et le fruit. C'est un très bon poisson, mais il est rare. Comme on ne sait quand il entre dans l'eau douce ou retourne dans la mer on conjecture qu'il remonte les rivières sous la glace.

Les Kamtchadales ont aussi des éperlans qu'ils appellent *korioukhi;* ce sont de très petits poissons d'un goût si désagréable que les pêcheurs aiment mieux les donner à leurs chiens que de s'en nourrir : de trois espèces la plus abondante est celle qu'ils nomment *ouiki.* On dit que les rivages de la mer orientale en sont quelquefois couverts l'espace de cent verstes à un pied de hauteur : on les distingue parce qu'ils nagent toujours ensemble, se tenant par une raie velue qu'ils ont des deux côtés, et si fortement attachés que quiconque en veut pêcher en a trois à la fois.

Kracheninnikov termine l'histoire des poissons du Kamtchatka par les harengs, qu'on appelle dans le pays *beltchoucht :* ce poisson ne se trouve guère dans la mer de Pengina, mais en revanche

il abonde dans la mer orientale, où il a une large carrière; aussi d'un seul coup de filet en prend-on quatre tonneaux.

Cette pêche se fait dans le lac Vilioutchin, qui est éloigné de cinquante sagènes de la mer, avec laquelle il communique par un bras. « Quand les harengs y sont entrés dans l'automne ce bras ou détroit est bientôt fermé par les sables que les tempêtes y entassent : au printemps les eaux du lac, gonflées par la fonte des neiges, rompent cette digue de sable et rouvrent aux harengs le passage dans la mer. Comme ils se rendent à ce détroit vers la saison où il doit être libre les Kamtchadales brisent la glace dans un endroit, y passent leurs filets, où sont attachés quelques harengs pour amorcer les autres et couvrent l'ouverture de nattes. Un pêcheur veille sur un trou pratiqué dans les nattes pour voir le moment où les poissons entrent dans les filets en voulant passer le détroit et regagner la mer : aussitôt il appelle ses compagnons, ôte les nattes et l'on tire les filets remplis de harengs; on les enfile par paquets dans des ficelles d'écorce d'arbre, et les Kamtchadales les emportent chez eux sur des traîneaux. » C'est ainsi que l'industrie excitée par le besoin varie chez tous les peuples avec la situation des lieux et des choses qui concourent à satisfaire ce besoin : le hareng est le même sur toutes les mers; mais la manière de le prendre n'est pas la même sur toutes les côtes.

L'histoire des pays sauvages est plutôt celle des animaux que des hommes. Si le Kamtchatka n'est pas aussi peuplé qu'on devrait l'attendre du climat c'est que la terre y présente peu de subsistance aux habitans : c'est que le sol montagneux et marécageux ne produit guère de verdure entre les pierres ou les eaux dont il est couvert : dès lors on doit imaginer que les oiseaux y sont rares, aussi ne sont-ce la plupart que des oiseaux aquatiques, et la mer en fournit les plus nombreuses espèces.

Elles sont presque toutes sur la rive orientale du Kamtchatka parce que les montagnes leur offrent un asile plus voisin et l'Océan plus de nourriture.

Le plus connu de ces oiseaux est le macareux, désigné sous le nom de *canard du nord*. Les Kamtchadales l'appellent *ypatka;* on le trouve sur toutes les côtes de la presqu'île, et il n'a rien de particulier pour le Kamtchatka que d'y être fort commun.

Un autre oiseau du même genre, qui ne se trouve point ailleurs, est le *mouïchatka :* Il diffère de l'ypatka, qui a le ventre blanc, en ce qu'il est tout noir et qu'il a sur la tête deux longues plumes effilées d'un blanc jaunâtre, qui partant de dessus les yeux lui pendent comme des tresses de chaque côté du cou.

L'*arau* ou le *kara* est une espèce de plongeur : cet oiseau, plus gros que le canard, a la tête, le

cou et le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir et pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, et trois ergots unis par une membrane noire; ses œufs sont très bons à manger, sa chair est mauvaise et sa peau sert à faire des fourrures.

Il y a des cormorans qui sont particuliers au Kamtchatka; on les appelle *tchaiki*. Deux de ces espèces diffèrent par les plumes, que l'une a noires et l'autre blanches : le tchaiki est gros comme une oie, a le bec long de cinq pouces, tranchant sur les bords, la queue longue de huit à neuf pouces, les ailes de sept pieds d'envergure quand elles sont étendues, le gosier si large qu'il avale de grands poissons tout entiers : il ne peut se tenir sur ses pieds, ni s'élever de terre pour voler quand il a mangé; mais par ses traits il ressemble sans doute à beaucoup d'autres oiseaux déjà décrits dans cet ouvrage quoique les naturalistes soient ordinairement si peu d'accord dans leurs descriptions qu'ils font tantôt plusieurs sortes d'oiseaux d'une seule espèce, tantôt une seule espèce de plusieurs, le bec, les pieds, les ailes, la nuance et la place des couleurs et des taches se variant à l'infini, non seulement d'une espèce à l'autre, mais entre les individus de la même espèce, selon l'âge ou le climat. Il suffit donc de recueillir dans cette histoire les relations de divers animaux avec l'homme, c'est à dire ce qu'il y a de particulier entre ces espèces et la

nôtre dans les différens pays qu'elles habitent ensemble; ainsi l'on se contenterait de dire que l'homme se sert de la vessie du tchaiki pour l'attacher à ses filets au lieu de liége, et qu'il pêche ces sortes d'oiseaux : voici comment.

Les Kamtchadales passent un hameçon de fer ou de bois à travers le corps d'un poisson, en sorte que l'instrument demeure caché sous la nageoire qui est sur le dos : on jette cette amorce dans la mer; les tchaiki veulent aussitôt se disputer la proie, et quand le plus fort des combattans a saisi l'hameçon on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiseaux vivans à cette espèce de ligne pour en attraper d'autres en lui liant le bec de peur qu'il n'avale l'amorce.

Parmi les oiseaux de mer on distingue l'*oiseau de tempête*, espèce de pétrel. Les navigateurs l'appellent ainsi parce qu'il vole fort bas, rasant la surface des eaux, ou qu'il vient se percher sur les vaisseaux quand il doit y avoir une tempête : cette allure en est un présage infaillible.

Au nombre de ces oiseaux de mauvais augure Steller range les stariki et les gloupichi. Les premiers, dont le nom est russe et signifie une faucille, sont de la grosseur d'une grive, ont le ventre blanc et le reste du plumage d'un noir quelquefois tirant sur le bleu. Il y en a qui sont entièrement noirs avec un bec d'un rouge de vermillon et une huppe blanche sur la tête; les natura-

listes les nomment *alques huppés*. Les gloupichi tirent leur nom de leur stupidité : c'est l'alque, perroquet des naturalistes; ils sont gros comme un pigeon; les îles ou les rochers situés dans le détroit qui sépare le Kamtchatka de l'Amérique en sont tout couverts. Le dessus de la tête et du cou, le dos, les ailes et la queue sont noirs avec quelques taches blanches. Les Kamtchadales pour les prendre n'ont qu'à s'asseoir près de leur retraite vêtus d'une pelisse à manches pendantes; quand ces oiseaux viennent le soir se retirer dans des trous ils se fourrent d'eux-mêmes dans la pelisse du chasseur qui les attrape sans peine.

Le kaïover ou kaior, ou petit guillemot, est un oiseau noir avec le bec et les pattes rouges : les Cosaques l'appellent *isvochiki* parce qu'il siffle comme les conducteurs de chevaux.

Il y a encore sur ces côtes d'autres cormorans; l'un entre autres qu'on appelle *ouril* est gros comme une oie; il a le corps d'un noir blanchâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir par-dessus et rouge par-dessous.

Les Yamtchadales disent que les ourils n'ont point de langue parce qu'ils l'ont changée avec les chèvres sauvages pour les plumes blanches qu'ils ont au cou ou aux cuisses; cependant cet oiseau crie soir et matin, et son cri ressemble, dit Steller, au son de ces trompettes d'enfant qu'on vend aux foires de Nuremberg. Quand il

nage il porte le cou droit, et quand il vole il l'allonge. Il habite la nuit par troupes sur le bord des rochers escarpés, d'où le sommeil le fait souvent tomber dans l'eau pour être la proie des renards qui sont à l'affût. Les Kamtchadales vont lui dérober ses œufs durant le jour au risque de se casser le cou dans des précipices ou de se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets ou même avec des lacets enfilés à de longues perches : quand ils sont une fois posés ils ne quittent guère leur place même en voyant prendre ceux qui sont à leurs côtés; si l'oiseleur vient leur présenter le lacet au bout de la perche qu'il tient à la main ils détournent la tête pour s'en défendre, mais restent au même endroit jusqu'à ce que leur cou soit pris au nœud coulant.

Les rivières ont aussi leurs oiseaux, et le roi de ces oiseaux est le cygne; mais tout l'honneur qu'il reçoit est d'être mangé au dîner des Kamtchadales dans les festins ou les repas d'invitation. Au temps de la mue on le prend avec des chiens, on le tue avec des bâtons.

Il y a plus d'adresse dans la manière d'attraper les oies sauvages. Dans l'endroit où ces oiseaux se retirent le soir on fait des huttes à deux portes : un chasseur couvert d'une chemise ou d'une pelisse blanche s'approche doucement des oies; quand il en a été aperçu il regagne en rampant la hutte ouverte; les oies l'y suivent; il sort par

l'autre extrémité de la cabane dont il ferme la porte ; puis il en fait le tour, et, rentrant par la première porte, il assomme toutes les oies.

On les prend aussi dans des fossés que l'on creuse le long des lacs où elles se tiennent : lorsqu'elles veulent se promener elles marchent sur sur ces trappes que l'on a cachées sous des herbes, et y tombent de façon que leurs ailes sont prises et serrées dans ces fosses étroites.

Ces oies ne sont pas plus sédentaires au Kamtchatka que dans les autres pays. Steller dit qu'elles arrivent au mois de mai pour s'en retourner en novembre : il prétend qu'elles viennent de l'Amérique, car il les a vues passer devant l'île de Behring en automne vers l'est ; au printemps vers l'ouest.

Les canards sont encore plus communs que les oies puisqu'il y en a de dix espèces sans compter les canards domestiques : une de ces espèces, qu'on nomme *sauki* est remarquable par son cri, qui exprime son nom ; Steller dit qu'il est composé de six tons qu'il a notés de la manière suivante :

o o
o o
o o

C'est de son cri que les Kamtchadales l'appellent *aanghitche*. Le naturaliste attribue ces trois modulations à trois ouvertures du larynx qui sont couvertes d'une membrane fine et déliée.

Digitized by Google

Une espèce de canards particulière au Kamtchatka ce sont les canards des montagnes : « La tête des mâles est d'un noir aussi beau que du velours ; ils ont près du bec deux taches blanches qui montent en ligne droite jusqu'au-dessus des yeux et qui ne finissent que sur le derrière de la tête par des raies roussâtres ; ils ont au-dessus des oreilles une petite tache blanche de la grandeur d'une lentille, le bec, ainsi que chez les autres canards, large, plat et d'une couleur bleuâtre, une bande longitudinale blanche de chaque côté du cou, un ruban pareil liseré d'un noir de velours à travers la poitrine, et un second au-dessus de l'origine des ailes, le dos d'un brun noirâtre, le croupion et les couvertures de la queue d'un noir bleu très foncé, la poitrine gris de fer, le ventre gris brun, les flancs d'un roux vif, les pennes des ailes et la queue brunes, le milieu d'un bleu pourpré, les pieds de couleur de plomb et les ongles gris. Cet oiseau pèse environ deux livres ; c'est un gibier excellent. La femelle n'est pas si belle ; ses plumes sont noirâtres, et chacune d'elles vers la pointe est d'une couleur jaunâtre un peu bordée de blanc ; elle a la tête noire et marquetée de taches blanches sur les tempes ; elle ne pèse pas tout à fait une livre et demie. »

Ces femelles sont fort stupides, continue Kracheninnikov, car au lieu de s'envoler quand elles voient un homme elles ne font que plonger dans

l'eau, qui sans doute est leur principal élément; mais les eaux sont si basses et si claires qu'il est aisé d'y tuer ces canards à coups de perche.

Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue qu'à la chasse. Ce dernier exercice, aussi amusant qu'utile, demande de l'adresse; l'automne en est la saison : on va dans les endroits couverts de lacs ou de rivières, entrecoupés de bois; on nettoie des avenues à travers ces bois d'un lac à l'autre; on lie ensemble des filets qui sont attachés à de longues perches et qu'on peut tendre ou lâcher au moyen d'une corde dont on tient les deux bouts; sur le soir on tend ces filets à la hauteur du vol des canards; ces oiseaux viennent s'y jeter d'eux-mêmes en si grand nombre et avec tant de force qu'ils les rompent souvent et volent à travers en passant d'un lac à l'autre ou rasant la surface de l'eau le long d'une rivière.

Ces canards tiennent lieu de baromètre et de girouette aux Kamtchadales avec cette différence qu'ils indiquent plutôt le temps à venir que le temps actuel, et qu'ils tournent et volent contre le vent qu'ils annoncent; mais ces pronostics ne sont pas infaillibles.

Le Kamtchatka n'a dans ses rochers que des oiseaux de proie : à la cime de ces rochers sont les nids des aigles, qui ont six pieds de diamètre sur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les

jeunes aiglons sont blancs comme le cygne; ensuite les uns deviennent gris, les autres bruns ou couleur d'argile; les autres noirs et les autres tachetés de noir et de blanc. Les aigles mangent le poisson et les Kamtchadales mangent l'aigle. C'est ainsi que les substances animales ou végétales passent les unes dans les autres par la nutrition, et l'homme seul se nourrit de presque toutes : mais quand les volatiles, les poissons et les quadrupèdes voraces se sont nourris d'une infinité d'espèces prises dans les différentes classes dn règne animal et sensible l'homme, qui a dévoré toutes ces espèces l'une après l'autre, est à son tour la proie de mille insectes les plus vils.

Ils sont très communs au Kamtchatka. Si les chaleurs de l'été n'y sont pas assez vives pour multiplier beaucoup ces générations en revanche les eaux dont le pays est coupé font que les vers y fourmillent : la terre en est couverte ; le poisson qu'on y fait sécher en est dévoré jusqu'à la peau, qui reste seule. Les moucherons et les cousins rendent ce pays insupportable dans la seule saison où il serait habitable; heureusement comme les Kamtchadales sont alors occupés à la pêche, où la fraîcheur et la continuité des vents écartent ces essaims fâcheux que le soleil fait éclore, ils n'en souffrent pas extrêmement. L'humidité de l'air fait aussi qu'on voit peu de papillons si ce n'est vers la source du Kamtchatka, où la séche-

resse du sol et le voisinage des bois les rendent communs; mais ce qu'il y a de singulier c'est qu'on en a vu des multitudes prodigieuses voler sur des vaisseaux éloignés de la côte de plus de trente verstes: peuvent-ils aller si loin sans se reposer ou bien éclosent-ils sur les vaisseaux mêmes? dans ce cas les apporterait-on au Kamtchatka d'un climat étranger comme les punaises qu'on trouve aux environs du Bolchaia-Reka et de l'Avatcha, où sans doute elles sont venues dans des coffres et sur des habits?

Si les Kamtchadales sont délivrés de la plupart de nos insectes ils sont encore plus tourmentés par les poux qu'on ne l'est en Italie et même en Espagne: on en trouve sur les bords de la mer une espèce qui s'insinue entre cuir et chair et cause des douleurs aiguës qu'on ne peut faire cesser qu'en coupant la chair vive où elle a fait son nid. Quant aux poux ordinaires cet insecte domestique des climats chauds, ils abondent tellement au Kamtchatka que les femmes n'ont souvent d'autre occupation que de s'en délivrer: elles les font tomber par tas sur leurs habits en passant les cheveux à travers les doigts, qui leur servent de peigne. Les hommes s'en débarrassent avec de étrilles de bois dont ils se frottent le dos; mais les hommes et les femmes mangent également leurs poux, sans doute par représailles. Les Cosaques sont obligés de menacer les Kamtchadales de les battre comme des en-

fans pour les déshabituer de cette malpropreté; mais on ne saurait empêcher une femme de ce pays de manger des araignées quand elle en trouve.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Habitans du Kamtchatka.

Le Kamtchatka tenant par son extrémité septentrionale au continent et communiquant au midi avec les îles Kouriles par la mer ses habitans doivent participer du caractère, de la figure et du langage des peuples qui les environnent; aussi sont-ils comme divisés en trois nations et trois langues; la koriake au nord, la kourile au midi, la kamtchadale entre deux: celle-ci, qui est la principale nation et ne parle que la même langue, habite depuis la source du Kamtchatka jusqu'à son embouchure et le long de la mer orientale.

Les Kamtchadales s'appellent eux-mêmes *Itelmen,* c'est à dire habitans du pays. Depuis quand l'habitent-ils? Ils y ont été créés, disent-ils. D'où viennent-ils? De la Mongolie, répond Steller. Quelles sont les preuves de cette conjecture? En voici deux.

La langue des Kamtchadales a beaucoup de mots terminés comme celle des Mongoles chinoises en *oug, ing* ou *tchin*, *tcha*, ou *ksin, ksung:* ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons et les mots dérivés; les variations et les

aberrations qui se trouvent entre elles viennent du temps et du climat.

Une autre preuve de descendance est la conformité de figure : les Kamtchadales sont petits et basanés comme les Mongols ; ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large et plat, le nez écrasé comme les Kalmouks. Ces traits et des rapports dans le caractère des deux nations achèvent de prouver à Steller que ces nations ont une origine commune ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine ; et la preuve qu'elle est très ancienne c'est que les Kamtchadales n'ont aucun usage ni presque aucune idée du fer, dont les Mongols se servent depuis plus de dix mille ans ; ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine ; ils ne connaissent que depuis peu de temps les Japonais et même les Kouriles. Ils étaient très nombreux quand les Russes arrivèrent chez eux quoique les inondations, les ouragans, les bêtes féroces, le suicide et les guerres intestines fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connaissance de la propriété des herbes qui suppose une longue expérience ; mais surtout les instrumens et les ustensiles dont ils se servent sont différens de ceux des autres nations. De tous ces faits Steller conclut que les Kamtchadales sont de la plus haute antiquité et qu'ils ont été poussés dans leur presqu'île par les conqué-

rans de l'Orient comme les Lapons et les Samoïèdes ont été chassés au nord par les Européens. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, que les Kamtchadales soient venus des bords du Léna, d'où ils auront été chassés par les Tongouses, ou qu'ils soient issus de la Mongolie au-delà du fleuve Amour, l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté, et les révolutions continuelles des peuples qui les entourent sur le continent font présumer qu'ils sont arrivés au Kamtchatka par terre et non par mer, car c'est le continent qui a peuplé les îles, et non les îles qui ont peuplé le continent.

Les kamtchadales ressemblent par bien des traits à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long et moins creux, les joues plus saillantes, la bouche grande et les lèvres épaisses, les épaules larges, surtout ceux qui vivent sur les bords de la mer : il ne serait pas même surprenant que ces hommes sauvages eussent quelques rapports éloignés de figure avec les animaux dont ils font la chasse, la pêche et leur nourriture si l'imagination, le climat, les habitudes, les sensations et surtout les alimens de la mère influent dans la formation du fœtus. Mais si les Kamtchadales ne ressemblent en rien aux animaux dont ils se nourrissent du moins ils sentent le poisson et ils exhalent une odeur forte d'oiseaux de mer, aussi musqués par excès de saleté qu'on peut l'être par un raffinement de propreté. Avant d'entrer

dans le tableau de leurs mœurs il faut connaître leurs occupations ; elles se rapportent toutes à leurs premiers besoins, la nourriture, les vêtemens et le logement.

Ce peuple vit de racines, de poissons et d'amphibies ; mais il fait plusieurs sortes de mélanges de ces trois substances. Leur principal aliment est l'*ioukola* ou le zaal ; c'est là leur pain. Ils découpent toutes les espèces de saumons en six parties : on en fait pourrir la tête dans des fossés ; le dos et le ventre sèchent à la fumée ; la queue et les côtes à l'air ; on pile la chair pour les hommes et les arêtes pour les chiens ; on dessèche cette espèce de pâte et l'on en mange tous les jours.

Le second mets est le caviar, qui se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer : on fait sécher les œufs à l'air suspendus avec la membrane qui les enveloppe ou dépouillés de ce sac et étendus sur le gazon ; d'autres fois on renferme ces œufs dans des tiges d'herbe ou des rouleaux de feuilles ; on les sèche au feu ; enfin on les met sur une couche de gazon au fond d'une fosse et on les couvre d'herbe et de terre pour les faire fermenter. C'est ce caviar dont les Kamtchadales sont toujours pourvus : avec une livre de cette sorte de provision un homme peut subsister long-temps sans autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec de l'écorce de saule ou de bouleau : ces deux alimens veulent

Digitized by Google

être ensemble; le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, et l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Un régal plus exquis encore est le tchoupriki. On étend sur une claie à sept pieds au-dessus du foyer des poissons moyens de toute espèce; on ferme les habitations pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux; quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vide les entrailles, on le fait sécher sur des nattes, on le coupe en morceaux et on garde ces provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Ce sont là les mets ordinaires qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtchadales est la chair des phoques et des monstres marins; voici comment on en fait des provisions : on creuse une fosse dont on pave le fond avec des pierres, on y met un tas de bois qu'on allume par-dessous; quand la fosse est chauffée on en retire les cendres; on garnit le fond d'un lit de bois d'aulne vert sur lequel on étend par couches de la graisse et de la chair de phoque, entrecoupant ces couches de branches d'aulne, et quand la fosse est remplie on la couvre de gazon et de terre pour tenir la vapeur bien renfermée : après quelques heures on retire ces provisions, qui se gardent une année entière et valent mieux ainsi boucanées que cuites.

La manière dont les Kamtchadales mangent la graisse de phoques est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent près des lèvres avec un couteau et de l'avaler sans la mâcher.

Le mets le plus recherché des Kamtchadales est le sélaga : c'est un mélange de racines et de baies broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du phoque et du poisson cuit. Tous les peuples sauvages ont ainsi leur *oille* qu'ils préparent d'une manière qui est dégoûtante pour tout autre qu'eux : les femmes kamtchadales nettoient et blanchissent leurs mains crasseuses dans le sélaga, qu'elles pétrissent et délaient avec la sarana.

Ce peuple n'a que l'eau pour boisson : autrefois pour s'égayer ils y faisaient infuser des champignons; aujourd'hui c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent quand les Russes veulent leur en donner par grâce en échange de ce que ces sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamtchadales sont fort altérés par le poisson sec dont ils se nourrissent, aussi ne cessent-ils de boire de l'eau après leur repas et même la nuit; ils y mettent de la neige ou de la glace pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

Le Kamtchadale engraissé, rempli de poissons ou d'oiseaux aquatiques, est encore vêtu, couvert et fourré de leurs peaux. Avant que ce peuple eût été policé par les Russes et les Co-


Digitized by Google

saques à coups de fusil et de bâton il se faisait un habillement bigarré de peaux de renards, de phoques et de plumes d'oiseaux de mer grossièrement cousues ensemble : aujourd'hui les Kamtchadales sont aussi bien vêtus que les Russes; ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue qui tombent plus bas; ils ont même un vêtement de dessus; c'est une espèce de casaque fermée où l'on ménage un trou pour y passer la tête : ce collet est garni de pattes de chien dont on se couvre le visage dans le mauvais temps, sans compter un capuchon qui se relève par-dessus la tête : ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges et le bas de l'habit sont garnis tout autour d'une bordure de peau de chien blanc à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos et les coutures de bandes de peau ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrés de houpes de fil ou de courroies de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté qu'on tourne en dehors. C'est là l'habit que les Kamtchadales appellent *kakpitach* et les Cosaques *koukliancha* : il est le même pour les femmes que pour les hommes; les deux sexes ne diffèrent dans leurs habits que par les vêtemens de dessous.

Les femmes portent sous la casaque une camisole et un caleçon cousus ensemble : ce vêtement se met par les pieds, se ferme au collet avec un cordon et s'attache en bas sous le genou; on

l'appelle *chonba*. Les hommes ont pour l'été des caleçons, qui descendent jusqu'aux talons; ils en ont même pour l'hiver, mais plus larges et fourrés avec le poil en dedans sur le derrière et en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottines courtes; les femmes les portent jusqu'au genou: la semelle est faite de peau de phoque, fourrée en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver ou d'une espèce de foin. Les belles chaussures des Kamtchadales ont la semelle de peau blanche de phoque, l'empeigne de cuir rouge et brodé comme leur habit; les quartiers sont de peau blanche de chien, et la jambe de la bottine est de cuir sans poil et même teint.

Autrefois les Kamtchadales avaient des bonnets ronds sans pointe faits de plumes d'oiseaux et de peaux de bêtes avec des oreilles pendantes. Les femmes portaient des perruques; on ne dit pas de quelle matière, si c'est de poil d'animaux ou d'une espèce de jonc velu; mais elles étaient si attachées à cette coiffure, dit Steller, qu'elles ne voulaient point se faire chrétiennes parce qu'on leur ôtait la perruque pour les baptiser ou qu'on leur coupait les cheveux qu'elles avaient quelquefois naturellement frisés et bouclés en perruques. Aujourd'hui ces femmes ont le luxe de celles de Russie; elles portent des chemises même avec des manchettes.

Elles ont poussé la propreté jusqu'à ne travail-

ler plus qu'avec des gants, qu'elles ne quittent jamais. Elles ne se lavent pas même le visage; elles se le teignent avec du blanc et du rouge : le premier est fait d'une racine vermoulue qu'elles mettent en poudre, et le second d'une plante marine qu'elles font tremper dans l'huile de phoque. Dès qu'elles voient un étranger elles courent se laver, s'enluminer et se parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtchatka depuis que les Russes y ont porté leur goût et leur politesse qu'un Kamtchadale, dit-on, ne peut guère s'habiller lui et sa famille à moins de cent roubles ou de cinq cents francs; mais sans doute cette dépense s'arrête aux riches, car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode et surtout les vieilles femmes. Un Kamtchadale du premier ordre est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien, de la marmotte, du bélier sauvage, des pattes d'ours et de loups, beaucoup de phoque et de plumes d'oiseaux : il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes pour habiller un Kamtchadale à l'antique.

Une des commodités de la vie des sauvages est de changer d'air et de logement avec les saisons : s'ils n'ont pas de ces palais éternels qui voient naître et mourir plusieurs générations chaque famille a du moins sa cabane d'hiver et sa cabane d'été, ou plutôt des matériaux d'un logement ils en font deux, amovibles et portatifs.

Leur logement d'hiver, qu'ils appellent *yourte*, se construit de la manière suivante : on creuse un terrain à la profondeur de quatre pieds et demi ; la largeur est proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger, de même que la longueur ; mais on peut juger de cette dernière dimension par le nombre et la distance des poteaux qui sont plantés dans cet emplacement : sur une ligne qui le partage en deux carrés longs égaux on enfonce quatre poteaux séparés d'environ sept pieds l'un de l'autre ; ces poteaux soutiennent des poutres disposées sans doute dans la longueur de l'yourte ; les poutres portent des solives dont un bout va s'appuyer sur la terre : ces solives sont entrelacées de perches, et toute cette charpente est revêtue de gazon et de terre, mais de façon que l'édifice présente une forme ronde en dehors quoiqu'en dedans il soit carré. Au milieu du toit on ménage une ouverture carrée qui tient lieu de porte, de fenêtre et de cheminée ; le foyer se pratique contre un des côtés longs, et l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air pour chasser la fumée en dehors par la cheminée ; vis-à-vis du foyer sont les ustensiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes et les chiens ; le long des murs ou des parois sont des bancs ou des solives couvertes de nattes pour s'asseoir le jour et dormir la nuit. On descend dans les yourtes par des échelles qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée : elles sont

brûlantes; on y serait bientôt étouffé par la fumée, mais les Kamtchadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils par des échelons où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode qu'on appelle *youpana;* mais elle n'est que pour les femmes; un homme aurait honte d'y passer, et l'on verrait plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfans sur le dos, tant il est glorieux d'être homme chez les peuples qui ne connaissent encore d'empire que celui de la force! Quand la fumée est trop épaisse on a des bâtons faits en tenailles pour jeter les gros tisons par-dessus l'yourte à travers la cheminée; c'est même une joûte de force et d'adresse entre les Kamtchadales. Ces maisons d'hiver sont habitées depuis l'automne jusqu'au printemps.

C'est alors que les Kamtchadales sortent de leurs huttes comme une infinité d'animaux de leurs souterrains, et vont camper sous des *balaganes*, dont voilà la description : neuf poteaux de treize pieds, plantés sur trois rangs à égale distance comme des quilles, sont unis par des traverses et surmontés de soliveaux qui forment le plancher couvert de gazon; au-dessus s'élève un toit en pointe avec des perches liées ensemble par un bout, attachées par l'autre aux solives qui font l'enceinte du plancher; deux portes ou trappes s'ouvrent en face l'une de l'autre; on des-

cend dans les yourtes, on monte dans les balaganes et c'est avec la même échelle portative. Si l'on entre ainsi dans les maisons par le toit c'est pour les garantir des bêtes, et surtout des ours qui viendraient y manger les provisions de poissons, comme ils font quelquefois quand les rivières et les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes est appelé *ostrog* par les Cosaques, c'est à dire *habitation* ou *peuplade*. Un ostrog a l'air d'une ville dont les balaganes seraient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des rivières, qui deviennent dès lors le domaine des habitans ; ils s'attachent à ces rivières comme les autres peuples à leurs terres. Des Kamtchadales disent que leur père ou leur dieu (c'est la même chose) vécut deux ans sur les bords de chaque rivière et qu'il les peupla de ses enfans, leur laissant pour héritage les bords et les eaux de la rivière où ils étaient nés : aussi ne s'éloignent-ils guère dans leurs transmigrations de ce domaine antique et inaliénable. Mais les peuples voisins de la mer bâtissent sur ses côtes ou dans les bois qui n'en sont pas éloignés. La chasse ou plutôt la pêche des phoques étend quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations. La faim n'admet point de demeure fixe chez les sauvages, comme l'ambition ne connaît ni frontières ni limites chez les peuples policés.

Les meubles des Kamtchadales sont des tasses,

Digitized by Google

des auges, des paniers ou corbeilles; des canots et des traîneaux : voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs désirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles sans le secours du fer ou des métaux ? C'est avec des ossemens et des cailloux. Leurs haches étaient des os de renne ou de baleine, ou même du jaspe taillé en coin ; leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche, pointus et taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois; leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline, assez longues pour être percées plusieurs fois quand elles se rompent à la tête.

On ne décrit point leurs ustensiles, mais les plus beaux sont des auges de bois qui coûtaient autrefois un an de travail, aussi c'était assez d'une belle auge pour distinguer un village entier quand elle pouvait servir à régaler plusieurs convives. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un seul Kamtchadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne saurait trop vanter une de ces auges.

Pour faire leurs outils et leurs meubles ces sauvages ont besoin de feu : quel est leur moyen d'en avoir ? Ils tournent entre les mains avec beaucoup de rapidité un bâton sec et rond qu'ils passent dans une planche percée à plusieurs trous, et ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé; une herbe séchée et broyée leur sert de mèche. Ils préfèrent leur art de faire du feu

à celui d'en tirer des pierres à fusil parce qu'il leur est plus facile par l'habitude.

Leurs canots sont de deux sortes : les uns, qu'ils appellent *koiakhtoktim*, sont faits à peu près comme les bateaux des pêcheurs russes, mais ils ne s'en servent guère que sur la rivière de Kamtchatka ; les autres qu'on emploie sur les côtes de la mer et qui s'appellent *taktous*, ont la proue et la poupe d'égale hauteur et les côtés bas et échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau quand il fait du vent. Veut-on exposer ces canots en haute mer à la grande pêche, on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine et on les calfate avec de la mousse ou de l'ortie qui sert de chanvre : c'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés et entr'ouverts par les vagues qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits ces jointures flexibles et liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *baïdares*. Ceux des Kamtchadales qui manquent de bois font leurs bateaux de cuir de phoques. c'est sous la protection de la peau d'un de ces animaux qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent non seulement à la pêche mais au transport : deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivières avec de longues perches ; quand la rivière est rapide et le canot chargé ils sont quelquefois un quart d'heure

courbés sur leur perche pour avancer de cinq à six pieds; mais si le canot est vide ils feront vingt et même quarante verstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux : si la charge demande beaucoup de place, comme le poisson sec qu'il faut étaler, on joint deux canots ensemble avec des planches en travers qui servent de pont; mais on n'a guère cette facilité que sur le Kamtchatka, rivière plus large et moins rapide que les autres.

Kracheninnikov a mieux détaillé la description des traîneaux que celle des canots; voici comment les Kamtchadales construisent les voitures de terre : « Les traîneaux sont faits de deux morceaux de bois courbés; ils choisissent pour cet effet un morceau de bouleau qui ait cette forme; ils le séparent en deux parties et les attachent à la distance de treize pouces par le moyen de quatre traverses; ils élèvent vers le milieu de ce châssis quatre montans qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage environ; ils établissent sur ces quatre montans le siége, qui est un vrai châssis de trois pieds de long sur treize pouces de large; il est fait avec des perches légères et des courroies : pour rendre le traîneau plus solide ils attachent encore sur le devant un bâton qui tient par une extrémité à la première traverse et par l'autre au châssis qui forme le siége. » Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze roubles tandis que le har-

nois en coûte vingt, aussi est-il composé de plusieurs pièces.

Les traits, qu'on appelle *alaki*, sont deux courroies larges et amples qu'on attache sur les épaules des chiens à une espèce de poitrail; chaque trait porte une petite courroie avec un crochet qui passe dans un anneau attaché sur le devant du traîneau.

Le timon (*pobegenik*) est une longue courroie attachée par un crochet sur le devant du traîneau et de l'autre bout au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front et les empêche de s'écarter.

Une courroie plus longue, qui sert de rênes (*ouzda*), tient par un bout au traîneau comme le timon et s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamtchadale conduit son attelage avec l'*ochtal;* c'est un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *onga* s'il veut aller à gauche, *kna* s'il tourne à droite : pour retarder la course il traîne un pied sur la neige; pour s'arrêter il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée il attache des glissoires d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir dont les ais du traîneau sont revêtus; quand il y a des descentes il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur assis les jambes pendantes a le côté droit vers l'attelage : il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans



le traîneau le visage tourné vers les chiens ou qui prennent des guides; les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture.

Cependant quand il y a beaucoup de neige il faut avoir un guide pour frayer le chemin : cet homme précède les chiens avec des espèces de raquettes; elles sont faites de deux ais assez minces séparés dans le milieu par des traverses, dont celle de devant est un peu recourbée; cet ais et ces traverses sont garnies de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *brodovchiki*, prend les devans et fraie la route jusqu'à unc certaine distance; ensuite il revient sur ses pas et pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de temps à cette manœuvre qu'on a de la peine à faire deux lieues et demie dans un jour tant les chemins sont difficiles et hérissés de broussailles ou de glaces.

Un Kamtchadale ne va jamais sans raquettes et sans patins même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule on risque de se crever les yeux ou de se rompre bras ou jambes parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vitesse à proportion des obstacles : dans les descentes escarpées il n'est pas possible de les arrêter; malgré la précaution d'en dételer la moitié ou de les retenir de toutes ses forces ils emportent le traîneau, et quelquefois renversent le voyageur; alors il n'a d'autres rcssources que de courir après ses

chiens, qui vont d'autant plus vite que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche l'homme le rattrape et se laisse emporter rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés ou de lassitude ou par quelque obstacle.

Les armes des Kamtchadales sont l'arc, la lance, la pique et la cuirasse : ils font leurs arcs de bois de melèse et les garnissent d'écorce de bouleau : les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches ont environ trois pieds et demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons : quand c'est de pierre ils appellent la flèche *hauglatch*, *pinch* si le bout est d'un os mince, et *aglpinch* si cette pointe d'os est large. Ces flèches sont la plupart empoisonnées, et l'on en meurt dans vingt-quatre heures à moins que l'homme ne suce la plaie qn'elles ont faite.

Les lances sont armées comme les flèches : les piques (*oukarel*) sont armées de quatre pointes : le manche en est fiché dans de longues perches.

La cuirasse ou cotte d'armes est faite de nattes ou de peau de phoque : on coupe le cuir en lanières que l'on croise et tresse de façon à les rendre élastiques et flexibles comme des baleines; cette cuirasse couvre le côté gauche et s'attache au côté droit. Les Kamtchadales portent de plus deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine et l'autre la tête par derrière; mais ce

sont des armes défensives qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.

« Les Kamtchadales sont extrêmement grossiers, disent les Russes; la politesse et les complimens ne sont point d'usage chez eux; ils n'ôtent point leurs bonnets et ne saluent jamais personne. Ils sont si stupides dans leurs discours qu'ils semblent ne différer des brutes que par la parole; ils sont cependant curieux... Ils font consister leur bonheur dans l'oisivеté et dans la satisfaction de leurs appétits naturels... Quelque dégoûtante que soit leur façon de vivre, quelque grande que soit leur stupidité ils sont persuadés néanmoins qu'il n'est point de vie plus heureuse et plus agréable que la leur; c'est ce qui fait qu'ils regardent avec un étonnement mêlé de mépris la manière de vivre des Cosaques et des Russes. »

C'est un grand plaisir pour la famille quand un enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane. On l'habille de bonne heure à la samoïède : ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le caleçon et les bas sont attachés et cousus ensemble.

Les parens aiment leurs enfans sans en attendre le même retour. Si l'on en croit Steller les enfans grondent leurs pères, les accablent d'injures et ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle que par de l'indifférence; la vieillesse infirme est surtout dans le mépris. Au Kamt-



chatka les parens n'ont point d'autorité parce qu'ils n'ont rien à donner; les enfans prennent ce qu'ils trouvent sans demander; ils ne consultent pas même leurs parens quand ils veulent se marier. Le festin de leurs noces se fait chez les parens de la fille; voici le détail de cette cérémonie d'après Kracheninnikov, qui fut témoin en 1739 d'une noce au Kamtchatka.

« L'époux, dit-il, accompagné de sa femme et de ses parens, s'embarqua sur trois grands canots pour aller rendre visite à son beau-père: les femmes, assises avec la mariée, portaient des provisions de bouche en abondance; les hommes tout nus, et surtout le marié, conduisaient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation on descendit à terre; on fit des sortiléges et des conjurations en chantant. Ensuite on passa à la mariée par-dessus ses habits une camisole de peau de mouton où étaient attachés des caleçons et quatre autres habits. Après cette cérémonie on remonta dans les canots et l'on aborda près de la maison du beau-père: un des jeunes garçons, député du village de la mariée, la conduisit depuis le canot jusqu'à l'yourte où devait se célébrer la fête; on l'y descendit par une courroie. Une vieille femme qui la précédait avait mis au pied de l'échelle une tête de poisson sec sur laquelle on avait prononcé des paroles magiques à la première descente du canot: cette tête fut foulée

aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille, qui la mit sur le foyer à côté du bois préparé pour chauffer l'yourte.

« On ôta à la mariée les habits superflus dont on l'avait surchargée pour en faire présent à tous les parens qui pouvaient en rendre aux nouveaux mariés, car ces sortes de dons sont rarement gratuits. L'époux chauffa l'yourte, prépara les provisions et régala tous les convives. Le lendemain le père de la jeune épouse donna son festin, et le troisième jour les convives se séparèrent ; mais les nouveaux mariés restèrent quelques jours chez le beau-père pour travailler. »

Les femmes kamtchadales ont leur modestie ; quand elles sortent c'est toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe ; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit elles lui tournent le dos pour le laisser passer sans être vues ; quand elles travaillent dans leurs yourtes, c'est derrière des rideaux, et si elles n'en ont point elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger et continuent leur ouvrage.

Au printemps les hommes se tiennent à l'embouchure des rivières pour attraper au passage beaucoup de poissons qui retournent à la mer, ou bien ils vont dans les golfes et les baies prendre une espèce de morue qu'on ap-

pelle *vachinia;* quelques-uns vont à la pêche des loutres de mer. En été l'on prend encore le poisson; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne on tue des oies, des canards, on dresse des chiens, on prépare des traîneaux. En hiver on va sur ces voitures à la chasse des zibelines et des renards ou chercher du bois et des provisions, ou bien on s'occupe dans sa hutte à faire des filets.

Dans cette saison les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers; au printemps elles vont cueillir des herbages de toute espèce, et surtout de l'ail sauvage; en été elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis et des manteaux, ou bien elles suivent leurs maris à la pêche pour vider les poissons qu'il faut sécher; en automne on les voit couper et rouir l'ortie ou bien courir dans les champs pour voler de la sarana dans les trous des rats.

Ce sont les hommes qui construisent les yourtes et les balaganes, qui font les ustensiles de ménage et les armes pour la guerre, qui préparent et donnent à manger, qui écorchent les chiens et les animaux dont la peau sert à faire des habits.

Les femmes taillent et cousent les vêtemens et la chaussure; un Kamtchadale rougirait de manier l'aiguille et l'alêne comme font les Russes, dont il se moque. Ce sont encore les femmes qui préparent et teignent les peaux. Elles n'ont

qu'une manière dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux pour les racler avec un couteau de pierre ; ensuite on les frotte avec des œufs de poisson frais ou fermentés, et l'on amollit les peaux à force de les tordre et de les fouler ; on finit par les ratisser et les frotter jusqu'à ce qu'elles soient nettes et souples. Quand on veut les tanner on les expose à la fumée durant une semaine; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar, puis on les tord, les foule et les ratisse.

Pour teindre les peaux de phoques après en avoir ôté le poil les femmes les cousent en forme de sac le côté du poil en dehors : elle versent dans ce sac une forte décoction d'écorce d'aune et le recousent par le haut ; quelque temps après on pend le sac à un arbre, on le frappe avec des bâtons à plusieurs reprises jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en dehors, puis on le laisse sécher à l'air et on l'amollit en le frottant ; cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des phoques pour garnir leurs robes et leurs chaussures elles emploient un petit fruit rouge très foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aune, de l'alun et une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamtchadales.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de l'homme ; la nourriture, besoin le plus pressant et le plus continuel, qui

se renouvelle à chaque instant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande presque tous les soins des peuples sauvages; leurs voyages mêmes, semblables aux courses des animaux errans, n'ont pour but que la pêche et la chasse, la recherche ou l'approvisionnement des vivres. Ils s'exposent pour en avoir au danger de mourir de faim : souvent ils sont surpris dans un lieu désert par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon; alors il faut se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau jusqu'à ce que cet orage ait passé; quelquefois il dure huit jours. Les chiens sont obligés de manger les courroies et les cuirs des traîneaux tandis que l'homme n'a rien, encore est-il heureux de ne pas mourir de froid : pour s'en garantir les voyageurs se mettent dans des creux qu'ils garnissent de branches et s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les distinguerait pas dans leurs fourrures s'ils ne se levaient de temps en temps pour la secouer, ou s'ils ne se roulaient comme une boule afin de s'échauffer et de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture de peur que s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits la vapeur de leur respiration qui vient à se geler ne les engourdît et ne les suffoquât sous une atmosphère de glaçons. Quand les vents de l'est au sud soufflent une neige humide il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du nord qui suit de

près ces sortes d'ouragans. Quelquefois obligés de courir sur leurs traîneaux le long des rivières, dans des chemins raides et raboteux ils y tombent et se noient, ou s'ils regagnent les bords ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu, et s'ils l'avaient ils la négligeraient : eux et leurs chiens s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle et se nourrissent en route de poisson sec, qui n'a pas besoin d'apprêts. Aux mois de mars et d'avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé : les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds, entortillés dans leurs pelisses et dorment tranquillement dans cette situation génante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid : « J'ai vu plusieurs de ces sauvages, dit Kracheninnikov, qui s'étant couchés le soir le dos tout nu, tourné vis-à-vis du feu dormaient d'un sommeil profond quoique le feu fût éteint et que leur dos fût couvert de givre. » Mais parmi tous ces périls et ces accidens c'est une grande ressource pour l'homme que la compagnie de ses chiens : cet animal fidèle échauffe et défend son maître durant le sommeil; moins fort que le cheval, mais plus intelligent, au milieu des ouragans qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés il ne s'écarte guère de son chemin, et si le mauvais temps l'égare son odorat lui fait bientôt retrouver sa route dans le calme. Sage et pré-

voyant sa sagacité prédit l'orage, et soit finesse de tact, soit l'effet d'une correspondance secrète de la vicissitude de ses modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche et s'annonce sur la neige qu'il amollit ou rend plus humide le chien s'arrête, gratte la neige avec ses pattes et semble avertir son maître de la tempête.

Qui croirait qu'un peuple si peu soigné de la nature fût assez malheureux pour vivre dans un état de guerre? S'il n'a rien à perdre qu'a-t-il à gagner? Cependant si l'on s'en rapporte aux Russes les Kamtchadales se faisaient la guerre entre eux avant que les Russes vinssent les soumettre : quel était l'objet de cette guerre? Des prisonniers à faire. La vengeance ou le point d'honneur, sentimens outrés et barbares chez tous les peuples, faisaient courir aux armes et au sang : une querelle entre des enfans, un hôte mal régalé par un autre c'en était assez pour détruire une habitation; on y allait de nuit, on s'emparait de l'entrée des yourtes; un seul homme avec une massue ou une pique tuait ou perçait une famille entière. Ces guerres intestines n'ont pas peu contribué, dit-on, à soumettre les Kamtchadales aux Cosaques. Une habitation se réjouissait de la défaite d'une autre sans songer que l'incendie d'une maison menace les maisons voisines et que la destruction d'une peuplade prépare la ruine d'une nation. Mais il en a coûté

cher aux Cosaques pour réduire les Kamtchadales : ce peuple, terrible dans la défense naturelle, a recours à la ruse si la force lui manque : lorsque les Cosaques exigeaient le tribut pour les Russes de quelque habitation qui n'était pas soumise les Kamtchadales, loin de témoigner d'abord la moindre résistance, attiraient les cruels exacteurs dans leurs cabanes et les endormaient par leurs présens et leurs festins ; ensuite il les massacraient tous ou les brûlaient dans la nuit. Les Cosaques ont appris par ces trahisons à se défier des caresses et des invitations de ces sauvages. Si leurs femmes sortent la nuit de leur yourte, car elles abhorent le sang et leurs maris n'osent en répandre sous leurs yeux, si les hommes racontent des songes où ils ont vu des morts, s'ils vont se visiter au loin les uns les autres c'est un indice infaillible de révolte ou de trahison, et les Cosaques se tiennent sur leurs gardes ; on les égorgerait eux et tous les habitans qui n'entreraient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, disent toujours les Russes, que la cruauté des Kamtchadales envers leurs prisonniers : on les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail par des supplices lents, variés et répétés. Cette nation est lâche et timide, disent-ils encore ; cependant elle craint si peu la mort que le suicide lui est très familier : quand on fait marcher des troupes contre les Kamtchadales révoltés ces rebelles

savent se retrancher dans les montagnes, s'y fortifier, y attendre leurs ennemis, les repousser à coups de flèches; lorsque l'ennemi l'emporte soit par la force ou par l'habileté chaque Kamtchadale commence par égorger sa femme et ses enfans, se jette dans des précipices ou s'élance au milieu des ennemis « pour se faire un lit, dit Kracheninnikov, dans le sang et le carnage, pour ne pas mourir sans se venger. Dans une révolte des habitans d'Outkolok, en 1740, continue le même voyageur, toutes les femmes à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le temps d'égorger furent massacrées par les hommes, et ceux-ci se précipitèrent dans la mer du haut de la montagne où ils s'étaient réfugiés. » Est-ce là de la lâcheté ou de la faiblesse?

Ce peuple, exposé à tant de maux qui lui viennent de la nature ou des hommes, n'est pas sans quelques plaisirs; il connaît le doux lien de l'amitié; il sait exercer l'hospitalité : elle consiste entre amis à se régaler. Un Kamtchadale en invite un autre à manger : ce sera de la graisse de phoque; l'hôte en coupe une longue tranche; il se met à genoux devant son convive assis; il lui enfonce cette graisse dans la bouche en criant d'un ton furieux *tana* (voilà); et coupant avec son couteau ce qui déborde les lèvres il le mange. Mais ce ne sont là que des invitations familières; les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché, aussi ne se donnent-ils point sans intérêt.

Digitized by Google

Quand un Kamtchadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins il l'invite à manger : il échauffe d'avance sa yourte et prépare de tous les mets qu'il a dans ses provisions assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin et se déshabille ainsi que son hôte : on dirait un défi à coups de poing. L'un sert à manger à l'autre et verse du bouillon dans une grande écuelle sans doute pour aider à la digestion par la boisson. Pendant que l'étranger mange son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu pour augmenter la chaleur : le convive mange et sue jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grâce à l'hôte, qui de son côté ne prend rien et peut sortir de de l'yourte quand il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer et de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur et de la bonne chère : il vomira dix fois avant de se rendre; mais enfin obligé d'avouer sa défaite il entre en composition : alors son hôte lui fait acheter la trève par un présent; ce seront des habits ou des chiens, menaçant de le faire chauffer et manger jusqu'à ce qn'il crève ou qu'il paie. Le convié donne ce qu'on lui demande et reçoit en retour des haillons ou de vieux chiens estropiés; mais il a le droit de la revanche et rattrappe ainsi dans un second festin l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

Cette réciprocité de traitement entretient les liaisons, l'amitié, l'hospitalité chez les Kamt-

chadales : si l'hôte ne se rendait pas à l'invitation du convive qu'il a si bien régalé celui-ci viendrait s'établir chez lui sans rien dire, et s'il n'en recevait pas des présens, même sans les demander, l'étranger après avoir passé la nuit attèlerait ses chiens sur l'yourte de son hôte, et s'asseyant sur son traîneau il enfoncerait son bâton dans la terre sans partir jusqu'à ce qu'il eût reçu des présens : ce serait une injure cruelle et le sujet d'une rupture et d'une inimitié sans retour que de le laisser aller les mains vides, et l'hôte avare demeurerait sans amis, déshonoré parmi tous ses voisins.

Kracheninnikov raconte l'histoire d'un Cosaque qui se fit donner par un Kamtchadale une belle peau de renard à force de le chauffer et de le soûler : loin de regretter son présent le sauvage se vantait de n'avoir jamais été si bien traité, disant que les Kamtchadales ne savaient pas régaler leurs amis comme les Russes.

Lorsque les Kamtchadales veulent se livrer à la joie ils ont recours à l'art pour s'y exciter : la nature ne les y porte pas, mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium ; il s'appelle *mucho-more*, tue-mouche ; ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux, sinon ils boivent d'une liqueur fermentée où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaîté, de la vivacité ; ils en sont plus légers et plus courageux ;

mais l'excès qu'ils en font très communément les jette en moins d'une heure dans des convulsions affreuses; elles sont bientôt suivies de l'ivresse et du délire : les uns rient, les autres pleurent au gré d'un tempérament triste ou gai; la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages et quand ils sont chrétiens l'enfer et les démons. Cependant les Kamtchadales, plus modérés dans l'usage du mucho-more, tombent rarement dans ces symptômes de frénésie : les Cosaques, moins instruits par l'expérience, y sont plus sujets; Kracheninnikov en rapporte des exemples dont il a été témoin ou qu'il tient de gens dignes de foi.

« Mon interprète, dit-il, ayant bu de la liqueur de ce champignon sans le savoir devint si furieux qu'il voulait s'ouvrir le ventre avec un couteau; ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on lui retint le bras au moment qu'il allait se frapper.

« Le domestique d'un officier russe avait résolu d'étrangler son maître, persuadé, disait-il, par le mucho-more qu'il ferait une belle action; et il l'aurait exécutée si ses camarades ne l'en eussent empêché.

« Un soldat ayant mangé un peu de muchomore avant de se mettre en route fit une grande partie du chemin sans être fatigué; enfin après en avoir mangé encore jusqu'à être ivre il mourut. »

Un Kamtchadale dans cette ivresse, saisi de la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés devant ses camarades s'imaginant ne les dire qu'à Dieu.

Le mucho-more est d'autant plus redoutable pour les Kamtchadales qu'il les pousse à tous les crimes et les expose dès lors au supplice. Ils l'accusent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils disent ou qu'ils éprouvent; malgré ces suites funestes on n'est pas moins avide de ce poison : les Koriaks, qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas que par économie ou pauvreté s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou mangé ils ont soin de recevoir son urine dans un vase et la boivent pour s'enivrer à leur tour de cette liqueur enchanteresse. Quatre de ces champignons ne font point de mal, mais dix suffisent pour troubler l'esprit et les sens, aussi les femmes n'en usent jamais; leurs divertissemens sont la danse et le chant. Voici la description d'une de ces danses, dont Kracheninnikov fut témoin : « Deux femmes qui devaient danser ensemble étendirent une natte sur le plancher au milieu de l'yourte et se mirent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre : elles commencèrent à hausser et baisser les épaules et à remuer les mains en chantant fort bas et en mesure; ensuite elles firent insensiblement des mouvemens de corps plus grands en haussant leurs voix à proportion, ce qu'elles ne cessèrent de faire que lorsqu'elles

furent hors d'haleine et que leurs forces furent épuisées.

« Les femmes ont encore une danse particulière : elles forment deux rangs les unes vis-à-vis des autres et mettent leurs deux mains sur le ventre, puis, se levant sur le bout des doigts des pieds, elles se haussent, se baissent et remuent les épaules en tenant leurs mains immobiles sans sortir de leur place. »

Presque toutes les danses des sauvages sont pantomimes : chez les Iroquois elles respirent la guerre; chez les Kamtchadales il en est une qui retrace la pêche : dix personnes de l'un et l'autre sexe parées de leurs plus beaux habits se rangent en cercle et marchent avec lenteur levant en mesure un pied devant l'autre. « Les danseurs prononcent tour à tour quelques mots de façon que quand la moitié a prononcé le dernier mot l'autre moitié prononce les premiers : ces mots sont tirés de la chasse et de la pêche.

Les hommes ont aussi leurs danses particulières : les danseurs se cachent dans des coins; l'un bat des mains, les élève en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine et les cuisses; un autre le suit, puis un troisième, et tous dansent en rond à la file les uns des autres, ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux en battant des mains et faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs mais pour eux seuls.

Digitized by Google

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses de chansons : assises en rond, l'une se lève et chante, agite les bras et remue tous ses membres avec une vitesse que l'œil suit à peine; elles imitent si bien les cris des bêtes et des oiseaux qu'on entend distinctement trois différens cris dans un seul. Les femmes et les filles ont la voix agréable; ce sont elles qui composent la plupart de leurs chansons.

Kracheninnikov a noté une chanson kamtchadale faite en l'honneur de quelques Russes; on y remarque ces couplets :

Si j'étais cuisinier de monsieur l'enseigne je n'ôterais la marmite qu'avec des gants.

Si j'étais monsieur le major je porterais toujours une belle cravatte blanche.

Si j'étais Ivan son valet je porterais de beaux bas rouges.

Si j'étais étudiant je décrirais toutes les belles fleurs.

Cet étudiant est Kracheninnikow; la chanson veut aussi qu'il fasse la description de toutes les autres curiosités naturelles du Kamtchatka.

Du reste il s'étonne que les Kamtchadales, qui montrent beaucoup de goût pour la musique, n'aient d'autre instrument qu'une espèce de flûte faite avec la tige de l'angélique, « tuyau, dit-il, sur lequel on ne peut jouer aucun air. » Mais il serait bien plus surprenant qu'ils aimassent la musique avec si peu d'invention, de ressources et de loisir c'est un des premiers arts de l'homme en société.

Les plaisirs des Kamtchadales sont très bornés : leurs maux ne le sont pas autant quoiqu'en petit nombre ; leurs principales maladies sont le scorbut, les ulcères, le cancer, la jaunisse. Chacun de ces maux a plusieurs remèdes : on se guérit du scorbut au Kamtchatka par l'application de certaines feuilles sur les gencives ou par des boissons ; on prend des décoctions de plantes d'une espèce de gentiane ou de bourgeons de pin qu'on infuse comme du thé ; mais souvent on mange de l'ail sauvage.

Les ulcères sont très dangereux au Kamtchatka, souvent mortels ; ils ont quelquefois deux ou trois pouces de diamètre et s'ouvrent en quarante ou cinquante trous : s'il n'y a point de suppuration c'est un signe de mort ; on y applique pour attirer la matière la peau fumante d'un lièvre échorché, et si l'on peut on arrache la racine de l'ulcère.

Il y a deux maladies au Kamtchatka qu'on appelle incurables ; la paralysie et les cancers : la première est de tous les pays sans doute, mais plus rare chez les sauvages, et de là vient qu'ils ne savent pas la guérir. Les éponges marines font, dit-on, suppurer les cancers, et le sel alcali qu'elles contiennent brûle les chairs mortes de ces sortes de plaies, qui guérissent quelquefois mais avec peine et lentement.

Il y a des maladies de peau très dangereuses ; telle est une espèce de gale, qui comme la pe-

tite-vérole vient à tout le monde et moissonne bien des victimes : elle fait son éruption sur la poitrine, en forme de ceinture, et mène à la mort quand elle ne suppure pas. Les enfans ont une gale particulière qu'on appelle *teoved*.

Dans certains maux de reins on se frotte la partie malade devant le feu avec de la ciguë sans toucher à la ceinture de peur qu'il n'en résulte des convulsions ou des crispations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures on y applique une espèce de champignon qui croît sur le bouleau : on l'allume par un bout et il brûle comme de l'amadou jusqu'à la chair vive, où il fait une plaie, qui après avoir rendu du sang se ferme ou se sèche avec la cendre de cette sorte d'agaric.

Un remède infaillible contre la jaunisse est un lavement d'iris sauvage ou de violette de bois : on en pile la racine toute fraîche dans l'eau chaude, et l'on en verse le suc, blanc comme du lait, dans une vessie où est attachée une canule; la manière de prendre ces sortes de remèdes est de se coucher en avant la tête baissée en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, et l'on pourrait s'y tromper au premier coup d'œil.

Les feuilles d'ulmaire pilées sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup ; la décoc-

tion de cette plante bouillie avec du poisson soulage du mal aux dents.

Les Kamtchadales n'ont besoin d'aucune espèce de chirurgien même pour la saignée; sans lancettes ni ventouses quand ils veulent soulager une partie malade ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de cristal ou de pierre et laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre. C'est assez parler des maladies du corps; il faut passer à celles de l'esprit.

Les Kamtchadales n'ont point d'idée nette d'un Être suprême. Voici quelques-unes de leurs opinions religieuses :

« Dieu n'est la cause ni du bonheur ni du malheur; mais tout dépend de l'homme : le monde est éternel; les âmes sont immortelles; elles seront réunies aux corps et toujours sujettes à toutes les peines de cette vie excepté la faim.

« Toutes les créatures, jusqu'à la mouche la plus petite, ressusciteront après la mort et vivront sous terre. Ceux qui ont été pauvres dans ce monde seront riches dans l'autre, et ceux qui sont riches ici deviendront pauvres à leur tour. Ils ne croient pas que Dieu punisse les fautes, car celui qui fait mal, disent-ils, en reçoit le châtiment dès à présent.

« Ils pensent que le monde empire de jour en jour et que tout dégénère en comparaison de ce qui a existé autrefois. »

Au défaut d'idées justes sur la divinité les Kamtchadales ont fait des dieux à leur image comme les autres peuples idolâtres : « Le ciel et les astres, disent-ils, existaient avant la terre : Koutkhou créa la terre, et ce fut de son fils qui lui était né de sa femme un jour qu'il se promenait sur la mer.

« Koutkhou, disent d'autres Kamtchadales, et sa sœur Kouhtligith ont apporté la terre du ciel et l'ont affermie sur la mer créée par Outleigin.

« Koutkhou après avoir créé la terre quitta le ciel et vint s'établir au Kamtchatka; c'est là qu'il eut un fils appelé *Tigil* et une fille nommée *Sidanka*, qui se marièrent ensemble. Koutkhou, sa femme et ses enfans portaient des habits faits de feuilles d'arbres et se nourrissaient d'écorce de bouleau et de peuplier, car les animaux terrestres n'avaient point encore été créés et les dieux ne savaient point prendre de poisson. » Sont-ce les Chinois qui ont porté leur mythologie aux Kamtchadales? est-ce l'historien du Kamtchatka qui prête à ce pays les fables de la Chine?

« Koutkhou abandonna un jour son fils et sa fille et disparut du Kamtchatka : quoiqu'il marchât sur des raquettes les montagnes et les collines se formèrent sous ses pas; la terre était plate auparavant, mais ses pieds enfoncèrent comme dans de la glaise, et les vallons creusés en conservent la trace.

« Tigil voyant augmenter sa famille inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie pour prendre des poissons. Son père lui avait appris à faire des canots ; il enseigna à ses enfans l'art de s'habiller de peaux ; il créa les animaux terrestres et leur donna Piliatchutchi pour veiller sur eux : ce dieu, d'une taille fort petite, vêtu de peaux de goulu, est traîné par des oiseaux ; ce ne sont pas des aigles, ni des colombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle *Tiranous*. »

Koutkhou a fait beaucoup de sottises qui ne lui attirent que des malédictions au lieu de louanges et de prières. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de sable, de torrens ou de rivières si rapides, tant de pluies et de tempêtes? Les Kamtchadales n'ont que des injures à lui dire pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte ou d'amour dans leur culte ils n'offrent au dieu qu'ils estiment le plus que les ouïes, les nageoires ou les queues des poissons qu'ils jetteraient dans les immondices. « Ils ont, dit Kracheninnikov, cela de commun avec toutes les nations asiatiques, qui offrent seulement à leurs dieux ce qui ne vaut rien et qui gardent pour elles ce qu'elles peuvent manger. »

Au reste si les Kamtchadales ne donnent rien à leurs dieux c'est qu'ils en attendent peu de chose. Ils font un dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg* et qu'ils représentent sous la forme d'un

poisson : ce Dieu ne songe qu'à lui ; il envoie les poissons dans les rivières, mais pour y chercher du bois propre à la construction de ses canots et non pour servir de nourriture aux hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un dieu puisse leur faire du bien.

En revanche ils connaissent des dieux très capables de leur faire du mal ; ce sont ceux qui président aux volcans, aux fontaines bouillantes : ces mauvais génies descendent la nuit des montagnes et volent à la mer pour y prendre du poisson ; ils en emportent un à chaque doigt. Les dieux des bois ressemblent aux hommes ; leurs femmes portent des enfans qui croissent sur leur dos et pleurent sans cesse. Ces esprits égarent les voyageurs et leur ôtent la raison.

Piliatchoutchi ou Bilioukai ne laisse pas d'être malfaisant quelquefois. Ce dieu habite sur les nuées, d'où il verse la pluie et lance les éclairs : l'arc-en-ciel est la bordure de son habit ; les sillons que l'ouragan fait sur la neige sont les traces de ses pas. Il faut craindre ce dieu, car il fait enlever dans des tourbillons les enfans des Kamtchadales pour supporter comme des cariatides les lampes qui éclairent son palais.

Touila est le dieu des tremblemens de terre : ils proviennent de ce que son chien kosei quand il le traîne secoue la neige qu'il a sur le corps.

Gaëtch est le chef du monde souterrain, où les hommes vont habiter après leur mort, car sous

la terre, qui est plate, est un ciel semblable au nôtre, et sous ce ciel est une autre terre dont les habitans ont l'hiver quand nous avons l'été, et leur été durant tout notre hiver.

Les Kamtchadales n'ont pour nourrir leur superstition que des magiciennes; voici leur grand sortilége : deux femmes assises dans un coin murmurent à voix basse on ne sait quelles paroles; l'une s'attache au pied un fil d'ortie entortillé de laine rouge; elle agite son pied; si c'est avec rapidité signe de bonheur; si c'est lentement mauvais augure. Ces deux compagnes grincent des dents en criant *gouche! gouche!* c'est pour évoquer les démons : quand elles croient les voir elles crient en éclatant de rire *kkaï! kkaï!* Après une demi-heure de vision l'une répète sans cesse *ickki*, c'est à dire ils n'y sont plus. Pendant ce temps-là l'autre marmotte les paroles sur le visionaire pour l'exhorter et l'aider à n'avoir pas peur du diable.

On fait des sortiléges pour avoir du bonheur à la chasse ou pour détourner le malheur : si l'on n'a rien pris c'est, dit toujours la sorcière, parce qu'on a négligé quelque pratique superstitieuse; il faut expier cette omission en faisant une petite idole de bois qu'on va mettre sur un arbre.

Quand un enfant est né durant une tempête c'est un mauvais présage : dès qu'il aura l'usage de la parole il faudra le réconcilier avec le diable,

et c'est par un sortilége qu'on y réussit. On attend un ouragan : alors l'enfant se met tout nu avec une coquille entre les mains ; il court autour de la cabane en disant aux esprits malfaisans : « La coquille est faite pour l'eau salée et non pour « l'eau douce : vous m'avez tout mouillé ; l'hu- « midité me fera périr : vous voyez que je suis « nu et que je tremble de tous mes membres. » Dès ce moment l'enfant est en paix avec les diables, et il n'attirera plus de tempêtes ni d'ouragans.

Les Kamtchadales attachent beaucoup de mystères aux songes : s'ils pensent qu'ils satisfont à certains besoins ils attendent des hôtes; s'ils rêvent à la vermine ce sont des Cosaques qui viendront chez eux : ces Cosaques lèvent les impôts.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamtchadales ; c'est la fête de la *purification des fautes :* comme on y trouve les dogmes et les rits de la religion du pays il est nécessaire de la décrire avec quelque détail.

Cette fête se célèbre au mois de novembre quand les travaux de l'été et de l'automne sont finis. Steller en conjecture que dans l'origine elle elle avait été instituée par la reconnaissance.

On commence par balayer l'yourte ; on en ôte ensuite les traîneaux, les harnais et tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut évoquer : un vieillard et trois femmes portent une natte qui renferme des provisions ; on fait une espèce de hache avec l'*hioukola*, qui est une pâte, et les

quatre personnages sacrés envoient chacun un homme dans le bois avec ses provisions et sa hache pour le voyage. Le *tonchitche* est une herbe mystérieuse qu'on porte à la main ou sur la tête et qu'on met partout dans les cérémonies religieuses : les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver en ont sur la tête et sur leurs haches; les femmes et les vieillards dans leurs mains. Celles-ci après le départ des quatre bûcherons jettent le reste de leurs provisions aux enfans, qui se battent pour se les arracher.

Ensuite les femmes pétrissent ou taillent de l'youkola en forme de baleine, on chauffe l'yourte et le vieillard apporte une barbue qu'il met dans un fossé creusé devant l'échelle de l'yourte : il tourne trois fois sur la même place; les hommes, les femmes et les enfans font la même chose après lui : il fait cuire de la sarana pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses idoles de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au-dessus du foyer, car le foyer et l'échelle sont des choses sacrées dans les yourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau dont on fait la grande idole : on attache à celle-ci du matteït au cou; on lui offre du tonchitche et on la met sur le foyer : c'est le grand dieu Lare. Ensuite les enfans se placent auprès de l'échelle pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans l'yourte; puis un d'entre eux prend la grande idole, la traîne par le cou au-

tour du foyer et la remet à sa place avec ses compagnons, qui le suivent en criant *alkhatlalalai*.

Les vieillards s'asseient autour du foyer : le principal, qui fait l'office de grand pontife, prend une pelle de touchitche et dit au feu nouvellement allumé : « Koutkhou nous ordonne de t'offrir une victime chaque année ; sois-nous propice, défends-nous, préserve-nous des chagrins, des malheurs et des incendies. » Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se lèvent, frappent des pieds, battent des mains et finissent par danser en criant toujours *alkhlalai*.

Pendant ces cris les femmes et les filles sortent des coins de l'yourte les mains levées avec des regards terribles, des contorsions et des grimaces affreuses : ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris et de mouvemens si furieux qu'elles en tombent par terre comme mortes l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement ; un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier et pleurer comme des possédées.

A la fin du jour les quatre bûcherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés et portent un des plus gros bouleaux coupé à la racine : ils frappent à l'entrée de l'yourte avec ce bouleau, battant des pieds et

jetant de grands cris. Ceux qui sont dedans leur répondent avec le même bruit : bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle et s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter; mais le chef de l'yourte les en empêche : toutes les femmes tirent le bouleau dans l'yourte; tous les hommes qui sont dehors l'en retirent, et les femmes tombent par terre excepté la fille qui s'était attachée au bouleau la première : elles restent toutes sans mouvemeut.

C'est alors que le vieillard vient les désenchanter. Kracheninnikov, de qui l'on a tiré cette description, dit que dans une de ces fêtes il vit une des fillcs obsédées résister plus long-temps que les autres aux paroles mystérieuses du vieillard : enfin elle reprit ses sens, et se plaignant d'un grand mal de cœur elle fit sa confession, et s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la la fête. Le vieillard lui dit qu'elle aurait dû s'en purifier en jetant dans le feu des nageoires et des ouies de poissons.

Les hommes qui reviennent du bois ne rapportent dans les nattes où l'on avait mis des provisions que des copeaux de bouleau. On en fait de petites idoles en l'honneur des démons qui se sont emparés des femmes : on les range de suite, on leur présente trois vases de sarana pilée en mettant une cuiller devant chaque idole; on leur barbouille le visage de baies de myrtille; on leur fait des bonnets d'herbes, et après avoir mangé

les mets où elles n'ont pas touché on fait de ces idoles trois paquets et l'on jette au feu tous ces petits dieux ou démons avec de grands cris et des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations et les besoins du peuple qui la célèbre. Une femme vient à minuit dans l'yourte d'assemblée avec une figure de baleine, faite d'herbe, qu'elle porte sur le dos : les gestes et les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit et se fait à cette occasion n'est que pour obtenir des vents et de la mer qu'ils envoient des baleines mortes sur les côtes du Kamtchatka.

Le lendemain matin de vieilles femmes font à peu près les mêmes extravagances devant des peaux de phoques : elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, et les allumant comme des bougies elles en parfument ou empestent l'yourte. Cette fumigation s'appelle *une purification*.

Ensuite une femme entre dans l'yourte par la seconde ouverture qu'on appelle *choplade* ou *ioupana*, tenant un loup fait de matteït et rempli de graisse d'ours : les hommes et les femmes se disputent ce loup ; le premier sexe l'emporte enfin. Un homme tire une flèche sur le loup et les autres le déchirent et mangent la pâte et les matières comestibles dont il est formé « Quoique les Kamtchadales, dit Kracheninnikov, ne soient pas plus en état de rendre raison de cette céré-

Google

monie que de celle de la baleine; quoiqu'ils ignorent si elle a rapport à leurs opinions superstitieuses ou non et pourquoi elle se pratique il me paraît cependant que ce n'est qu'un simple divertissement ou un emblème du désir qu'ils ont de prendre et de manger des baleines et des loups.

Après ces diverses cérémonies on apporte dans l'yourte des branches de bouleau : chaque chef de famille en prend une, et après l'avoir courbée en cercle il y fait passer deux fois sa femme et ses enfans, qui dansent en rond au sortir de ce cercle : cela s'appelle se purifier de ses fautes. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de l'yourte en traînant le grand bouleau que les quatre députés ont apporté de la forêt; on le place enfin sur la balagane, où il reste toute l'année sans la moindre vénération.

Telle est la fête de la Purification chez les Kamtchadales du midi : elle se célèbre avec quelque différence dans les rites chez ceux du nord; au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nus, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles, vont à la rivière avec un sceau puiser de l'eau par un trou fait dans la glace; quand ils ont apporté leurs sceaux dans l'yourte l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu, puis la trempe dans les sceaux, d'où il tire un morceau de glace qu'il

jette au feu : après le tribut que ces deux élémens se sont payés réciproquement par les mains de ce Kamtchadale « il donne à tous les assistans à boire de l'eau comme de l'eau bénite, » dit l'auteur russe.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrètes dont tout le mystère ou le prix est dans le secret même qui ne mérite ni d'être vu ni d'être publié; tout ce qu'on peut en dire ici pour la curiosité c'est qu'on y purifie toutes les personnes qui sont malades ou en danger de se noyer : cette purification du passé, qui sert de préservatif pour l'avenir, consiste pour les malades à fouler aux pieds des guirlandes de tonchitche, dont on leur avait couronné la tête, et pour les autres à se coucher sur le foyer, qui est couvert de cendre chaude, appelant à leur secours des personnes qui viennent les retirer de la cendre avec le même empressement que s'ils se noyaient.

Les hommes qui sont dans les yourtes bien chauffées jettent les tisons dehors, les femmes les rejettent dedans : c'est à qui l'emportera ; les femmes tâchent de fermer l'ouverture de l'yourte, les hommes de les en chasser. Les tisons volent de part et d'autre comme des fusées : les femmes, qui sont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chasser ; les hommes, rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes prisonnières dans l'yourte : chaque parti veut en

avoir le plus, et si l'un des deux en a fait davantage l'autre combat encore pour les lui enlever jusqu'à ce qu'on se trouve de part et d'autre avoir un nombre égal de prisonnières. Alors se fait l'échange et chacun reprend sa femme.

« La fête de la Purification, dit Steller, était jadis célébrée par les Kamtchadales pendant un mois entier; elle commençait à la nouvelle lune. » On en conclut qu'elle avait été établie sur des fondemens solides et par des vues religieuses. « Ces peuples jettent encore aujourd'hui tout dans le feu et regardent comme une chose sacrée tout ce que l'on brûle pendant la fête : en effet la nouvelle lune aussi bien que le feu a toujours été en vénération chez plusieurs nations.

Les Kamtchadales voient très peu de serpens; mais ils ont une crainte superstitieuse des lézards: ce sont, disent-ils, des gaëthes qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrape on les coupe en petits morceaux pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts; si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse et meurt quelquefois de la peur de mourir.

Si les Kamtchadales font quelques grimaces de superstition pour conjurer les maux ils en ont aussi pour attirer les biens dont ils ont besoin. Avant d'aller à la pêche du phoque ils en font une espèce de représentation mystique comme les enfans : une grosse pierre qu'ils roulent contre une yourte représente la mer; de

petits cailloux qu'ils mettent sur cette pierre signifient les vagues; des petits paquets de matteït les phoques. On met ces paquets entre des boulettes de *tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poisson et d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau on fait une espèce de vase en forme de canot; on le traîne sur le sable comme s'il nageait sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les phoques à se laisser prendre en leur montrant qu'ils trouveront au Kamtchatka de la nourriture, une mer et ce qu'il leur faut. Dans l'yourte, les Kamtchadales ont des hures de phoques auxquelles ils font des prières et des reproches comme si ces animaux refusaient de venir chez des hôtes qui les régalent si bien. La fin du repas qu'ils présentent à ces amphibies aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts, car une religion qui ne donnerait rien à manger ne serait pas bonne pour des sauvages.

Ceux des Kamtchadales qui font la pêche de la baleine s'y préparent par des cérémonies à peu près semblables: ils façonnent une baleine de bois d'environ deux pieds de longueur; ils la portent en procession d'un balagane dans une yourte: ils placent devant la *Ioupana* un grand vase plein de *tolkoucha;* ensuite on tire la baleine de l'yourte en criant *la baleine s'est enfuie dans la mer;* on va la remettre dans un balagane neuf fait exprès, où on laisse une lampe allumée avec un homme pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la

saison de la pêche, qui dure depuis le printemps jusqu'en automne.

Enfin la superstition des Kamtchadales paraît surtout dans leurs usages à l'égard des morts qui dans tous les pays ont toujours été la terreur des vivans : cette peur fait qu'au Kamtchatka l'on n'ose rien porter de ce qui leur a servi, pas même loger dans l'habitation où un homme est mort; heureusement il en coûte peu d'en construire une autre. Mais il est singulier que cette frayeur des morts n'inspire pas une sorte de vénération pour les cadavrès ; les Kamtchadales les donnent à manger à leurs chiens; il est vrai que c'est par un motif d'intérêt pour les hommes. « Ceux, « disent-ils, dont le corps aura été dévoré par « les chiens en auront de très bons dans le monde « souterrain. » Cependant ils ont encore une autre raison d'intérêt personnel pour exposer les cadavres à la voirie devant la porte de leurs yourtes; les esprits malins qui ont tué ces victimes s'en contenteront peut-être en les voyant et feront grâce aux vivans.

CHAPITRE V.

Découverte et conquête du Kamtchatka par les Russes; leur commerce avec ce pays.

Le Cosaque Volodimer, commissaire d'Anadir-Ostrog, reçut ordre en 1697 d'étendre la domination russe en découvrant et soumettant de nouveaux pays : il envoya seize soldats commandés par le capitaine Morosko pour lever des tributs et faire des conquêtes ; celui-ci s'avança jusqu'au Kamtchatha, qui n'est pas à cents lieues de la rivière d'Anadir. Sur le récit de son expédition le commissaire partit lui-même à la tête de cent hommes pour soumettre les Kamtchadales : la résistance fut longue et opiniâtre de la part de ces peuples sauvages, qui n'avaient rien à perdre que leur liberté; ils manquaient d'armes; mais les conquérans ne pouvaient arriver qu'en très petit nombre à une si grande distance et par des routes si difficiles. Les succès furent longtemps balancés ; les Cosaques, chargés de cette expédition par la cour de Russie ; combattaient avec courage et formaient des établissemens ; mais bientôt l'abus tyrannique du pouvoir ; les débauches, les discordes intestines offraient une vengeance facile aux Kamtchadales, qui après

avoir payé quelques tributs de peaux de bêtes, finissaient par égorger leurs vainqueurs.

Les dangers et les peines qu'il fallait essuyer dans une longue route de terre au milieu de peuples indépendans ou peu soumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligèrent d'en chercher une plus courte et plus sûre; on tenta dès l'an 1715 un passage par mer: d'*Okhotsk* au Kamtchatka : ainsi l'on devait aborder à cette presqu'île par cette côte occidentale au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étaient deux voies ouvertes à la conquête et au commerce; mais la dernière avait les plus grands avantages : d'*Iakoutsk*, qui est sur le Léna, il n'y a guère que 10 ou 12 degrés jusqu'à Okhotsk, au lieu de 30 degrés à parcourir depuis cette rivière jusqu'à celle d'*Oliotoure;* d'Okhotsk on n'a qu'une traversée d'environ trois cents lieues de mer pour aborder au midi du Kamtchatka par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route les tributs ne passèrent plus par le nord, mais ils furent toujours en proie à l'avidité des commissaires et au pillage des Cosaques, qui tantôt empoisonnaient les officiers de la Russie et tantôt vexaient les habitans du Kamtchatka : ceux-ci tuaient à leur tour les collecteurs des taxes. Il ne se fit que des brigandages pendant trente ans dans toute cette presqu'île entre ceux qui travaillaient à la réduire et ceux qui résistaient au joug de la conquête.

Cependant l'esprit du czar Pierre Ier, qui joignait aux vues d'agrandissement l'ambition d'éclairer son empire pour l'illustrer, cet esprit de conquête suggéra quelques expéditions inutiles : en 1720 on tenta la découverte des îles Kouriles, que la mer semble avoir détachées du Kamtchatka et que la politique y veut rejoindre; on les parcourut, on les suivit jusqu'à l'île Matsmaï (Ieso) qui touche presque au Japon. C'était le chemin d'un commerce à ouvrir entre les Russes et les Indes et de faire communiquer l'équateur avec le cercle polaire. En 1728 on leva la carte des côtes septentrionales du Kamtchatka, d'où l'on s'éloigna jusqu'au soixantième degré dix-sept minutes de latitude, car il est plus aisé de faire des voyages que des établissemens. En 1729 un capitaine russe et un chef de Cosaques allèrent avec des troupes au Kamtchatka par ordre de la cour afin d'en reconnaître les côtes, soit au nord, soit au midi; de soumettre de gré ou de force tous les Koriaus qui ne seraient pas tributaires; de planter des colonies et de bâtir des ostrogs; de cimenter un commerce avec les nations circonvoisines : mais ce sordres ne purent s'exécuter qu'en partie; ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales jusqu'aux frontières de la Chine. Ainsi le Kamtchatka, ce pays sauvage, peut devenir un jour le chemin d'un grand commerce; qui sait même si cette péninsule n'aura pas des liaisons avec celles de l'Inde? Les îles du

Japon semblent placées entre ces deux régions pour faciliter cette nouvelle route de commerce de l'Asie avec l'Europe, plus courte et moins dangereuse peut-être que l'ancienne; tout enhardit à cette espérance, et le hasard même en a jeté les germes.

En effet dès l'an 1730 un vaisseau japonais vint échouer sur la pointe du Kamtchatka : ce navire, chargé de riz, d'étoffes de soie, de toiles de coton qu'il portait d'une province du Japon à une autre, fut poussé en pleine mer par une tempête de huit jours; après avoir été le jouet des vents et sans doute de l'ignorance des pilotes pendant six jours; après après avoir jeté ses marchandises, ses agrès, ses mâts, ses ancres, dans la mer il fut porté par les courans à *Kourils-Kaia-Lopatka*. L'équipage, composé de dix-sept hommes, descendit à terre et campa sous une tente avec ce qu'il put sauver des restes et des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois jours ils aperçurent un officier cosaque avec des Kamtchadales : ravis de revoir des hommes ils leur firent des présens. Mais le perfide Cosaque s'étant dérobé la nuit avec ses gens les Japonais, à qui la tempête avait enlevé leur vaisseau, se mirent dans un esquif pour le chercher sur la côte ou pour aborder à quelque habitation : ils trouvèrent Chtinnikov (c'était le nom du Cosaque) qui dépeçait la carcasse du navire pour en avoir le fer. Ce barbare envoya aussitôt ses Kamtcha-

dales dans un canot à l'esquif des Japonais, et tandis que ceux-ci leur tendaient des mains suppliantes pour demander du secours et la vie ils les assassinèrent avec les mêmes armes dont ces malheureux leur avaient fait présent. On ne garda que deux de ces étrangers; l'un était un enfant de douze ans. Chtinnikov s'empara de tout ce qui était dans l'esquif, brûla le vaisseau et se retira dans le fort supérieur de Kamtchatkoi avec son butin et ses deux prisonniers : mais un commissaire arrivé peu de temps après retira de ses mains ces misérables victimes et les fit conduire avec toutes sortes de bons traitemens à Iakoutsk. De là ces deux Japonais allèrent sous la protection du gouvernement à Tobolsk, puis à Moscou et à Pétersbourg; c'est là qu'ils furent présentés à la cour en 1731. On les fit élever dans une école militaire où ils reçurent le baptême en 1734. Deux ans après on les mit avec de jeunes Russes pour apprendre la langue du pays et communiquer la leur; mais cette même année le plus âgé, qui avait quarante-trois ans, périt après six ans d'exil dans un climat trop étranger à celui de sa naissance. Le plus jeune mourut trois ans après, le 15 décembre 1739. L'Académie de Pétersbourg, qui avait été chargée de son éducation, les fit modeler en plâtre, et conserva ce monument singulier dans le cabinet des curiosités, où on le voit aujourd'hui.

Malgré toutes les précautions des souverains

de la Russie pour adoucir le joug des Kamtchadales les Cosaques exercèrent sur ce peuple vaincu toutes les vexations qui suivent la conquête. Ils vivaient en seigneurs russes du travail de leurs esclaves ou des tributs qu'ils en exigeaient : quand ils allaient lever ceux de la couronne le tributaire payait indépendamment de la taxe du prince quatre renards ou zibelines ; l'une pour le receveur, l'autre pour son commis, une troisième peau pour l'interprète et la quatrième pour les Cosaques. Ceux-ci passaient leur temps à jouer ces peaux dans les cabarets ; ensuite ils jouaient leurs esclaves, de sorte que ces malheureux changeaient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin que les Kamtchadales résolurent enfin de secouer le joug et d'exterminer tous les Russes de la presqu'île. Mais depuis que la route était établie par la mer de Pengina l'abord des bâtimens était devenu trop facile et trop fréquent pour exécuter un pareil complot sans une occasion favorable : on attendit ce moment ; il parut s'offrir. Les Tchouktchis, peuple voisin de l'Anadir, non contens de repousser la domination russe, étaient venus attaquer les Koriaks ses tributaires : il était aisé de chasser avec des troupes disciplinées des sauvages qui n'avaient que l'amour du butin et de l'indépendance ; mais ils reparaissaient toujours aussi légers, aussi prompts que leurs flèches. On voulut les dompter par une guerre vive et soutenue :

le capitaine Pavlutski, venu au Kamtchatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il allait soumettre des rebelles son départ en formait derrière lui; les habitans de l'embouchure du Kamtchatka, ceux des deux rivières intérieures qui sont au centre du pays, l'Evola et la Klioutcheva se répandirent dans la presqu'île durant l'hiver, faisant des complots sous le prétexte et l'apparence de visites : il n'est pas difficile à des peuples conquis de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue. Dès que le bruit se fut répandu que Chestakov, chef des Cosaques, venu avec Pavlutski pour la grande expédition de 1729, avait été tué par les Tchouktchis, les Kamtchadales, feignant de craindre les incursions de ces rebelles, s'armèrent comme pour se défendre, mais dans l'intention secrète de se délivrer des Cosaques, qu'ils priaient cependant de rester avec eux. Toutes les précautions étaient prises par ces sauvages pour intercepter les communications avec l'Anadir : s'il revenait des troupes russes soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devaient être reçues dans les ports avec des démonstrations de confiance afin qu'on pût les massacrer quand elles traverseraient l'intérieur du pays. Deux chefs étaient à la tête de ce complot. Aussitôt que le dernier commissaire se fut embarqué avec ses tributs pour entrer dans l'Anadir les Kamtcha-

dales, assemblés sur leurs canots, remontèrent le Kamtchatka le 20 juillet 1731 : ils égorgèrent le peu de Cosaques qui étaient restés; ils surprirent l'ostrog inférieur; ils brûlèrent tout excepté l'église et les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain ils se revêtirent des habits russes, soit de femmes ou de prêtres, et firent des festins, des danses et des cérémonies superstitieuses en signe de réjouissance et de triomphe. Théodore Khartchin, l'un des deux chefs de la conspiration, nouveau chrétien, ordonna à un Kamtchadale qui savait lire et qui avait été baptisé comme lui de chanter le *Te Deum* en habit sacerdotal; ensuite il fit écrire sur le registre de l'église : *par ordre du commissaire Théodore Khartchin on a donné à Savina* (c'était le nom de l'officiant) *trente renards ordinaires pour avoir chanté le* Te Deum.

Cependant un vent contraire avait obligé le vaisseau de Pavlutski à jeter l'ancre au sortir de l'embouchure du Kamtchatka : quelques Cosaques échappés au carnage apportèrent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouillaient encore sur la côte, aussitôt on descendit pour éteindre le feu du soulèvement, et quatre jours après la prise du fort on revint le battre en brèche avec quelques canons du vaisseau. Khartchin, qui du haut des remparts avait insulté les Russes, fut forcé de s'évader en habit de femme : presque tous les assiégés pé-

rirent ; les uns furent tués dans le fort, les autres avec les richesses qu'ils y avaient amassées furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamtchadales qui s'étaient rendus avant l'assaut furent massacrés et passés au fil de l'épée en représaille des insultes que les rebelles avaient faites aux femmes et aux enfans des Cosaques : c'est l'usage entre ces sortes de guerriers, qui ne possèdent encore parfaitement des arts de la société que celui de détruire, si naturel à l'homme civil ou sauvage.

Cependant Khartchin, ayant rejoint plusieurs autres chefs de l'émeute générale, vint à la rencontre des Russes pour les forcer à se rembarquer : après quelques combats peu décisifs on fit des propositions ; Khartchin demanda un otage pour sûreté de sa personne et passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamtchadales, promit de vivre en paix et dit qu'il irait engager les siens à mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti il envoya dire aux Russes qu'on ne voulait pas entendre parler de paix : le lendemain il reparut avec les rebelles sur la rive gauche de la Klioutchi, l'une des deux rivières où la révolte avait éclaté, mais faisant mine de n'être venu que pour achever l'accommodement qu'il avait entamé il dit qu'il passerait de l'autre côté si l'on envoyait deux otages : on y consentit, et dès qu'il fut à l'autre



bord les Russes, opposant la perfidie à la ruse, le retinrent prisonnier et crièrent à leurs otages de se jeter dans la rivière. Pendant que ceux-ci la traversaient à la nage on fit feu sur les Kamtchadales pour les empêcher de tirer des flèches sur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenait tous les autres chefs de peuplades se dissipèrent ou périrent avec leurs partisans : l'un des principaux mutins, près de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea sa femme et ses enfans, puis se tua lui-même. Bientôt on vit le carnage recommencer sous le fer et le feu des Russes : un détachement qui marchait le long de la mer de Pengina, passant tout au fil de l'épée, joignit les Cosaques du fort supérieur de Kamtchatkoi, et ces deux corps réunis s'avancèrent contre les rebelles d'Avatcha, qui étaient au nombre de plus de trois cents : « Ils emportèrent d'assaut les forts où les révoltés s'étaient retranchés, et les massacrèrent, confondant les innocens avec les coupables et emmenant leurs femmes et leurs enfans prisonniers. Après avoir fait couler beaucoup de sang et détruit une grande partie de ces peuples ils rétablirent la tranquillité dans ce pays et revinrent chargés d'un immense butin. »

Quand le feu de la révolte fut assoupi Basile Merlin, officier russe, et le major Pavlutski eurent ordre d'en rechercher les causes pour l'é-

teindre dans sa source : en vertu de leur commission ils firent mourir par les voies juridiques trois Russes, parmi lesquels était cet André Chtinnikov, qui avait inhumainement fait massacrer les malheureux Japonais. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avaient soulevé les Kamtchadales : les plus coupables d'entre les rebelles, entre autres Théodore Khartchin, subirent la mort; la plupart s'y présentèrent avec cette indifférence qui caractérise tous les peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté : un d'entre eux disait en riant qu'il se trouvait malheureux d'être pendu le dernier. « Ils témoignaient une égale fermeté au milieu des supplices et des tortures les plus affreuses de la question; quelque cruels que fussent les tourmens qu'on leur fît souffrir ils ne laissaient échapper que ces mots *ni, ni;* encore ces malheureux, dit-on, ne criaient-ils ainsi qu'au premier coup, car serrant ensuite leur langue contre les dents ils gardaient un silence obstiné comme s'ils eussent été privés de tout sentiment. »

Depuis cette époque la paix a régné dans le Kamtchatka; la douceur du gouvernement y a rétabli la tranquillité, que la force des armes et la dureté des tributs en avaient bannie. On n'exige plus de chaque habitant qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse, soit renard, loutre de mer ou zibeline; les Kamtchadales sont gou-



vernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires si ce n'est en matière criminelle; on a rendu la liberté à tous les prisonniers que les Cosaques avaient faits esclaves avec défense de traiter jamais les Kamtchadales comme tels. Enfin pour mieux asservir ce peuple par un joug plus doux et plus volontaire on a tâché de leur faire embrasser le christianisme; les moyens humains ont secondé les voies du ciel; l'impératrice Elisabeth Pétrovna a exempté d'impôts pour dix ans tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zèle des missionnaires; tous les Kamtchadales courent au-devant d'une religion qui, les soulageant d'un tribut dès cette vie, leur promet des récompenses après la mort. C'est le privilége de la religion de rendre les princes humains et les peuples heureux.

L'ouvrage de la conversion des Kamtchadales est soutenu par tous les établissemens d'une sage politique; les forts et les temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux où les temples n'ont pas été des citadelles : la Russie s'est assuré le Kamtchatka par cinq ostrogs ou forts; il y en a deux sur chaque côté des deux mers, un au centre des terres, tous jetés sur les bords de quelque rivière navigable qui communique à la mer.

Le dénombrement des Kamtchadales monte à deux mille sept cent seize tributaires; le total des taxes produit chaque année trente-quatre

peaux de loutre de mer, sept cents zibelines, dix-neuf cent soixante-deux renards : on estime ces tributs à dix mille roubles au Kamtchatka; ils en valent viugt mille à Iakoustk. Ainsi chaque Kamtchadale vaudrait à la Russie près de sept roubles ou trente-cinq livres tournois.

Les Kamtchadales n'avaient jamais connu de négoce entre eux ni même avec leurs voisins quand les Russes vinrent leur apporter le commerce avec la guerre : c'est l'usage des Européens envers les sauvages depuis plus de deux siècles. Dès le commencement de la conquête du Kamtchatka quelques marchands suivirent les collecteurs des taxes, mais en qualité de soldats obligés de faire le service militaire avec les Cosaques pour avoir la liberté de trafiquer, ces soldats revendeurs qui restèrent dans le pays n'y jouirent pas même des priviléges et de la franchise des Cosaques, dont ils remplissaient les fonctions, et furent soumis à la capitation comme les habitans.

Quand la route maritime d'Okotsk fut ouverte les vrais négocians envoyèrent des facteurs et des commis au Kamtchatka pour faire quelque fortune dans cette nouvelle colonie : la facilité du voyage attira beaucoup de monde, et, dès qu'on put s'embarquer sur des vaisseaux russes qui allaient droit aux ports de cette presqu'île les marchands se firent matelots comme ils s'étaient faits soldats dans l'espérance de s'enrichir ; ils réussirent si bien qu'un homme, débarqué pour

ainsi dire sans pacotille, acquit dans l'espace de six à sept ans un fonds de commerce de quinze mille roubles. Ces facteurs s'établirent au Kamtchatka pour ne pas retourner chez les négocians qui les avaient envoyés; mais la métropole, voulant favoriser sans doute les grandes entreprises aux dépens de la liberté, les obligea de revenir dans leur patrie, et le commerce ne prit qu'une forme plus étendue et plus régulière. Tels furent ses progrès qu'en peu de temps les officiers et les soldats y payèrent tout argent comptant, au lieu que dans le commencement il fallait faire de longs crédits; il est vrai que c'était toujours au profit du marchand, qui prenant en retour de ses marchandises fort chères des pelleteries à bas prix, gagnait doublement et sur les denrées de Russie qu'il revendait au Kamtchatka, et sur les peaux du Kamtchatka qu'il revendait en Russie. Ce commerce rendit encore davantage par les échanges qui se faisaient des marchandises du Kamtchatka pour celles de la Chine : celles-ci, revendues le quadruple de leur prix, valent au négociant un fonds de pelleteries qu'il revend encore au quadruple; mais si ce profit est immense il est court; un marchand ne peut rester plus d'un an au Kamtchatka sans risquer une perte considérable.

L'avantage du gain fait qu'on vend à son arrivée tout ce qu'on a jusqu'à ses habits même; mais par la raison qu'on a vendu si cher il fau-

drait racheter au double tout ce dont on aurait besoin l'année suivante d'autant plus que le vendeur devenant acheteur de sa propre marchandise en augmenterait le prix par sa concurrence : d'ailleurs les fourrures gardées perdent de leur couleur, qui en fait la beauté ; dès lors la valeur en diminue ; ces marchandises en restant dans les magasins ne rapportent point d'intérêt. Cependant l'acquéreur consomme sans gagner, vit et se loge fort mal à beaucoup de frais, essuie toutes les incommodités d'un climat étranger et malsain, altère enfin sa fortune et sa santé.

Les marchandises qu'on apporte au Kamtchatka viennent de la Russie et de l'Europe, de la Sibérie, de la Boukharie et de la Chine : la Russie y envoie des draps communs de toutes couleurs, des chaussures qui se font à Casan ou à Tobolsk ; des mouchoirs de soie et de coton, un peu de vin, du sucre, quelques ouvrages d'argent, des galons sans doute pour les habitans étrangers, des miroirs, des peignes, de fausses perles et des grains de verre pour les gens du pays : on y porte de la Sibérie différens vaisseaux de fer et de cuivre, du fer en barre et divers outils de ce métal, comme des couteaux, des haches, des scies et des briquets, de la cire, du sel, du chanvre, du fil pour faire des filets, de gros draps et des toiles communes : de la Boukharie et du pays des Kalmouks on y porte des toiles peintes, des toiles de coton blanches,

lustrées et de différentes couleurs : on apporte de la Chine des étoffes de soie et de coton, du tabac, du corail et des aiguilles que les Kamtchadales préfèrent à celles de la Russie : enfin on leur apporte du pays des Koriaks toutes sortes de peaux de rennes crues ou préparés. C'est la meilleure marchandise parce qu'il s'en fait un grand débit. »

Ce commerce doit se faire avec une certaine modération et proportionnellement au besoin du moment : comme il n'y a point de trafic dans le pays, ni de circulation les marchands établis au Kamtchatka n'achètent guère au-delà de la consommation intérieure, et ne veulent point se charger, même à très bas prix, de ce qui reste aux vaisseaux qui s'en retournent; semblables aux Kamtchadales ils ne prennent que ce dont ils ont un besoin pressant, aimant mieux risquer d'acheter cinq fois plus cher de leurs compatriotes le nécessaire dont ils manquent que d'avoir à bon marché le superflu d'avance, aussi le prix des marchandises qu'on apporte au Kamtchatka n'est-il jamais bien fixe. Dans l'automne, qui est la saison du concours des marchands on achète à meilleur marché; au printemps les marchandises renchérissent; c'est le temps du débit. Kracheninnikov donne à cette occasion un tarif des marchandises qui se vendent au Kamtchatka avec le prix de l'achat et celui du gain pour le marchand. Par ce tarif on voit que la toile étran-

gère, qui vaut un rouble en Russie, se vend deux roubles au Kamtchatka ; que les draps les plus communs, qui coûtent douze *copeks* ou sous pour archine, sont vendus cinquante ou soixante sous ; Le damas de dix roubles par pièce ou rouleau vaut vingts-cinq roubles; le taffetas de trois roubles la pièce en vaut huit ; des bottes qui ont coûté soixante ou quatre-vingts copeks se vendent trois roubles, dont un vaut cent copeks ; la toile de coton de Boukharie retire sept à huit roubles sur trois d'avance, et celle du pays des Kalmouks retire un rouble ou même un rouble et demi sur sur quarante copeks..

L'étain travaillé qui coûte vingt-cinq sous la livre en rend cent quatre-vingts ; une marmite de cuivre de trente-cinq sous en vaut cent vingt; une poêle de fer de quinze sous se vend un rouble; un couteau de Solikamskoi en Sibérie vaut cinq à six fois son prix au Kamtchatka ; le corail à douze sous le cent vaut un rouble ; le tabac d'Ukraine, qui vaut dix sous la livre, se vend neuf francs. Les Russes à ce prix sont meilleurs négocians ou meilleurs financiers que nous.

La farine de seigle, dont la mesure a coûté vingt-cinq copeks, se vend depuis quatre roubles jusqu'à huit ; le suif, qui coûte neuf francs le poud de quarante livres, se vend de quatre à cinq roubles, et le beurre à six francs le poud est vendu six ou huit roubles. Les peaux de rennes préparées ne gagnent que deux tiers au-

dessus du prix de l'achat, et les jeunes peaux avec le poil qui n'ont coûté qu'un rouble en valent jusqu'à douze.

Enfin on importe au Kamtchatka pour dix mille roubles de marchandises qui rapportent trente ou quarante mille roubles, et celles qu'on exporte de ce pays à Kiakta sur les frontières de la Chine rendent au moins le double de ce prix. Autrefois tous les marchés se faisaient en fourrures, et la peau de renard, qn'on évaluait un rouble, était la mesure commune de toutes les autres pelleteries : ainsi le Kamtchadale achetait un renard de tabac, ou de farine, ou de beurre; c'est à dire qu'il donnait en pelleteries un prix équivalent à tant de peaux de renards, pour avoir un tel poids de farine. Pour une livre de tabac que donnait le Russe il fallait lui livrer un renard quatre cinquièmes, c'est à dire une marchandise équivalente à ce prix, qui est neuf francs; le renard ou la peau de renard était donc une monnaie de compte purement fictive et nominale, qui dans l'origine, ayant représenté physiquement les autres valeurs ou marchandises, était devenue un signe idéal de convention. D'abord la peau de renard acheta tout jusqu'à l'argent même; aujourd'hui l'argent achète le renard. Ainsi comme le renard représentait un rouble en argent ou cette valeur en marchandises, et qu'aujourd'hui il n'a conservé de sa représentation que le nom et l'idée, on ne devrait pas être

surpris de voir un Kamtchadale vendre pour un renard ou pour deux renards une peau de renard, c'est à dire vendre des peaux de renards pour la valeur d'un rouble ou de deux roubles, valeur exprimée par le mot d'un renard ou de deux renards; mais aujourd'hui les Kamtchadales mêmes achètent et vendent à prix d'argent.

Les marchandises qui sortent du Kamtchatka paient à la douane d'Okhotsk un droit de dix pour cent et de douze quand ce sont des zibelines. Mais un revenu plus considérable que la couronne de la Russie tire de cette colonie c'est celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il se fait une consommation qui produit au fisc trois ou quatre mille roubles.

Il fallait que la soif du gain ou la fureur des conquêtes fût bien ardente pour faire courir au Kamtchatka par des routes où l'on avait à combattre non seulement des peuples indomptables et féroces mais le froid et la faim, quelquefois plus cruels que les hommes; tels étaient pourtant les ennemis qu'allaient braver les collecteurs des taxes du Kamtchatka pour la couronne de Russie; ces Cosaques ne voyageaient que dans l'hiver sans autres provisions que celles qu'ils portaient sur leurs petits traîneaux. « Il leur fallait traverser de vastes déserts où règnent souvent des ouragans affreux; alors obligés de séjourner ils consommaient bientôt leurs provisions et se trouvaient réduits à manger leurs sacoches

de cuir, leurs courroies et leurs chaussures, et surtout leurs semelles, qu'ils faisaient rôtir. Il paraît presque incroyable, dit Kracheninnikov, qu'un homme puisse vivre dix à onze jours sans manger; c'est pourtant une chose qui ne surprend personne dans le pays puisque parmi ceux qui ont fait ce voyage il y en a peu qui n'aient été exposés à cette cruelle extrémité. »

Cet auteur indique ensuite trois routes qui menaient autrefois d'Iakoustk au Kamtchatka : la première allait par le Léna dans la mer Glaciale, d'où l'on entrait dans les rivières d'Indigirka ou de Kovima. De là par terre on allait gagner la mer de Pengina ou l'Olioutore, qu'on côtoyait en canot ou à pied; mais cette route, qui faisait parcourir douze cents lieues au lieu de six cents, était sujette à de grands inconvéniens, car dans la belle saison, où les glaces sont fondues, il ne fallait pas moins d'un an pour ce trajet même avec un vent favorable, et si le temps était contraire les glaces pouvaient briser les bâtimens, et l'on était trois ans à faire cette route. On l'a donc abandonnée.

La seconde route par terre menait à Anadirskoi : on traversait six à sept zimovies ou habitations d'hiver pour y lever environ deux mille six cent quatre-vingt-trois zibelines et une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante soldats avec deux commissaires pour garder près de soixante-dix otages qui ré-

pondent du paiement des taxes : ainsi ce chemin n'était pas tant la route du Kamtchatka que celle de plusieurs autres pays tributaires de la Russie. Ensuite d'Anardirskoi en côtoyant la rivière de Pengina, puis la mer de ce nom on gagnait à travers les montagnes l'Ostrog inférieur de Kamtchatkoi ; ce dernier chemin, d'environ douze cents verstes, était d'un mois et se faisait en partie avec des rennes à dix lieues ou quarante verstes par jour; mais comme la route entière depuis l'embouchure du Kamtchatka demanderait sept mois de marche, sans compter les séjours on ne s'en sert que pour expédier des courriers dans les affaires qui ne peuvent souffrir les risques et les retardemens de la mer.

La troisième route se fait presque toute par eau : on descend d'Iakoutsk le Léna jusqu'à l'embouchure de l'Aldan ; on remonte celui-ci jusqu'à l'embouchure de Maïou, d'où l'on remonte jusqu'à l'Ioudoma : on gagne par cette rivière un endroit qui s'appelle *la Croix d'Ioudoma,* d'où l'on se rend à Okhotsk par terre, ou bien on s'arrête en chemin sur la rivière d'Ourak, que l'on descend pour regagner par mer le port d'Okhotsk ; mais comme cette rivière est dangereuse par ses cataractes on ne s'y expose guère; d'ailleurs ce trajet d'Iakoutsk par eau demande au moins un été tout entier, et souvent davantage, quoiqu'il n'y ait peut-être

guère plus de deux cents lieues en droiture d'un port à l'autre.

Ainsi la route la plus sûre et la plus fréquentée est celle dont Kracheninnikov nous donne l'itinéraire dans le journal d'un voyage qu'il a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamtchatka.

D'Iakoutsk on descend le Léna l'espace de dix verstes, et l'on s'arrête à Iarmanka vis-à-vis de l'île aux Ours. Iarmanka, qui signifie *foire*, est un lieu qui sans être habité sert de rendez-vous aux gens qui vont à Ostoks : on y reste quelques jours pour les préparatifs de ce voyage ; on y arrange les ballots de façon que pesant chacun deux pouds et demi la charge d'un cheval soit de cinq pouds.

D'Iarmanka le voyageur russe arriva à Okhotsk en trente-quatre jours de marche ; mais la description de sa route est si confuse et si embarrassée qu'il y a peu de lecteurs qui eussent la patience de l'y suivre.

« On peut dire de cette route (c'est lui-même qui parle) qu'elle n'est pas mauvaise depuis Iakoutsk jusqu'au passage de la Bélaia ; mais de là jusqu'à Okhotsk elle est aussi incommode et aussi difficile qu'il soit possible de se l'imaginer, car il faut côtoyer continuellement des rivières ou passer à travers des montagnes couvertes de bois. Les bords des rivières sont remplis d'une si grande quantité de grosses pierres et de cailloux roulés qu'il est surprenant que les chevaux

puissent marcher dessus ; beaucoup s'y estropient. Plus les montagnes sont hautes plus elles sont remplies de boues; on trouve sur leur sommet des marais énormes et des endroits couverts d'une terre mouvante : si un cheval de somme s'y enfonce il n'y a nul moyen de l'en tirer, et quand on marche on ne peut voir qu'avec la plus grande horreur la terre se mouvoir comme les vagues dix sagènes autour de soi. »

Ainsi malgré tous les périls de la mer les voyages de terre sont encore plus rebutans par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des transports, surtout dans ce pays désert, où la terre, qui paraît à peine sortir du sein des mers, conserve encore le limon et la vase dont elle fut détrempée. Les rivières sans nombre qui tiennent ce pays dans une sorte d'immersion attendent la main de l'homme pour recevoir des lois et des barrières dans leurs cours pour rendre habitable et fécond le sol qu'elles inondent.

Cependant Krachenninnikov, qui avait fait la partie la plus longue et la plus désagréable de son voyage, avait encore d'autres périls à essuyer avant d'arriver au terme : il attendit près de deux mois à Okhotsk qu'un vaisseau venu du Kamtchatka fût radoubé pour y retourner ; enfin ce bâtiment fut prêt et chargé, et l'on partit le 4 octobre. Laissons parler l'auteur jusqu'à la fin de son voyage.

« Nous sortîmes, dit-il, à deux heures après midi de l'embouchure de la rivière d'Okhota, et sur le soir nous perdîmes la terre de vue; mais sur les onze heures on aperçut que notre bâtiment faisait une si grande quantité d'eau que ceux qui étaient à fond de cale en avaient jusqu'aux genoux : quoiqu'on fît agir sans cesse les deux pompes et que chacun travaillât à puiser de l'eau avec des chaudrons et tous les vases qui tombaient sous la main elle ne diminuait point; notre vaisseau était tellement chargé que l'eau entrait déjà dans ses sabords. Il n'y avait pas d'autre moyen pour nous sauver que d'alléger le vaisseau; nous jetâmes à la mer tout ce qui était sur le pont ou attaché autour du vaisseau; mais cela ne produisant aucun effet nous jetâmes encore environ quatre cents pouds de la cargaison : enfin l'eau commença à diminuer; on ne pouvait pourtant pas quitter la pompe, car en quelques minutes l'eau augmentait de deux pouces.

« Nous restâmes dans cette triste situation jusqu'au 14 octobre ayant sans cesse beaucoup à souffrir du froid et de la neige mêlée de pluie; enfin nous arrivâmes à l'embouchure du Bolchaia-Reka, et nous y entrâmes; mais il s'en fallut peu que ce ne fût pour notre malheur. Les matelots ne connaissaient pas l'heure de la marée : soit qu'elle monte, soit qu'elle descende elle excite en commençant, même dans le temps le

« Nous restâmes sur la côte dans des balaganes et des cahutes jusqu'au 21 de ce mois, attendant plus calme, une agitation considérable qui fait que l'on confond les deux mouvemens : le vent du nord rendait alors les vagues très hautes ; elles étaient si impétueuses qu'elles passaient par-dessus le vaisseau, qui, très mauvais d'ailleurs, craquait de toutes parts. La rapidité du reflux et le vent contraire ne laissaient plus d'espérance d'entrer dans la rivière. Plusieurs étaient d'avis de regagner la mer et d'attendre le flux : si l'on avait suivi ce conseil nous étions perdus sans ressource, car ce vent impétueux du nord continua d'être si violent pendant plus d'une semaine qu'il nous aurait emportés en pleine mer, où notre vaisseau aurait infailliblement péri ; mais par bonheur pour nous on se détermina à suivre l'avis de ceux qui soutinrent qu'il valait mieux nous faire échouer sur la côte, ce que nous fîmes environ à cent brasses au sud de l'embouchure de la rivière. Notre bâtiment fut bientôt à sec, car le reflux durait encore.

« Sur le soir lorsque le reflux revint nous coupâmes le mât. Le lendemain, nous ne trouvâmes plus que des planches des débris de notre vaisseau ; le reste fut emporté par la mer : nous vîmes alors tout le danger que nous avions couru, car toutes les planches du vaisseau étaient si noires et si pourries qu'elles se rompaient aisément sous la main.

Digitized by Google

les canots qu'on devait nous envoyer de l'Ostrog. Pendant le temps de notre séjour il y eut un tremblement de terre presque continuel ; mais comme il était très faible nous attribuâmes le mouvement que nous sentions et la difficulté avec laquelle nous marchions à notre faiblesse et à la violente agitation que nous venions d'essuyer sur la mer : nous ne fûmes pas long-temps à reconnaître notre erreur, car quelques Kouriles, qui vinrent dans l'endroit où nous étions nous dirent que ce tremblement de terre avait été très violent et que les eaux de la mer s'étaient élevées très haut. Enfin nous partîmes de cet endroit le 21 octobre, et le lendemain nous arrivâmes sur le soir à Boltcheretskoi-Ostrog. »

Il résulte de ce récit qu'en dix jours, par un temps calme, avec un vaisseau délabré, l'on a fait autant de chemin sur mer qu'on en avait fait dans un mois par terre avec la belle saison et sans contre-temps. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage sur toutes les autres manières de voyager c'est le retour du Kamtchatka à Iakoutsk : le trajet maritime est très court quand il se fait dans les longs jours de l'été ; la mer n'est point orageuse ; on n'y craint que les calmes. Mais en supposant que le temps soit le même pour la traversée, soit du continent, soit de la presqu'île, on gagne toujours beaucoup en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk : on peut aller par eau du port de la mer jusqu'à la rivière Aldan en gagnant l'Iou-

doma qui se jette dans le Maïou ; le chemin le plus difficile est jusqu'à la croix d'Ioudoma. Kracheninnikov fut sept jours pour aller du port d'Okhotsk à Ioudomskoi-krest ; de là cinq jours pour entrer dans le Maïou, mais en ne navigant que le jour, car il descendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne se remonte pas en moins de cinq ou six semaines ; enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk du port d'Okhotsk en y comprenant même le temps du séjour et de retardement. Ainsi le retour épargne la moitié du temps sans parler des fatigues et des peines du voyage par terre.

CHAPITRE IV.

Pays et peuples voisins du Kamtchatka.

Les îles Kouriles semblent être une dépendance du Kamtchatka par la proximité où elles se trouvent de cette terre; elles sont comme autant de stations qui conduisent de ce continent au Japon; on ne peut donc se dispenser d'en attacher la description à l'histoire du Kamtchatka : elles en ont été détachées par la mer; il s'est fait une transmigration de peuples entre la péninsule et les îles voisines; on passe continuellement des unes à l'autre: ces îles seront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon et de l'Inde avec le nord de l'Asie ou même de l'Europe si l'âme des Russes est plus indomptable et plus forte que les périls et les frimats de la mer Glaciale; tout invite à faire connaître ces îles.

Elles s'étendent de la pointe méridionale du Kamtchatka en formant une ligne courbe qui se prolonge au sud-ouest jusqu'au détroit de Sangar, qui sépare l'île de Matsmaï, dernière des Kouriles, de l'île de Niphon dans l'empire du Japon. Il paraît par la position générale de ces îles, par leur distance et leur situation respective

qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme qui semble avoir été englouti par la mer : elle y a fait à peu près le même chemin qu'aux Antilles, creusant et minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages pour former ce golfe qui compose la mer d'Amour, celle de Pengina et la mer d'Okhotsk; il y a même entre cette contrée de l'Asie et celle de l'Amérique septentrionale une ressemblance singulière, soit que l'on considère d'un côté l'étendue circulaire des îles Kouriles et celle des Antilles, soit qu'on examine les progrès et les ravages de la mer, qui a formé d'une part le golfe du Mexique et de l'autre ce long sinus compris entre les Kouriles et le continent d'Asie. On aperçoit que ces deux chaînes d'îles étaient jadis une barrière que la terre opposait au choc continuel de la mer, qui regagne toujours à l'orient ce qu'elle doit perdre au couchant, où nous voyons en Europe, même en France, qu'elle a laissé du terrain, témoin ces landes qui s'étendent depuis Bordeaux jusqu'à Baïonne. Mais quel que soit le rapport que ces groupes d'îles, si éloignés entre eux, semblent offrir aux yeux ou peut-être à l'imagination, arrêtons-nous à la description de celles dont il s'agit dans cet endroit de l'*Histoire des Voyages :* on supposait jadis qu'il y en avait trente-six, mais il n'y en a réellement que vingt-deux; la différence des noms que leur donnent les Kouriles,

les Japonais et les Russes a fait long-temps varier les opinions sur leur nombre.

La première des Kouriles, appelée Choumtchou, a du nord-est au sud-ouest cinquante verstes de longueur sur trente de largeur ; elle est remplie de montagnes, de lacs et de marais d'où sortent de petites rivières qui tombent dans la mer : trois de ces rivières, où l'on trouve du saumon de différentes espèces, mais en petite quantité, présentent chacune une habitation ; quarante-quatre personnes font toute la population de l'île. On veut que ces habitans y soient venus du Kamtchatka à l'arrivée des Russes ; c'était du moins leur asile le plus proche : ils firent, dit-on, alliance avec d'autres insulaires voisins, et les enfans sortis de ce mélange de Kamtchadales et de Kouriles ont une figure plus avantageuse, des cheveux plus noirs et sont beaucoup plus velus. Quelle que soit cette origine il est vraisemblable que ce sont tantôt les insulaires qui passent au continent quand ils ont trop de monde, trop peu de subsistance, et tantôt les habitans de la terre ferme qui peuplent les îles quand ils y sont chassés par la guerre ou jetés par les tempêtes : ces différentes causes doivent avoir établi une réciprocité d'origine et de population entre les Kouriles et le Kamtchatka. Le trajet qui sépare le cap de la péninsule d'avec l'île de Choumtchou n'est que de quinze verstes, que l'on fait en trois heures, mais dans un temps

calme et vers la fin de la marée, car durant le flux la mer est si houleuse entre le cap et l'île que les flots, élevés de vingt à trente sagènes, ne permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques appellent ces vagues *sowem*, les Kouriles *kogathe*, c'est à dire chaîne de montagnes; quelquefois *kamoui*, divinité; aussi leur jette-t-on en passant des idoles de bois pour calmer leur courroux ou plutôt pour diminuer la crainte du danger : les sauvages et leurs dieux ont cela de commode que la malice des uns et la frayeur des autres s'apaisent comme elles s'irritent de rien.

La seconde île est Paramousir, cinq fois plus grande que la première : le détroit qui l'en sépare n'est que de deux verstes, mais semé de rochers et bordé de côtes escarpées. Les habitans de cette île sont, dit-on, de vrais Kouriles; ils ont leurs habitations sur la pointe du sud-ouest aux bords d'un lac qui a cinq verstes de circuit. Ces deux premières îles sont sujettes à des tremblemens de terre et à des inondations; la mer y apporte de l'Amérique et du Japon différentes espèces d'arbres, parmi lesquels sont les débris des camphriers : on m'en a donné de grands morceaux, dit Kracheninnikov.

A l'ouest de Paramousir est une île déserte désignée sur la carte sous le nom d'Anfinogen mais que les Kouriles appellent Ouia-Koujath, qui veut dire *rocher escarpé*; ce n'est qu'une montagne ronde qui paraît dit-on exhaler de la fumée : on y va des Kouriles et du Kamtchatka chasser

ou pêcher des phoques et les otaries, qui s'y plaisent. Les peuples d'alentour font une histoire poétique de cette montagne : « Elle était autrefois, disent-ils, au milieu du grand lac Kourile, qui est sur la pointe du Kamtchatka ; mais comme son sommet dérobait la lumière aux montagnes voisines elles lui firent la guerre et l'obligèrent de chercher un asile à l'écart dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac, et pour monument de sa tendresse elle y laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore dans le lac Kourile et qu'on appelle Outchitchi, qui signifie *cœur de rocher*. Mais le lac la payant de retour courut après elle quand elle se leva de sa place, et il se fraya vers la mer un chemin qui est aujourd'hui le lit de la rivière Ozernaia. » Les jeunes gens, dit-on, rient de cette fable, et les vieilles femmes la racontent comme une vérité; c'est du moins un reste de ce style allégorique répandu depuis bien des siècles par toute la terre sur les catastrophes et les révolutions physiques que le globe a éprouvées. Tous les peuples sauvages ont mis leur histoire en fables ou leurs fables en histoire, mais tous n'ont pas su comme les Grecs embellir leurs erreurs.

La troisième des Kouriles (car l'île Ouia-Koujath n'est pas proprement de ce nombre) c'est celle de Sirinki. Les habitans des deux premières vont chercher dans celle-ci des oiseaux et de la sarana pour vivre.

La quatrième est Mankanrouchi, qui ressemble à la précédente.

La cinquième est l'île d'Onekoutan. Steller dit que les habitans des îles plus éloignées venant dans celle-ci enlever les femmes et les enfans les insulaires d'Onekoutan allèrent s'établir à Paramousir. Kracheninnikov dit au contraire que les Kouriles d'Onekoutan tirent leur origine de ceux de Paramousir ; la preuve en est que des familles entières de la cinquième île vont rendre visite ou plutôt hommage aux habitans de la seconde en leur payant des tributs de peaux de castors ou de renards. « On peut juger par là, continue Kracheninnikov, que les autres habitans d'Onekoutan ne refuseraient pas de payer des tributs si on envoyait des gens pour les soumettre et les assurer de la clémence de sa majesté impériale, et de la puissante protection qu'ils peuvent en attendre contre leurs ennemis, qui viennent de temps en temps faire des incursions chez eux. »

La sixième est Karamokoutan, qu'un volcan rend déserte.

La septième est Siaskoutan, qui a quelques habitans ; la huitième est Ikarma, la neuvième Tchirinkoutan, la dixième Maussir, la onzième Roikokè, la douzième Matoua. Ce sont de petites îles désertes.

La treizième, à une demi-journée au sud-ouest de Siaskoutan, s'appelle Rasckoua. On dit que les Japonais en tirent de la mine ; mais on ne sait de quelle espèce.


Digitized by Google

La quatorzième île et les deux suivantes sont Ouchichir, Kitoui et Chimouchir. En moins de douze heures on peut traverser dans un canot chacun des détroits qui les séparent ; mais on risque d'être emporté en pleine mer et d'y périr, tant les courans y sont forts et les vagues enflées, pour peu que le vent s'élève, aussi les habitans de ces îles ne vont-ils de l'une à l'autre qu'au printemps et par une mer calme. La quinzième a des roseaux dont on fait des flèches ; la seizième est habitée par des hommes indépendans.

La dix-septième est Tchirpoui, qui n'a point d'habitans ; mais elle fournit des oiseaux et des racines à la précédente et à la suivante.

Celle-ci s'appelle Ouroup ou Itourpou, si éloignée de Chimouchir que de l'une on ne voit point l'autre. Itouroup est la dix-neuvième, Tchiokutan la vingtième, et Kounachir la vingt-unième.

La dernière, la plus grande et la plus fameuse de toutes, est l'île Matsmaï : ses habitans, nombreux comme ceux des trois précédentes, ont avec eux la même origine et la même langue. Les Japonais les appellent tous du nom général de peuples d'Iéso. « Ceci peut servir, dit Kracheninnikov, à corriger l'erreur des géographes qui ont donné le nom d'Iéso à une grande terre située au nord-est, près du Japon. »

Les habitans d'Ouroup et d'Itouroup commercèrent autrefois durant vingt-cinq ou trente ans

avec les Kouriles voisines du Kamtchatka ; mais quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers dans l'île de Paramousir le commerce et la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

Les premières et les dernières de ces îles, à l'exception de Mastmaï, n'ont presque pas de bois. L'île Kounachir est fangeuse et ferrugineuse, dit Steller; on y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chèvres sauvages, des renards, mais inférieurs à ceux du Kamtchatka. Les Japonais, dit-on, vont tous les ans y chercher des peaux de ces sortes d'animaux pour des ustensiles, des meubles et des étoffes qu'ils y apportent en échange. D'autres prétendent que les habitans de Kounachir vont prendre à Matsmaï des étoffes du Japon de soie et de coton et des ustensiles de fer pour les revendre aux îles d'Ouroup et d'Itouroup : celles-ci donnent en retour des toiles d'ortie.

L'île Matsmaï, habitée par les Japonais, la plupart bannis, offre une ville de son nom munie de fortifications. A la pointe du sud-ouest de l'île est une garnison pour défendre le pays de l'invasion des Chinois et des incursions de la Corée. Le détroit, ou le bras de mer, qui passe entre cette île et le Japon, large en certains endroits de vingt verstes, se rétrécit en beaucoup d'autres, et partout est hérissé de caps et de rochers qui en rendent le passage très difficile. Si l'on perd

du temps ou si l'on manque d'attention les vaisseaux vont se briser sur ces écueils ou sont emportés en haute mer par la rapidité des courans.

« Au reste on sait que les Hollandais en naviguant dans ces parages trouvèrent une petite île à laquelle ils donnèrent le nom d'*île des États* et que de là, continuant leur route, ils aperçurent une grande terre (qu'ils appelèrent *Terre de la Compagnie*), qu'ils croyaient unie au continent de l'Amérique septentrionale. Les rapports faits par les Japonais, les éclaircissemens donnés par les habitans de l'île d'Iéso et les reconnaissances entreprises postérieurement par d'habiles navigateurs nous ont fait connaître que ces noms ont été appliqués aux côtes orientales de Matsmaï, de Kounachir, d'Itouroup et d'Ouroup : elles sont si fréquemment voilées par les brouillards qu'il est facile de se méprendre sur l'étendue véritable de ces îles. On supposait aussi que la terre de la Compagnie était la même que celle qui fut découverte par Jean de Gama, capitaine portugais, et l'on doutait si c'était un continent ou une île. On sait aujourd'hui que tous ces noms doivent disparaître de dessus les cartes. »

On juge par la situation des îles Kourilles que leurs habitans devraient participer également de la figure et des mœurs du Japonais et des Kamtchadales, qu'elles séparent; mais la différence prodigieuse que la police et les arts ont mise entre un empire riche et peuplé tel que celui du

Japon et des îles qui sont ou désertes ou mal habitées fait que les insulaires des Kouriles doivent beaucoup plus ressembler aux sauvages du Kamtchatka qu'au peuple fier et industrieux du Japon. Si l'on croit que la proximité puisse avoir la même influence pour le bien que pour le mal il suffit pour se détromper de cette prévention de jeter un coup d'œil sur la Corse, qui environnée de deux nations depuis long-temps éclairées et policées a conservé sa férocité, sa paresse, son ignorance naturelle, et paraît encore plus loin de l'Italie pour les arts et les lois que les pirates africains ne le sont de l'Europe pour l'industrie et les lumières. Des îles pauvres, incultes et d'un abord difficile, d'un séjour désagréable et peu sûr n'attirent point un peuple commerçant qui pourrait les défricher et les cultiver; des sauvages sans arts et sans connaissances n'abordent guère chez une nation policée dont les mœurs et le caractère repoussent encore plus l'homme grossier que celui-ci ne rebute l'homme civilisé; on ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les Kamtchadales et les peuples Kouriles.

Ceux-ci sont pourtant mieux faits, d'une taille et d'une figure plus avantageuses; tout ce qu'ils ont de sauvage ils le tiennent des Kamtchadales ou des Tongouses errans du continent, comme un visage basané, l'usage de se noircir les lèvres, de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux

coudes, de se faire des habits de peaux de bêtes et d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poil et de plumes de toutes les couleurs; tout ce qu'ils ont d'artificiel ils le tiennent des Japonais, comme la coutume d'avoir les cheveux ras pardevant jusqu'au sommet de la tête et pendans par-derrière; de porter aux oreilles des anneaux d'argent : souvent ils mêlent les deux goûts et l'habillement sauvage aux étoffes du luxe; curieux des brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile habillé d'écarlate portera sur ses épaules un phoque dégoûtant de graisse et de sang. Un Kourile, dit Steller, ayant trouvé un corset de soie mit cet habillement et se promena gravement devant les Cosaques, qui se moquaient de lui. Quel était le plus stupide ou le sauvage qui pensait que les femmes et les hommes étaient partout habillés également comme dans son île, ou le Cosaque qui n'en savait pas assez pour réfléchir que l'insulaire ne devait pas en savoir davantage?

Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes marins et se logent comme les Kamtchadales quoique avec plus de propreté, tapissant leurs siéges et leurs murailles de nattes de jonc. Ils connaissent aussi peu la divinité que les Kamtchadales; mais ils ont comme eux leurs idoles de bois qu'ils appellent *Ingoul* ou *Innakou* : en font-ils des dieux ou des démons? C'est ce qu'on ignore; mais ils leur offrent les premières bêtes

qu'ils prennent, en mangent la chair et leur en laissent la peau.

Ils ont des *baïdares* pour naviguer en été, des raquettes pour marcher en hiver faute de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne font pas des nattes ou des habits elles suivent leurs maris à la chasse des bêtes marines.

Ce peuple est doux et humain; il respecte les vieillards; il chérit les liens du sang; il connaît l'amitié.

« C'est un spectacle touchant, dit Krachenin-nikov, que de voir l'entrevue de deux amis qui habitent dans des îles séparées : l'étranger vient sur un canot et l'hôte qui va le recevoir marche avec cérémonie; chacun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre et sa lance; ils bandent leur arc l'un contre l'autre comme s'ils allaient combattre et ils s'approchent en dansant : quand ils sont joints ils s'embrassent avec toutes sortes de caresses et versent des larmes de joie. » On mène le convive dans une yourte, on le fait asseoir, on se tient devant lui pour écouter le récit des aventures de son voyage, les nouvelles de sa famille : quand il a fini de parler le plus âgé de l'habitation raconte à son tour tout ce qui s'est passé dans l'île durant l'absence de l'étranger. On se réjouit ou l'on s'afflige tour à tour selon la nature des récits; enfin on mange, on danse, on chante. Telles sont les mœurs des Kouriles.

Digitized by Google

Comme le Kamtchatka n'est important pour les Russes que par la communication qu'il peut leur ouvrir avec les deux grandes sources du commerce et des richesses il était naturel qu'après avoir trouvé la route qui les mène au Japon et aux Indes ils en cherchassent une vers l'Amérique ; la presqu'île du Kamtchatka, à peu près également éloignée de ces deux régions, leur a facilité l'approche du continent de l'Amérique.

Steller soupçonne que les deux continens se joignaient autrefois. La figure des côtes de l'un et de l'autre dans les hautes latitudes, le grand nombre de caps qui s'avancent des deux côtés dans une longueur de trente à soixante verstes, la multitude et la situation des îles qui se trouvent entre ces deux terres, tout le porte à présumer que l'Ancien et le Nouveau-Monde ont été séparés avec violence par cet élément qui change perpétuellement la face du globe terrestre.

« Les îles, dit-il, qui s'étendent depuis le Kamtchatka jusqu'à l'Amérique entre le cinquante-unème et le cinquante-quatrième degré de latitude forment une chaîne aussi suivie que les îles Kouriles »

Enfin il y a des ressemblances frappantes entre les Kamtchadales et leurs voisins de l'Amérique : les traits du visage sont les mêmes ; les uns et les autres mangent de la sarana, qu'ils préparent de la même manière ; leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots, tous ces objets de

comparaison portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eût-il jamais été joint à celui de l'Asie ces deux parties du monde sont si voisines qu'il est très possible que les habitans de l'Asie aient passé en Amérique par les îles intermédiaires qui favorisaient cette transmigration. Steller joint à ces traits de conformité des rapports très sensibles entre les mœurs des Kamtchadales et celles des Américains; mais ces ressemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les sauvages du Nord qu'à l'origine des deux nations : c'est dans les langues plus que dans les usages qu'il faut chercher les racines des différentes populations; or si le langage ne montre point de traces de parenté entre les habitans de l'Asie et de l'Amérique il est difficile d'en établir sur les autres rapports; mais il s'agit moins de savoir les relations que la nature mit autrefois d'un continent à l'autre que de découvrir celles que le commerce et la navigation y peuvent créer ou renouer.

Parmi les îles que Steller regardait comme susceptibles de servir un jour d'entrepôt ou de relâche à la navigation des Russes en Amérique une des plus considérables est l'île de Behring. Cette île est composée d'une masse de montagnes; on voit les plus élevées par un temps serein à vingt lieues de distance. C'était une ancienne opinion des Kamtchadales qu'il devait y

avoir une terre vis-à-vis de l'embouchure du Kamtchatka parce qu'ils voyaient toujours des brouillards de ce côté quelque pur que fût l'horizon; cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux verstes ou demi-lieue de hauteur perpendiculaire; leur principale chaîne est serrée et continue; celles d'à côté sont coupées de vallons formés par de petits ruisseaux qui, prenant leur cours dans la longueur de l'île, ont leur embouchure au nord ou au midi. Les vallées creusées entre les plus hautes montagnes ont les plus petits ruisseaux et sont étroites; celles qui sont au pied des montagnes les moins élevées sont plus larges et arrosées des plus grands ruisseaux : de même les plaines les plus éloignées des grandes montagnes ou placées derrière les caps les plus bas sont plus étendues que les plaines voisines des hauts promontoires. Les terres comme les eaux s'étendent et s'élargissent en s'éloignant des montagnes et en s'approchant de la mer. Les montagnes de l'île Behring sont en général composées d'un roc de la même espèce et de la même couleur; mais les caps qui s'avancent en mer sont d'une pierre dure et grisâtre. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Les côtes méridionales de l'île sont plus escarpées et plus rompues que celles du nord. La forme et l'aspect des montagnes et des côtes offrent partout à l'imagination de Steller l'ou-

vrage des inondations de la mer, des tremblemens de terre et des fontes de neiges : on lui prête à ce sujet quelques observations qui seront peut-être curieuses pour les naturalistes, mais dont nous ne garantissons ni l'utilité ni même l'authenticité vu la négligence avec laquelle on nous les donne. Il en est de l'ouvrage de Krachcninnikov dans certains endroits comme d'un lieu de l'île Behring qu'on appelle *l'Antre* : les rochers y représentent des murailles, des escaliers, des bastions ; les uns ressemblent à des colonnes ; plusieurs forment des voûtes et des portes ; mais elles paraissent plutôt un ouvrage de l'art qu'un jeu de la nature. Ainsi la collection de l'auteur russe paraît quelquefois moins l'histoire de la nature qu'un amas d'érudition apprêtée, compilée et mal ordonnée : c'est au lecteur d'en juger.

« S'il y a d'un côté de l'île une baie (dit cet historien du Kamtchatka, d'après Steller sans doute) il se trouve sur le rivage opposé un cap, et partout où le rivage va en pente douce et où il est sablonneux vis-à-vis il est plein de rochers et entrecoupé : dans les endroits où la côte se brise et tourne d'un côté ou de l'autre on observe qu'un peu auparavant le rivage est toujours fort escarpé l'espace d'une ou deux verstes ; on a remarqué sur les plus hautes montagnes que de leur intérieur il sort des espèces de noyaux qui se terminent en côtes, et quoique la matière dont

ils sont faits ne diffère en rien de celle des montagnes mêmes ils sont pourtant plus tendres, plus purs et plus clairs. » Kracheninnikov dit qu'on peut regarder ses noyaux, qu'il croit formés « par quelque mouvement intérieur de la terre et surtout par sa pression vers le centre, comme une espèce de cristal ou comme la matière la plus pure des montagnes, qui sortant du centre est d'abord liquide, et se durcit ensuite à l'air. »

L'île de Behring est environnée au nord-est jusqu'à quatre ou cinq verstes de bancs de rochers qui semblent avoir été détachés par la mer de l'île même dont ils augmentaient la largeur : ces rocs ont les mêmes couches que les montagnes, et l'on aperçoit entre eux des traces du cours d'une rivière. Sous ces rocs les plus escarpés l'eau est basse contre l'observation générale qui trouve presque toujours la profondeur de l'eau sur les rivages de la mer proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin ce qui prouve combien l'Océan travaille fortement sur cette île c'est qu'en moins de six mois elle a changé de face dans un endroit où une montagne est tombée dans la mer.

Mais l'île de Behring remarquable par elle-même ne l'est peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ses environs; ce sont autant de signaux que la nature a mis sur le chemin du nord de l'Asie à l'Amérique pour ouvrir ce dernier continent aux Russes. Peut-être verra-t-on les

riches conquérans de la zone torride exposés aux mêmes révolutions que les peuples méridionaux de l'Europe ont plus d'une fois éprouvées sur notre hémisphère : ce bouleversement des empires et des nations est d'autant plus facile à prévoir dans le lointain des siècles que les Russes ont conservé l'esprit conquérant de leurs ancêtres, et que les maîtres du Mexique et du Brésil ne promettent pas d'être des Romains.

Quoi qu'il en soit de l'avenir (1) assurons-nous d'un présent plus heureux si cependant les progrès de la navigation sont réellement ceux du bonheur des hommes.

Au sud de l'île de Behring est une île de quatre-vingts à cent verstes de longueur; elles sont séparées l'une de l'autre par un détroit de vingt verstes au nord-ouest, et d'environ quarante au sud-est. Les montagnes de la dernière sont moins hautes que celles de la première; on y trouve à trente brasses au-dessus du niveau de la mer une grande quantité de troncs d'arbres et de squelettes entiers de bêtes marines que la mer y a vomis sans doute dans une inondation.

La terre y est sujette à de fréquens tremblemens, dont quelques-uns, au rapport des voyageurs, y ont duré l'espace de six minutes. Du reste le climat de cette île est plus rude et plus piquant que celui du Kamtchatka, soit parce

[1] Ceci est ecrit en 1780.

qu'elle est fort exposée à tous les vents, soit parce qu'elle n'a point de bois; dans les vallées surtout les tourbillons de vent sont si forts qu'il n'est pas possible de s'y tenir debout. Mais si l'air est froid et désagréable dans cette île la terre y donne en abondance des eaux minérales pures et très salubres pour les malades; on y compte plus de soixante ruisseaux, dont quelques-uns ont huit ou dix sagènes de largeur sur deux de profondeur : ces ruisseaux, qui tombent promptement dans la mer, s'élèvent quelquefois dans les grandes marées à la hauteur de cinq sagènes.

Après ces excursions dans les îles voisines du Kamtchatka, soit au midi, soit à l'orient, il faut revenir dans cette presqu'île pour jeter un coup d'œil sur le continent où elle est attachée, et connaître les peuples qui l'entourent : c'est d'eux qu'elle a tiré ses habitans et sa langue, du moins en partie; elle leur doit ses mœurs, ses opinions et presque tout ce qu'elle a de commun avec les nations de la Sibérie.

CHAPITRE VII.

Koriaks.

Les Koriaks sont ou habitans ou voisins du Kamtchatka : les premiers, qu'on appelle *Fixes*, sont établis dans toute la partie supérieure du Kamtchatka depuis la rivière Ouka sur la côte orientale jusqu'à la Tigil sur la mer occidentale ; tout l'espace compris entre ces deux points jusqu'au voisinage de l'Anadir est couvert ou plutôt parsemé des habitations de ce peuple. Les autres Koriaks, beaucoup moins ressemblans aux Kamtchadales par les traits et les mœurs, errent avec leurs rennes au milieu de ces peuples fixes, arrêtant leurs courses à peu près dans les limites géographiques où ceux-ci bornent leurs domiciles. Mais ces deux nations, dont l'origine est peut-être la même, diffèrent par la figure, le genre de vie, le caractère et les opinions : les Koriaks errans sont maigres comme leurs rennes ; ils ont le visage ovale, de petits yeux ombragés de sourcils épais, le nez court, la bouche grande ; ils sont plus petits et moins gros que les Koriaks fixes. Ceux-ci, dit Kracheninnikov, sont plus robustes et même plus courageux. Cependant les Koriaks errans méprisent les sédentaires comme

des esclaves. Est-ce que la liberté consiste à courir? Non; mais les Koriaks à rennes sont riches de leurs troupeaux, et les sédentaires tiennent d'eux leurs vêtemens. Quand un Koriak à rennes va chez les autres Koriaks ils courent tous au-devant de lui; on le comble de présens, on supporte ses mépris : partout le besoin rampe et l'opulence dédaigne. Rien de plus vain, de plus présomptueux que les Koriaks à rennes. L'écrivain russe leur reproche d'être persuadés qu'il n'y a point de vie au monde plus heureuse que la leur : ils disent comme presque tous les sauvages de la terre aux peuples commerçans de l'Europe : « Si vous étiez plus riches que nous « vous ne viendriez pas de si loin chercher ce qui « vous manque sans doute; contens de ce que « nous possédons nous n'avons pas besoin d'aller « chez vous. »

Les Tchouktchis sont une espèce de Koriaks plus fiers et plus forts que les deux autres peuples; sans les Russes ils enleveraient, dit-on, les rennes aux Koriaks errans pour les obliger à vivre en esclaves de racines et de poissons comme les sédentaires.

Les Koriaks errans habitent partout où il y a de la mousse pour leurs rennes, contens de l'eau de neige pour leur besoin et d'arbustes verts pour se chauffer, aussi leurs yourtes sont-elles inhabitables par la fumée et par l'humidité qu'occasione leur feu qui fait dégeler la terre : on ne

voit rien à travers ce brouillard âcre et brûlant; on y perd les yeux quelquefois en un jour. Il est aisé de juger que ces Koriaks ne sont pas sédentaires à la construction même de leurs yourtes : sans planchers, sans cloisons, quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent, un foyer entre ces pieux, où les chiens sont à l'attache, voilà le logement de ce peuple errant. Souvent les chiens attrapent la viande dans les marmites malgré les coups de cuiller que leur donnent les femmes en faisant la cuisine : elle n'est pas délicate; on cuit la viande avec la peau couverte de tout son poil, encore n'est-ce que de la chair de rennes morts de maladie ou arrachés à la gueule du loup qui les a étranglés. Un Koriak aura jusqu'à dix mille rennes dans ses troupeaux et n'en tuera pas un pour se nourrir à moins qu'il ne veuille régaler un hôte par extraordinaire. On dit que c'est humanité dans ces sauvages quand ils respectent la vie des troupeaux qui font leur soulagement par l'usage des traîneaux et leur richesse par le commerce des peaux. Les Koriaks attendent que la mort détruise elle-même ces animaux pour nourrir les hommes : ils ne font point, dit-on, l'office de bourreaux envers leurs bienfaiteurs; ils aiment mieux manger les autres bêtes qu'ils prennent à la chasse, avec lesquelles ils ne se sont point mis en société de travaux et de services, de peines et de soins. Mais non, ce n'est pas humanité; c'est le besoin seul qui guide les Koriaks

dans le traitement qu'ils font éprouver aux rennes puisque les nombreux troupeaux de rennes leur servent de matière d'échange ou de commerce pour se procurer des fourrures et tout ce dont la nature leur donne le besoin sans le satisfaire. Ils vivent familièrement avec leurs rennes; ces animaux entendent très bien le sens de tous les cris des bergers qui les gardent. Les Koriaks sans savoir compter s'aperçoivent au premier coup d'œil d'un renne qui leur manque entre plusieurs milliers, et diront même de quelle couleur est l'animal égaré. Ces peuples errans sont aussi ignorans en matière de religion que les Kamtchadales. « Un chef ou prince koriak avec lequel j'eus occasion de converser, dit Kracheninnikov, n'avait qu'une idée confuse de la divinité. Cependant ils ont beaucoup de vénération pour les démons parce qu'ils les craignent; ils immolent même des chiens et des rennes sans savoir à qui ils offrent ce sacrifice, se contentant de dire : « *Vaioukoing, iaknilalougangeva.* C'est pour toi; mais envoie-nous aussi quelque chose. »

Quand les Koriaks doivent passer des rivières ou des montagnes qu'ils croient habitées par les esprits malfaisans ils tuent un renne dont ils mangent la chair; ensuite ils en attachent la tête et les os sur un pieu vers le séjour de ces démons. Les Koriaks errans ou fixes ont des prêtres ou magiciens qui sont médecins et qui prétendent

guérir les maladies en frappant sur des espèces de petits tambours.

Les magiciens ou *chamans* dont on parle ici font croire que les démons leur apparaissent tantôt de la mer et tantôt des volcans, et que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre en présence du peuple : le sang coule à gros bouillons ; ils s'en lèchent les doigts ; ensuite ils l'étanchent et ferment la plaie avec des herbes magiques et des conjurations ; mais cette plaie n'est qu'une outre percée, et ce sang n'est que de phoque. Il faut au moins ces apparences de merveilleux pour tromper un peuple grossier qui n'est pas imbu de ces dogmes mystérieux que les mages de l'Inde ont jadis imaginés comme un supplément à la charlatanerie, invention dont l'effet est d'autant plus infaillible que les sens n'en sont pas les témoins et les juges.

Les Koriaks à rennes n'ont point de fêtes ; peut-être par la raison qu'ils n'ont pas de domicile. Car les Koriaks fixes célèbrent tous les ans une fête d'un mois pendant laquelle, enfermés dans leurs habitations sans aucun travail, ils passent le temps à se régaler et à se réjouir.

Les Koriaks errans, plus sauvages sans doute que les fixes, ne divisent l'année que par quatre saisons, ne distinguent les vents que par quatre points cardinaux de l'horizon : la grande-ourse est pour eux *le renne sauvage ;* les pléiades sont *le*

nid du canard; Jupiter est *la flèche rouge;* la voie lactée est *la rivière parsemée de cailloux.* Chaque peuple retrouve dans les cieux par l'imagination ce que ses yeux voient sur la terre.

Les distances chez les Koriaks se mesurent par journées, et les journées varient depuis trente jusqu'à cinquante verstes de chemin.

Avant l'arrivée des Russes les Koriaks ne savaient pas ce que c'était que prêter serment de fidélité; mais enfin on leur a inculqué cette idée par des signes très expressifs : « Les Cosaques, au « lieu de les faire jurer sur la croix ou l'Evangile « leur présentent le bout du fusil, leur faisant « entendre que celui qui ne sera pas fidèle à son « serment ou qui refusera de le prêter n'échap- « pera pas à la balle toute prête à le punir. » C'est aussi la méthode qu'on emploie pour terminer les affaires douteuses et embrouillées. Ainsi les balles de fusil jugent les procès chez les Koriaks comme les boulets de canon vident les différends entre les rois. Celui qui a peur a tort. Cependant les Koriaks ont un grand serment qui consiste en ces mots : *Immokon, keim metinmetik.* « Oui, certainement, je ne vous mens pas. »

Les Koriaks ont une manière de recevoir les visites bien opposée à celle des Kouriles : celui qui va rendre cette sorte de devoir (car c'en est un sans doute) après avoir dételé ses rennes reste assis sur son traîneau attendant qu'on l'introduise comme si c'était à une audience. La maî-

tresse de la maison lui dit *elko*, le maître est chez lui. Celui-ci assis à sa place dit à l'étranger *koïon*, c'est à dire approche. Ensuite lui montrant l'endroit où il doit s'asseoir il lui dit *kalvagan*, assieds-toi. Du reste on le régale, mais sans le forcer à manger.

Ces mœurs ne sont point sans vraisemblance, mais est-il aussi croyable que les Koriaks comme on le dit se permettent le meurtre parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie, tandis que le châtiment du meurtrier dépend de tous les parens du mort, dont le sang crie toujours vengeance? Est-il bien avéré que le vol chez toutes ces nations sauvages, excepté les Kamtchadales, soit non seulement permis mais recommandable pourvu qne le voleur n'ait pas l'injustice de voler sa famille, ni la maladresse d'être pris sur le fait? Est-il vrai surtout qu'une fille ne puisse épouser un homme avant qu'il ait donné des preuves de son talent pour le larcin? C'est pourtant ce qu'on dit des Tchouktchis. Ceux-ci sont à la vérité des peuples vagabonds et brigands qui vivent de pillage, comme certains Arabes et beaucoup de Tartares; mais il y a de la différence entre des mœurs destructives qui naissent du besoin avant l'état de police et des principes avoués et reçus dans un état de société; il ne faut pas confondre la vie disetteuse et précaire de quelques sauvages du Nord que rien ne lie en peuplades avec la constitution raisonnée des Spartiates,

Digitized by Google

qui nommaient *communauté* ce que nous appelons *propriété;* jouissance libre d'un bien public ce que nous appelons *vol d'un bien particulier.*

Les Koriaks aiment la polygamie, épousant quand ils sont riches jusqu'à deux ou trois femmes qu'ils entretiennent dans des endroits séparés avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Un usage très singulier que la superstition a répandu chez les Koriaks fixes c'est de donner dans leur habitation la seconde place à des pierres qu'ils habillent. « Un habitant d'Oukinka, dit Kracheninnikov, avait deux de ces pierres, l'une grande, qu'il appelait sa femme; l'autre petite, qu'il appelait son fils : je lui demandai la raison de cette étrange singularité; il me dit qu'un jour dans un temps qu'il avait tout le corps couvert de pustules il avait trouvé sa grande pierre sur le bord d'une rivière, qu'ayant voulu la prendre elle avait soufflé sur lui comme aurait pu faire un homme, et que de peur il l'avait jetée dans la rivière. Dès ce moment son mal empira jusqu'à ce qu'au bout d'un an ayant cherché sa pierre dans l'endroit où il l'avait jetée il fut étonné de la retrouver à quelque distance de ce lieu même sur une grande pierre plate avec une autre petite à côté. Il prit les deux qui étaient ensemble, les porta dans son habitation, les habilla, et bientôt après sa maladie cessa. Depuis ce temps-là, dit-il, je porte toujours la petite pierre avec moi soit à la chasse, soit en voyage,

et j'aime ma femme de pierre plus que ma véritable épouse. »

Les femmes koriakes font têter leurs enfans deux ou trois ans et les accoutument ensuite à la viande : dès l'âge le plus tendre on les exerce à la fatigue, au travail; ils vont chercher du bois et de l'eau fort loin; ils portent des fardeaux, ils gardent les rennes. Les enfans des gens riches dès qu'ils naissent ont quelques-uns de ces animaux qu'on leur destine pour héritage, mais ils n'en jouissent pas avant l'âge mûr. Les rennes les plus chéris accompagnent leur maître au tombeau, c'est à dire au bûcher, et tandis qu'on brûle le cadavre du mort avec ses armes et les ustensiles dont il se servait on égorge ses rennes d'apanage pour en manger la chair et jeter le reste au feu; ensuite on prend toutes les cornes de rennes morts qu'on a ramassées durant l'année, on les enfonce dans la terre près du bûcher; le chaman ou prêtre les envoie au mort comme si c'était un troupeau de rennes. Quand les gens du convoi funèbre retournent chez eux pour se purifier ils passent entre deux baguettes, et le prêtre qui se tient auprès de ces baguettes mystérieuses frappe tous ceux qui passent avec une petite verge en prononçant des paroles magiques afin que les morts ne fassent pas mourir les vivans.

Quoiqu'on ait une connaissance fort imparfaite de la langue des Kamtchadales, qui participe sans doute de toutes celles des peuples leurs


Digitized by Google

voisins établis sur le continent ou dans les îles Kouriles, cependant il est nécessaire d'en rapporter le peu que l'on en sait pour y chercher quelques traces de l'origine de la nation qui la parle. Dans l'affinité de cette langue avec celle de la Sibérie ou des Kouriles on peut discerner ce que la presqu'île a contracté de liaison avec les nations de la terre ou de la mer; jusqu'à quel point sa population s'est composée et fondue dans un mélange de peuples originairement étrangers : si l'on y découvre des mots soit radicaux, soit dérivés chinois ou japonais, tartares ou même américains on saisira peut-être le fil de la génération ou de la transmigration de ces peuples à travers les ramifications de leurs langues. Quelques vocabulaires des langues les plus sauvages et les plus éloignées, soit pour le climat, soit pour la forme et le son, peuvent jeter un grand jour sur cette branche obscure des sciences, qui a été la première cultivée et la dernière approfondie parce qu'on a long-temps usé des fruits sans faire attention à l'arbre; ces sortes de vocabulaires doivent faciliter l'exécution du projet d'un archéologue universel.

Quand on possédera une nomenclature des mots principaux de chaque langue, c'est à dire des mots qui désignent les choses communes à tous les hommes, alors il sera plus facile de trouver les racines de plusieurs dialectes et de découvrir la langue mère de certains climats : on

distinguera danschaque pays les mots qui y sont nés pour ainsi dire de la terre même et de ses productions, et les mots qui y sont venus avec les transmigrations des peuples étrangers, soit conquérans, soit fugitifs; on discernera tantôt le mélange et l'altération de deux langues, dont une troisième s'est formée, et tantôt le démembrement et la division d'une seule langue en plusieurs dialectes; on verra qu'en ce genre l'esprit humain n'est pas aussi fécond, aussi inventif qu'on le suppose, et peut-être en admirera-t-on davantage la puissance divine, qui faisant la loi aux hommes leur prescrit en quelque sorte les noms en leur donnant les choses; enfin on découvrira la règle infaillible et constante que suit l'homme soit en dénaturant, soit en modifiant bien ou mal une langue; on découvrira sa marche générale dans la nomenclature des êtres sensibles qu'il désigne presque toujours par le bruit, la couleur et le mouvement qui leur sont particuliers, par quelque effet dominant de la qualité qui constitue leur principale relation avec nos organes.

Ces idées générales nous mènent à des réflexions particulières tirées de la nature des langues dont il s'agit dans ce chapitre : « Les Kamtchadales, dit Steller, ont la coutume de donner à chaque chose un nom qui marque sa propriété, et alors ils n'ont égard qu'à quelque ressemblance du nom et aux effets de la chose. » C'est ainsi qu'ils ont

appelé les Russes *Brichtatin*, ou gens de feu, parce qu'ils ont des armes à feu. Cette dénomination leur paraissait d'autant plus juste que ne connaissant point l'usage et les effets de ces armes ils croyaient que le feu était produit par le souffle des Russes et non par le fusil. C'est dans le même esprit d'analogie qu'ils appellent le pain *brichtatin augtch*, c'est à dire la racine ou la *sarana* des hommes qui vomissent le feu. Quand ils ne connaissent pas assez une chose pour lui trouver dans leur langue un nom convenable ou analogue à ses propriétés ils empruntent un nom de quelque langue étrangère sans s'embarrasser si c'est le nom véritable de ce qu'ils veulent désigner : « Par exemple ils appellent un prêtre *bogbog* vraisemblablement parce qu'ils lui entendent prononcer souvent le nom *bog*, qui signifie Dieu. » Au reste ce ne serait pas la première fois qu'on aurait confondu le prêtre avec la divinité non seulement dans le nom mais dans le culte même. En général les Kamtchadales comme tous les peuples sauvages ou policés quand ils ignorent le nom d'une chose étrangère en cherchent un dans leur propre langue, et s'ils trouvent un rapport frappant de quelque faculté ou propriété sensible entre deux êtres d'une nature très différente ils ne manqueront pas de leur donner le même nom. Quelquefois ils donnent à un homme le nom de la chose qu'il fait le mieux ou le plus : par exemple ils appelèrent un lieutenant-colonel qui avait fait

prendre plusieurs Kamtchadales *itachzachak*, celui qui prend.

Mais si les sauvages dénaturent ou défigurent les idées et les noms des Russes ceux-ci le leur rendent avec usure. « On doit remarquer, dit Kracheninnikov, que nous n'appelons aucune de ces nations par son propre nom et que nous nous servons le plus souvent de celui qui est donné par ses voisins, qui avaient été auparavant soumis par les Russes. » Ceux-ci ont tiré le nom de Kamtchadales du mot koriak *kontchala*, qui vient de *kontch ai ;* et le nom de Kouriles du mot Kamtchadale *kouchi*. On voit combien ces noms étrangers se dénaturent encore dans la bouche des Russes, qui veulent les adapter à leur prononciation et au génie de leur langue. Ainsi quand du mot *ooutou*, qui signifie canard, ils ont fait le mot *ooutka* on sent combien une terminaison étrangère écarte tout à coup un mot de sa forme primitive. Comme les Kamtchadales appellent un prêtre russe *bogbog* parce qu'il répète souvent le mot *bog*, de même les Cosaques appelèrent *Koriak* un peuple qui prononçait souvent le mot *kora*, qui signifie renne. Il était naturel d'appeler nation à rennes celle qui met sa richesse et son bonheur dans ses troupeaux de rennes.

Les habitans du Kamtchatka ont trois langues ; la Kamtchadale, la koriake et la kourile, et chacune de ces langues a deux ou trois dialectes : « Les Kamtchadales parlent moitié de la gorge,



moitié de la bouche; leur prononciation est lente, difficile, pesante et accompagnée de divers mouvemens singuliers du corps. Les Koriaks s'énoncent de la gorge avec difficulté comme en criant; les mots de leur langue sont longs et les syllabes sont courtes. » Leurs mots commencent et finissent constamment par deux voyelles comme on le voit dans *ouemkai,* jeune renne indompté. « Les Kouriles parlent avec lenteur, d'une façon distincte, libre, agréable; les mots de leur langue sont doux, et il n'y a point de concours trop fréquent de consonnes ou de voyelles. » L'auteur de ces observations y ajoute des rapports entre les mœurs et les langues de ces nations sauvages; mais ces rapports ne sont pas assez marqués ni assez détaillés pour s'y arrêter; suivons d'autres observations plus singulières et plus importantes relativement à la langue : on va la voir naître des choses, et tenir presque tout de la nature et non des conventions arbitraires.

Ces peuples ont différentes manières de diviser l'année et de nommer les mois : les uns partagent l'année solaire en deux années, qui sont l'hiver et l'été; l'une commence au mois de novembre, l'autre au mois de mai. Quelques-uns divisent l'année en quatre saisons, mais dont on n'a pas encore déterminé le commencement ni la fin; cependant ils ont une manière de compter les années; c'est par le nombre des idoles qu'ils appellent *khantaï :* ce sont de petites figures de

bois taillées en forme des sirènes. Quand ils ont construit une yourte ils placent une de ces figures auprès du foyer : chaque année à leur fête de la purification ils en font une nouvelle qu'ils mettent à côté des anciennes ; autant d'idoles autant d'années depuis la construction de l'yourte.

En général, dit Steller, le cours de la lune règle la durée de chaque année, et l'intervalle d'une lune à l'autre fixe le nombre des mois ; cependant on dit ailleurs que leur année est de dix mois, les uns plus longs, les autres plus courts, parce que dans le partage qu'ils font de ces mois ils n'ont aucun égard au cours des astres, mais à la nature de leurs travaux. Steller dit encore « qu'il prennent pour fondement de la division de l'année les effets de la nature sur la terre. » Il paraît que ces deux choses les dirigent également sous la dénomination des dix mois qui composent leur année ; ils appellent le mois du grand froid, *le mois qui rompt les haches ;* le temps le plus chaud *le mois des longs jours* parce qu'ils sont plus frappés sans doute de cette circonstance de l'été qu'incommodés de sa chaleur. Dans un canton du Kamtchatka il y a *le mois des poissons rouges, le mois des poissons blancs ;* ce sont les mois où ces poissons, retournant des rivières à la mer, fournissent une pêche abondante. Dans un autre canton il y a *le mois des rytines, le mois des rennes domestiques, le mois des rennes sauvages ;* ce sont les mois où ces di-

vers animaux font leurs petits. Ailleurs le mois de mai s'appelle *tava-koatch*, le mois des râles : *tava* est le nom de l'oiseau; *koatch*, qui signifie la la lune et le soleil, est le nom générique des mois. Ainsi juin s'appelle *koua-koatch*, le mois des coucous; octobre, *pikis-koatch*, le mois des vanneaux; avril, *masgal-koatch*, le mois des hoche-queues. La plupart désignent septembre par un mot qui signifie *la chute des feuilles*. Presque tous ont le mois de *la purification des fautes*. Les Kamtchadales du midi nomment janvier *ziza-koatch*, c'est à dire ne me touchez pas : c'est alors que de peur de se geler les lèvres s'ils buvaient dans l'eau courante ils la puisent dans des cornes de bélier ou des vases d'écorce d'arbre.

Du reste ils ne connaissent pas les semaines et n'ont pas de noms pour distinguer ni compter les jours; les événemens extraordinaires leur servent d'époque pour dater les temps : ils n'ont ni caractères d'écriture ni figures hiéroglyphiques. Toutes leurs connaissances se transmettent par une tradition toujours plus suspecte que des monumens.

Les Kamtchadales du nord au-dessus du fleuve Kamtchatka appellent le vent d'orient *kouncouchkt*, c'est à dire vent de nord ; celui d'occident *eemchk*, vent de terre; celui du nord *tinghiltchkt*, c'est à dire vent froid ; celui du sudouest *ghinghieemchkat*, c'est à dire saison des femmes parce que dans ce vent de pluie le ciel

pleure comme une femme. Ainsi les Kamtchadales comme tous les peuples originaux ne désignent les choses que par les rapports qu'elles ont avec eux ou même entre elles : pour différencier les vents ils remarquent leurs effets principaux et attachent à chacun l'idée de la sensation qu'ils en éprouvent ou de la circonstance accessoire qui est la plus frappante pour eux. Si l'on cherchait l'étymologie de tous les noms primitifs de chaque langue originelle on trouverait toujours que c'est la nature et non le hasard qui a guidé les hommes dans la formation des mots. Les Koriaks du nord appellent le vent *kittickh*, et les insulaires de Karaga le nomment *gichtkchatchgan* : on aperçoit dans la construction de ces syllabes un dessein d'imiter le bruit des vents. Quand ces peuples ont voulu désigner la position des vents ils ont joint la syllabe qui représentait le mieux le bruit du vent au mot représentatif de la chose qui marquait sa position : c'est assez la marche de l'esprit humain dans la formation des langues ; il est aisé d'en trouver une nouvelle preuve dans le vocabulaire suivant.

VOCABULAIRE

DE LA LANGUE DU KAMTCHATKA ET DES ILES KOURILES.

Français.	Dialectes kamtchadales.
Dieu,	Kout, Koutka, Koutkha.
Diable,	Cana tkana.
Le ciel,	Kogal, kokhal, keiss.
Le soleil,	Galen-kouletch, koutche, latch.
La lune,	Gouingan-kouletch, koatch, laailgin.
L'étoile,	Ejengin, achangtt, agajin.
Le jour,	Taage, kousgal, koulkoualla.
La nuit,	Kounnouh, koulkoua, kounkou.
Les nuages,	Gonrengour, ouichaa, miija.
La pluie,	Tchukhtchouk, tchahtchou.
La neige,	Korel, kolaal.
La foudre,	Kikhkig, kikhchigina.
La terre,	Chemr, semt.
Montagne,	Eol, namoud, aala.
Le bois,	Ououd, ooda, lagilan.
Arbre,	Oua, oo, ouou.
Le feu,	Broumitch, panguitch.
La fumée,	Gajoungage, nagarangatch, ngatchege.
L'eau,	Ajam, li.
La mer,	Keiaga, ningel.
Lac,	Corro, kchou, koulkhona.
Rivière,	Kig, kiga.
Sable,	Bouijimt, kachemt, simijimtch.
Cailloux,	Koual, ouvatchou, ouatch.
Homme,	Krochchonga, ouchkamja.
Mari,	Kengich, elkou, kamjan.
Père,	Ipip, apatch, ichkh.

Digitized by Google

Français.	Dialectes kamtchadales.
Garçon,	Paatchoutch, peaitchitch, nanatcha.
Femme,	Tchikhengoutch, ngingitch, ichitch.
Mère,	Angouan, aalgatch, latkchkha.
Fille,	Tchikhquatchoutch, ouktchoumakhtcha.
Tête,	Khabel, tcha, ktkhin.
Yeux,	Eled, nannin, lella.
Oreilles,	Ilioud, iguiad, illa.
Nez,	Kaiako, kaiki, kaiakan.
Lèvres,	Chakchi, kissa, kechkha.
Bouche,	Teloun, tokhidda, tchanna.
Langue,	Ditchil, etchella.
Joues,	Ouaan, ouaad, kkoaoudda.
Les jambes,	Katkhein, tchkouada.
Yourte ou logement sous terre.	Kist, kichlt.
Arc,	Itchet, tchkhtch, tchastcho.
Flèche,	Kag; kahah, kalkh.
Canot,	Tatkam; takhtim, tatkhtoma.
Traîneau,	Chichken, caachan, chkhlick.
Hache,	Koachou, kouachoua.
Bonnet,	Galaloutch, pakhal.
Habit,	Koabege, tangak, kaptkhatch.
Chaussure,	Tchilken, sianoun, chæoun.
Blanc,	Gilkalo, attikh, atkhala.
Noir,	Drelou, tiggan, ktgala.
Rouge,	Tchatchal, tchean.
Vert,	Doulkarallo, noukhousannou.
Grand,	Tollo, khitchin, pellaga,
Petit,	Dinelou, tchoungouiong, nianikoula.
Haut,	Dachelou, konoun, kingilla.
Chaud,	Nomla, kikang, oumela.
Froid,	Dikeilou, sakkeing, lkelaga.
Mort,	Kiriin, kitchikin, kijann.
Vivant,	Kijounilin, hakova, kakolin.
Renard,	Tchachiai.

Français.	Dialectes kamtchadales.
Zibeline,	Kimkhim.
Hermine,	Diitehitch.
Loup,	Kitaion.
Ours,	Cacha.
Glouton,	Timmi.
Renne,	Elouakap.
Lièvre,	Miitchiteh.
Phoque,	Kolkha.
Loutre de mer,	Kaiikou.
Chat marin,	Tatliach.
Lion marin,	Siout.
Aigle,	Siatch.
Faucon,	Chichi.
Perdrix,	Eiouktchitch,
Coq de bois,	Tkakan.
Corneille,	Kaæn.
Corbeau,	Kaougoulkak.
Pie,	Ouakitchitch.
Hirondelle,	Kainfitchitch.
Alouette,	Tohelaalaï.
Coucou,	Koakoutchitch.
Bécasse,	Saakouloutch.
Peuplier,	Tkíchin.
Bouleau,	Itchou.
Saule,	Lioumtch.
Aune,	Sikit.
Sorbier,	Kailim.
Pin,	Soutoun.
Genévrier,	Kakain.
Manger,	Balolk, tchikhich-kik.
Boire,	Biligik, tikouchkouchk.
Dormir,	Titchkajik, toungoukoulachk.
Parler,	Kajinoukhchkajik, kajedoukhtch.
Rire,	Tijuchik, tachioukachk.
Pleurer,	Tingajik touououchik, sinchtch.

DIALECTE DES KORIAKS.

Français.	Koriak.
Dieu,	Angan, Koikiniakou.
Diable,	Kalaiaitsctiga, okhtkana, nimfit.
Le ciel,	Iiagan, khain, chilken.
Le soleil,	Tiitikou, kouleatch, chagalkh.
La lune,	Gieligen.
L'étoile,	Leliapitchan, ejenitch.
Le jour,	Galoui, teloukhtat.
La nuit,	Nikinik, dikouil, tenkiti.
Les nuages,	Gingai, kherchaau, chamkajon.
La pluie,	Koumoukhatou, etchkoutch.
La neige,	Kalatig, pangoulkicha.
La foudre,	Kiigala, koukigichalati.
La terre,	Noutelekan, bichimt, noutiniout.
Montagne,	Naiou, injalken, michankofi.
Le bois,	Outtoukan, lgoustlin.
Arbre,	Outtepel, igonft.
Le feu,	Miligan, bilgimiltch, milkanoul.
La fumée,	Ipiit, kongalat, tgatka.
L'eau,	Mimel.
La mer,	Ankan, ejegou, ninvigen.
Lac,	Gittigin, kolkh, gitch.
Rivière,	Oueem.
Sable,	Geitchamm.
Cailloux,	Goungoun.
Homme,	Ouimtagoula, kelgola.
Père,	Empis, ep, papa.
Mari,	Khouiakoutch, inkhelnkilch.
Garçon,	Kaiakapil, kogamnakhankatch.
Femme,	Negouen, nifnikheh.

Français.	Koriak.
Mère,	Ella, illia, elli.
Fille,	Igavakih, goufikoukou.
Tête,	Leout, koltch, tennakal.
Yeux,	Ellifa.
Oreilles,	Viliougi, flioufi.
Nez,	Enigittam, eikou.
Lèvres,	Ouamilkalougen, koumoon.
Bouche,	Ikiingen, chakcho.
Langue,	Giigel, lakcha.
Joues,	Valkalti, elpou, lioukhlioukhoufe.
Les Jambes,	Gitkat khtkafe.
Yourte *ou* logement sous terre,	Iainga, chichtiou.
Arc,	Igit, icht.
Flèche,	Makim, makma.
Canot,	Attwout, kotkhim.
Traîneau,	Ouetik, chichid, gatkhi.
Hache,	Aal.
Couteau,	Ouala, walawat.
Fer,	Pilgouten, walatch.
Bonnet,	Penke, galalioutch.
Habit,	Manigitcham, kouklianka.
Chaussure,	Plakou.
Blanc,	Nilgakin.
Noir,	Nooukiu, lijaeloung, lwoulklek.
Rouge,	Nitchitchakin, lichamff.
Vert,	Aplelia, noloutcliac, iklitchitchi.
Grand,	Nemeiankin, koutkholloun, louhaklin.
Petit,	Eppouloukin, kouamkaloun.
Haut,	Nenengelokhen, nioulakin, likhnolan.
Chaud,	Nomkin, nomling.
Froid,	Nakaialgakin, nitchakkin.
Mort,	Viala, ija, visigla.
Vivant,	Koukiioulaatou, ioulgatch.
Renard,	Iaionn.

Français.	Koriak.
Zibeline,	Kittigin.
Hermine,	Imiaktchak.
Loup,	Egilougoun.
Ours,	Kainga.
Glouton,	Khaeppi.
Renne,	Lougaki.
Lièvre,	Milout.
Phoque,	Memel.
Loutre de mer,	Kalaga.
Chat marin,	Talatcha.
Lion marin,	Oulou.
Aigle,	Tilmiti.
Faucon,	Tilmitil.
Perdrix,	Eouew.
Coq de bois,	Kinatou.
Corneille,	Tchaoutchawawalou-ouelle.
Corbeau,	Nimella-Ouelle.
Pie,	Ouikittigin.
Hirondelle,	Kawalingek.
Alouette,	Geatcheier.
Coucou,	Kaikouk.
Bécasse,	Tcheieia.
Peuplier,	Iakal.
Bouleau,	Lougoun.
Saule,	Tikil.
Aune,	Nikilion.
Sorbier,	Eloèn.
Pin,	Katchiwok.
Genévrier,	Valvakitcha.
Manger,	Mevoik, kotua.
Boire,	Migoutchik, kouiki.
Dormir,	Miialkatik, boungouiakou.
Parler,	Kamigoumougat, pankoulk.

DIALECTE DES KOURILES.

Français.	Kourile.
Dieu,	Kamoui.
Diable,	Ouin kamoui.
Le ciel,	Niss.
Le soleil,	Tchoppou.
La lune,	Thouppou.
L'étoile,	Kéta.
Le jour,	Ta.
La nuit,	Sirkounne.
Les nuages.	Ouourar.
La pluie,	Sirougen.
La neige,	Oupach.
La foudre,	Oum.
La terre,	Kotan.
Montagne,	Orgour.
Le bois,	Ni.
Arbre,	Iantourasni.
Le feu,	Api.
La fumée,	Siouponia.
L'eau,	Pi.
La mer,	Atouika.
Lac,	To.
Rivière,	Pet.
Sable,	Gta.
Cailloux,	Poina.
Homme,	Ainou.
Mari,	Kakaiou.
Père,	Mitchi.
Garçon,	Poumpou.
Femme,	Kmatchi.

Français.	Kourile.
Mère,	Aapou.
Fille,	Kpommatchi.
Tête,	Paop.
Yeux,	Sik.
Oreilles,	Ksar.
Nez,	Etou.
Lèvres,	Tchaatoi.
Bouche,	Tchar.
Langue,	Akhou.
Joues,	Noutkikhou.
Les jambes,	Kema.
Yourte *ou* logement sous terre,	Tche.
Arc,	Kou.
Flèche,	Akki.
Canot,	Tchip.
Traineau,	Chkeni.
Hache,	Oukar.
Couteau,	Epiia.
Fer,	Kaani.
Bonnet,	Koutchi.
Habit,	Our.
Chaussure,	Kir.
Blanc,	Ketanoo.
Noir,	Ekouroko.
Rouge,	Ouratilkiva.
Vert,	Teouninoua.
Grand,	Porogo.
Petit,	Moiogo.
Haut,	Triiva.
Renard,	Kimoutpé.
Hermine,	Tannerum.
Phoque,	Betatkor.
Loutre de mer,	Rakkou.
Chat marin,	Onnep.

Digitized by Google

Français.	Kourile.
Lion marin,	Etaspè.
Aigle,	Sourgour.
Perdrix,	Niepoue.
Corneille,	Paskour.
Pie,	Kakouk.
Hirondelle,	Kouiakana.
Alouette,	Rikintchir.
Coucou,	Kakkok.
Bécasse,	Petoroi.
Aune,	As.
Sorbier,	Koksonneni.
Pin,	Pakseptni.
Genévrier,	Pachkourachkoumamai.
Manger,	Ikama.
Boire,	Kpekreigioua.
Dormir,	Kmokonrov.
Parler,	Kitokrosiva.

Ce peu de mots suffit pour donner matière aux recherches des philologues. On voit du premier coup d'œil que la langue des Kouriles est la plus originale des trois qu'on a mises en parallèle ; ses monosyllabes dénotent pour ainsi dire les premiers cris de la nature. Presque tous les mots de cette langue sont sonores ; plusieurs commencent et finissent par des voyelles ; quelques-uns ont une origine très significative ; rien de plus analogue au bruit de la foudre que la syllabe *oum*. Les Kouriles appellent un enfant *poumpou* comme nous l'appelons *poupon*, et sa mère *aapou*, d'un nom relatif à l'enfant. Ils appellent un arc *kou* comme les Anglais l'appellent *bow*. Ils appellent

un canot *tchip*, mot très analogue à *ship*, qui signifie en anglais un vaisseau. Quelle que soit l'origine de ces mots la langue kourile paraît isolée comme les habitans qui la parlent : elle semble par ses terminaisons et sa conformation avoir plus de rapport à la plupart des langues sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux langues barbares du continent de la Sibérie et de la Mongolie. Ne serait-ce qu'un effet de vaine curiosité d'examiner l'analogie de toutes les langues des sauvages insulaires pour savoir ce que le climat, le sol, la mer et les productions ont apporté d'influence dans la composition de ces langues? Plus elles seront pauvres, bornées, monosyllabiques plus il sera facile de les comparer; on doit trouver entre elles les mêmes différences qu'on remarquera dans les peuples qui les parlent et dans les choses qu'elles représentent.

Quant aux langues ou dialectes du Kamtchatka elles ont beaucoup de ressemblance soit entre elles soit avec celles du continent, où cette presqu'île est attachée.

Comme dans chaque histoire il y a des faits qui échappent au rédacteur ou qui ne peuvent entrer dans les divisions générales des matières qui la composent il est permis de les recueillir à la fin de l'ouvrage ; ces sortes de débris ne sont pas toujours les moins précieux d'une collection, ni sans attrait pour un lecteur qui revient avec

plaisir sur un pays dont il connaît déjà la carte et le tableau.

Kracheninnikov a fait des remarques singulières sur le flux et le reflux des mers du Kamtchatka : s'il est vrai, dit-il, que le flux et le reflux dans la plupart des mers soient égaux et arrivent toujours aux mêmes heures il s'ensuivra que les mers du Kamtchatka ne ressemblent qu'à la mer Blanche, où l'on voit en vingt-quatre heures un grand flux et un petit flux. Les Kamtchadales appellent ce dernier *manikha*. Tour à tour le grand flux se change en petit et le petit en grand.

L'auteur remarque d'abord que « l'eau de la mer qui dans les temps de flux entre dans les baies des embouchures des rivières n'en sort pas toujours tout entière dans le reflux, mais seulement suivant l'âge de la lune : c'est par cette raison que les baies dans le temps du reflux sont quelquefois à sec, et il n'y a que l'eau de la rivière qui reste dans son lit naturel, au lieu que dans d'autres temps ses bords sont inondés. »

Dans le temps de la pleine et de la nouvelle lune le flux dure environ huit heures et monte jusqu'à près de huit pieds ; « ensuite commence le reflux, dont la durée est d'environ six heures, et l'eau de la mer baisse d'environ trois pieds ; après quoi revient le flux, qui dure trois heures à peu près, pendant lesquelles l'eau ne monte

pas tout à fait d'un pied. Enfin l'eau diminue et toute l'eau de la mer se retire et laisse le rivage à sec : cette diminution dure l'espace de sept heures environ. » Telles sont les périodes des marées pendant trois jours après la nouvelle et la pleine lune : mais il n'en est pas de même lorsqu'on approche du dernier quartier; alors les grandes marées diminuent, et le petit flux augmente jusqu'à se changer en haute marée. Ce changement d'un flux en l'autre arrive constamment quatre fois dans un mois.

Lorsque le flux commence on entend, même par le temps calme, un bruit affreux dans l'embouchure des rivières et l'on voit s'élever de grosses vagues qui se heurtent, écument et jaillissent en petite pluie. Ce combat des eaux de la rivière avec celles de la mer dure jusqu'à ce que celles-ci, prenant le dessus, rétablissent le calme : il semble que la rapidité des rivières augmente l'impétuosité du flux de la mer. Quand le reflux commence le combat se renouvelle comme si la mer résistait par un second flux au mouvement de reflux. Est-ce au gisement des côtes qu'il faut attribuer ces phénomènes? ou ce qu'on nous donne ici pour une singularité n'est-il qu'un ordre constant que la mer suit partout où elle trouve des rivières? Ces mouvemens sont-ils les mêmes dans le golfe de Pengina que sur la côte orientale du Kamtchatka? C'est ce que l'auteur

ne dit pas et ce qu'il serait peut-être important de savoir.

Les Kamtchadales ont des coutumes raisonnables et de folles pour réprimer le larcin et le meurtre : « Quoiqu'il n'y ait point chez eux de lois pour venger les offenses il y a des conventions reçues qui en tiennent lieu comme chez tous les peuples où la société a pris quelque forme. Lorsqu'un Kamtchadale a été tué c'est aux parens à tuer l'assassin : cet usage a toujours été celui des peuples non civilisés. Quand on surprend un voleur si c'est son premier larcin on lui fait rendre ce qu'il a pris et on le laisse vivre solitaire sans lui donner aucune espèce de secours : on brûle les mains de ceux qui se sont rendus plusieurs fois coupables du même crime. Lorsqu'on ne peut pas découvrir un voleur on prend un bouquetin à qui on brûle les nerfs dans une assemblée publique avec beaucoup de cérémonies magiques : ces peuples ne doutent pas qu'au moyen de cet enchantement le voleur ne souffre les mêmes tourmens qu'on fait souffrir à cet animal.

Terminons ce résumé pour ne rien omettre d'important par un fait de commerce qui prouvera l'utilité de la découverte du Kamtchatka. Les peaux des loutres de mer y sont d'un profit très considérable pour la Russie : les Kamtchadales peuvent avec ces peaux acheter des Cosaques tout ce qui leur est nécessaire, et les Co-

saques les troquent pour d'autres effets avec les marchands russes, qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine. Le temps de la chasse des loutres de mer est le plus favorable pour lever les tributs, car souvent les Kamtchadales donnent une loutre au lieu d'un renard ou d'une zibeline quoiqu'elle vaille au moins cinq fois davantage. Une loutre se vend quatre-vingt-dix roubles ; cependant autrefois elle ne se vendait que dix roubles à Iakoutsk. On n'en fait pas usage en Russie; mais les marchands de Moscou achètent de la chambre du commerce de Sibérie celles qu'on apporte du Kamtchatka ; ils les envoient à leurs commis sur les frontières de la Chine; et ce commerce malgré les frais de transport et les risques où les expose l'éloignement de Moscou à la Chine est d'un très grand avantage. Quand la Russie aura une navigation bien établie au Kamtchatka elle y pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

ASIE CENTRALE ET TIBET.

LIVRE SIXIÈME.

SIBÉRIE.

FIN DE LA TABLE.

504,004



Ulderico Donnini & C.°
LEGATORI DI LIBRI
ROMA
Via del Corso N. 34

